00035164

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

ANALYSE

DE

L'HISTOIRE ASIATIQUE

ET DE L'HISTOIRE GRECQUE

PAR E.-G. ARBANÈRE

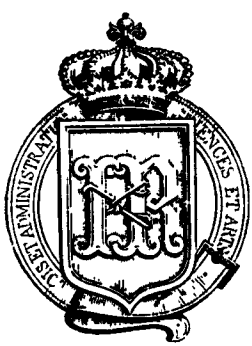
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

TOME II

HISTOIRE GRECQUE

35164

a C



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXV

1835

Gov
550
Aoi/Ana
35164

IDÉES GÉNÉRALES.

Tous les êtres vivants, sur le globe, sont partagés en deux classes. L'une, animée par l'instinct, offre sans cesse dans chaque génération l'imitation du type primitif, et son sort est ainsi tracé jusqu'à la consommation des siècles. L'autre, qui ne se compose que de la seule famille humaine, est mue par les mêmes principes que les animaux, les appétits sensuels et les passions; mais ces uniques moteurs de la brute sont souvent dominés dans l'homme par la raison. Le moyen de la raison est l'observation: ainsi elle se perfectionne par l'expérience de l'individu, par celle qu'il recueille de ses contemporains, de ses devanciers, et il peut d'après ces bases former des calculs de conduite; ainsi la raison embrasse le passé et l'avenir, tandis que l'instinct est concentré dans le présent. Le caractère de ces deux moteurs est donc évidemment pour l'un l'immutabilité, pour l'autre le progrès.

Le sort des sociétés humaines n'est point encore fixé, les combinaisons des formes sociales ne peuvent être infinies: elles s'épuiseront, et les hommes reconnaîtront quelle est celle qui peut

leur donner la plus grande somme de bonheur. Cette variété de mutations, chez les peuples, est la plus forte présomption du perfectionnement de l'espèce humaine. Ces mouvements progressif tendent nécessairement à une fin avantageuse. Il serait absurde de se représenter cette action comme s'exerçant dans un cercle vicieux, et ne devant ainsi avoir jamais d'amélioration ni de fin. L'avenir du genre humain est encore inconnu; mais les continuelles modifications que nous retrace l'histoire sont les présages de situations heureuses où nous amènera le cours du temps. Le monde, désormais fixé dans sa structure et dans ses lois, semble devoir rouler éternellement dans l'espace sous les mêmes aspects et le même cercle annuel de transformations. L'homme, comme un étranger jeté sur ce rivage, ne participe point à cette monotonie des phénomènes physiques et de la vie des animaux; entraîné sans cesse dans des combinaisons nouvelles de gouvernement, de sciences et de morale, il s'avance vers un but nécessairement en rapport avec sa nature, et qui ne peut être que la perfection.

Ainsi donc la fin de l'homme sur la terre, sous le rapport de la civilisation et du bonheur, est encore inconnue, la destinée de l' spèce humaine est ainsi couverte de voiles mystérieux; mais à travers leur tissu transparent on entrevoit une pers-

pective brillante. Combien elle s'embellit, s'agrandit encore d'une manière infinie, lorsque par l'imagination, franchissant les limites de l'espace et du temps, on voit l'homme entrer dans les cieux et dans l'éternité! Dieu n'aurait pas mis en lui le principe du progrès dans le bon et dans le beau, ne lui aurait pas donné la faculté d'épurer, d'ennoblir son âme par la vertu et la méditation pour l'assimiler à l'état passif et immuable des animaux.

Les nations asiatiques, considérées dans leur ensemble, présentent un état stationnaire dans les sciences et les arts, ces nobles conquêtes de l'homme sur la nature, et dans la brillante région de l'imagination. Après le développement d'un premier germe, le plus souvent fruit du hasard, la civilisation s'arrête sous l'action terrorifiante du despotisme, stupéfiante de la superstition, débilitante de la débauche, et l'espèce humaine ne semble plus destinée qu'à être pendant tous les siècles un vil ramas d'animaux craintifs, cruels et voluptueux. L'histoire de la Grèce ouvre une nouvelle carrière aux hommes par l'excitation puissante de la seule subordination légale, du génie et de la gloire. Les Grecs marchent rapidement dans ces voies brillantes; et leurs pas sont si habiles, si sûrs et si bien dirigés par les dieux, que depuis les nations postérieures n'ont pu, dans divers genres, que suivre leurs traces sans pouvoir les dépasser. L'histoire

grecque, par son contraste de vie et de mouvement avec l'histoire asiatique, ouvre donc la seconde période des annales du genre humain.

Divers peuples existaient alors comme les Grecs hors du continent asiatique, et restèrent sauvages longtemps après, tandis que ceux-ci devenaient des modèles pour leur époque et pour la postérité. Recherchons quelles causes favorisèrent les progrès des Grecs. La Grèce est hérissée de chaînes de montagnes: l'expérience universelle apprend qu'un sol montagneux est le plus propice pour faire des hommes robustes, intrépides, intelligents. Par suite de cette forte charpente osseuse, le sol de la Grèce fut généralement composé de rocailles, débris des monts. Dans un tel sol les productions sont plus rares, mais plus nutritives et plus élaborées que dans les plaines limoneuses dont les fruits abondants ne font pour ainsi dire qu'empâter le corps sans lui donner, au même degré que ceux des terrains pierreux, la force et la vie.

La seconde circonstance heureuse fut une latitude méridionale. La nature du midi, plus bienveillante, dispense l'homme de ces soins continuels et pénibles qu'il doit renouveler sans cesse dans les climats glacés, afin de pourvoir seulement aux premiers besoins de la vie. Les sciences, les lettres et les arts germent sous les rayons abondants d'un soleil pur. Cet astre, donnant par son action tuté-

laire la nourriture, le vêtement et l'abri, permet à l'homme de diriger toute son activité vers la civilisation. Ceci ne s'applique qu'au soleil des régions moyennes, et non au soleil de l'équateur, qui par sa force condamne l'homme au repos, comme vers le cercle polaire par sa faiblesse.

A ces avantages de construction géologique et de position géographique la Grèce unit encore une configuration éminemment favorable pour la communication réciproque de ses divers peuples, pour ses relations commerciales avec les nations étrangères. Son continent fut découpé par la nature, d'une manière très-variée, en golfes, en isthmes, en presqu'îles, fut baigné par différentes mers; et ses rivages, ainsi très-étendus pour la surface de son sol, furent environnés de nombreuses îles. Nous avons vu l'influence funeste pour la civilisation, d'une vaste région méditerranée et compacte, dans l'examen des Scythes. Les Grecs par une cause toute contraire devaient former des états indépendants, vivifiés par des relations fréquentes de famille, par un commerce national prompt et facile, par la transplantation des Grecs des autres cités, par la facilité de former, de resserrer des alliances, par l'esprit de navigation et de trafic à l'extérieur, et de colonisation sur des plages lointaines, et enfin par l'échange de leurs découvertes, de leurs ouvrages littéraires, ou même de leurs rê-

veries physiques et philosophiques, qui sans être la vérité amenaient à la trouver, en entretenant l'action de la pensée, et en excitant l'émulation.

Une circonstance nouvelle, qui naquit immédiatement des circonstances précédentes, ou qui peut-être leur fut antérieure comme apportée par le premier peuple qui colonisa en Grèce, vint accroître la disposition des Grecs pour la civilisation et les arts, c'est la beauté de leur langue : jamais l'oreille de l'homme n'a été frappée de sons plus harmonieux, plus abondants ; l'euphonie fut tellement le caractère de la langue grecque, que pour jouir de ce plaisir les Grecs devinrent babillards, et négligèrent les sciences pour se livrer de prédilection aux arts dans lesquels le langage était le premier ou l'unique instrument, tels que l'éloquence et la poésie. Cet attrait prédominant des Grecs pour le charme musical de leur langue se manifeste même dès le temps d'Homère, qui a présenté ses héros comme d'interminables parleurs, et dans la situation même où l'action semble devoir absorber toute l'attention de l'homme, sur le champ de bataille, entre la mort et la victoire. Cette cadence délicieuse de leur langage influa puissamment sur la forme du gouvernement de plusieurs cités, et fut une des causes de l'établissement de la démocratie. Le peuple dut préférer une forme de gouvernement où ses oreilles étaient

flattées autant que son orgueil par les hymnes mélodieux des orateurs.

Un peuple continental ne peut croître, se développer sans avoir des rapports avec ses voisins : le plus fréquent de ses rapports est la guerre ; ce fléau peut étouffer dans leur germe les dispositions les plus heureuses. Ainsi toutes les circonstances favorables que nous venons de présenter auraient été sans résultats, si la Grèce naissante, et faible durant plusieurs siècles, eût alors été en collision avec des empires puissants. Mais comme si le ciel eût voulu doter par les Grecs le genre humain des belles inventions dans les lettres et dans les arts qui signalent l'apogée de la Grèce, le développement intellectuel des Hellènes s'opéra lorsque les peuples qui devaient détruire l'indépendance des Grecs, et avec elle leur génie, étaient faibles encore, ou en lutte avec des ennemis mortels, ou n'existaient pas. Ainsi la Macédoine, qui ne figure comme état que sous son premier roi Caramus, huit siècles avant J. C., ignora longtemps les avantages de sa position inexpugnable; livrée à des discordes intestines ou à des guerres obscures avec les sauvages voisins, elle resta quatre siècles dans cette torpeur, avant de produire Philippe ; Rome et Carthage consumèrent leurs forces dans leur longue lutte et ne purent songer à la compression continentale ou maritime de la Grèce. Les Perses qui envahirent

l'Asie furent, dès le triomphe, empoisonnés et énervés par le luxe et la mollesse des vaincus, et, perdant ainsi le principe de leur fortune, ne purent tenter contre la Grèce que des entreprises colossales en apparence, mais de fait sans force réelle, et qui, loin de nuire à la Grèce, exaltèrent au contraire son énergie en tous sens, et développèrent tous les germes de talent, de vertu et de gloire. Dans cette période de neuf siècles, depuis les expéditions fédératives et glorieuses des Argonautes et de la conquête de Troie jusqu'à la bataille de Chéronée, la Grèce vit éclore tous ces législateurs, ces poëtes, ces artistes, ces généraux, ces sages qui donnèrent tant d'éclat à son existence, et servent encore de modèles aux races postérieures. Ainsi la place des Grecs dans le cours des siècles est la circonstance la plus favorable de leur destinée; pour en sentir le prix, il faut observer que depuis ils ont joui des mêmes avantages de sol, de latitude, de race, de langage, qu'ils n'ont fait que changer de joug, et n'ont plus inspiré que la pitié ou le mépris depuis l'invasion des Romains, d'Antiochus, de Mithridate, des croisés, des Arabes, jusqu'à celle des Turcs.

ANALYSE

DE

L'HISTOIRE ASIATIQUE

ET DE L'HISTOIRE GRECQUE.

HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE PREMIER.

TEMPS FABULEUX ET HÉROÏQUES.

Plutarque dit, au début de la vie de Thésée, que les géographes ne décrivent avec soin que les régions connues, et ne présentent les autres, hors de ces limites positives, que « comme de profondes sablonnières sans « eau, pleines de bêtes venimeuses, ou de la vase que « l'on ne peut naviguer, ou la Scythie déserte par le « froid, ou bien la mer glacée » (*traduction d'Amyot*), et il en déduit judicieusement qu'on doit suivre une méthode semblable pour les origines des peuples, qui n'offrent que fables, ténèbres, incertitudes ou contradictions: telle est surtout l'origine des Grecs.

Trois sources principales de population se montrent pour la Grèce : 1° plusieurs de ses peuples, et notamment ceux de l'Attique, se disaient autochthones, ou nés du sol comme les pierres et les plantes; 2° nous voyons les Pélasges peupler l'Arcadie, et de ce sol passer en Asie quinze siècles avant notre ère. Sous Évandre, ils vont en Italie deux siècles après. Ils se répandent de même dans l'Épire. Cette nation vagabonde a été le sujet de nombreuses dissertations aussi savantes que vaines : nous ne voyons jamais le point primitif de départ. Ainsi les uns font aller les Pélasges des monts de la Macédoine au centre du Péloponèse, d'autres suivre la route contraire. Des historiens unissant à l'érudition une imagination hardie et s'appuyant sur quelques traits d'identité du sanskrit et de la langue grecque, comme aussi sur les rapports de la mythologie des Indous et des Hellènes que nous présenterons plus tard, voient dans les Pélasges une colonie transplantée de l'Indoustan dans la Grèce. Mais tous les traits de similitude pour les vêtements, la physionomie, la nuance de couleur, le langage se modifient promptement et diversement chez deux peuples d'origine commune et qui sont séparés : la différence des climats, l'imitation des peuples voisins, le mélange par les alliances volontaires ou par la guerre, toutes ces causes tendent à différencier des peuples primitivement frères. Même sans elles le mouvement intestin produit par le temps dans chacun d'eux amènerait des modifications dont le résultat serait la dissemblance.

Ainsi il est impossible d'établir positivement les rapports de famille des Pélasges et des Indous. Ces dissertations brillantes, dénuées de dates et de faits certains et suffisants, peuvent plaire, intéresser, puisqu'elles flattent un des besoins constants de l'homme, celui de connaître les causes des grands effets qui sont sous ses yeux; mais au creuset de l'analyse ces thèses pompeuses sont comme les voyages de Gulliver, des rêves plus ou moins ingénieux, mais toujours des rêves : chercher la vérité dans ces notions confuses et souvent hétérogènes, ce serait tenter de débrouiller le chaos et la main seule d'un Dieu le pourrait. Les tribus pélasgiennes qui peuplèrent quelques parties de la Grèce se montrent dans l'état le plus barbare : elles se nourrissaient seulement des fruits du chêne et du hêtre, habitaient les cavernes et savaient à peine se vêtir de la dépouille des bêtes sauvages. Ainsi ces peuples vécurent dans ces premiers degrés de civilisation qui n'offrent ni variations ni intérêt. Que nous importeraient les annales de mille siècles d'existence des tribus canadiennes? Chaque génération est jetée par des habitudes immuables dans le même moule et en sort toujours ignorante et féroce comme ses devancières : l'histoire de la dernière est, à la différence près des dates et des noms, l'histoire de toutes les générations antérieures. Nous devons peu regretter les annales perdues ou non avenues des hordes pélasgiennes.

Eschyle, dans sa tragédie des Suppliantes, donne des notions toutes différentes de celles des historiens sur la

situation antique de la Grèce. Il la présente au temps de l'abord de Danaüs en Argolide, 1586 avant J. C., dominée par les Pélasges sous un seul roi. Il gouvernait un état plus grand que ne fut jamais la Grèce postérieure. Les limites de l'état pélasgique étaient le Strymon à l'orient, le Pinde et les monts de Dodone au nord, et vers les autres points de l'horizon la mer. La possibilité de gouverner un état de cette étendue n'annoncerait pas des mœurs aussi sauvages que celles présentées par Thucydide. Cette antique civilisation se raccorderait avec la circonstance, autrement inexplicable, de la beauté de la langue grecque dès les premiers auteurs et avec cette antique migration des Indous éclairés dans l'Hellade, dont les traditions et surtout les rapports des mythologies et des langages offrent des traces. Homère n'aurait peint alors que les suites des révolutions survenues dans l'état pélasgique en nous offrant le tableau de l'existence des peuplades farouches et incultes de l'époque de ses poëmes. Mais qu'importent d'oiseuses dissertations sur des événements qu'il est aussi impossible de contredire que de certifier! Il faut voir comme but des leçons de l'histoire le bonheur de l'homme, et comme documents dignes d'examen, les moyens qui y conduisent. Il est donc, sous ce rapport principal, plus nécessaire de considérer l'apogée et le déclin des peuples que leur origine.

3° Une exubérance de population ou des agitations intestines dans quelques états de l'Asie forcèrent à l'émigration des essaims de leurs habitants : ils empor-

tèrent avec eux les arts, les sciences, l'habitude de l'ordre et de la hiérarchie sociale qui devaient partout les rendre supérieurs aux sauvages des bords occidentaux de la Méditerranée et favoriser ainsi leur établissement. La providence, propice à la Grèce, conduisit ces étrangers sur les rivages de cette terre barbare, et avec eux on vit éclore la civilisation. Ces étrangers étaient des Phéniciens et des Égyptiens, les deux peuples les plus éclairés de l'orient. Ainsi l'implantation de ces colonies orientales est un des traits heureux de l'histoire de la Grèce : ils créèrent un nouveau peuple par les lois et les mœurs, une nouvelle nature par l'agriculture et par la navigation. La terre et les hommes étaient ignorés du soleil sous le voile impénétrable d'épaisses forêts; la mer était déserte; tout s'embellit et s'anima par la féconde charrue, par l'introduction des céréales et des arbres nouveaux, aux fruits précieux, et par d'aventureux navires, qui donnèrent à l'homme un nouvel élément, de nouvelle ressources, développèrent son courage, ses idées et ses espérances.

Les mers, les montagnes, les isthmes qui divisaient en nombreux bassins le sol de la Grèce, fractionnèrent de même la race hellénique en autant de tribus différentes. L'esprit guerrier et aventureux de ce peuple se manifeste dès l'origine par de fréquentes mutations sur son propre territoire. Thucydide donne encore le dénûment comme une des causes de cette vie nomade. Ces peuplades pouvaient, ne connaissant point l'attrait de la propriété et privées de bagages, se déplacer presque avec la même

facilité que les tribus sauvages de l'Amériqne. Dans cette mutation des peuplades grecques dès les temps primitifs, nous les voyons suivre le penchant de la nature. Les Doriens, farouches habitants des âpres régions du Pinde, mus par cet attrait qui, dans toutes les époques, porta les peuples du nord vers le midi, envahirent le Péloponèse, et la rudesse de leur idiome, de leurs mœurs, de leur caractère, se conserva longtemps chez les Lacédémoniens. Les Ioniens de l'Attique cherchèrent sur leurs vaisseaux les beaux rivages de l'Asie, et dans leurs relations avec leurs voluptueuses colonies entretinrent et fortifièrent leurs dispositions instinctives, le goût des lettres, des arts et des plaisirs, effets de leur ciel serein, de la pureté de l'air et de leurs habitudes aventureuses de navigateurs. Plus tard les Péloponésiens, profitant de la facilité pour coloniser que leur offrait cette chaîne d'îles qui unit au nord la Grèce, la Sicile et l'Italie, formèrent des établissements dans ces deux dernières contrées. Les migrations des peuples ne sont point dans une direction fortuite; par un examen attentif on découvre les causes du choix de l'emplacement.

Les colonies orientales furent des foyers de lumière; mais l'irradiation fut lente. La Grèce devait rester longtemps dévastée par la guerre dans ses vallées, par la piraterie sur ses côtes; cette dévastation était poussée aux derniers degrés de férocité : la perte des biens et de la liberté était le mal le plus doux, la mort devenait le plus souvent le lot des vaincus, et même elle n'apaisait pas la rage des vainqueurs; ils la multipliaient par de

longs supplices, et prolongeaient leur fureur sur le cadavre en le dévorant. Thucydide, dans les douze premiers paragraphes de son histoire, s'exprime avec une franchise effrayante sur la barbarie primitive de l'Hellade. L'homme, dans cet état, n'a pas plus de moralité que la bête féroce qu'il déchire et dévore. Cependant c'est de cette race stupide et cruelle que sortiront un jour des Socrates et des Platons ! O humiliation, ô gloire de la destinée humaine ! Quelles espèces les plus antipathiques d'animaux présentent une différence aussi grande ? La civilisation et les lettres ne font-elles pas dans l'homme une création nouvelle plus remarquable que sa première et brute création par la nature ?

Mais ce système de rapines et de meurtres ne peut profiter qu'à quelques hommes ; la foule, dépouillée, décimée, implore des vengeurs, des protecteurs ; ce vœu public est comme un souffle créateur. Il s'éleva donc sur différents points de la Grèce des hommes aussi forts que les scélérats qui la désolaient, et plus courageux par le sentiment de la justice de leur cause et par les acclamations qui récompensèrent leurs premiers succès, et furent un excitant pour des efforts plus glorieux. Ces hommes purgèrent le sol des monstres qui l'infestaient : ainsi firent Hercule, Persée, Thésée, Castor et Pollux, Méléagre. Nous devons remarquer que la loi du talion est en germe dans tous les esprits ; elle se manifeste dans ces premiers âges de la Grèce comme dans les sables de l'Arabie sous la voix toute-puissante de Moyse. La plupart des brigands de la Grèce périrent,

de la main de ces héros, par le même genre de supplice qu'ils infligeaient à leurs victimes. Ces guerriers agirent comme depuis les paladins dans le moyen âge : ils suppléaient à l'absence des lois et de l'ordre, ils étaient la justice armée. Leur utilité et les triomphes éclatants qui leur étaient décernés prouvent bien évidemment le malheur des peuples à cette époque.

La reconnaissance publique ne se borna pas à faire l'apothéose de ces protecteurs, elle leur donna aussi une origine céleste. C'est à cette époque que se montrent unis les fables mythologiques et les hauts faits. L'homme qui s'élevait au-dessus de l'humanité par sa bravoure ou sa sagesse devait nécessairement être issu des dieux. Nous devons ajouter à ce sentiment de gratitude, comme nouvelle cause tendant au même but, l'orgueil national, qui se plut à grandir les guerriers, les législateurs, les chantres de ces temps sauvages. La renommée faisait seule alors l'histoire de la Grèce. Des narrateurs postérieurs, par un penchant naturel, surtout sous leur ciel inspirateur, et pour complaire aux vœux de leurs compatriotes, peignirent ces hommes éminents et leurs actions sous les couleurs les plus brillantes, et les embellirent de tous les prestiges de la perspective. Cette protection sur toute une contrée par un héros bienfaisant fut le premier lien politique des habitants ; vivant en sécurité sous le même abri, ils se sentirent frères. Ils furent encore unis par l'identité des sentiments de gratitude et de respect qu'ils éprouvèrent pour celui qui faisait leur salut. Ces sentiments les disposèrent à l'obéis-

sance, et quelques-uns de ces héros, comme Thésée, réunissant la sagesse au courage, organisèrent en une nation ces sauvages épars.

Un ciel inspirateur, une organisation correspondante, des éléments de talents et de perfectionnement introduits par les colonies orientales, devaient porter les sauvages de la Grèce hors du cercle étroit des tribus canadiennes, auxquelles ils ressemblaient par les mœurs. L'esprit d'association, preuve manifeste d'un développement moral, germa parmi les chefs des diverses tribus, et avec ces idées d'union on vit éclore les grandes entreprises. Les Grecs n'avaient été encore que brigands parmi leurs frères, que pirates sur les côtes de leur nation. Homère nous montre, dans les actions d'Autolicus, aïeul d'Ulysse, dans les récits de plusieurs chefs de l'Iliade et de l'Odyssée, que la violence était la seule loi entre les hommes, le seul moyen pour acquérir des richesses et des esclaves, et que le scrupule était loin du cœur des puissants. Enfin cette exubérance de force prit un cours moins odieux. Des révélations, dont la source nous est inconnue, apprirent l'existence du Pont-Euxin, et celle de nations riches qui étaient placées à son extrémité orientale; le désir d'explorer ces rivages inconnus, de piller ces peuples opulents, s'empara du cœur de chefs audacieux, qui éprouvaient la soif de l'or et des dangers. Supposerons-nous à des barbares l'idée ingénieuse de représenter ces contrées comme l'asile d'un trésor apporté de la Grèce, afin de légitimer leur agression et leurs rapines? Non. Il est plus probable

que les poëtes postérieurs embellirent l'entreprise des Argonautes de fictions brillantes, et que, mus par un sentiment d'équité, ils imaginèrent ou arrangèrent les traits épars de la croyance populaire, et donnèrent ainsi au voyage des corsaires du navire *Argo* une apparence de justice, en montrant qu'ils allaient en Colchide revendiquer à Éétès la toison d'or du bélier de Phryxus, parti des rivages helléniques.

Nous avons vu dans l'histoire asiatique que le commerce de l'Inde avec l'occident semble avoir eu pour première route l'Oxus, la Caspienne et les fleuves qui se dégorgent dans le Pont-Euxin. Colchos aurait été un des entrepôts de ce riche négoce. Les Grecs, par quelques relations avec les Phéniciens, auraient pu en avoir des idées et vouloir comme eux puiser à cette riche source. Nous pourrions donc supposer avec vraisemblance que l'expédition des Argonautes eut le triple but du commerce, des découvertes et de la gloire.

Cette expédition fut une des premières causes majeures de l'union politique des Grecs; elle fut par le fait un lien fédéral entre les divers peuples, qui étaient représentés par leurs chefs dans cette entreprise.

Elle agrandit le cercle des idées géographiques, donna une carrière nouvelle aux peuples maritimes, suggéra l'établissement des colonies grecques dans le Pont-Euxin, jeta dans les esprits le germe d'un commerce important et régulier avec les peuples d'une mer nouvelle. L'Olympe ne fut plus restreint à l'inspection de l'espace resserré de la Grèce, mais son empire s'accrut avec le

cours du navire *Argo*. Ces résultats importants excitèrent l'imagination et la reconnaissance, et dès lors les Argonautes devinrent des demi-dieux, et toutes les puissances célestes intervinrent comme favorables ou malveillantes dans cette expédition. Les merveilles qui, de bouche en bouche, de génération en génération, s'introduisirent dans le récit de cette expédition, accrurent le fonds poétique de la Grèce. Toutes les conceptions des poëtes, toutes les traditions populaires, prouvent que l'homme ne croit pouvoir triompher qu'en recevant l'influence des dieux. La force, les dimensions colossales sont présentées comme les attributs des Titans impies, des géants fils de la terre; mais ils succombent sous les coups des hommes que les dieux animent plus particulièrement de leurs dons. Cette action des dieux est présentée comme le principe d'une vie nouvelle, comme un développement de l'âme. L'homme ne pouvait en effet aller chercher dans les cieux que le germe de la vie, de la vertu; et l'héroïsme, le triomphe, étaient les conséquences de ce feu dérobé ou transmis.

Apollonius de Rhodes, qui nous a laissé un poëme sur cette expédition, en retrace les circonstances merveilleuses avec vivacité. Apollonius écrivait environ deux cent cinquante ans avant J. C.; mais malgré la distance de cette époque à celle du voyage des Argonautes, en 1360 avant J. C., on peut croire qu'il revêtit seulement des charmes de la poésie les traditions consacrées. Aucune de ces dévastations par la conquête, l'anarchie, les schismes religieux, l'action dissolvante du temps, qui

bouleversent le sort et l'esprit des nations, n'avait eu lieu pour la Grèce; elle offrait encore le même peuple, et par suite la même langue, les mêmes souvenirs que dans ses premières époques. Tout est animé dans Apollonius : le navire parle et donne des conseils à ses hôtes ; les roches Cyanées, vivifiées d'une volonté malveillante, se meuvent pour briser la nef audacieuse, et ne sont domptées que par la puissante main de Minerve ; la toison d'or est défendue par des taureaux qui vomissent des flammes, par des géants qui naissent des dents du serpent de Cadmus, semées dans les sillons que les taureaux ont creusés, et par un dragon monstrueux et invulnérable qui ne connaît point le sommeil. Si les Argonautes furent simplement des commerçants ou d'aventureux pirates, la vérité nue disparaît sous les amas de brillantes draperies dont elle est ornée. Tel fut dans l'origine le génie des Grecs, et tel il fut toujours depuis.

Le goût du merveilleux et le désir d'exalter les chefs de cette expédition éclatent bien visiblement dans le voyage que leur font entreprendre, à leur retour, Apollonius et Diodore dans l'intérieur de l'Europe. Les Argonautes remontent l'Ister et pénètrent par ce fleuve dans le Pò et le Rhône, comme si ces derniers fleuves étaient des affluents du premier. L'absurdité géographique constate bien la fiction, et surtout le besoin de prodiguer des louanges à ces navigateurs belliqueux.

L'expédition pour Troie eut encore des résultats politiques plus vastes que celle pour Colchos : la Grèce entière, dans la fédération fraternelle de ses peuples,

combat contre l'Asie et sur un territoire étranger, qu'elle semble avoir déjà conquis par l'audace de sa navigation. Les Grecs sont unis pour venger l'hospitalité violée, le rapt, l'adultère, le vol : comment la justice de la cause n'aurait-elle pas enflammé la valeur de ces guerriers et le génie de leur chantre?

Homère, consacrant les généalogies des chefs, et leur donnant un grand prix, pose la doctrine de la noblesse dans les races humaines. Ces idées de patriciat luttèrent sans cesse en Grèce contre l'esprit jaloux de la démocratie, lui résistèrent dans les états les plus populaires, comme à Athènes, et furent triomphantes constamment dans d'autres, comme à Sparte.

L'Iliade, révélant aux Grecs la haute protection des dieux, les formant aux combats et à la victoire, prépara les glorieuses journées de Marathon, de Salamine et de Platée, suggéra à Philippe le sublime dessein de venger les attaques subies par la Grèce, et le fit accomplir par son fils Alexandre.

Les honneurs rendus à la force, à l'agilité, à l'adresse, dans les jeux présidés par Achille, au vingt-troisième chant, furent une des causes de l'institution générale de la gymnastique, et par suite de l'énergie morale et physique de ce peuple, c'est-à-dire de ses créations dans les arts, dans la colonisation, et de ses victoires sur les barbares.

Les poëmes d'Homère sont la peinture la plus exacte et la plus précieuse des mœurs de ces temps nommés fabuleux et héroïques. Le poëte présente nécessaire-

ment, par la multiplicité diverse des situations, une foule de détails que l'historien eût dédaignés comme vulgaires, comme trop connus de ses contemporains. Les fils de Priam attèlent ses chevaux à son char, tous les princes de l'Iliade et de l'Odyssée égorgent le bétail, le font cuire et le servent à leurs hôtes; la princesse Nausicaa annonce qu'elle est préposée à l'entretien et au blanchissage du linge du palais. Ces peuples vivaient comme les tribus arabes. Le luxe, qui frappe de bassesse les emplois vulgaires, n'était point connu dans ces régions à cette époque; les sommités sociales étaient plus rapprochées de la base plébéïenne que de nos jours : ainsi toutes les fonctions semblent communes. Une observation peut ici relever ces fonctions de boucher et de cuisinier que pratiquent les rois dans Homère : les repas étaient des offrandes aux dieux. Ces fonctions étaient journellement pratiquées par les prêtres dans leurs sacrifices, et le grand nom de la divinité ennoblit toutes les opérations du culte.

Les discours de ces chefs sont en harmonie avec ces fonctions. « Toi qui as l'œil impudent du dogue, » dit Achille à Agamemnon; et d'autres injures de même sorte sont souvent échangées entre les chefs d'une même nation ou entre les guerriers grecs et troyens sur le champ de bataille. Ils exhalent leur courroux dans les assemblées ou s'excitent dans le combat par ces outrages qui enflamment peut-être encore plus celui qui les profère que celui qui en est l'objet. C'est la nature de l'homme livré à la passion brutale et non dominé par

la raison et la civilisation, qui lui prescrivent de s'honorer dans son semblable. Gloire à Homère pour avoir peint avec fidélité ces poétiques sauvages, et pour ne les avoir point déguisés sous les couleurs de peuples plus polis !

Les expéditions épisodiques qu'indique Homère prouvent sa fidélité dans la peinture des mœurs; elles montrent chez les Grecs le goût dominant du brigandage. L'opinion de Thucydide, qui attribue la longueur du siége de Troie au manque de richesses chez les Grecs (livre I, ch. II), me paraît erronée. Les métaux ne sont qu'une valeur fictive; les vraies richesses sont les produits de l'agriculture. Les Grecs, sans abondance d'or, pouvaient tirer des provisions assez considérables de leur pays pour rester stationnaires devant Troie. Le brigandage qu'ils exercèrent sur les côtes et les îles voisines eut pour but la conquête d'objets de luxe, comme des métaux, des captives : ce brigandage était un goût et non une nécessité.

La fidélité d'Homère est surtout précieuse et remarquable dans la peinture du rôle de la femme dans ces temps barbares. Tout dans ce poëte annonce la tutelle constante des femmes; les héros de l'Iliade n'ont aucune expression de tendresse pour leurs captives. Au premier chant de l'Odyssée, Télémaque, présenté comme doué de nobles qualités, parle avec sévérité à sa mère, et la renvoie dans le gynécée; il lui adresse au vingt et unième chant une injonction semblable. Le système de l'esclavage et des concubines, qui se présente le

premier à l'homme brut, par le penchant naturel des sens, avilit nécessairement toutes les femmes à ses yeux, en ne les montrant que comme des machines de volupté et de création. Le mépris pour les femmes se manifeste chez tous les sauvages, à toutes les époques et dans toutes les régions. La grâce, la délicatesse dans les idées, le charme dans les sentiments dont elles ont le germe en naissant, ne peuvent être sentis par des hommes brutaux, qui n'apprécient que la force et ne trouvent de plaisir que dans la violence.

Homère fixe lui seul la longue période des temps fabuleux et héroïques; il ressemble sous ce rapport à Hermès, Moyse, Boudda, ses devanciers. Il est le géographe, le généalogiste, l'historien, le naturaliste, l'hiérophante, le législateur des Grecs; il créa leur avenir. Quelques vers d'Homère sont toutes les traces qu'ont laissées sur le globe les Lotophages, les Cyclopes, les Lestrigons. Ces peuples antiques ont été modifiés par l'imagination du poëte, ou plutôt par les traditions populaires dont il n'a été que l'écho; mais ces contes même annoncent un fond de vérité. Les voyages de Ménélas et ceux d'Ulysse sont la mesure des idées géographiques au temps de l'auteur; elles sont retracées mélangées d'erreurs et de fables, mais on ne peut accuser que le siècle d'Homère. Les poëtes n'ont d'inspirations que pour les choses du sentiment et de l'imagination, mais ne peuvent deviner les faits physiques; la lente expérience des siècles peut seule en donner la connaissance. Nous avons exposé sa forte influence politique; son in-

fluence morale est non moins puissante. Les succès des Grecs dans l'Iliade furent peut-être embellis par l'orgueil national et par l'imagination du narrateur, mais n'ayant point été contredits par les adversaires, condamnés au silence du tombeau ou dont le langage ne pénétra point dans la Grèce, dédaigneuse des idiomes étrangers, ils furent pour les Grecs la vérité. La poésie passa ainsi dans l'histoire, et les âmes se montant à son exaltation, les grandes actions et les grands talents en furent les conséquences.

CHAPITRE II.

RELIGION.

Deux choses prouvent dans l'homme un être non-seulement supérieur au reste de la création, mais encore d'une nature différente, c'est la religion et la connaissance de la mort. La religion, dans les niaises pratiques de la superstition, dans les scènes épouvantables du fanatisme, semble plutôt la honte que l'orgueil de l'humanité. Enfin l'idée de la mort ne produit souvent qu'un épicuréisme où l'homme s'efforce de s'abrutir toujours davantage et d'oublier l'importune révélation de sa fin. Mais ces grands traits de l'âme humaine altérés, obscurcis par l'orgueil, la stupidité, la férocité, la sensualité, la peur, n'en restent pas moins empreints d'un caractère divin.

L'ordre des saisons, l'enchaînement régulier des phénomènes terrestres, annoncent à l'homme, par la liaison naturelle dans son esprit de la cause à l'effet, un puissant ouvrier, et sa permanente action. Voilà l'idée mère de toutes les religions. Des législateurs sont venus, ils ont modifié diversement cette idée, mais aucun n'aurait pu l'inventer.

Le profond sentiment du néant de l'existence humaine révèle de même à l'homme la Divinité. Elle est pour lui le contraste complet de ses misères, de sa fai-

blesse, de son instantanéité, et c'est ainsi qu'il en a la plus claire perception.

Il existe encore un autre élément de cette idée, mais profond, mystérieux; il n'est senti que par les hommes qui observent avec une attention soutenue les mouvements, les besoins de leur âme. L'inquiétude inhérente au cœur de l'homme lui fait reconnaître la nécessité d'un être tout-puissant qui puisse compléter la destinée humaine, que cet hôte du monde sent trop rapide et trop misérable.

Ces germes de religion, qu'on retrouve dans tous les temps et dans tous les climats, sont modifiés dans la théogonie de chaque peuple (abstraction faite de la révélation) par toutes les influences du sol, du ciel, des circonstances historiques et par le caractère national.

§ I.

DOGMES.

Le peuple grec ne fut point une race primitive. Le sang de divers peuples est mélangé dans ses veines, comme leurs croyances diverses dans son esprit. Voilà pourquoi la mythologie ne présente point un ensemble homogène. Dans l'analyse, nous verrons toutes les idées se grouper en trois masses distinctes.

1° Nous avons déjà observé qu'il existe des rapports entre la langue hellénique et le sanskrit, et que quelques traditions vagues semblaient présenter les Grecs comme une colonie des Indous. Le trait le plus saillant de cette

filiation est dans l'identité frappante des dieux antiques de l'Indoustan et de ceux des Grecs.

Les savants mémoires de la société asiatique de Calcutta nous induisent aux rapprochements suivants.

Les attributs et les qualités de Janus se retrouvent dans le Ganésa des Indous. Le dieu Ganésa est, comme le Janus des Grecs et des Latins, le dieu de la sagesse. Les deux visages dans le mythe du paganisme étaient des emblèmes de prudence et de circonspection. Ganésa dans le mythe indou est peint avec une tête d'éléphant, symbole d'un discernement profond. Dans le culte des Latins, Janus était représenté tenant une clef comme ouvrant les portes, et comme l'emblème de son initiative dans tous les travaux et toutes les affaires importantes du genre humain. Dans l'un des actes publics les plus majeurs, une déclaration de guerre, un des consuls y procédait en ouvrant les portes du temple de Janus avec le plus grand appareil. Les Indous commencent de même tous les sacrifices, tous les ouvrages sérieux, toutes les affaires importantes par une invocation à Ganésa.

Saturne et Satyavrata président également à l'âge d'innocence et de paix, première période de l'existence du genre humain, que les poëtes ont dénommée métaphoriquement *âge d'or*.

Les traits caractéristiques du Jupiter des Romains, du Zeus des Grecs, se retrouvent dans l'Indra des Indous. Indra gouverne les vents et les pluies. Il est ainsi comme les dieux occidentaux armé de la foudre, destructeur et conservateur. Les attributs du Jupiter du pa-

ganisme sont, dans la mythologie indoue, répartis entre plusieurs divinités. Ainsi Siva, ou le dieu de la destruction combattant contre les Daïtyas ou enfants de Diti, qui se révoltaient souvent contre le Ciel, est armé par Brama de flèches enflammées. Voilà bien évidemment le type de la lutte de Jupiter contre les Titans et de la foudre qui écrasa les rebelles. Nous trouvons encore un grand aigle appelé *Garouda* qui figure dans un des poëmes sanskrits nommés *Ramayan*. Cet aigle est présenté comme la monture de Vichnou, l'un des grands dieux des Indous. Le mythe grec nous montre aussi l'aigle comme le dépositaire des foudres de Jupiter.

La déesse Bhavani, produite par l'écume de la mer, sort brillante d'une conque. C'est l'épouse de Mahaveda, le génie des eaux dans le système théologique indou. Nous voyons dans Bhavani une fusion des caractères de la Vénus marine et d'Amphitrite. Cette idée de faire surgir la déesse de la beauté sur l'Océan est trop étrange pour que nous voyions seulement dans la coïncidence du mythe grec avec le mythe indou une ressemblance fortuite. Il est plus rationnel de penser que le dernier est une transplantation en Grèce ou une imitation par les Hellènes.

La Rembha de l'Inde, avec son cortége d'apsaras ou des filles du paradis, paraît avoir fourni aux poëtes grecs le thème qu'ils ont le plus embelli dans la création de la Vénus d'Idalie, mère de l'Amour, et ayant pour cortége les Ris, les Nymphes et les Grâces.

Parvati, épouse de Siva, a une contenance majes-

tueuse, son humeur est altière; elle accompagne son époux sur le mont Caïlasa, et aux banquets des dieux. Parvati a constamment avec elle son fils Cartigueya, qui est, comme Mars, armé de traits et d'un sabre, et qui est monté sur un paon. Quelques dessins indous représentent la robe de Parvati jonchée d'yeux. Dans quelques-uns de ses temples on voit un paon sans cavalier à côté de ses images. Qui ne se rappelle à cette description l'épouse de Jupiter, la fière Junon, ayant pour oiseau favori un paon? Cette robe semée d'yeux a offert l'idée génératrice d'Argus, ce surveillant aux yeux nombreux toujours ouverts, dévoué à Junon.

Les attributs de Dourga, ou d'accès difficile, montrent son identité avec Pallas, coiffée d'un casque et armée d'une lance. L'une et l'autre représentent la valeur unie à la sagesse; l'une et l'autre tuèrent de leurs propres mains des géants et des démons; l'une et l'autre protégeaient les hommes bons et vertueux qui leur rendaient un culte légitime.

La Minerve non armée, l'inventrice des arts, la protectrice du savoir et du génie, répond visiblement à Sarésouati, épouse de Brama, et emblème de sa principale faculté génératrice.

Rama fut dans l'Inde un conquérant célèbre, et commanda une race de grands singes intrépides. Son général s'appelait *Haroumat*, ou l'homme aux pommettes élevées. Rama naquit à Naichada ou Nisa; il donna des lois aux hommes et perfectionna le commerce et la navigation. Son général améliora la flûte en y ajoutant six

tuyaux, et joua parfaitement du luth quelques instants après sa naissance.

En substituant aux noms présentés les noms de Bacchus, de Pan et des satyres, nous trouverons dans ce récit les traits principaux d'une des grandes divinités du paganisme.

La ressemblance est encore plus intime entre Chrichna qui tue le serpent Kaliya, garde les troupeaux de son père adoptif Ananda, choisit pour favorites neuf jeunes filles avec lesquelles il passait gaiement les heures à danser, à jouer de la flûte, et Apollon vainqueur de l'impur reptile qui infestait les alentours du Parnasse, berger d'Admète et le chef du chœur des Muses.

Phébus ou le disque du soleil était évidemment adoré chez les Indiens sous le nom de *Sourya*. Leurs poëtes et leurs peintres représentent Sourya dans un char traîné par sept coursiers verts précédé d'Aroun ou le point du jour, qui lui sert de cocher, et suivi par des milliers de génies qui l'adorent en chantant ses louanges.

Nous découvrons dans cette immense source de l'Inde des rapports frappants d'identité entre l'Isouara et l'Isi des Indous, et l'Osiris et l'Isis des Égyptiens : chaque couple dans l'une et dans l'autre doctrine semble désigner également les facultés de la nature considérées comme mâle et femelle. Le taureau d'Isouara répond de même à l'Apis des bords du Nil. Frappé de cette communauté de mythes dans les deux régions, Williams Jones croit qu'au moyen des Pouranas, poëmes sacrés

des Indous, on découvrira, avec le temps, toute la science des Égyptiens sans déchiffrer leurs hiéroglyphes.

Cette observation sur la mythologie égyptienne, quoique étrangère à notre sujet, nous a paru nécessaire à consigner ici, pour montrer combien sera féconde en grands résultats scientifiques l'exploration complète des monuments littéraires des Indous. Les Européens, depuis trop peu de temps stationnaires sur ce sol antique, ne nous ont fait encore qu'entrevoir ses richesses. Ne pourrons-nous pas préjuger déjà qu'il résultera une identité plus complète entre la mythologie des Indous et celle des Hellènes ?

Que des peuples placés aux extrémités d'un même continent se livrent à un même système religieux symbolique, en personnifiant les puissances de la nature et les conceptions fantastiques qui sont en eux un effet de la contemplation de l'univers et de l'âme humaine, alors on conçoit facilement que, partant du même principe et suivant le même mode de déification, il y aura quelques rapports de ressemblance dans les idées générales de théogonie ; mais que des attributs de divinités, qui ne semblent donnés que par le caprice, se retrouvent les mêmes chez les deux peuples, nous ne pouvons voir dans cette coïncidence un effet du hasard, mais une transmission. L'antériorité de la doctrine indoue ne peut être contestée : la conséquence est de voir dans la doctrine grecque une imitation. Comment s'opéra l'introduction des notions nées sur les bords du Gange dans l'Hellade? Est-ce par la colonisation, le com-

merce, les leçons des sages inconnus, les chants des poëtes ignorés? ce sont les mystères de l'histoire. Les faits existent; les causes sont encore couvertes d'un voile à nos regards.

Des systèmes ingénieux nous expliquent cette connexion des mythologies indoue et grecque, en les rattachant toutes les deux à l'antique sabéisme, et en ne voyant ainsi dans les mythes de chacune que des allusions plus ou moins voilées et divergentes des mouvements des astres, des variations des saisons, et surtout du combat allégorique des deux principes du bien et du mal ou de la station du soleil dans les deux hémisphères; de sa naissance à l'équinoxe du printemps, de son exaltation au solstice, de sa transformation à l'équinoxe d'automne. Mais si l'on voit souvent l'identité dans ces rapprochements, on voit plus encore la dissemblance. Dans les problèmes historiques de l'antiquité il y a tant de choses indéterminées, que la solution ne peut en être complète. Il faut saisir les résultats généraux, sans espérer trouver la vérité tout entière et sans mélanges d'ombres et de lacunes.

Hérodote (liv. II, § 50) offre le culte des dieux de la Grèce comme une émanation égyptienne, et il ne balance pas à désigner les dieux du Nil sous les noms des divinités du Péloponèse et de l'Attique. Les colonies orientales en Grèce sont un fait constaté, et les colons durent transporter avec eux leur croyance religieuse, comme leurs lois et leurs arts. Le contraire seul devrait nous surprendre.

Nous retrouvons de même dans la mythologie indoue le fondement de la doctrine égyptienne, et en général de tous les systèmes religieux des Asiatiques, l'existence des deux principes. Faisons abstraction de la notion astronomique qui servit de base à ce dogme, c'est-à-dire du séjour alternatif du soleil dans les six signes supérieurs et les six signes inférieurs du zodiaque. La foule, étrangère à cette haute science, dut considérer le dogme des deux principes sous un autre point de vue. L'homme, dans son ignorance, ne put comprendre le système du monde, et juger que tous les maux de la nature et les crimes sont nécessairement produits par la constitution de l'univers et par celle de l'homme. Il ne put se résigner à voir qu'il n'était qu'un point dans la circonférence de cet immense ensemble, et, dans son égoïsme orgueilleux, il se fit le centre de l'univers. Dès lors ce qui lui servit fut le bien, ce qui lui nuisit fut le mal. Mais, par un sentiment qui l'honore, il ne put attribuer le mal à la même divinité qui lui prodiguait des présents; il en fit l'apanage d'un être essentiellement malfaisant : de là l'existence de Typhon, d'Arimane, de Siva. Dans le polythéisme grec, Pluton et tous les dieux des enfers représentent ces génies du mal et de la destruction.

Si les Grecs reçurent des Égyptiens le nom des dieux, ils durent aussi en recevoir l'histoire; le nom du dieu n'était que l'enseigne ou le titre du mythe. Mais Hérodote présente ailleurs et avec moins de vraisemblance les rapports de similitude des divinités scythes avec les divinités grecques. Comment voit-il de même dans

l'Urotal, ou le soleil des Arabes, le Bacchus des Grecs, dans l'Alilat, ou la lune nouvelle, la muse Uranie (liv. III § 8)? Il est absurde de traduire ainsi une religion dans une autre, ou en d'autres termes de montrer l'unité d'un système religieux chez des peuples sans communauté d'origine, de langage, séparés par des mers ou des distances insurmontables, enfin aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils habitaient des planètes diverses. Quels pouvaient être les types communs de ces divinités chez des peuples qui n'avaient jamais eu entre eux de communication? Dans la supposition d'un culte primitif et unique des astres, cette identité postérieure semblerait avoir quelque fondement; mais dans ce cas même les dissemblances ajoutées par les circonstances climatériques, historiques, commerciales, auraient rendu dans chaque pays les dieux nouveaux entièrement différents des êtres allégoriques qui dans l'origine représentaient, sous des noms divers, le même signe, le même astre, la même influence physique.

Les idées indoues et égyptiennes expriment les notions de la haute physique ou la coordonation des grands phénomènes célestes et terrestres. Voilà la première source de la mythologie grecque. Ces grandes idées de commencement et de fin annoncent des hommes savants tels que nous nous représentons les prêtres égyptiens et indous. La religion homérique, quoique fondée en partie sur des idées de même nature, n'embrasse pas cependant des conceptions aussi vastes. Elle nous peint dans sa partie physique les éléments divinisés

Jupiter, le maître des nuées et de la foudre, est l'éther ou la partie supérieure de l'atmosphère. L'air atmosphérique, qui, selon les anciens, était un gendre de l'Éther, et comme lui incorruptible, est Minerve, née du cerveau de Jupiter, toujours vierge, et constamment peinte avec des yeux bleus. Les rapports de Neptune, Pluton, Cybèle, Vénus, Vulcain avec d'autres éléments ou puissances naturelles, sont évidents.

Toutes les interprétations de Dupuis sur le sabéisme, culte primitif et unique selon lui, et introduit ensuite dans tous les autres cultes postérieurs sous des formes nouvelles et des noms divers, trouvent leur application dans cette phase du polythéisme grec, où nous voyons la divinisation des puissances physiques de la nature terrestre et céleste. Ainsi Dupuis explique avec de longs développements l'existence allégorique d'Hercule, de Bacchus et l'expédition des Argonautes. Nous avons déjà montré dans l'Histoire asiatique que ce système, vrai sous quelques rapports, est faux dans son application générale, et surtout exclusive à la théorie des cultes: il semble que l'esprit de l'homme ne peut contenir tous les éléments de la vérité. La plupart des auteurs de systèmes se passionnent pour leur idée favorite, et repoussent comme choses fantastiques tout ce qui n'est point elle.

2° Chaque écrivain de l'antiquité a sa théogonie. Selon Diodore, les principaux dieux de l'Olympe sont les chefs des Atlantes, de ce peuple africain qu'il fait vaincre par les Amazones. Le premier roi des Atlantes

fut Uranus; il eut de Titéo, sa femme, les Titans et deux filles: la première, nommée Basilée, offre dans les circonstances de sa vie les traits de la Cybèle phrygienne, amante d'Atys, et Rhéa, qui est aussi nommée *Pandore*: Basilée épousa Hypérion, son frère, dont elle eut un fils et une fille, Hélius et Selené. Hélius est jeté dans l'Éridan par les Titans (on n'explique pas comment cette scène de personnages de l'Afrique se passe dans la haute Italie); Selené se précipite de désespoir du haut du palais. Hélius annonce en songe que lui et sa sœur sont mis au rang des dieux, et que le soleil s'appellerait désormais Hélius et la lune Selené.

Après Hypérion, les enfants d'Uranus partagèrent le royaume : les plus célèbres furent Atlas et Saturne. Atlas fut père de Maïa, qui conçut de Jupiter, fils de Saturne, et son cousin, un enfant nommé Mercure, inventeur des arts. Jupiter est vainqueur de son père, qui était venu l'attaquer avec les Titans; il devient bientôt maître du monde entier : après sa mort, il est placé dans le ciel par la reconnaissance et l'admiration des peuples.

Les Titans furent peut-être des hommes robustes, jaloux et ambitieux qui voulurent s'opposer aux innovations bienfaisantes des chefs émigrants, et furent vaincus par eux. L'apothéose des premiers chefs qui répandirent dans la Grèce les bienfaits de la civilisation ne dut être que l'œuvre de la reconnaissance. La mort, qui finit toute puissance, affranchit aussi de toute servitude. Il serait honteux pour l'homme de croire que

les premiers autels furent élevés par la crainte. Les tyrans ne voulurent se faire diviniser que lorsqu'ils virent que les bons souverains avaient reçu cette marque de respect.

Voilà, ajoute Diodore, ce que les Atlantes racontent de leurs dieux; mais ce peuple des Atlantes n'est-il point aussi imaginaire que les Amazones qui en triomphèrent? Diodore a-t-il extrait ces documents des archives de ce peuple, sauvées par des sages ou par une corporation de prêtres des mains destructives de la guerre ou de celles du temps? Ne pouvons-nous pas voir seulement dans ces assertions une conjecture de l'auteur sur l'origine des principaux personnages de la mythologie grecque?

Diodore, au livre V, § 40, nous donne une nouvelle généalogie des mêmes dieux. Il se justifie sous un rapport en présentant au début la filiation nouvelle des dieux comme une tradition des Crétois, qui faisaient naître les habitants de l'Olympe dans leur île. Les ancêtres des dieux furent le Ciel et la Terre. Saturne, Hypérion, Coïus, Japet, Crius et Océanus furent les fils, et Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phébé et Téthys, les filles de ces époux. Ces princes et ces princesses inventèrent les sciences et les arts; ils procréèrent par leur union toutes les autres divinités secondaires de la mythologie grecque revêtues des attributions qui les caractérisent.

Ces deux généalogies présentent des traits d'identité et de divergence. Comme pour beaucoup de choses de l'histoire ancienne il faut placer les créations dans un

temps postérieur à l'époque assignée : l'orgueil national fit de chaque cité grecque le berceau d'une divinité. Les historiens, les prêtres modifièrent aussi quelques notions générales, et les adaptèrent à des localités spéciales. Nous voyons dans cette conjecture, dont les rapprochements de tous les auteurs constatent la vraisemblance, comment un fonds commun d'idées mythologiques se trouve partout dans le monde grec avec des variantes dans chaque état, dans chaque temple.

L'abbé Banier, dans un ouvrage fort savant (*La mythologie et les fables expliquées par l'histoire*), nous offre un même fonds d'idées, mais il ne peut étayer ses assertions que de conjectures plus ou moins ingénieuses, parce que sur ces choses, par l'effet de la disparition de tant d'auteurs anciens et de la mutilation de quelques autres, nous manquerons vraisemblablement toujours de documents suffisants pour établir la vérité.

Même en supposant la conservation de tous les écrits de l'antiquité, nous ne pourrions pas espérer la vérité tout entière et sans mélange d'erreurs sur l'origine des mythes, puisque les faits qui les constituent datent d'un temps où l'on n'écrivait point, et qu'ainsi les premiers écrivains sur cette matière n'ont pu que recueillir des traditions plus ou moins confuses et discordantes.

Une des preuves que les premiers rois législateurs, dieux des Grecs, étaient une race étrangère plus instruite et civilisée que les autochthones, est la fondation des mystères d'Éleusis par Cérès. Toutes les conjec-

tures portent à penser que le secret principal de ces mystères était le dogme de l'existence d'un Dieu unique et suprême. Cette croyance annonce des idées supérieures à celles d'un peuple enfant. Les voiles qui enveloppaient cette doctrine étaient nécessaires pour ne point effaroucher la populace grecque, qui tenait beaucoup à cette multitude de dieux par les raisons que nous présenterons plus bas.

3° La troisième source de la mythologie grecque fut dans la déification des passions et des facultés de l'intelligence de l'homme. Mars, Vénus, les Amours, les Grâces, Némésis, les Muses, etc. sont des allégories faciles à saisir.

Les poëtes furent les propagateurs de ce système; ils devinrent les historiens de l'Olympe, les physiciens et les moralistes du peuple; leur imagination embellit les fables populaires : ces rêves informes s'épurèrent et se complétèrent dans leurs chants. Ils devinrent ainsi, par leur génie et de leur propre élection, les premiers pontifes de la nation. Les paysages, le ciel de la Grèce donnent plus que les autres climats cette inspiration que l'on a nommée divine partout à cause de ses effets enchanteurs et sublimes. Cette épithète est surtout convenable lorsque les poëtes sèment abondamment des idées religieuses.

Dans l'exposition de la science mythologique, ils la rendirent facile, en la dégageant des observations et des calculs; aimable, en la parant d'images et des charmes de l'euphonie; bienveillante, en donnant à l'encens, aux

vœux, aux prières de l'homme une puissance capable de modifier les éléments et les causes de tous les phénomènes, en intéressant à lui la divinité qui présidait à leur action. Ces relations avec le dieu préposé à chaque classe de phénomènes étaient une initiation prompte et facile aux mystères de la nature, telle que l'entendaient les anciens.

Nous avons présenté Homère offrant dans ses divinités quelques allégories des puissances physiques; nous le trouverons encore ici dans le culte des passions. Homère, en donnant à ses dieux toutes les passions humaines, semble avoir voulu les rapetisser pour agrandir les hommes. Homère était, quoique plein de génie, l'homme d'un temps barbare; il a peint les dieux selon la croyance populaire, afin de pouvoir les rendre avec des couleurs humaines. Des dieux plus parfaits, et seulement remplis des inspirations d'une sublime intelligence, n'eussent point été en sympathie avec l'homme, eussent disparu dans l'éther, et n'auraient pu avoir un rôle dans les scènes passionnées de l'Iliade. Donnez à tous la prescience infinie et l'immuable justice, ils n'ont plus qu'une volonté, et laissent les Grecs et les Troyens se débattre seuls sous l'entraînement des grandes causes naturelles. Dans cet isolement ils sont froids; des dieux bien raisonnables n'auraient plus été épiques. La première condition du génie est la chaleur, son premier besoin est le mouvement. Homère a cédé à ces impulsions instinctives.

Au milieu de quelques scènes qui nous paraissent in-

dignes de la majesté divine, il faut voir aussi qu'il donne aux actions de ses dieux ce caractère d'universalité qui est l'empreinte du génie dans toutes ses conceptions. Ainsi la présence de Neptune dans les rangs des Grecs ébranle et la plaine de Troie et le globe tout entier, puisque Pluton s'élance de son trône, dans l'épouvante de voir la terre s'entr'ouvrir sous les coups du trident, et la lumière du jour envahir l'empire des ombres; les coursiers de Junon atteignent dans quelques bonds les limites du monde; le seul mouvement des sourcils de Jupiter ébranle tout l'Olympe.

Les philosophes grecs, dans les rêveries théogoniques, ont fait agir la divinité d'une manière mesquine, absurde. Sa nature et son action échappent à leur imagination, et ils n'entendaient pas plus eux mêmes sans doute leurs rêves informes que leurs lecteurs.

Nous avons vu que les poëtes épiques, sans pouvoir comprendre et définir dans la divinité ce qui ne peut être compris, l'infini, l'omnipotence, l'éternité, se sont bornés à la revêtir de puissance, de jeunesse et de passions. Ne pouvant faire descendre la divinité sur la terre, ils ont fait monter l'homme dans le ciel.

Les poëtes tragiques poussent plus loin l'identité des dieux avec l'homme. Les premiers ne les offrent qu'à l'imagination et les seconds aux yeux et mélangés comme des camarades avec les hommes; aussi n'ont-ils pas cru devoir leur donner plus de moralité qu'aux hommes.

Eschyle, dans *Prométhée enchaîné*, montre Jupiter sous les traits d'un despote jaloux et cruel, qui inflige

plusieurs supplices à sa victime et se repaît du spectacle de son éternelle agonie. Cependant Prométhée fut son sauveur dans la lutte avec Saturne et les Titans, et son seul crime aux yeux de Jupiter est d'avoir animé du feu des cieux la race humaine, pour l'élever au-dessus de l'instinct de la brute. Jupiter se montre ici plein des basses passions que la sagesse condamne dans les hommes, et cependant c'est ce même être à qui sont réservés les suprêmes honneurs de l'adoration. Pour accroître l'originalité effrayante de cette tragédie, plusieurs dieux, l'Océan, Vulcain, les Nymphes de la mer, viennent offrir au malheureux inventeur des arts leur timide et stérile pitié. Pour comble d'absurdité, Jupiter ne connaît point l'événement qui doit le précipiter de son trône usurpé, et Prométhée refuse aux prières et aux menaces de Mercure, envoyé par Jupiter, la révélation qui pourrait sauver ce maître des dieux. Ainsi Jupiter fait déclarer, par la bouche de Mercure, son incapacité. Nous ne pouvons imputer à Eschyle seul ces extravagances. Cette tragédie, jouée devant les Athéniens, applaudie par eux, devenait ainsi l'expression positive du dogme.

La divinité est encore plus ravalée, s'il est possible, dans la pièce des *Euménides*. Apollon et Minerve se déclarent les soutiens d'Oreste, poursuivi par les Furies. Apollon, en termes énergiques, reproche leur ministère aux Euménides, aux seules déités qui prissent constamment intérêt à la morale. Nous voyons ainsi que l'harmonie n'existe point entre les divers agents de l'admi-

nistration divine; ce qui établit une similitude humiliante pour elle avec les machines politiques du petit globe de la terre. Minerve compose un tribunal d'Athéniens pour prononcer sur la cause. Les débats entre Apollon et les Euménides prennent ainsi une forme juridique, pour que ces dieux soient ensuite jugés par des hommes. Et ces inepties étaient débitées avec pompe, avec cette chaleur d'une conviction factice, devant le peuple que l'on reconnaissait le plus spirituel de la Grèce! On a honte de la raison humaine après de telles saturnales.

Mais la conception la plus extravagante sur les dieux est celle offerte par Euripide dans la tragédie d'*Hélène*. Selon Homère, Pâris possède la belle épouse de Ménélas dans Ilion. Euripide, d'après Stésichore, affirme que cette amante du fils de Priam n'est qu'un fantôme formé par Junon d'un pur éther, et la véritable Hélène est en Égypte, retenue avec ses trésors par Protée. Hérodote expose la même version. Ainsi un vain spectre est la cause de cette lutte terrible qui éclate dans la plaine de Troie durant dix années! Jamais les dieux n'ont traité avec plus de mépris l'espèce humaine. Ils attisent les passions haineuses dans les deux camps pour la possession d'une ombre qu'ils ont formée. Cette ombre s'envole dans les airs lorsque Ménélas, jeté par un naufrage sur l'île de Pharos, y retrouve la véritable Hélène.

Les causes générales de la création ou de l'adoption du polythéisme furent pour les Grecs l'imagination, la sensualité et l'orgueil. Ce système de physique n'exi-

geait point, pour être compris, de profondes études. Toutes les facultés de la nature génératrice, toutes les notions morales et métaphysiques étaient, pour ainsi dire, rendues palpables aux yeux des Grecs, dans l'existence d'une divinité spécialement chargée de ces attributions. Il ne fallait point de longs travaux pour comprendre cette théorie; il ne fallait que de l'imagination, et la nature en avait doué très-avantageusement les Grecs. Si les poëtes furent d'abord les interprètes de la physique, tous les autres artistes marchèrent sur leurs traces; et la sculpture, la peinture, la musique, en s'efforçant de caractériser les divinités de l'Olympe, de la terre et des enfers, exprimèrent de même, par des emblèmes ingénieux, les forces éternelles et multiples de la nature, l'action de la providence occulte et suprême, qui nous offre tous les jours le mystère de leur reproduction régulière.

Les Grecs donnèrent à ces divinités des mœurs voluptueuses, par l'impulsion de leurs propres penchants. Ils aimaient ainsi leurs dieux comme des compagnons de plaisirs, ou même comme des guides dans cette douce voie, par leur exemple et leurs inspirations secrètes. Les Grecs préféraient sans doute pour leurs divinités l'amour au respect : la corruption venait ainsi du ciel. Ils ne s'en tinrent point à une galanterie gracieuse et spirituelle dans les êtres de l'Olympe : des peuples licencieux par l'action naturelle du climat devaient inventer des dieux comme Bacchus, les Satyres, Priape, pour légitimer par leur exemple la dissolution des

hommes. Ce système était subversif de la vertu et de l'ordre social, mais il était attrayant. La mythologie était principalement le culte des passions; par elle l'homme se crut justifié de tous ses écarts, en les retrouvant dans l'Olympe.

L'orgueil national fut une nouvelle et puissante cause de la ferveur pour le polythéisme et de la durée de ce système. Les divinités procréèrent les rois, les héros des premiers âges de la Grèce, et les peuples devaient s'enorgueillir d'être gouvernés par les descendants des immortels. Les poëtes mêmes nous offrent sans cesse ces habitants du ciel mêlés avec ceux de la terre, pour les conseiller ou les secourir. Ces apparitions brillantes sont le principe de la forte vie, du mouvement rapide et bouillant de l'Iliade.

Non-seulement les chefs remarquables par quelque qualité saillante étaient fils du dieu qui présidait à la fonction ou à l'état dans lequel s'exerçait cette faculté, mais encore les peuples étaient issus des dieux. Ainsi l'Océan et Téthys (Diodore, liv. IX, § 28) eurent Pénée et Asope, qui donnèrent leurs noms à deux fleuves. Asope eut de Méthone, fille de Ladon, Pélasgus, père des Pélasges, et Isménus, et de plus douze filles, Corcyre, Salamine, Égine, Pirène, Cléone, Thébé, Thanagra, Thespine, Asopis, Sinope, Énie et Chalcio. Ces filles donnèrent leurs noms aux lieux où elles allèrent s'établir, et les peuples de ces îles, de ces cités, semblaient ainsi participer d'une origine divine, et tenaient à la mythologie comme à un titre honorable de famille.

L'histoire du ciel précéda celle de la Grèce et lui fut ainsi intimement liée.

Le merveilleux est nécessairement la couleur vive et dominante de la peinture des personnages héroïques. Les Grecs, pleins d'imagination, ne pouvaient se contenter du simple récit des événements. Ils amplifient, ils embellissent les plus ordinaires, lorsqu'ils se rattachent à un personnage héroïque ou mythologique. Hercule, sous ce double rapport, devait offrir dans la narration de sa vie une abondante dose de merveilleux. Ainsi, par exemple, la tunique ensanglantée de Nessus, ce présent de la jalousie dans les mains de Déjanire, n'était vraisemblablement qu'un poison subtil et dévorant. On a expliqué son effet par une combinaison d'incidents ingénieux et par une fin très-épique. Les mythologues n'ont pas toujours aussi bien inventé.

Non-seulement la divinité fut subdivisée à l'infini, mais elle fut encore spécialisée dans ses fractions. Les habitants des divers cantons de la Grèce avaient des dieux pour lesquels ils avaient plus de foi que pour les autres. Le pouvoir des dieux semblait subordonné à la volonté de l'homme, tant la superstition est le vaste champ de la sottise humaine. Ainsi les Cauniens, dans la Carie, originaires de la Crète, mécontents, selon Hérodote, de quelques dieux étrangers qu'ils avaient admis, résolurent de n'adresser leurs vœux qu'à ceux du pays et de chasser les autres. En conséquence, toute la jeunesse de Caune se revêtit de ses armes, et frappant l'air de ses piques, elle accompagna les dieux

étrangers jusqu'aux frontières des Calyndiens, en criant qu'elle les chassait. Cette spécialité des dieux est bien manifestée dans l'usage qu'avaient les Thraces de décocher leurs flèches contre le ciel, pour menacer le dieu qui lance la foudre, et qui n'était point celui qu'ils adoraient.

Mais nous, indépendants de toutes ces causes qui firent adopter et chérir ce système religieux par les Grecs, nous pouvons le juger avec impartialité. La diffusion de la divinité dans le polythéisme grec est une aberration de la raison, une sorte de décadence de l'esprit humain. La mythologie avait plus de dieux que n'avaient d'habitants plusieurs états de la Grèce; car Hésiode parle de trente mille divinités, qui toutes avaient leurs fonctions. La mythologie est un assemblage monstrueux, où l'histoire, les allégories astronomiques, physiques, morales et les contes populaires sont confondus. Nous pouvons nous la représenter comme une mosaïque, où seraient agglomérés sans plan des fragments de jaspe, de porphyre et des plus beaux marbres, avec ceux de poudingues, de brèches et de tufs. Les Égyptiens, en adorant l'ibis, l'ichneumon, animaux utiles, le chien, symbole de la canicule, qui annonçait le débordement salutaire du Nil, étaient moins ridicules que les Grecs dans leur croyance à des dieux absurdes et souvent pervers. Des hommes habiles profitèrent en Grèce de cette folie du peuple; la Pythie fut souvent leur organe. Pisistrate, proscrit, fut ramené dans Athènes par une belle femme habillée en Minerve; le dieu Scamandre apparaissait aux jolies filles. Les philosophes s'élevèrent

à de plus pures notions de la divinité, et laissèrent à la foule ce grossier merveilleux, qui semble sa pâture nécessaire.

La partie vraiment morale de la mythologie est dans la conception des Euménides. Elles étaient les poursuivantes infatigables du crime; leur doctrine est exposée par elles-mêmes dans la tragédie des *Euménides* d'Eschyle : « Quiconque a les mains pures n'a rien à re« douter de notre courroux et vit tranquille. Mais tout « coupable qui, comme cet assassin (Oreste), cache des « mains parricides, nous voit, promptes à venger les « morts, lui redemander le sang qu'il a versé..... « D'un élan vigoureux nous atteignons au loin le cou« pable. En vain il se fatigue à nous fuir, notre poids « l'accable, il tombe..... notre victime doit en« tendre les chants du délire, de la fureur, du déses« poir; hymnes des furies, que n'accompagne point la « lyre, et qui, enchaînant les esprits, dessèchent aussi « les cœurs. »

Le génie vigoureux d'Eschyle était à la hauteur de ces grandes conceptions mythologiques, et, dans toute cette terrible pièce, il fait parler ces vengeresses des forfaits d'une manière admirable : c'est une triste aptitude qu'a l'homme de peindre mieux l'enfer que le ciel.

Ces dieux, si populaires, si bien en harmonie avec les penchants habituels de l'homme, purent ainsi être mis facilement et efficacement en action par les poëtes, les artistes, les orateurs, qui trouvaient dans leur intervention les moyens les plus propres pour émouvoir le

cœur et charmer l'imagination. La poésie explique ainsi, chez les Grecs, les effets les plus naturels, par l'office d'une divinité : l'attraction réciproque des deux sexes fut l'effet des flèches de l'Amour; le remords, du fouet des Furies; la valeur, de l'inspiration de Mars, etc. L'âge, l'infortune, flétrissent un homme; Homère explique ces effets chez Ulysse, à son retour à Ithaque, par l'action de Minerve qui a pour but d'empêcher qu'Ulysse soit reconnu : son déguisement en mendiant est un moyen simple et sûr pour tromper les regards et lui donner le loisir de bien voir et de préparer sa vengeance. Ce déguisement qu'aurait inspiré une prudence ordinaire est encore l'œuvre de Minerve. Dans ce système, l'homme est un mannequin dont la divinité fait mouvoir le fil; mais si l'homme y perd en dignité il y gagne en intérêt comme favori des dieux.

Nous avons vu l'origine des dieux de la mythologie et leur action sur l'homme durant sa vie, mais cette doctrine ne peut se borner là; les dieux et l'homme auraient trop peu d'importance : ce serait le premier culte qui eût eu pour dogme le matérialisme. L'homme, dans son besoin insatiable de bonheur et d'existence, ne peut s'en tenir aux biens de la terre. Il composa de toutes les faveurs temporelles, portées au point extrême, un nouveau bien qui, par son éclat et sa durée, fit paraître ternes et instantanés tous les avantages sentis sur cette terre. Ce fut au delà des limites du monde et de la vie qu'il créa ces lieux enchanteurs, séjour de la félicité infinie, de la vie éternelle. L'avenir est la

vraie existence de l'homme, qui oublie promptement le passé, ne saisit jamais le présent, le méconnaît, le dédaigne : un paradis fut la plus belle de ses espérances et le premier élément de son bonheur ici-bas. Les idées fondamentales d'un autre avenir se retrouvent dans toutes les religions ; les accessoires divers sont produits par les circonstances locales de la destinée humaine. La mythologie, comme toutes les religions, ouvre à l'homme, après la mort, une nouvelle carrière. Rémunératrice et vengeresse, elle nous peint l'élysée et les enfers. Homère place l'entrée des enfers aux extrémités de l'océan, dans le pays des Cimmériens. S'il a voulu désigner les bords du Palus-Méotide, on voit qu'il n'avait eu sur leur distance que des notions inexactes. Le vaisseau d'Ulysse y arrive en un jour venant de l'île de Circé; cette île semble placée à l'occident de la Grèce : de là au fond du Pont-Euxin il faudrait au vaisseau le plus rapide bien des jours de navigation; mais tout s'explique par un miracle : le vent favorable est envoyé par Circé. La position des enfers dans le nord prouve un poëte du midi. Cette nature brumeuse, sombre et glacée devait paraître le séjour de l'expiation et de la douleur à l'habitant des voluptueux rivages de l'Asie.

Homère offre une grande stérilité d'idées morales et de sentiments profonds dans sa peinture de l'élysée. Les ombres expriment le plus vif regret de la perte de la vie. La faiblesse de ce chant de l'Odyssée me semble un indice du caractère des Grecs. Le bonheur était pour ce peuple dans une expansion continuelle de toutes

les facultés des sens et de l'imagination. Le charme de ses paysages, la variété des rives de ses mers, la beauté de son ciel, ses arts, les institutions politiques, tout appelait sans cesse son âme à se répandre au dehors. Quelques philosophes seuls ont pratiqué la méditation, par laquelle l'âme embrasse toutes les scènes du monde matériel et l'immensité du monde métaphysique, et semble s'associer à la nature et à la béatitude de l'Éternel, en remontant aux premières causes. Cette forte et délicieuse vie de la pensée, que les adeptes préfèrent aux voluptés de la terre, n'est pas même soupçonnée des hommes légers et sensuels, tels qu'étaient les Grecs. Ils ne voient que ses dehors d'immobilité et de silence, sans croire que la vie est alors comme un feu couvert, qui se concentre sans se dissiper. Ainsi l'inaction de l'élysée devait être insupportable pour les Grecs, actifs et aventureux. S'ils avaient vu des cénobites heureux, ils auraient pu comprendre le genre de félicité que le recueillement et l'adoration pouvaient donner dans l'empire des ombres ; mais cette classe d'hommes n'était point connue dans l'ancienne Grèce. Ainsi Homère n'a pu présenter cette félicité inépuisable de la pensée et de l'amour divin dans son élysée.

Les dieux de la mythologie étaient trop positifs, trop ressemblants à l'homme par les traits et les passions, pour lui inspirer un respect profond, une terreur auguste. Il savait trop que, comme lui, ils étaient avides de louanges, de sacrifices, et qu'ainsi, avec ces moyens faciles, il pourrait toujours fléchir leur courroux et se

les rendre propices. Pour éprouver un sentiment vraiment religieux, composé de l'impression de sa faiblesse, de son instantanéité et de son ignorance, pour s'humilier et craindre, enfin, il lui fallut imaginer le dogme du Destin. Dans ce personnage invisible est tout le mystérieux, l'infini de la divinité dans le polythéisme. Tous les autres dieux offrent des bornes dans leur existence, leur puissance; tous sont nés comme l'homme, plusieurs ont parcouru sur la terre quelques périodes de la vie humaine. Cette similitude, et leur dépendance dans l'Olympe devant Jupiter, les ravalent. Mais le Destin les domine tous : les dieux de l'Olympe ne sont que les agents de son immuable volonté.

L'homme composa le dogme du Destin des traits qui sont les plus étrangers à sa nature, de la prescience et de l'immutabilité. Si, dans la création de l'Olympe, il avait ennobli l'humanité, en modelant les dieux à son image, dans sa doctrine du Destin, en voulant exalter la divinité, il se ravala à la condition des animaux, en ne faisant plus de lui qu'un être passif. Par l'effet de ce pouvoir invincible et occulte, le malheur, qui sur la terre ne devrait être, selon les idées de la justice, que le lot de la méchanceté, se trouva uni avec la pureté du cœur. L'homme frémit de voir cette opposition entre la vertu et l'action divine ; mais en sortant du cercle étroit de la vie et en embrassant dans ses calculs l'autre avenir, le sage peut se rassérénir ; son cœur n'est plus flétri par l'aspect de la vertu malheureuse, et il cesse d'accuser en gémissant la Providence.

Au début de la seconde bataille de l'Iliade, Jupiter prend ses balances d'or; il met dans les bassins les poids qui décident des succès des Troyens ou des Grecs. Il prend la balance et la met en action : le malheur des Grecs se déclare; leur bassin descend et repose sur la terre, tandis que celui des Troyens s'élève et touche la voûte du ciel. Jupiter avait auparavant interdit aux habitants de l'Olympe de prendre aucune part à la lutte devant Ilion. Il n'ose lui-même se déclarer, et ne semble ici que l'interprète d'une divinité occulte, mais toute-puissante, qu'il consulte par l'action des balances. La puissance suprême du Destin est affirmée de même, en vingt occasions, dans l'Iliade et l'Odyssée. « Nul mortel, « dit Hector dans ses adieux à Andromaque, ne peut me « précipiter dans la tombe avant l'heure marquée par « les destins. Il n'est point d'homme qui, dès sa naissance, « ne soit soumis à leur loi, le héros aussi bien que le « lâche. » Priam dit à Hélène : « Tu n'es point la cause « de nos malheurs. J'en accuse les dieux, qui ont excité « contre moi cette guerre, le sujet de nos larmes. »

Ce dogme du Destin vint de l'orient; il semble là indigène dans l'antiquité, comme de nos jours. Ce dogme favorise la paresse de l'esprit et sert les passions, les deux penchants principaux des Asiatiques La divinité fait le succès ou le revers; l'homme, aveugle instrument, n'a qu'à obéir. Ce dogme console encore l'orgueilleux, en éloignant de son esprit, dans le malheur, le reproche d'impéritie; ce système rend l'homme guerrier, sensuel et inerte. L'Ionien Homère avait sucé les

doctrines de l'Asie, et les infusa chez ses compatriotes d'outre-mer. Ce dogme avait pu pénétrer aussi dans la Grèce avec les colonies orientales. Les tragiques grecs, qui peignent les actions des premiers personnages héroïques de la Grèce, expriment sans cesse l'irrévocabilité des arrêts du Destin. C'était une doctrine facile pour rassurer le sauvage ignorant et fortifier le guerrier.

Nous voyons dans ces faits que le Destin a un pouvoir absolu; mais d'autre part ce pouvoir semble susceptible de modification par une action étrangère. Ainsi Jupiter, ému de compassion pour Hector, aux prises avec Achille, délibère en lui-même s'il ne le sauvera point. Alors Pallas irritée lui dit : « Père souverain, tu « veux renverser les anciennes lois des destinées, sauver « ce mortel des fatales mains de la parque. Tous les ha- « bitants de l'Olympe ne seront pas favorables à ton dé- « sir. » — « Ce dessein n'est pas arrêté, dit Jupiter, et tu « me verras propice à tes vœux. » Il semble donc se reconnaître le pouvoir de changer des événements décidés par le Destin. Ce dieu invisible ne serait donc pas le maître irrévocable des dieux et des hommes ? Jupiter paraîtrait donc alors agir comme une providence clairvoyante, et supérieure en puissance à la fatalité aveugle ? Excusons les anciens d'être quelquefois incertains sur ces obscures questions, puisque par les notions seules de la raison nous n'en savons encore pas plus qu'eux sur ces sujets. L'embarras des anciens pour peindre la cause du mouvement universel se montre, dès le début, dans le vague de la dénomination de cette puis-

sance mystérieuse par les expressions qui répondent aux nôtres, le destin, le sort, les destinées, la fatalité.

On ne fuit point sa destinée, dit Pindare, dans la douzième pythique ; mais, en parlant de l'inévitabilité du sort, Pindare exprime aussi son obscurité. C'est dans cette incertitude qu'est le motif de la curiosité, de l'espérance et des vœux de l'homme. Il admet en principe que le sort ne peut changer, mais il prie toujours : son action semble prouver une conviction différente. Il satisfait ainsi deux de ses besoins pressants, celui de son cœur, d'espérer, et celui de son esprit, de croire.

Le dogme de la fatalité est le plus horrible blasphème contre la divinité. Le grand-prêtre, après avoir fait la peinture épouvantable des maux des Thébains, les attribue tous à la présence d'OEdipe dans Thèbes. Cependant OEdipe, dans ses actions, n'a suivi que la voix des dieux, n'a départi que des bienfaits à son peuple, et le tonnerre gronde et la contagion dévore les Thébains, innocents de tout le mal, et OEdipe est en proie aux plus affreuses calamités, jusqu'au moment où l'enfer s'ouvre sous ses pas. Même après lui une furie semble présider au sort de toute la race des enfants de Cadmus. L'homme, ou absurde ou méchant, met sur le compte des dieux les maux qui proviennent du cours général des choses physiques. La vanité, qui se complaît dans une explication qu'on ne peut facilement réfuter; la terreur, qui devient un moyen facile de domination; la vengeance, qu'on peut aussi exercer en jetant l'anathème sur des êtres odieux, tels furent trop souvent les

motifs des prêtres anciens, dans la propagation du dogme de la fatalité.

L'absurdité de la théogonie égyptienne, chaldéenne, persane, hindoue, l'incohérence et l'immoralité de la mythologie grecque, nous montrent l'impuissance où ont été ces peuples de comprendre la divinité. Athènes, ne trouvant point les caractères convenables de sagesse et de majesté dans les habitants de l'Olympe, éleva un autel *au Dieu inconnu,* et laissa à l'imagination, qui semble tendre sans cesse à remonter de la terre vers le ciel, à la réflexion, qui naît des fortes impressions du spectacle de la nature, à se représenter quelques attributs de cette puissance invisible.

Eh bien ! avons-nous fait dans cette carrière des progrès depuis trois mille ans ? Non. Eh ! comment concevrions-nous la divinité, nous qui sommes ses antipodes? Pourrons-nous, dans un corps que nous sentons tous les jours mourir, nous pénétrer de l'idée d'une éternelle vie? Un corpuscule peut-il recéler l'image de l'espace infini? un être débile, qu'un souffle abat, peut-il avoir la perception d'une puissance sans bornes? un être qui n'a une lueur de sagesse que pour sentir sa folie, qui est le jouet de ridicules ou d'odieuses passions, se représentera-t-il le sublime ordonnateur des mondes entretenant l'ordre, la vie, l'harmonie dans le grand tout? celui qui ne peut comprendre l'existence d'un insecte pourra-t-il embrasser les rapports de tous les systèmes planétaires ? Si la suprême intelligence est unie à la matière et l'anime comme un protée mul-

tiple à l'infini, tout nous échappe, et le genre de contact et le mode d'action. Si elle en est séparée, elle forme donc un nouvel univers hors de l'univers palpable et visible; l'un et l'autre ont donc des limites, puisqu'ils ne se confondent pas. Ces limites ne peuvent s'accorder avec les premières notions instinctives que nous avons de la divinité; nos recherches n'ont donc pour résultat que de nous faire tomber dans l'absurde, de nous offrir de la divinité des idées moins claires que celles qu'a le sauvage, et de nous faire sentir notre impuissance de comprendre ce sujet. Résignons-nous à cette obscurité impénétrable; adorons Dieu, suivons ses lois tracées dans notre conscience, et soyons indulgents pour les poëtes qui, comme Homère, se bornent à nous peindre parfois la divinité ridicule, bizarre, pleine des folies de l'homme, et ne réservons notre courroux que pour ceux qui lui font vouloir l'injustice et la haine !

§ II.

RITES.

Le polythéisme fut l'œuvre de l'homme tout entier, c'est-à-dire de sa raison et de ses passions : il conçut les dieux par conviction; il les façonna, pour répondre à ses besoins, à ses vœux, à ses turpitudes : de là le mélange, dans toutes les religions, du sublime, de l'odieux, du ridicule. Le principe le plus général des actions de l'homme est l'analogie. Comme les présents, les prières, les hommages agissent sur lui, il dut croire naturelle-

ment qu'ils agiraient de même sur les dieux qu'il avait faits semblables à lui.

Il leur offrit donc l'encens, les sacrifices, pour les biens obtenus; mais ce culte de la reconnaissance fut celui des belles âmes, et par conséquent du très-petit nombre des mortels.

L'homme supplia surtout les dieux par cupidité, c'est-à-dire pour obtenir de nouveaux bienfaits.

Les dons aux dieux, ou aux prêtres qui les représentaient, furent ainsi une conséquence des vœux de l'homme. Si les prêtres excitèrent ce mode de prière, ils ne le suggérèrent pas : il était fondé sur tout l'ensemble de la vie humaine, sur les idées les plus naturelles, les plus permanentes.

Plus le don fut précieux, plus on dut espérer trouver le dieu exorable. Les animaux sont la principale richesse de l'agriculteur; ils sont le produit le plus élaboré du sol : ils durent donc être offerts en sacrifice. Les Grecs prirent ce mode des Asiatiques, qui semblent leur avoir apporté le germe de tout.

Mais l'homme, dans son extrême cupidité, ne connut point de frein à ses sacrifices, et dans les temps barbares, où la raison était insuffisante pour contraindre les élans de la passion, il immola des victimes humaines. Il fut cruel par égoïsme, et crut que les dieux proportionneraient la récompense à ses efforts pour dompter dans son cœur la pitié naturelle. Achille immole de sa propre main, autour du cénotaphe de Patrocle, douze jeunes Troyens, pour honorer les mânes de son ami : l'action

d'Achille n'est qu'une conséquence des cérémonies du culte de ces temps de férocité. Agamemnon ne sacrifia-t-il pas sa fille sur l'ordre de Calchas? Les sacrifices humains étaient les rites du culte de la Tauride. Longtemps après on immolait encore à Sparte, sur l'autel de Diane Orthia, de jeunes victimes humaines, et par une fin plus douloureuse que celle du couteau sacré, par la flagellation.

Il est une contradiction manifeste entre ces rites féroces et les bienfaits constants de la divinité. L'observation des reproductions annuelles aurait dû la rendre sensible; mais la superstition est une folie, et comment demander à la folie de raisonner? Ces sacrifices atroces étaient un moyen de puissance et de richesse pour le sacerdoce. Il n'y avait qu'un expédient pour les faire cesser avant d'attendre la lente leçon du temps : il aurait fallu qu'un roi puissant eût ordonné que les victimes humaines seraient prises parmi les prêtres, comme devant être, par la noblesse de leur sang et de leur ministère, plus agréables aux dieux. Les sacrifices humains sont d'épouvantables imprécations contre la divinité; c'est lui dire : « Tu as créé les hommes, nous voulons « aller contre tes desseins, nous détruisons ton ouvrage; « tu es une divinité malfaisante, puisque tu fis l'homme « malheureux; eh bien! réjouis-toi, voilà du sang. »

La religion, par la communauté d'origine, de direction divine et d'espérances brillantes, rappelle ainsi bien mieux aux hommes leur fraternité générale que la loi, qui établit souvent une diversité de rangs et de droits.

Cette idée, qui ne fait du genre humain qu'une famille, tend ainsi sans cesse à calmer les passions haineuses; elle est donc le premier bien de la religion, et c'est aller à l'opposite de son but principal que de souiller le culte par des rites féroces.

Les choses les plus sublimes sont aussi celles qui dans leurs écarts, offrent les excès les plus dégoûtants: tels sont le gouvernement et la religion. Elles nous paraissent dans le dernier cas plus horribles, parce qu'elles froissent plus violemment nos espérances. La férocité ne nous inspire aucune haine dans le loup, dans le tigre, parce qu'elle est une conséquence de leur nature; mais elle nous indigne dans le prêtre faisant des sacrifices humains: elle est en lui d'autant plus criminelle que, ministre d'un Dieu dont la bonté se manifeste par la conservation de la nature et des races vivantes, il doit être animé de son esprit; parce que, dépositaire de la morale, qui est la voix de la divinité, il doit à la fois donner la leçon et l'exemple.

Nous devons dire, pour expliquer un peu cette aliénation de la raison humaine, que la vie des hommes dans les temps barbares a moins de prix que dans les temps policés. L'homme, alors dégradé par l'infortune, la proscription d'un prêtre, l'esclavage, est placé au-dessous des animaux, et son immolation ne pouvait paraître, aux yeux endurcis des sauvages de ces temps-là, un acte aussi barbare qu'il le paraît à notre cœur.

Mais lorsque la civilisation se développa, les sacrifices humains furent remplacés par le don des produits

des arts et des métaux précieux, et le sacerdoce, dans l'intérêt de sa cupidité, dut favoriser ce progrès de la raison.

L'homme, avide de jouir par l'espérance, ne put s'en fier à la providence des dieux pour recevoir le prix de ses sacrifices, de ses prières; il voulut sentir le bien ou conjurer le mal avant l'époque de leur apparition; il crut par ses cérémonies religieuses s'être rendu les dieux assez favorables pour pouvoir, sans les offenser, les évoquer en sa présence et s'identifier presque à leur nature, en leur faisant révéler l'avenir et en se pénétrant de cette connaissance surhumaine.

Voilà la base fondamentale de tous les oracles, augures, aruspices, présages. Les modes varient selon les lieux, les temps, mais tous dérivent de cette idée mère.

Les manières de prévoir l'avenir chez les Grecs peuvent se diviser en trois classes.

La première comprendra tous les phénomènes physiques, dont les variations indiquaient dans l'esprit des croyants les volontés diverses des dieux. Ne pouvant reconnaître dans la nature une série de phénomènes constants, quoique infinis dans leurs variétés, les anciens crurent que leur manifestation était une conséquence immédiate de l'action des dieux. Ils durent être amenés à cette idée, en voyant dans les dogmes que les plus petits objets, que les plus simples fonctions matérielles, avaient leurs divinités spéciales. Je cherche à trouver des motifs aux extravagances humaines, pour ne point voir l'homme comme un être absurde.

Ainsi le bruit du tonnerre, observé dans le moment

de sa manifestation sous le rapport de l'éclat du son et sous celui du point du ciel d'où il se faisait entendre; le vol des oiseaux selon leur espèce, et les circonstances de leur apparition, soit à la droite, à la gauche, au zénith du spectateur; les formes de la flamme d'un petit bûcher, l'interprétation des paroles du premier venu, prononcées dans telle rencontre, le degré d'appétit d'animaux ou d'oiseaux réputés sacrés, l'éternuement d'un inconnu, furent regardés souvent comme le présage d'un événement désiré ou craint. On sent que ces circonstances auraient pu se multiplier à l'infini, autant qu'il y aurait d'objets physiques, autant que ces objets auraient des modes divers d'existence. Nous pourrions en montrer un plus grand nombre chez les peuples grecs; le cercle s'étendrait indéfiniment, en y classant ceux du même genre chez les peuples étrangers.

Mais nous devons noter un de ces moyens, qui pouvait être un ressort terrible pour l'ambition ou la vengeance. Tous les neuf ans les éphores, par une nuit sans nuages et sans lune, allaient dans un lieu découvert, pour observer le ciel : s'ils voyaient un de ces météores ignés, que l'on nomme vulgairement étoiles tombantes, ils jugeaient que leurs rois avaient offensé les dieux, les mettaient en jugement et les déposaient. Ils ne pouvaient être réintégrés que par l'absolution de l'oracle de Delphes. Le sort des rois de Sparte était alors livré à la merci d'un léger phénomène, ou de l'illusion, ou de la fourberie d'un éphore. Quelle connexion pouvait-il y avoir entre une flamme atmosphé-

rique et la conduite d'un roi ? Quelle révélation antérieure avait établi la certitude de cette connexion ? Si les dieux avaient donné un mode de jugement par cette flamme révélatrice du mal, pourquoi faisaient-ils paraître sans cesse d'autres exhalaisons de même nature, et qui ne devaient rien signifier ? Comment les éphores, qui n'appartenaient point à la classe sacerdotale, s'emparaient-ils du plus précieux de ses priviléges, celui d'interpréter la volonté du ciel ? Comment les hommes sensés, qui pouvaient soupçonner les éphores d'imposture dans cette cérémonie, n'appliquaient-ils point le même jugement aux interprétations fondées sur des moyens semblables ? La raison, qui est l'expression de l'intérêt général, aurait dû repousser spécialement cette superstition, puisqu'elle pouvait être la cause immédiate d'une révolution, et peut-être de la ruine de l'état.

Le second moyen d'interroger le sort était dans l'action du prêtre. Celui-là était le plus solennel, le plus décisif, puisqu'il était fortifié par toutes les cérémonies de la religion et par l'ascendant de ses ministres.

Ainsi les prêtresses du temple de Jupiter, à Dodone, devinaient l'avenir par le bruissement des feuilles des chênes sacrés, ou par le tintement des bassins de cuivre suspendus autour du temple, et frappant les uns contre les autres, par l'action du vent. La voix invisible des prêtres, sortant du creux d'un chêne antique, pouvait paraître aux gens avides de merveilleux et d'avenir la voix du destin. Pour cet oracle, comme pour tous les

autres, sans discuter les explications des historiens, nous ne prenons que le fait tout nu, comme base de la croyance de l'homme à un avenir révélé.

Jupiter Ammon, dans les sables de Libye, expliquait sa volonté par les divers mouvements de sa statue, portée par ses prêtres dans une procession. La traduction qu'ils donnaient de ces mouvements devenait, dans la bouche des prêtres et dans l'esprit des consultants, des signes manifestes et irrécusables de la volonté du dieu.

Le plus usité des moyens des prêtres, pour interroger le sort, était l'aspect des entrailles des victimes. Les variations étaient sans doute dans les nuances de leur couleur, dans leurs formes diverses, dans les taches accidentelles qu'elles pouvaient avoir. Ces signes formaient-ils un système par leur classification, ou bien étaient-ils interprétés selon l'imagination ou le caprice du devin? Nous l'ignorons. Les historiens nous parlent sans cesse de bons ou de mauvais présages, sans donner la description précise des signes qui les rendaient tels. Nous devons penser que le sort mystérieux ne plaçait pas ses secrets dans le corps des animaux. Le choix des parties dégoûtantes qu'on représentait comme le livre du destin ne peut avoir été inspiré que par l'intérêt des prêtres. Les autres parties étaient sans doute toujours pures et mangeables, quels que fussent les signes des entrailles. Ces signes devaient être sans doute, comme ceux que les Bohémiens de nos jours voient dans les lignes de la main tous dans le caprice et l'intérêt du de-

vin, et expliqués par quelques notions antérieures prises en secret sur l'individu ou le corps consultant; mais dans ce cas, le seul probable, comment ne s'est-il pas trouvé un sacrificateur de bonne foi qui, dans ses aveux, ait révélé toute la jonglerie de ses confrères, et certifié aux curieux stupides qu'il n'en savait pas plus qu'eux-mêmes sur la science de l'avenir? Cicéron s'étonnait que deux augures pussent se rencontrer sans rire. Ce rire délateur eût trop bien averti la foule, et vraisemblablement coûté la vie au moqueur. Les plébéiens de l'Olympe, leurs turpitudes et les superstitions de leur culte, furent toujours protégés contre les philosophes par les plébéiens de la place publique dans toutes les villes de la Grèce. La foule est partout avide de contes et de charlataneries, et les sages, par dédain ou par peur, sont souvent trop silencieux. Les Athéniens, doux et spirituels, n'entendaient jamais plaisanterie sur cette matière; ils souffraient bien que l'on se moquât d'eux, mais non de leurs ridicules divinités. C'est parce que ces dieux étaient pleins des passions et des vices terrestres que la foule y tenait tant; ils étaient ainsi à portée de l'intelligence des derniers plébéiens, et ils les défendaient comme des compagnons.

Les auteurs anciens se sont tus sur les détails des rites que tout le monde connaissait, non par crainte, mais par l'inutilité de leur exposition pour les contemporains. Leur silence laisse pour nous, dans l'étude de leur religion, des lacunes que nous ne pouvons remplir que par des conjectures. Toute cette science imaginaire

et convenue, nous l'ignorons. Eschyle nous en offre quelques traits, que nous devons recueillir avec soin. Cette nécromancie paraît remonter bien haut dans l'histoire de la Grèce, puisque Prométhée, à qui l'on attribue l'invention des arts, se glorifie principalement d'avoir révélé aux hommes les signes qui pouvaient être pour eux des présages de succès ou de revers dans une entreprise projetée. Prométhée s'explique ainsi dans la tragédie de *Prométhée enchaîné* : « J'ai le premier distin-« gué parmi les songes les visions véritables, expliqué les « pronostics difficiles et les présages fortuits en voyage; « défini exactement le vol des oiseaux de proie; ceux « de ces animaux qui, de leur nature, sont d'un augure « heureux ou sinistre; ce qu'il peut y avoir entre eux de « haine, d'amour ou d'union; ce que le poli et la cou-« leur des entrailles des victimes a d'agréable aux dieux, « et la beauté diverse des formes, du fiel et du foie. Éten-« dant sur le feu, dans une enveloppe de graisse, les « viscères et les cuisses, j'ai conduit les mortels à une « science difficile et fait parler aux yeux des signes flam-« boyants, jusqu'alors invisibles. »

Les devins, en faisant remonter leur art à l'apparition du génie qui anima l'espèce humaine du feu céleste, lui donnaient ainsi une origine brillante et propre à contribuer à son succès. Ce qu'il y a de bien positif pour nous dans cela, c'est notre étonnement de l'intrépide effronterie des devins et de la stupide crédulité des Grecs.

Le messager, dans *les Phéniciennes*, tragédie d'Euri

pide, faisant la description d'un sacrifice, dit que les devins consultent les présages du feu pour savoir quelle sera l'issue du combat d'Étéocle et de Polynice, et qu'ils observent des ruptures, une ondulation contraire, et un point brillant au sommet de la flamme. Ce double augure leur annonce tout à la fois la défaite et la victoire.

D'autres fois le dieu se révélait immédiatement au prêtre, le remplissait par son souffle divin de son génie et de sa prescience; et, plein de cette vie surabondante, le prêtre exhalait, dans des paroles brûlantes et que leur fougue rendait désordonnées, la connaissance qu'il avait alors, ou des faits d'un passé obscur, ou de ceux d'un avenir encore incertain pour les spectateurs. Le geste, la physionomie, l'attitude, l'accent, le regard concouraient tous, par la vivacité de leur expression, autant que la parole, à l'exhalation du dieu qui remplissait le prêtre. Homère nous représente même Calchas les cheveux hérissés, et ce trait montre plus qu'aucun autre la sainte terreur qui remplissait le prêtre en présence du dieu, qui n'était visible que pour son ministre.

Le temple de Delphes nous offre l'exemple le plus saillant de ce genre de divination. La Pythie, fille hystérique, maladive, placée sur le trépied sacré au-dessus du conduit souterrain d'où s'exhalait une vapeur méphytique, tombait par les impressions, peut-être diverses, de la vapeur dans une sorte d'accès d'épilepsie, et les prêtres, qui la contenaient sur le siége de son supplice, recueillaient les paroles éparses, désordonnées,

qu'elle proférait, les arrangeaient convenablement, et les donnaient comme la voix d'Apollon.

L'influence de cet oracle fut toute-puissante. Nous voyons sans cesse les décisions de la Pythie intervenir dans les affaires publiques et les régler. Aussi, par cette alternative de l'action de l'intérêt politique, et de celle de l'intérêt religieux, nous ne voyons unité de conduite dans aucun état grec. La Grèce semble souvent, par une soumission entière aux oracles de Delphes, une théocratie absolue, dont le pontife était la Pythie.

Le succès de quelques oracles d'Apollon Delphien s'explique par les informations générales et antérieures que pouvaient avoir recueillies les prêtres; par l'art facile de donner une réponse ambiguë; enfin, par la coïncidence fortuite de l'oracle et de l'événement. L'opulence du temple facilitait aux prêtres des relations étendues et l'emploi de nombreux agents.

Les pères de l'Église expliquent ces rapports accidentels de la prophétie et de l'événement par l'inspiration du démon. Mais il faut donc accorder à l'esprit des ténèbres le don de la prescience, comme à Dieu? Pourquoi le démon ne soufflait-il pas toujours la Pythonisse? Alors, par l'infaillibilité des oracles, il eût inspiré une persévérance immuable dans le polythéisme.

Les personnages prophétiques étaient d'accord avec la vive imagination des Grecs. Pouvons-nous nous étonner de leur succès dans les temples, où tout à l'extérieur les favorise, seconde leur action, où le spectateur entre

éminemment disposé à recevoir leur impression, lorsque nous voyons l'effet profond que ces personnages produisent, sur le théâtre, lieu bien moins propice à l'impression religieuse? L'accès prophétique de Polymnestor, dans la pièce d'*Hécube*, devait agir fortement sur les spectateurs, puisque, même à une froide lecture, il s'empare de l'âme entière. De telles scènes intéressent toute l'humanité, en montrant un pouvoir mystérieux et tout-puissant qui entraîne l'homme dans la route prescrite. Chaque auditeur croit que la même voix va l'instruire ensuite de sa destinée. L'homme sent avec douleur sa faiblesse, sa dépendance de la mort, son néant. Tout ce qui l'arrache au sentiment pénible de son existence misérable et éphémère lui plaît et semble l'élever au-dessus de l'atmosphère compressive et étouffante de la terre. Tous les inspirés, qui semblent ainsi animés d'une puissance surnaturelle, excitent notre intérêt et notre admiration; nous nous sentons honorés de voir la divinité dans notre semblable. Nous croyons alors à sa sollicitude pour nous. Sa présence nous paraît un magnifique privilége pour l'espèce humaine, une garantie de l'immortalité de notre âme et d'un autre avenir. La conception du rôle de Cassandre, dans la tragédie des *Troyennes*, par Euripide, est ainsi d'une originalité vive et saillante. C'est une création de génie. La Cassandre d'Euripide l'emporte beaucoup en effet théâtral sur la Cassandre d'Eschyle, dans *Agamemnon*. Celle ci se montre d'abord prophétesse, et gémit sur les malheurs préparés à Agamemnon et à elle-même. Elle inspire profon-

dément la terreur et la pitié, mais on pressent tout l'ensemble du rôle dès les premières paroles. Dans Euripide, Cassandre se montre d'abord enivrée d'orgueil et de joie par son hymen avec Agamemnon : ses ris et ses chants font un contraste effrayant avec la stupéfaction d'Hécube et les infortunes de sa famille. Il semble que Cassandre a abjuré sa race, sa patrie et tous les souvenirs d'Ilion. Sa mère et les Troyennes captives expriment un horrible étonnement lorsque, tout à coup, elle leur apprend que ses chants sont les cris du désespoir, et que ses cris insultent à la mort de leurs ennemis communs, les Atrides. Elle est la furie qui fera expier à Agamemnon l'incendie de Troie et l'extermination du peuple troyen. Ces sentiments infernaux sont encore mêlés avec les accents du triomphe et du ravissement, et présentent ainsi des dissonances brusques, épouvantables. Elle sort et laisse la commotion d'un orage terrible. Il semble qu'une voix lugubre a retenti sur le palais, et l'a ébranlé jusqu'en ses fondements; on a cru voir les Euménides planer sur la flotte des Grecs, et menacer de loin la demeure des Pélopides, à Argos.

Le troisième mode pour avoir des présages était tout entier dans l'action de l'homme sur lui-même. Ce moyen est le plus puissant, le plus immense. L'homme s'ignore plus encore qu'il n'ignore le reste de la création; ainsi, il n'apprécie point les causes des mouvements qui l'agitent. L'explication la plus prompte et la plus facile est de les supposer inspirés par un dieu. La conséquence est de préjuger, d'après le caractère connu

du dieu et le genre des sentiments ou des pensées, quels seront les événements qui doivent arriver à l'homme inspiré, ou auxquels il doit assister comme spectateur.

Ainsi, les songes, effet naturel mais encore inexpliqué de l'organisation humaine, furent souvent en Grèce des signes de la volonté, des conseils, ou des menaces des habitants du ciel. Pausanias nous apprend que les songes étaient la manière par laquelle le dieu Amphiaraüs répondait aux questions des consultants venus à son temple près de la ville d'Orope, dans la Béotie. Mais, pour rendre l'action du dieu plus sûre ou plus forte, les prêtres du temple, qui savaient par expérience quels sont les moyens de régime qui produisent les songes, prescrivaient préalablement au consultant l'abstinence du vin pendant trois jours, un jeûne absolu de vingt-quatre heures, puis le dieu apparaissait pendant le sommeil.

Nous n'avons point de données complètes et certaines sur les procédés que les prêtres faisaient subir aux consultants pour obtenir l'expression de la volonté de Trophonius, dont le temple était dans un souterrain près de Lébadée dans la Béotie; ils paraissent tenir de la nature de visions fantasmagoriques. Les prêtres ne laissaient pénétrer dans la caverne que durant la nuit. Les impressions devaient être profondes et lugubres, car la tristesse de ceux qui avaient consulté le dieu dans l'antre avait donné lieu à un proverbe. « Il vient de l'antre de « Trophonius, » disait-on pour peindre un homme triste.

Les Grecs, en admettant la constante action des

dieux sur l'homme, expliquaient par eux toutes les impressions fortes. L'homme qui se croyait possédé par ces divinités, étudiant dans leur impression son avenir, se remplissait de craintes ou d'espérances, faisait tous ses efforts pour conjurer les révélations funestes par des vœux, des sacrifices à la terrible déité, ou pour hâter l'accomplissement des aimables promesses faites par une divinité bienfaisante. Ce genre de présage, les émotions, les songes, les pressentiments, effets de la passion et de l'imagination, furent donc des moyens fréquents de consulter l'avenir. Les Grecs, par l'emploi des trois modes de divination que nous avons assignés, et dans lesquels peuvent se classer tous les moyens de prévoir employés par tous les peuples, étaient ainsi en relations constantes avec les dieux, et se flattaient de pouvoir lire par leur secours dans le livre du destin.

Cependant, malgré leur adoption de toutes ces inepties du dogme et des rites, les Grecs jugeaient quelquefois sévèrement leurs dieux. Euripide nous en donne un exemple saillant dans la tragédie d'Io. Il s'élève contre les exemples scandaleux des divinités de l'Olympe, et il les accuse avec une singulière audace devant l'ensemble du peuple athénien. « Puis-je m'empê-« cher de te blâmer, ô Apollon ? Abandonner une fille « innocente, après l'avoir séduite, et livrer à la mort l'en-« fant dont tu es le père ! Ah ! que cette conduite est in-« digne de toi ! Si tu as le droit de commander, règne « par la vertu ! Les dieux punissent chez les mortels celui « dont le cœur est pervers ; est-il donc juste que vous

« qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez « vous-mêmes les violateurs des lois ? S'il arrivait qu'un « jour les hommes vous fissent porter la peine de vos « violences et de vos criminelles amours, bientôt Nep- « tune, Apollon, et vous, Jupiter, vous seriez contraints « de dépouiller vos temples, pour payer le prix de vos « injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, « faut-il s'étonner que les mortels y succombent ? et « lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes « coupables, ou ceux dont nous suivons l'exemple et « que nous prenons pour modèles? » Le génie comprima ici la superstition, et le peuple garda le silence à ces reproches, par honte de ses dieux ou par le frein de sa conscience.

Nous expliquerons d'une manière générale l'établissement de toutes les superstitions indiquées, en observant que l'imagination est la logique du peuple. Cette faculté était dominante chez les Grecs : elle fait aimer les impressions vives, et rend ainsi crédule aux choses surnaturelles. Le merveilleux est la marotte de tous les âges : il amuse l'enfance, enchante l'adolescence, enflamme la jeunesse. Il agrandit le monde, en le peuplant d'êtres invisibles ; il anime, il embellit l'existence en intéressant au sort des humains des génies bienfaisants ou terribles. Le monde réel est trop petit et trop mesquin pour l'imagination. La vieillesse trouve encore dans le merveilleux des choses qui la ramènent aux illusions de l'âge printanier, qui raniment son âme, semblable à un feu qui s'éteint et auquel un souffle

passager donne encore de la chaleur. Je cherche à expliquer ainsi comment les Grecs se montrèrent plus sensibles dans leurs croyances à l'illusion qu'à la raison. L'explication d'un fait par les règles ordinaires ne pourrait assez émouvoir ; il est bien plus intéressant de faire intervenir dans la création du fait des puissances surnaturelles : le fait devient alors l'expression de la volonté des dieux, déguisée sous une forme allégorique ; c'est un trait de lumière jeté sur l'obscur avenir. Les spectateurs sont charmés de cette relation que les dieux daignent établir avec eux ; les prêtres, les oracles consultés, favorisent par leurs explications cette tendance à croire au merveilleux. Comment s'étonner, lorsque tout le monde gagne aux superstitions, qu'elles soient une manie générale ? Les plaisirs de la vérité sont purs, immenses, mais tous les esprits ne sont pas de trempe à les sentir ; les plus communs, au contraire, sont aptes à goûter les enchantements de l'erreur : c'est l'ivresse du peuple, grossière mais agréable.

Ne faisons point comme les Grecs ! adorons la providence éternelle qui se révèle par sa bonté, et ne cherchons point, avec nos faibles moyens, à soulever le voile immense et impénétrable qui, sur ce globe, la dérobe à jamais aux regards des hommes.

Les hiérophantes anciens avaient bien senti qu'une religion purement intellectuelle et morale ne pourrait convenir au peuple, qui veut être mené par les sens; aussi l'Égypte, l'Asie, la Grèce, offraient à profusion de beaux temples. Les cérémonies religieuses enchantaient

les regards par la diversité des costumes, et des groupes consacrés charmaient l'ouïe par des chants harmonieux, élevaient l'imagination par cet aspect imposant d'une multitude d'humains de tous les âges, et tous pleins d'une même et grande pensée. Quel plus noble usage peut-on faire des produits des beaux-arts que de les consacrer à honorer les dieux? Leurs impressions rendent le cœur plus tendre, élèvent l'esprit, et nous mettent ainsi mieux en rapport, par le sentiment et l'imagination, avec la divinité. Les Athéniens avaient ainsi plusieurs fêtes religieuses, où tous les arts s'empressaient à l'envi d'apporter leurs tributs : celle des Panathénées était une des plus remarquables par sa pompe. Voici quelques traits dont la vérité est constatée, et qui sont extraits de la description faite par le judicieux Barthélemy : « Dans la procession on voyait « d'abord des garçons de dix-huit à vingt ans, et qui « chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse..... « Ils étaient suivis de huit musiciens, dont quatre « jouaient de la flûte et quatre de la lyre. Après eux « venaient les rhapsodes, qui chantaient les poëmes « d'Homère, et des danseurs armés de toutes pièces, qui « s'attaquaient par intervalles, représentant, au son de « la flûte, le combat de Minerve contre les Titans. On « voyait ensuite paraître un vaisseau, qui semblait glis- « ser sur la terre, au gré des vents et d'une infinité de « rameurs, mais qui se mouvait par des machines qu'il « renfermait dans son sein. Sur le vaisseau se déployait « une voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles

« avaient représenté en broderie le combat de Minerve « contre ces mêmes Titans. Cette pompe marchait à pas « lents, sous la direction de plusieurs magistrats, et se « rendit à la citadelle, dans le temple de Minerve. » Les fêtes de Bacchus étaient l'époque de la représentation de ces belles tragédies, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous pour nous servir de modèles. Les fêtes de Délos offraient encore plus de magnificence et d'intérêt. Des théories, envoyées des principales villes de la Grèce, et formées de l'élite de leur jeunesse dans les deux sexes, se rendaient, de quatre en quatre ans, au mois de mai, dans l'île charmante de Délos, pour honorer la naissance d'Apollon et de Diane. Des jeux institués par les Athéniens, durant la guerre du Péloponèse, y attiraient cent peuples divers. Nous voyons là que, dans les honneurs rendus aux divinités de l'Olympe, les Grecs se rappelaient toujours qu'ils étaient aussi sectateurs des Muses, et qu'ils embellissaient ces cérémonies des inspirations des aimables déités du Parnasse.

§ III.

EFFETS POLITIQUES ET MORAUX.

La divinité fut tellement divisée, subdivisée chez les anciens, tellement chargée de contradictions, de vices, que les savants et les littérateurs ne entirent pas un profond respect pour l'œuvre informe des mains grossières de la foule. Nous le voyons clairement dans

l'origine des animaux assignée par Diodore. Cet historien, d'après Anaxagore, fait naître toutes les espèces vivantes et les hommes de la fermentation produite par la chaleur et l'humidité dans la croûte d'abord fangeuse du globe. Les dieux de l'Olympe sont ainsi rendus étrangers à la création du globe et à celle des êtres qui l'animent parce qu'ils étaient, dans le jugement des savants, ou trop impuissants ou trop ineptes, et, ce qui dit tout en un mot, trop ressemblants à l'homme.

D'autres historiens méprisèrent tant les fables mythologiques qu'ils n'en firent pas mention. Ainsi Éphore de Cumes, disciple d'Isocrate, Callisthènes et Théopompe, qui écrivirent sur l'histoire de la Grèce, n'ont rapporté aucune des traditions théogoniques des premiers temps. L'histoire réelle commence pour eux au retour des Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, c'est-à-dire après la longue période dite des temps fabuleux.

Ainsi les divinités de l'Olympe ne sont point principalement représentées comme des génies pleins de pensées immenses, vivifiantes, qui veillent paternellement au mouvement des globes, à l'entretien des forces motrices; mais ce sont les passions, revêtues de traits humains, d'une force puissante et d'éternité, qui peuplent le ciel. Ces dieux, par leur exemple, entraînent au mal plutôt que de le réprimer. Les Grecs, légers et voluptueux, firent les dieux à leur image. Il en est pour toutes les sortes de jouissances et pour tous les vices. Il n'en est point qui les condamnent : bien loin de là,

ils les autorisent en les pratiquant. Ils donnent même des leçons d'une séduction spirituelle et gracieuse. Les législateurs des Grecs furent plus moraux que les dieux : leurs lois furent le frein de la religion, qui entraînait à la dissolution des mœurs et de l'état.

Les récompenses promises aux bons n'étaient point assez attrayantes pour déterminer puissamment l'homme pervers au sacrifice de ses penchants. Les Grecs ne composèrent leur Élysée que de jouissances matérielles et monotones ; il est si triste, aux yeux mêmes des Grecs, qu'Achille, dans l'Odyssée, dit à Ulysse, descendu aux sombres bords, qu'il préférerait être, sur la terre, l'esclave d'un laboureur, que le roi des ombres. Les Grecs ont mieux réussi dans la peinture des enfers, comme si l'homme était plus habile à imaginer le mal que le bien ! Cette réflexion se présente d'abord ; mais, par un examen plus approfondi des conceptions grecques, nous verrons que l'aridité, l'ennui de l'Élysée, viennent de ce que les Grecs n'avaient point de notions étendues sur l'immortalité de l'âme et les plaisirs spirituels. Les chrétiens ont mieux connu la nature humaine, surtout le trait fondamental de la spiritualité de l'âme et le but moral de la religion pour cette vie, en composant principalement la jouissance des justes de la contemplation et de l'amour de Dieu, c'est-à-dire des jouissances infinies et inépuisables de l'intelligence et du sentiment. Les poëtes grecs, interprètes de la croyance vulgaire, sont fort embarrassés pour peindre le bonheur des ombres des justes. Ce bonheur ne se compose

presque que des réminiscences des choses de la terre. Il y aurait eu de l'absurdité à représenter des vapeurs sous forme humaine savourant les délices des sens. D'ailleurs l'homme atteint promptement dans la route du plaisir le terme de la satiété; les ombres ne l'auraient-elles pas atteint de même? La douleur, au contraire, paraît toujours nouvelle et vive. Voilà, sans doute, les raisons qui ont dirigé les poëtes dans leurs récits des plaisirs de l'Élysée et des tourments du Tartare : les ombres des méchants souffrent toujours, et leurs supplices font peur aux vivants, tandis que les charmes de l'Élysée inspirent peu de désirs.

Nous voyons donc, par toutes ces causes, la dégradation des dieux, l'imperfection des idées sur l'âme, et la stérilité de l'Élysée, que la religion grecque n'avait aucune influence pour rendre l'homme un être moral. La religion des Grecs, formée d'un amalgame de notions astronomiques défigurées, de traditions historiques, de rêves poétiques, n'avait pour but que de charmer les sens et l'imagination, et non de guider l'homme dans la route invariable du bien. Ainsi, la morale n'entrait pas comme fondement ou seulement comme auxiliaire dans le polythéisme; l'homme n'avait pour moteurs que l'intérêt personnel, l'orgueil, des rêves de philosophie, un patriotisme inique et féroce, sorte d'égoïsme adapté à une plus grande échelle que celle de l'égoïsme individuel. La morale, pour être une, constante, ne doit offrir que des récompenses et des châtiments hors du pouvoir des hommes et du temps;

elle ne peut être à l'abri des discussions et des variations qu'en étant revêtue d'un caractère divin; elle participe alors de l'éternelle vie, de l'éternelle jeunesse des choses des régions célestes, et ne se fane point, ne meurt point, comme les produits de la terre. Aussi, dans l'antiquité, tous les hommes supérieurs qui donnèrent des lois et un code de morale pour régir un peuple, les firent descendre du ciel, et leur mission fut vraiment divine, par sa sagesse et ses heureux effets. Si les préceptes de la raison étaient clairs et universels, ou, en d'autres termes, si les hommes voyaient et sentaient partout de même, la raison suffirait alors pour conduire les sociétés, sans intervention divine; mais cette époque du genre humain ne peut être encore assignée, quant à son apparition. Il y eut donc nécessité de rendre les leçons de la sagesse plus majestueuses et plus entraînantes, en les faisant tomber comme une voix d'en haut. Mais chez les Grecs, sans préceptes positifs donnés par la divinité, la morale ne fut plus qu'un système arbitraire, livré à toutes les subtilités des sophistes, à toutes les variations de l'âge, à toutes les modifications produites par les passions ou par des exemples divins, et les principes de la vertu furent essentiellement temporels.

L'homme fut sans dignité dans ce système, parce que ses créateurs y étaient autant ravalés que lui. Le système politique, par l'admission de l'esclavage, dégradait de même, aux yeux de tous, l'espèce entière. Aussi ne trouvons-nous point, dans les écrivains grecs, le sentiment

sublime et fortifiant de la noblesse de l'espèce humaine.

Les sacrifices nombreux exigés dans le polythéisme furent une des superstitions les plus funestes. Les hécatombes sont répétées dans tous les auteurs. Ils mentionnent aussi les chiliombes, ou les sacrifices de mille têtes d'animaux. Crésus, pour se rendre Apollon favorable dans sa lutte avec Cyrus, tripla ce nombre, et enjoignit encore aux Lydiens d'immoler tous les animaux dont ils pourraient disposer. Il faut ajouter de plus au sacrifice de Crésus la destruction d'un nombre de lits dorés, de robes de pourpre et d'autres vêtements. Ces offrandes insensées épuisaient inutilement les campagnes et le trésor, pouvaient produire la peste, et, d'une manière plus sûre encore, la misère et la famine. La piété, ainsi conduite par la folie, devenait dans un roi le fléau d'une nation; ces peuples, dans ces sacrifices, ne semblaient adorer que le génie du mal. Homme insensé et barbare! tu crois donc que ton Dieu est un ogre, et qu'il se plaît à voir ruisseler le sang et à entendre les gémissements de l'agonie! Parmi les bienfaits du christianisme on doit noter la suppression de ces sacrifices, qui faisaient d'un temple païen un dégoûtant et dispendieux abattoir.

Le plus désastreux effet de ces sacrifices fut l'habitude de cruauté qu'ils donnèrent au prêtre. Il s'accoutuma à voir de sang-froid le sang ruisseler, à suivre les convulsions de la douleur, à entendre avec indifférence les cris plaintifs des victimes et le râle de la mort. L'homme, à cette époque, semble avoir ainsi

contracté le besoin du meurtre et de l'aspect éclatant du sang : dans sa fureur, c'est le tigre qui trouve sa volupté dans le carnage. De nos jours, quelques états ont des règlements de police sévères et spéciaux pour les bouchers, parce que cette classe semble plus portée par ses habitudes à la cruauté. Dans l'antiquité, tous les hommes étaient, par le fait ou le spectacle, bouchers, et c'est une des causes qui expliquent la férocité de leurs guerres et de leurs révolutions intestines.

L'idée de Dieu est la plus belle production de l'esprit de l'homme, son plus beau titre de noblesse; elle est comme un espace immense qui le sépare à jamais de la brute. Cependant le tableau des abus religieux, chez les différents peuples, est la partie la plus hideuse de l'histoire. Le despotisme agit principalement autour du trône, et le peuple, au loin, respire en paix; mais la superstition, le fanatisme, pénètrent partout, à la voix de mauvais prêtres, et les cabanes mêmes en sont infestées plus que les palais royaux. Ainsi la cause qui, au premier abord, semblait devoir être la plus féconde en bien, devient la plus malfaisante.

Le despotisme, qui blesse les idées naturelles de la justice, porte toujours dans ses actes un caractère odieux dont il ne peut se dépouiller, et on ne lui cède que par la force et non par la conviction : la résistance est toujours dans la pensée, et l'on espère constamment dans les événements du lendemain. L'obéissance alors n'est qu'avec hésitation et avec toutes les restrictions que l'indignation ou la ruse peuvent inspirer.

Le fanatisme pénètre plus avant dans l'homme; il s'empare de la pensée, et la résistance à ses volontés devient impossible, puisqu'il n'y a plus de moteur. Ainsi, loin de résister en secret et d'atténuer dans l'exécution l'ordre donné par son chef, le fanatique y ajoute son propre élan; il agit dans son aveuglement par la plus ardente cupidité, celle du bonheur éternel. Comment l'idée sublime de la divinité devient-elle si funeste? Par deux causes : l'ambition des mauvais prêtres, et les fausses notions sur la divinité.

Nous voyons dans l'histoire de la Grèce beaucoup d'entreprises importantes qui échouent, ou qui ne sont point mises à exécution par un obstacle imaginaire, présenté par la superstition. Les Spartiates, qui ne croyaient pas pouvoir mettre leurs troupes en campagne avant la pleine lune, manquèrent ainsi d'assister à la bataille de Marathon. Athènes vaincue, la Grèce pouvait succomber : les Spartiates compromettaient ainsi, par cette lenteur volontaire, l'existence de Sparte; quoi qu'il en soit ils perdirent l'honneur de la lutte, et furent abaissés dans l'esprit de la Grèce. Au début de la bataille de Platée, Pausanias reste longtemps immobile sous les coups des Perses, par le mauvais aspect des sacrifices, comme s'il eût craint d'être impie en se défendant.

Dans la guerre du Péloponèse les Corinthiens manquèrent l'occasion d'abaisser Athènes par la prise de Chio, qui s'offrait à eux. Ils préférèrent, avant d'envoyer des troupes dans cette île importante, célébrer les

jeux isthmiques. Les jeux publics des Grecs, consacrés à des divinités, se rattachent ainsi à la classe des superstitions. Athènes, avertie, les prévint. Cléomène, roi de Sparte, dans une guerre avec les Argiens, ne prit pas Argos par l'absurde interprétation qu'il fit d'un oracle (Hérodote, liv. VI.) L'esprit des Grecs nous offre sans cesse des puérilités; ils semblent avoir été des enfants éloquents, adroits, courageux; et, comme les enfants livrés à des bonnes sottes et crédules, nous les voyons pleins de préjugés, et fidèles scrupuleusement aux rêves de leur nourrice. Nous ne trouvons point dans les traits cités, et une foule de semblables dans l'histoire, cette hauteur de pensée qui met toujours l'homme au niveau des grands événements, ni cette vigueur de résolution qui laisse loin derrière soi tous les petits obstacles.

Denis l'ancien nous offre un exemple saillant de l'effet funeste de cette manie de l'homme de croire pénétrer l'avenir. Un oracle lui avait prédit qu'il mourrait lorsqu'il aurait vaincu des adversaires supérieurs à lui. Il en appliqua le sens aux Carthaginois. Il ne poursuivit pas plusieurs fois ses avantages contre eux. Par superstition il trahit sa patrie, la gloire et sa destinée, en ne délivrant pas la Sicile de ces féroces Africains, en ne se décorant pas du plus beau titre, celui de libérateur, qui seul pouvait justifier son usurpation, et en ne faisant point de la Sicile un état homogène, compact, et qui, dans cette période des discordes intestines de la Grèce, de la faiblesse de Rome et de l'abattement de

Carthage, aurait pu aspirer à l'empire de la mer et aux plus vastes conquêtes.

Les dons en métaux précieux faits aux temples furent un des vices capitaux du polythéisme. Un politique habile aurait prévu que les présents abondants faits au temple de Delphes seraient un sujet de discorde pour les Grecs, et pourraient devenir la cause de la ruine de la Grèce par les étrangers en excitant une vive tentation de pillage. Denis l'ancien combine un projet d'expédition en Épire pour s'assurer d'un passage afin d'atteindre Delphes. Devenu maître des gorges du Pinde et du Parnasse, ne pouvait-il pas concevoir le projet d'assujettir la Grèce? N'aurait-il pas trouvé un puissant auxiliaire dans le trésor d'Apollon? Il pilla, peu de temps après qu'il eut manifesté ce dessein, un temple dans la Tyrrhénie pour raviver ses finances. Ce pillage lui produisit cinq cents talents, qui furent des moyens de tyrannie.

Les Phocidiens, petite tribu de la Grèce, soutinrent douze ans une guerre terrible contre les Béotiens, les Thessaliens et les Macédoniens, au moyen de secours inépuisables que leur fournirent les trésors du temple de Delphes, dont ils s'étaient emparés, et avec lesquels ils soldèrent des mercenaires et achetèrent l'assistance militaire d'Athènes et de Sparte. Ce trésor de Delphes fut une des causes de l'envahissement de la Grèce par les Macédoniens, puisque Philippe eut l'occasion, dans la guerre sacrée, par l'obtention de la présidence du conseil des Amphictyons, de s'immiscer légalement dans les

affaires des Hellènes et d'obtenir le commandement général de toutes leurs forces. Ce droit n'expira point avec lui. Alexandre sut le revendiquer, et, durant l'expédition d'Asie, Antipater, châtiant les Grecs révoltés, leur rappela ainsi l'amer souvenir de la prédominance de Philippe. Enfin, les Gaulois ravagèrent ces malheureuses contrées attirés par l'attrait des richesses du temple.

Pour juger une chose il faut, dès son origine, en envisager les dernières conséquences. Le don de la piété semble d'abord un acte de justice envers les dieux; mais ces dons accumulés excitent l'ambition dans le cœur des prêtres, l'imposture dans les oracles, la flatterie pour les princes généreux, et le pire de tous les maux, l'intolérance ou la proscription des princes et des peuples économes. On peut donc reprocher au paganisme d'avoir provoqué les offrandes de ces masses d'or, d'argent, d'airain, déposées dans le temple par le faste, la peur, l'ambition ou une reconnaissance aveugle, puisqu'elles dépouillaient la famille ou le peuple, pour satisfaire l'égoïsme du donateur. Ces trésors provoquent la cupidité et la guerre. Ainsi, faute de prévision, le mal peut être engendré par le sentiment le plus pur. L'homme est souvent dans la pénible nécessité de donner une mesure à ses vertus, ou bien dans cette carrière au-delà du but elles dégénèrent en vices.

La guerre, dite sacrée, suscitée aux Phocidiens par le conseil des Amphictyons, à cause de la prise de Delphes, prouve évidemment que les Grecs n'étaient point

profondément religieux ; le crime des Phocidiens était palpable, et cependant ils trouvent de nombreux auxiliaires. L'imagination vive des Grecs pouvait les rendre superstitieux, en donnant un grand prix à tels signes des sacrifices, aux paroles ambiguës d'un oracle; mais on peut croire que la politique trouvait aussi son intérêt au jeu des oracles, et que l'on présentait quelquefois comme piété les spéculations de l'intérêt de l'homme ou de l'état. Le polythéisme grec était trop absurde et trop immoral pour avoir la foi des hommes supérieurs. Les réponses d'Épaminondas, au sujet de mauvais augures, avant la bataille de Leuctres, prouvent son incrédulité : « Le meilleur des augures, dit-il, est « de combattre pour sa patrie. » La fable qu'il imagine pour rassurer ses soldats, effrayés de la disparition des armures de l'arsenal, prouve encore mieux son indépendance de la superstition ; il leur dit que les armures ont été prises par les dieux, pour venir combattre en faveur des Béotiens. Lorsque Démosthènes s'écriait, du haut de la tribune de la place publique d'Athènes, que la Pythie philippisait, ne faisait-il point la critique la plus amère de l'imposture et de la vénalité de la voix prophétique ? Les Athéniens, consultés par Iphicrate sur l'emploi qu'il devait faire des figures d'or que Denis envoyait à l'oracle de Delphes et qu'il avait prises dans un navire, lui répondirent, avec un ton de reproche, que sa première affaire était de songer à l'entretien de ses soldats; manière de dire : Fondez au profit de la république les figures d'or. (Diodore, liv. XVI, § 20.)

La politique se ressentit ainsi des vices du système religieux ; le pouvoir ne fut jamais une émanation divine, et agissant ainsi avec des formes tempérées, bienfaisantes et nécessairement telles, pour qu'il fût, dans son exercice, en harmonie avec son origine. Le pouvoir ne fut jamais, dans le système polythéiste que la force organisée et agissant dans son instinct brutal et féroce. La politique fut sans frein et sans principes ; aussi la justice et la pitié semblent-elles exilées de la terre dans cette période du polythéisme ; aussi trouvons-nous dans les puissants un mépris profond, une froide barbarie pour l'espèce humaine ; aussi les historiens grecs racontent-ils avec simplicité et sang-froid des actes horribles et dégoûtants, et même, sans s'émouvoir, l'extermination entière d'un peuple.

Il nous est difficile d'abord de comprendre les superstitions indiquées, et qui nuisaient, d'une manière si évidente, aux intérêts positifs de l'homme et des états. Leur puissance se montre supérieure à l'instinct de conservation, aux intérêts de la famille, au patriotisme, à l'attrait de la victoire : cette puissance, souvent aveugle et insensée, se fonde toute sur le sentiment de préférence que l'homme accorde à l'autre vie sur la vie présente. L'art du législateur est, sous ce rapport, de faire reposer le culte sur des dogmes et des rites qui mettent en harmonie les intérêts des deux vies. Par un dédain trop prononcé des biens de la terre, un peuple négligera l'agriculture, les arts, et dénué ainsi de puissance, sera envahi par le premier assaillant ; la superstition, faussant

son jugement, détruira chez lui l'esprit et les moyens de conservation. D'un autre côté, dans le dénûment d'idées religieuses, il sera sans morale, et deviendra la proie du despotisme ou de l'anarchie, c'est-à-dire, tombera dans le marasme du désespoir ou dans une dissolution tempétueuse. Il faut donc accorder ici-bas, dans leurs modes d'existence, l'une et l'autre vie, ou, en d'autres termes, concilier les intérêts de l'homme matériel et de l'homme religieux. Le christianisme, embrassant dans ses préceptes l'ensemble des devoirs politiques, moraux et religieux, établit dans les moteurs de l'homme unité, harmonie, et nous donne ainsi la solution de la grande question que nous venons de poser.

CHAPITRE III.

SYSTÈMES D'ADMINISTRATION.

§ I.

MONARCHIE.

L'homme naît avec un sentiment de personnalité qui, se développant avec l'âge et la force, deviendrait un égoïsme farouche; poussé à l'extrême, cet instinct du moi, que la nature lui a donné comme le principe de sa conservation, agirait en sens contraire, puisqu'il le rendrait l'ennemi de ceux de son espèce. Pour qu'il pût vivre en paix et en société avec ses semblables, il a fallu qu'ils réglassent entre eux les moyens de pourvoir, d'une manière régulière, à leurs besoins généraux; l'expression de la prévision générale, ou la loi, renferme tous ces moyens.

L'homme est-il bon? L'homme est-il méchant? Ces questions vagues ne peuvent avoir qu'une solution vague. L'homme solitaire dans une des îles fortunées des tropiques, qui voit la nature pourvoir abondamment à ses besoins, sera nécessairement un être doux et serein; le Samoïède, disputant sa vie à une nature marâtre et ayant un pressant besoin de tous les moyens conserva-

teurs qui sont renfermés dans un cercle étroit autour de lui, sera dur, par le sentiment habituel du danger de sa position, et regardera comme ennemi celui qui voudra partager les ressources qui lui sont nécessaires, comme bois, gibier, hutte souteraine; l'homme, vivant au sein d'une société, où se montrent, au milieu de toutes les féeries du luxe, toutes les prérogatives des rangs divers, sera amené à ressentir des impressions de jalousie pour ceux qui sont supérieurs à lui, et de dédain pour ses inférieurs. Que de nuances entre ces hommes précités! Les questions sur l'homme ne peuvent donc avoir ni une généralité absolue, ni une décision absolue; il faut auparavant préciser sa position, et la solution ne peut donc être que relative.

Nous dirons, en thèse générale, que l'homme est ce que le font les institutions : l'histoire entière le prouve. Des esprits superficiels, ou dominés par un esprit de système toujours exclusif, ont pu méconnaître ou nier cette vérité; elle jaillit comme une clarté pure et favorable du chaos apparent de l'histoire. Par cet axiome nous repoussons la perversité innée attribuée par quelques-uns à la nature de l'homme, l'espèce de fatalité attachée par d'autres à l'influence des climats. Ces derniers nous présentent sans cesse le thermomètre comme le régulateur des constitutions; mais les différences de raison et de courage, selon les latitudes, ne sont qu'un paradoxe, démenti par cent exceptions, qui amènent à une règle universelle d'uniformité morale. Les grandes vérités sur les intérêts généraux de l'homme

et de la famille sont senties également du pôle à l'équateur. Le corps humain est le plus flexible : il se met en harmonie avec les circonstances physiques ; les voyageurs seuls ont senti la puissance d'un climat différent du leur propre sur leur moral, et ils ont trop déduit de là que les indigènes devaient éprouver des effets analogues. Les publicistes, qui ont écrit d'après ces voyageurs, ont adopté trop exclusivement cette conséquence. Cet axiome, que l'homme est le produit des institutions, fait persévérer l'observateur dans son examen de l'histoire, malgré les scènes dégoûtantes et horribles qui s'offrent longtemps à ses regards. Il a pour appui l'espérance de l'amélioration du genre humain. Cette amélioration, nous ne la fondons point sur des utopies, qui ne sont souvent que des rêves, dont le moindre mal est l'absurdité ; leur accomplissement a produit de sanglantes catastrophes, qui sont encore une leçon, et la vérité paraîtra un jour pure et brillante, en étant dégagée de toutes ces erreurs, sur lesquelles l'expérience aura prononcé. Ainsi nous allons observer dans les constitutions de quelques états de la Grèce les vices politiques les plus odieux, unis à l'éclat de la victoire, des lettres et des arts. Ce prestige a longtemps fasciné les yeux des écrivains, qui cessaient presque de voir les malheurs de l'humanité au milieu des créations du génie et des chants de triomphe ; mais pour excuser ces écrivains, je dirai qu'ils manquaient de l'expérience de notre âge : il a fallu les terribles épreuves que nous avons subies pour apprécier les principes posés par les

législateurs et les orateurs grecs, et pratiqués par des peuplades helléniques : le dénoûment de ce grand drame est à plus de vingt siècles de distance de ses premières scènes.

L'homme social échappe à la puissance unique de l'instinct, qui régit le sauvage; l'instinct, dans la société, est remplacé par la loi, qui embrasse toutes les circonstances de la vie nouvelle et plus développée de l'homme. Mais la loi n'est qu'un être métaphysique ; pour lui donner de l'action, il a fallu confier son exécution à des hommes, qui la rendissent, pour ainsi dire, vivante et matérielle. Les formes sous lesquelles elle est exécutée constituent les gouvernements divers.

Les colonies orientales apportèrent en Grèce leur système d'exécution de la loi, la monarchie. Cette forme fut partout la première, la plus facile, puisqu'elle se modela sur l'élément constitutif de toute société, la famille.

Homère exprime, au chant troisième de l'Iliade, d'une manière précise et forte, sa décision pour le gouvernement monarchique, et pour rendre son opinion plus entraînante, il la met dans la bouche d'Ulysse, qu'il vient de montrer au même moment inspiré par Minerve. Ulysse semonce les Grecs, qui hésitent entre le combat et la fuite dans leur patrie : « Nous ne pouvons « pas tous commander ici ; il est dangereux qu'il y ait « tant de maîtres ; il suffit d'un seul chef, d'un seul roi, « auquel le fils de Saturne a remis le sceptre et les lois, « fondements de la puissance souveraine. » Homère,

plein de foi dans la monarchie de l'Olympe, ne pouvait pas trouver pour la terre une meilleure forme de gouvernement.

Le gouvernement monarchique, comme le prix naturel du plus puissant protecteur d'un peuple, comme la forme la plus propice pour la défense au dehors, la répression au dedans, devait naître partout en Grèce de la position des peuplades. Les Grecs agissaient entre eux, sur le continent, ainsi que les tribus du nord de l'Amérique, et sur le rivage ainsi que les féroces habitants de la Nouvelle-Zélande et les Normands du moyen âge. Nous voyons les effets de cet état continuel de crainte et de désastres dans les honneurs divins rendus aux chefs puissants qui domptaient les brigands et repoussaient les pirates.

L'examen des qualités corporelles ou intellectuelles, comme conditions pour la royauté, ne peut être pratiqué que chez des peuplades peu nombreuses, comme celles que présentaient les Grecs. Dans une nation nombreuse et répandue sur un vaste sol, l'examen entraînerait trop de temps, d'indécision, de contestations, et offrirait ainsi un interrègne plein de dangers pour l'état.

La perfection de la loi politique est de prévenir la discorde, en montrant, à côté du roi agonisant, le successeur du trône. La mort du chef n'est plus alors une tempête pour l'état : l'avenir est enchaîné au présent, et la disparition du roi défunt n'est qu'une transition subite et prévue.

L'affection naturelle du monarque régnant pour ses

enfants, et son intérêt de se préserver de l'impatience perfide d'un aspirant secret au trône, tendaient nécessairement à faire adopter partout cet ordre de succession; nous le trouvons à Athènes, à Argos, à Sparte; il est un résultat de la stabilité de l'état, et la perpétue.

Le comble de l'art serait de concilier cette loi politique avec le choix par la loi naturelle ou l'élection du plus digne, en rendant le prince héréditaire le premier de la nation, par son éducation. L'éducation de l'héritier du trône à la manière de Minerve pour Télémaque serait l'heureuse union des deux systèmes; mais cette utopie n'a été encore bien réalisée que dans un roman.

Les abus et les malheurs de la monarchie la firent cesser dans nombre d'états de la Grèce. Les rois, oubliant le rôle de leurs ancêtres, devinrent des tyrans, ou, poursuivis par la fatalité, épouvantèrent les peuples par des crimes inouïs et des catastrophes effroyables. L'époque de la guerre de Troie fut funeste au gouvernement monarchique, en accoutumant les peuples à l'absence de leurs chefs, en offrant ceux-ci, à leur retour, dépouillés, par l'âge et par l'infortune, de cette puissance corporelle, de cet éclat, qui imprimaient le respect et facilitaient l'obéissance. Le destin, accumulant les crimes et les malheurs dans la famille des Labdacides, préparait à Thèbes l'érection du gouvernement républicain; les Pélopides se montrèrent à Mycènes et à Argos, au retour d'Agamemnon et après lui, dignes de leurs épouvantables aïeux; l'anarchie dut engendrer tous les malheurs dans ces états; Homère nous en offre une vive peinture

dans l'Odyssée. Nous voyons, au premier chant, le palais du roi envahi, ses richesses dévorées par d'insolents prétendants à la main de Pénélope, et tout cela contre la volonté de la reine et celle fortement manifestée de son fils. Dans quelle partie des états d'Ulysse pouvait être l'ordre, puisque le palais même était l'asile de la violence, de l'intempérance et de la débauche? Ces royaumes étant très-petits et rapprochés, les révolutions dans l'un devenaient facilement contagieuses par l'exemple dans les autres; ces causes préparèrent en divers états l'établissement du gouvernement populaire.

Les poëtes tragiques, citoyens d'une république, concourent à entretenir dans l'esprit des peuples, longtemps après ces grandes catastrophes des familles royales, l'horreur et l'aversion qu'elles avaient produites; ils rendaient, bien plus vivement que les poëtes épiques, les spectateurs présents au crime antique; ils montraient, dans une imitation souvent plus vive que la réalité, par le concours ingénieux de circonstances propres à produire une illusion profonde, les dieux frappant de la foudre les rois; et par une conséquence facile à déduire, la royauté semblait atteinte de la réprobation céleste dans la personne du monarque. Les poëtes veulent avant tout un grand effet, et ils le trouvaient en chargeant ces tableaux de sombres et fortes couleurs; ils avaient encore, à Athènes, un intérêt évident à flatter le peuple, distributeur des emplois publics et de la gloire littéraire.

Des tyrans se montrèrent en différentes villes, et leur

tyrannie fut d'autant plus pesante qu'ils se modelèrent, dans leur système de répression, sur les fureurs démocratiques. Les crimes politiques ont en Grèce un caractère de férocité et d'impudence qu'on ne voit point chez les peuples que les Grecs nommaient *barbares* par mépris. Des classes entières sont proscrites sans colorer d'un prétexte cet acte terrible. Périandre, tyran de Corinthe, consulte Thrasybule, tyran de Milet, sur les moyens d'assurer son pouvoir. Celui-ci emploie devant l'envoyé le même langage figuré dont Tarquin s'était servi avant lui : il abat les plus hauts épis d'un champ. Périandre décime, par l'effet de ce conseil, les citoyens les plus recommandables de Corinthe, comme si c'était un acte simple et légitime du pouvoir. « Les tyrans ne « firent rien de mémorable, dit Thucydide; seulement « chacun d'eux exerçait quelques hostilités contre ses « voisins. » Nous voyons là un type du système féodal. Mais nous, par la disposition contiguë de notre sol, par la communauté d'origine, par l'action concentrante du suzerain, nous avons formé une nation monarchique, tandis que les Grecs, privés de ce lien léger, mais existant, qui formait encore l'unité politique dans le morcellement du sol par la féodalité, et mus par le penchant funeste de la passion, qui porte l'homme à se jeter d'un extrême dans l'autre, formèrent une foule d'états démocratiques.

Les premiers rois, d'une origine divine ou donnés par les dieux, pleins du sentiment de leur haute mission, furent les législateurs, les pères de leur peuple.

Leur sceptre fut léger, parce qu'ils avaient confiance dans le caractère religieux de leur puissance, et que la nation suivait avec plaisir les ordres de ceux qu'elle était accoutumée à respecter. Des tyrans organisèrent avec une grande habileté la force sociale, et cependant ils furent sans cesse obligés de recourir à la dictature terrible du crime pour se soutenir. A côté de leur trône était un gouffre où ils jetaient sans cesse les rebelles ou ceux qu'ils appréhendaient comme tels, et ce gouffre, toujours béant, ne pouvait être ni comblé, ni fermé. Les formes positives et âpres indiquées dans la théorie politique, et qui semblent suffisantes, dans les écrits des publicistes, pour constituer une nation, ne peuvent donc la maintenir dans un état stable? Dieu paraîtrait une anomalie, une chose superflue dans ces distributions des pouvoirs sociaux, tant ils sont classés mathématiquement. C'est une fort belle machine sur le papier, mais à l'expérience elle va mal, et bientôt elle se détraque entièrement.

Cette mission divine, départie aux rois, cette sanction religieuse leur donne un caractère auguste, adoucit dans leur âme l'orgueil âpre de la puissance, leur commande, plus fortement que nul autre motif, la sagesse, et rend l'obéissance plus prompte et plus facile. Ces pensées de Dieu, d'une autre vie vengeresse et rémunératrice, qui semblent d'abord étrangères à la formation mécanique des sociétés telle que la présente Rousseau, sont en résultat comme le pollen invisible volant dans l'air, et fécondant des plantes qui, sans lui,

resteraient froides et stériles. Ces pensées, malgré les notions hétérogènes avec lesquelles elles peuvent être mélangées, ont toujours une action salutaire. La voix des siècles nous fait sentir, dans l'organisation des états, la nécessité d'une sagesse mystérieuse, presque inconnue dans son principe et dans son mode d'action, mais dont l'expérience prouve la puissance, et qui se montre bien supérieure aux inspirations quelquefois fallacieuses de la raison humaine. L'histoire de la Grèce nous en offre un témoignage imposant. Nous avons vu, dans la citation précédente, Homère présenter le gouvernement monarchique comme une émanation directe de la volonté des dieux, et lui donner ainsi un appui auguste et inébranlable. Homère cherche, dans un temps de barbarie, à mettre une monarchie à l'abri de la révolte et des passions tribuniciennes par le même moyen qui est reconnu le plus sûr et le plus respectable après vingt siècles de civilisation et de perfectionnement; c'est une coïncidence du génie avec la sagesse séculaire éminemment remarquable et intéressante.

§ II.

DE LA DÉMOCRATIE.

La démocratie est l'action immédiate du peuple entier, ou de la plus grande partie du peuple, dans les affaires de l'état. Elle est la concentration dans la même assemblée des pouvoirs de nature différente : le pouvoir législatif, judiciaire, exécutif. Comme les classes

ouvrières sont nécessairement partout les plus nombreuses, elles prédominent en nombre dans l'assemblée publique, et, sous ce point de vue, l'on peut dire que la démocratie est le gouvernement d'un état par cette portion d'une nation que l'on nomme *peuple*.

La démocratie n'est point une forme primitive de gouvernement. Nous avons vu que dans la Grèce, durant les premiers âges, tous les états étaient monarchiques. Homère n'indique jamais l'existence d'une démocratie. La démocratie se montre partout comme le produit d'une révolution qui enlève le pouvoir aux rois ou aux familles aristocratiques. Ainsi, les théories qui la montrent possible au début d'une nation ne la fondent que sur des faits chimériques ou sur des sophismes. Sur tout le globe les tribus ne se forment que sur l'exemple de la famille. Les essaims qui vont fonder des colonies partent tous avec des chefs qui les gouvernent. Parmi les sauvages de l'Amérique, de la Tartarie et des îles de la grande mer du Sud, les voyageurs ont vu des formes monarchiques, aristocratiques, théocratiques, et jamais une démocratie simple. Ce gouvernement ne peut être que comme le résultat de la décomposition d'un gouvernement primitif. La démocratie ne peut s'établir, même dans la plus courte durée, qu'autant que le peuple qui la constitue a été déjà façonné aux lois et à l'ordre sous un des gouvernements précités.

Ainsi Eschyle est évidemment dans l'erreur lorsque, pour flatter les Athéniens, il veut donner une antique

origine à la démocratie. Il peint, dans sa tragédie des *Suppliantes,* une délibération du peuple d'Argos en faveur des Danaïdes. Le roi ne paraît que le président de l'assemblée publique. Cette forme ne peut être rationnelle et juste que lorsque la population entière peut participer aux droits départis par la loi aux citoyens. Ainsi elle eut lieu dans les temps postérieurs, lorsque tout l'état était renfermé dans la cité principale, comme à Athènes, à Corinthe, à Thèbes. Mais, dans la pièce d'Eschyle, elle est contradictoire avec l'énoncé des limites de l'état pélasgique fait au début de la tragédie par le roi. Les peuplades des bords du Strymon, des versants du Pinde, des chaînes du Taygète, qui alors reconnaissaient Argos pour capitale, ne pouvaient participer à cette délibération sur la place publique de cette ville; elles étaient néanmoins engagées dans la guerre que cette délibération pouvait amener contre Égyptus. Ainsi la population d'Argos eût été, relativement au reste de la nation, comme un conseil suprême, un sénat. Cette démocratie d'Eschyle n'est qu'une déception : c'est une anomalie imaginaire.

Thucydide, en parlant du rétablissement de la démocratie à Athènes, éclaircit un fait historique majeur: il prouve que l'amour de la liberté ne fut point le principe du complot d'Harmodius et d'Aristogiton. Ce fut, dans le premier, la vengeance pour un affront public fait à sa sœur et pour un outrage médité contre lui-même, et dans l'autre, la jalousie, comme amant d'Harmodius. L'éloge des Athéniens était donc plus po-

litique que fondé. C'était un texte pour louer la démocratie et lui faire naître des défenseurs. Thucydide, avec une noble franchise, qui pouvait avoir son danger à Athènes, nous fixe encore sur cette prétendue tyrannie..... « Les Pisistratides affectèrent longtemps la « sagesse et la vertu. Contents de lever sur les Athé- « niens le vingtième des revenus, ils embellissaient la « ville, soutenaient la guerre, et faisaient dans les fêtes « les frais des sacrifices. La république, dans tout le « reste, jouissait de ses droits. » Voilà une tyrannie qui ressemble beaucoup à une monarchie tutélaire. La royauté n'avait jamais été que favorable aux Athéniens.

Athènes, le type des états démocratiques, ne parvint à cette forme de gouvernement que sous la culpabilité évidente de l'ingratitude et de l'inconséquence. Cécrops, sous le système monarchique imité de l'Égypte, les délivra, par ses présents, des privations de la vie sauvage. Thésée leur fit sentir, par les institutions dont il les dota, tous les avantages de l'ordre. Codrus, après une longue suite de rois bienfaisants, se dévoue pour son pays, et c'est le moment que les volages Athéniens choisissent pour abolir la royauté!

Après l'expulsion des races royales, les gouvernements démocratiques, qui n'avaient point, comme les monarchiques, des appuis dans les traditions antiques et vénérées, dans la sanction religieuse, dans la procréation divine des premiers chefs, ces gouvernements démocratiques ne reconnurent d'autre fondement que le droit toujours variable de la force.

Recherchons quelles furent les causes, en Grèce, de l'établissement de la démocratie.

La première est le morcellement du sol par des montagnes, des fleuves, des golfes, des isthmes, ce qui entraîna, par une sorte d'analogie, la nation à se morceler de même en tribus séparées. La petitesse de l'état, sa réduction, même à une seule ville, est une condition nécessaire pour la démocratie.

L'imminence du danger, par la rivalité haineuse des cités voisines, rendit nécessaire dans la tribu de monter au plus haut degré d'énergie l'âme de chaque défenseur. Il fallut ainsi donner une grande importance au rôle de citoyen. Cette importance est évidemment en raison inverse de l'étendue de l'état. Lorsque la cité et son territoire étaient presque circonscrits par le cercle de l'horizon, elle devenait pour chaque citoyen le foyer domestique. Le patriotisme semblait alors se confondre avec l'égoïsme de l'homme, et s'animer de toute l'ardeur de ce sentiment indélébile. Chaque citoyen comprenait facilement qu'il ne pouvait par lui seul se défendre du péril général, et que le dévouement de tous les membres de la cité était le seul moyen d'en assurer le salut.

Nous venons de voir la peur être, dans la Grèce, un des principes des institutions démocratiques; nous allons en trouver un autre non moins funeste, l'orgueil.

La masse qui, par l'action de la force, a envahi le maniement des affaires publiques, veut ensuite établir le fait en droit, et, pour cela, elle proclame un principe

chimérique, celui de l'égalité des hommes. Elle ne peut se résigner à reconnaître des supériorités morales, et par orgueil elle est absurde.

Les hommes sont soumis aux mêmes besoins physiques et à la mort, voilà toute l'égalité établie par la nature; mais elle a mis entre tous les individus des circonstances bien plus nombreuses d'inégalité dans les divers degrés de taille, de force, d'intelligence, de sensibilité. Les hommes, soit dans la vie sauvage, soit dans la vie sociale, n'auraient jamais imaginé ce principe : ils voient l'inégalité dès leur berceau. Nous trouvons, en effet, l'inégalité dans l'état social le plus informe et dans les tribus les plus près de l'isolement de l'individu. Les earées, ou nobles des îles de la mer du Sud, ont des droits semblables à ceux que la féodalité accordait aux châtelains[1]; les rupacks des îles Pelew sont de même très-supérieurs en droits au reste des insulaires[2]; les Tartares jakouts reconnaissent l'aristocratie dans leurs ogonniors ou anciens, par leur respect et leur déférence[3].

Nous trouvons même l'inégalité dans le premier âge de la vie, où la faiblesse et l'ignorance semblent, au premier coup d'œil, ranger tous les enfants dans une même classe. Une hiérarchie en tous genres, dans les jeux, dans les exercices gymnastiques, dans les études, se manifeste à l'observateur dans un collége, et est sen-

[1] *Voyages du capitaine Cook.*

[2] *Relation des îles Pelew.*

[3] *Voyage dans le nord de la Russie*, par Billings

tie et reconnue par les élèves et par les professeurs. L'auréole du triomphe laisse un éclat durable sur le front du vainqueur, et consacre ainsi une sorte d'aristocratie dans le collége. Les distinctions y produisent une émulation féconde ; elles sont accordées également par les élèves et par les professeurs. Ainsi, dans cette période de la vie, nul ne conteste le fait patent de l'inégalité.

Si l'inégalité est le fait universel de la nature, d'un pôle à l'autre, elle est encore bien plus celui de la société. Une hiérarchie résulte même de l'acte le plus simple d'association. Cet acte renferme nécessairement des statuts, des lois : il faut des agents pour les faire exécuter; ces agents commandent les autres obéissent. L'inégalité existe donc dans les positions sociales. L'orgueil veut en vain, chez le dernier plébéien, passer son niveau écrasant sur toutes les sommités ; cette passion presque toujours injuste ou ridicule se tait devant l'instinct de conservation. Ainsi l'histoire nous montre sans cesse la tourbe jalouse reconnaissant dans le danger les hommes de courage et de talent qui peuvent faire le salut de l'état, et leur décernant les honneurs, la puissance. Cette soumission imposée par la peur est basse et honteuse, mais elle atteste bien que cette foule sent l'évidence de l'inégalité.

L'inégalité est toujours le fait du temps et du mouvement social. Supposez la loi agraire dans le principe; l'inégalité d'esprit amène l'inégalité de fortune : on verra bientôt les vicieux, les imbéciles, se dépouiller eux-mêmes, et les sages grossir leur patrimoine de ces

portions aliénées volontairement ou par la force de la loi.

L'inégalité se dénote même à la naissance, en dépit de l'orgueil, qui voudrait la méconnaître. Plusieurs générations d'hommes honorables peuvent se montrer dans une famille : ils ont concouru puissamment à la prospérité générale ; le sentiment de l'utilité l'emportera ici, et la reconnaissance publique décernera, dès le berceau, une considération particulière au descendant de ces hommes généreux. L'inégalité peut ainsi se montrer même entre les enfants d'un jour.

L'inégalité est donc partout, entre les sexes, entre les individus : même dans les familles d'animaux chez lesquels se manifeste un instinct de sociabilité nous trouvons un système monarchique ou aristocratique. L'échelle entière des êtres sur le globe offre une hiérarchie ; au delà, la gradation existe parmi les génies dont l'imagination peuple l'espace et les parvis des cieux. Sans cesse nous voyons une chaîne hiérarchique continue, depuis l'animalcule microscopique jusqu'à l'Éternel.

Où donc est cette chose dont on fait retentir le nom, et dont l'être n'est nulle part ? Oui, nous ne pouvons même trouver l'égalité dans ces républiques où l'on place son berceau et son culte. Quatre cent mille esclaves couvraient le sol de l'Attique, et formaient le décuple de la population libre : les Athéniens comprenaient-ils l'égalité dans la proscription de ces quatre cent mille hommes jetés dans un sort pire que celui des

parias de l'Inde ? Les citoyens d'Athènes formaient bien évidemment un corps aristocratique, au milieu de la population dix fois plus considérable de l'Attique ; mais encore, dans cette masse de citoyens, la plupart étaient exclus des charges par la loi. Comment les Spartiates pouvaient-ils donner le nom d'hommes aux ilotes, qu'ils livraient aux travaux agricoles, comme des bœufs, ou qu'ils tuaient dans la cryptie, comme des loups. Les Grecs n'étaient point inconséquents ; c'est nous qui sommes absurdes de leur prêter nos idées fantastiques sur l'égalité. La foule, dans l'accès de la fièvre démocratique, eût en vain réclamé l'égalité absolue ; le législateur eût en vain voulu l'accorder : la nécessité contraignait ce dernier, pour la conservation du corps social, à admettre l'inégalité entre les citoyens, entre les classes, à produire enfin des règlements aristocratiques.

La religion seule peut donner aux hommes l'idée d'une fraternité générale, et non la loi. La religion ne voit que les circonstances constamment semblables de leur destinée : la naissance, la fragilité, les déceptions constantes et la mort ; elle plane d'en haut sur l'espèce humaine, et l'extrême distance place tous ces animalcules sous le même niveau ; mais la loi, qui ne stipule que sur les intérêts matériels, cohabite pour ainsi dire avec les citoyens, et consacre, comme une nécessité, des différences entre eux : ces différences se reproduiraient sans cesse, lors même qu'elle ne voudrait pas les reconnaître.

Nous cherchons donc en vain l'égalité : c'est une chi-

mère, dont la foule des hommes ne se serait jamais doutée si on ne lui en avait pas parlé. Nous venons de voir que l'idée de l'égalité ne provient ni de l'inspiration de la nature, ni des effets de la vie sociale ; qu'est-elle donc? Elle est un produit de l'entendement humain, une pure abstraction ; l'égalité est un présent que les hommes supérieurs font, dans un sentiment de bienfaisance, aux hommes des derniers rangs. Dans leurs conceptions, ils ne tiennent point compte de toutes les différences qui font des individus autant d'êtres distincts, et ils ne veulent voir que l'identité générique ; ils substituent à l'ordre hiérarchique, positif et irréfragable de la nature, une assimilation d'êtres divers, dans une même classe : c'est la substitution d'un monde de l'imagination au monde réel de la nature. L'égalité n'existe donc que dans l'esprit du législateur qui, dans une impulsion philanthropique, accorde à tous, par sa loi, la même protection dans la carrière du bien, le même châtiment dans la carrière du mal, et répartit, d'une manière proportionnelle aux positions et aux services des individus, les charges et les récompenses sociales.

Les masses, ainsi heureuses, et reconnaissantes de la sagesse des législateurs et des pontifes, n'offriraient qu'amour aux pères des nations, que respect à des institutions bienfaisantes : cependant des révolutions bouleversent le monde. Déversons le blâme sur ceux qui sont les auteurs de ces maux.

Un système d'ordre serait la condamnation de ces hommes pervers que leur conduite a privés de fortune

35164

de considération, d'espérance, ou dont l'ambition maladive et effrénée ne peut se contenter de la lenteur d'ascension qu'impose la série des degrés hiérarchiques. Ces hommes sont comme des brigands qui habitent des côtes dangereuses, et qui appellent, pour s'enrichir, la tempête et les naufrages. Il leur faut un bouleversement social, pour surgir tout à coup, dans l'orage ténébreux, comme des fantômes effrayants : ils savent qu'ils ne pourraient séduire et entraîner au désordre les classes lettrées et possédantes; ils savent qu'ils ne peuvent agir que sur les classes ouvrières, dont la raison bornée ne peut démêler leurs piéges, et dont les passions peuvent être facilement excitées. Ils flattent l'orgueil de la foule par l'idée d'égalité; sa cupidité, par celle d'une loi agraire; son ambition, par la prostitution immédiate, en sa faveur, des premiers emplois et des premières dignités : ils organisent ce système subversif, contraire au fait de la nature, à l'action providentielle, sous le nom de *démocratie*. Pour venir à leurs fins, pour entretenir leur puissance, il faut qu'ils donnent sans cesse à la dernière populace des idées exagérées de ses droits; qu'ils lui présentent sans cesse les hommes des classes supérieures comme leurs ennemis nés, comme les possesseurs injustes de leurs dépouilles. Voyons comment la populace, pleine de leurs passions démoniaques, agira dans le maniement des affaires publiques! Nous devons appréhender bien des turpitudes et des malheurs, mais nous devons espérer aussi qu'à force d'expérience la main des sages posera enfin à la

démence populaire des limites, comme l'Éternel en a tracé aux vagues impétueuses qui assaillent le rivage.

De l'examen des causes qui concourent à l'établissement de la démocratie dans la Grèce passons à l'examen de ses effets.

Et d'abord, étudions le caractère de l'agent principal, nous devons dire, l'agent unique; car, dans la démocratie, le peuple, outre la solution immédiate des grandes affaires, décide encore du choix des principaux officiers, qui ne sont que lui, c'est-à-dire, des mandataires nécessairement pleins de son esprit. Apprécions les dispositions saillantes du peuple. Puisque, par la stérilité de notre langue, le même mot peut avoir des acceptions différentes, je dois préciser celle que je donne ici à ce terme : par peuple, j'entends les classes qui vivent du travail matériel de leurs mains. Cette foule, presque immédiatement éclose des mains de la nature, offre moins de dissemblance, de nation à nation, de siècle à siècle, que les classes supérieures, qui sont plus diversement façonnées par les institutions. Ainsi, dans les faits suivants, on pourra rapprocher les traits du caractère des anciens Hellènes de ceux du peuple de nos jours, et prévoir ainsi que, dans la même position politique, ce dernier agira de même que le premier.

Le peuple est nécessairement ignorant. Comment, livré à des occupations manuelles, pourrait-il acquérir de l'instruction sur l'histoire, la statistique, la législation, la stratégie, les constructions navales, enfin sur

l'ensemble des connaissances qui ne sont que les éléments de la science du gouvernement ? Le peuple est imprévoyant, puisque l'art de prévoir ne peut se déduire que de la vaste connaissance du passé ; il est jaloux, parce qu'il est frappé de l'éclat des richesses, des talents, d'une naissance illustre, et qu'il est dans le cœur de l'homme de convoiter les biens qui sont offerts à ses yeux ; il ne peut se résigner à sa position et à l'espérance de parvenir par le mérite aux dignités sociales, que lorsque, sous un gouvernement indépendant de lui, les rangs sociaux seront marqués, et que tous les écarts contre l'ordre seront promptement réprimés. Mais, dans une démocratie, le peuple l'emporte en poids sur les classes riches et lettrées : dès lors l'illégale répartition des biens lui paraît une injustice. La cupidité le dispose à la haine contre ceux qui lui donnent le spectacle douloureux de la fortune et des honneurs ; il songe à s'attribuer ces biens, non par la lente voie du travail, qui peut absorber la vie entière, mais par le moyen brusque et violent d'une révolution. Que des tribuns fougueux prononcent les mots de loi agraire, de proscription ! ils retentiront vivement dans son cœur. Le peuple est ingrat, parce que, malgré les services des hommes supérieurs, il est offusqué de leur éclat, choqué de la distance naturelle qui les sépare de lui : la crainte qu'il conçoit de leur puissance peut même leur attirer sa haine et ses outrages.

Je ne veux point, dans ce tableau, déprécier le peuple : ce ne sont point des inculpations ; j'indique

seulement les effets de sa position, qui, dans une démocratie, se composant à la fois d'humilité pour la fortune, et de puissance pour le droit, place son âme dans une situation difficile, entre l'appât et la vertu. Je ne puis donc avoir un sentiment de mésestime, ni même d'amertume, dans l'énonciation des effets de la nécessité; je présente les dispositions morales inspirées par une position déterminée.

Les fautes que nous allons signaler dans la marche des républiques grecques ne seront plus que des corollaires du moral que nous venons d'analyser, et de la position dominante du peuple dans la démocratie.

De tous les faits jaillit cette vérité, que le vice radical de la démocratie est le défaut de plan. Comment ce gouvernement pourrait-il agir avec réflexion et constance? Le peuple, unique souverain, n'a aucune limite dans ses volontés, et peut ainsi, le lendemain, être le destructeur de son ouvrage de la veille. Un sénat a un juge, c'est le peuple; l'assemblée populaire, qui est tout, n'a point de juge : le peuple même y trouvera de vils flatteurs, qui loueront sa sottise et ses fureurs. « La na-« ture du peuple est d'agir par passion, » dit Montesquieu: comment, ainsi disposé, ne serait-il point à la merci des orateurs qui, avec des paroles mielleuses, le flattent; avec une fougue artificieuse, l'enflamment de colère; avec des promesses hyperboliques, le précipitent dans les résolutions les plus insensées, et le vendent ainsi à des princes étrangers, qui les ont largement payés d'avance. La contagion de la passion est facile dans une

foule ; c'est la flamme jetée dans un vaste amas de matières combustibles. Le peuple, qui partout a le naturel des enfants, se laissera facilement entraîner à la séduction des jongleurs de la tribune publique : le contraire pourrait seul nous surprendre. Leur éloquence est pour lui les tours de passe-passe du charlatan, lesquels l'amusent, l'intéressent, sans qu'il en pénètre les secrets ; le peuple et ses orateurs rappellent alors la fable du Renard et du Corbeau. Dans l'assemblée publique, les passions règnent ; leurs moyens sont l'intrigue, la cabale, moyens que dédaigne l'homme vertueux, et dans lesquels excellent les hommes médiocres. A la voix d'un sage, qui ne fait entendre que le langage utile mais froid de la raison, le peuple devient comme une hydre à mille têtes, que l'on ne peut bien conduire. Le respectable Phocion le connaissait si bien, qu'un jour, applaudi dans une harangue, il demanda dans ce moment à l'un de ses amis placé près de la tribune publique : « Ai-je « lâché quelque sottise ? » Ainsi les délibérations des assemblées populaires ne doivent pas offrir une liaison intime avec le passé, une prévision de l'avenir ; c'est-à-dire, que les affaires publiques sont dirigées sans principes et sans plan.

La spoliation de la fortune publique est encore un vice très-inhérent à la démocratie. Le peuple d'Athènes nous en offre des exemples saillants. Les citoyens délibérant sur la place publique se firent donner, ou voulurent recevoir (ce qui avait été sans doute préalablement concerté entre la corruption et la cupidité) un

droit de présence de trois oboles. Ils affectèrent des sommes considérables pour les théâtres, et défendirent, sous peine de mort, qu'aucune proposition fût faite pour employer ces fonds aux usages de la guerre; cela, lorsque Philippe menaçait Athènes! Ils plaçaient ainsi leurs plaisirs avant le salut de l'état, sans songer que leur joie enfantine et eux-mêmes pouvaient périr avec lui. La ruine de la fortune publique amène nécessairement la dissolution de l'état, par la conquête ou les révolutions. Or voilà où tendaient les mesures démocratiques que nous venons de citer.

L'ineptie la plus complète se montre dans toutes les entreprises des républiques grecques; elles ne paraissent pas avoir la plus légère notion de ce principe, qui est le résultat d'un seul regard sur le globe, d'une réflexion sur le passé, que la contiguïté des parties d'un état en fait la vie et la force. Il y a émulation de folie entre ces peuplades, pour disséminer sur les plages lointaines leur faible population, sans chercher à accroître leur sol continental, à acquérir des ports adhérents, des frontières fortes, tracées par la nature. Toutes agissent avec cet aveuglement; mais, pour éviter des répétitions, nous ne citerons que quelques faits de l'histoire d'Athènes, de cette ville qui est le type de la démocratie dans la Grèce. Athènes ne voit jamais que la possession du territoire de Mégare la rendrait maîtresse de la communication du Péloponèse avec la Grèce orientale, qu'elle lui ouvrirait, par le port de Pagaë, la mer de Crissa, et qu'alors elle pourrait commercer facile-

ment avec tous les peuples de ces rivages, avec ceux de la mer Ionienne, de la Sicile, de l'Italie, sans doubler avec une grande perte de temps et des dangers de tous genres le cap Malée; elle ne voit jamais que l'acquisition de l'Eubée lui donnerait, contre la Perse et la Macédoine, la position militaire et navale la plus inexpugnable. Elle fait, avec des frais immenses, des établissements en Thrace, dans la presqu'île chalcidique, qui ne sont pour elle que des sujets de guerre, des gouffres pour ses trésors, sa population; elle va guerroyer même en Égypte. Là, son armée se bat pour les intérêts d'un prince étranger, est réduite à la cruelle nécessité d'incendier la flotte, et se retire décimée dans la Cyrénaïque, n'ayant pour fruit qu'une gloire toujours stérile lorsque la pensée ne dirige pas le bras.

Fixons nos regards sur une période bien importante, puisqu'elle décida du sort de cet état, sur la guerre du Péloponèse, pour y reconnaître au plus haut degré l'ineptie politique. Il est évident que si Athènes eût suivi le plan tracé par Périclès, de ravager la Laconie par des descentes, de ne point s'inquiéter des dévastations opérées dans l'Attique, et surtout, ce qui était le conseil de la sagesse, de ne point se livrer à des conquêtes avant d'avoir achevé cette guerre, il est évident, dis-je, qu'Athènes eût triomphé de Sparte et eût pu ensuite étendre sa domination sur la Grèce. Au lieu de ce plan si simple et si sûr, Athènes éparpille ses forces en Thrace, à Lesbos, à Corcyre, en Acarnanie, en Sicile. Les événements mêmes ne peuvent lui ouvrir les yeux sur la

direction à suivre. Le hasard d'une tempête force une flotte athénienne à relâcher dans le port de Pylos; ils le fortifient. Sparte se sent frappée sur un de ses côtés les plus vulnérables. Une armée athénienne débarquée à Pylos pouvait, dans quelques marches, pénétrer au cœur de la Laconie, faire soulever les ilotes et les restes des Messéniens, puis, descendant des sommets du Taygète, comme une avalanche, placer Sparte entre le joug et le tombeau. Mais Athènes oublie son succès et l'importance de Pylos, que les humbles propositions de Sparte devaient lui faire apprécier, et elle se livre follement à des entreprises aventureuses sur les côtes de l'Asie, de l'Hellespont et de la Propontide.

Pour achever de prouver l'ineptie et l'inconséquence populaires dans les entreprises de l'état, j'esquisserai quelques traits de l'expédition de Sicile. Je choisis ce grand drame, parce qu'il fut, par son funeste dénoûment, la transition décisive pour Athènes de son apogée à son déclin. Nous voyons bien là que les assemblées populaires se conduisent par les passions, et non par la raison. La seule espérance du sage est de les diriger vers tel but, moins dangereux qu'un autre; mais souvent les efforts sont rendus vains par quelques paroles folles et audacieuses qui excitent dans l'assemblée une commotion sympathique. Nicias, lors de la discussion sur l'expédition de Sicile, tint aux Athéniens le même langage que Périclès au début de la guerre du Péloponèse; il leur montre que, par l'éloignement de leur armée, le danger de la haine de Sparte va devenir plus

imminent. Souvent le peuple ne comprend pas même la sagesse. L'impétuosité folle du forum d'Athènes se montre bien dans sa résolution subite d'accorder, en vaisseaux et en soldats, plus qu'il n'avait d'abord été résolu, et plus que ne demandait Nicias. Ce général, dans une vue d'opposition, avait fait une proposition exagérée, pour faire reculer les Athéniens devant ces immenses sacrifices : la folie du peuple déconcerta la sagesse de l'homme d'état. Du moins le choix d'Alcibiade, comme l'un des chefs, était dans la folie populaire un moment lucide. Les moyens d'Alcibiade étaient en harmonie avec l'extravagance du projet. L'expédition contre Syracuse ne pouvait réussir que par la promptitude; on devait la considérer comme un acte de piraterie, et y employer la même forme; la lenteur devait nécessairement épuiser l'armée athénienne, si loin de son principe de vie, l'Attique. Il fallait donc, sous tous les rapports, un chef vif et entreprenant comme Alcibiade. La sottise du peuple éclate dans le crédit qu'il accorde aux absurdes accusations au sujet de la mutilation des hermès. Alcibiade est rappelé pour subir l'inculpation. Les imbéciles délibérants oublient qu'il avait demandé lui-même un jugement lorsqu'il était à Athènes; mais ses ennemis voulaient l'étouffer loin de l'assistance de ses compagnons d'armes, et la populace aveugle est leur complice. Alcibiade fuit, et devient le Coriolan d'une patrie dont il aurait pu être le Camille. Dès lors les formes graves et méthodiques de Nicias donnèrent aux Syracusains le temps de prendre cou-

rage, de se mettre en défense, et tout fut perdu, l'armée, et plus tard Athènes.

L'orgueil reproché au patriciat est souvent une maladie morale de la populace. Athènes, dans l'ivresse de la bataille de Cyzique, refuse aux Lacédémoniens la paix qu'ils demandaient; elle la leur avait déjà refusée après le succès de Sphactérie. Les Athéniens pouvaient, par un traité, établir d'une manière solide leur prééminence sur la Grèce vaincue; ils refusent d'écouter la voix de la sagesse et de la générosité, ils ne se livrent qu'aux folles suggestions de l'orgueil; ils ajoutent à la sottise du refus la sottise de bannir de nouveau Alcibiade, qui venait de rétablir leur fortune délabrée; ils laissent prendre peu après, faute de secours et par une négligence vraiment puérile, Pylos, si importante. Il fallait nécessairement succomber sous l'amas de ces fautes, et l'événement ne se fit pas attendre.

Nous avons présenté les causes particulières à la Grèce de l'établissement de la démocratie, et les vices sous cette forme de la direction des affaires publiques; nous allons examiner l'action du peuple sur les chefs qu'il est obligé de s'imposer, et les effets funestes de la jalousie et de l'ingratitude populaire.

La méfiance de la démocratie fait multiplier les chefs et affaiblit ainsi l'action du gouvernement. Les Syracusains élisaient tous les ans quinze généraux, les Athéniens dix. Ce mode, en satisfaisant à la crainte ombrageuse de la populace, nuisait à la prospérité et à la

gloire. Cet éparpillement de la puissance, ces changements si prompts de chefs, empêchaient la suite dans les plans et l'habileté dans leur exécution. Ces élections fréquentes offraient encore l'inconvénient de rendre l'intrigue permanente sur la place publique ainsi; le démocrate agit par égoïsme, en préférant la sécurité pour son pouvoir politique à la prospérité de l'état. Mais dans les dangers la raison est plus facilement écoutée. Les Syracusains reconnurent les vices de leur système dès les premiers moments de l'attaque des Athéniens: ils n'élurent que trois généraux au lieu de quinze.

La démocratie se jugea de même à Athènes, après le désastre de la Sicile, et abdiqua le pouvoir pour le confier à un conseil de quatre cents citoyens. Ce fait d'une concentration aristocratique et volontaire de gouvernement, qui a lieu dans la démocratie la plus jalouse de ses droits, est extrêmement remarquable.

L'ostracisme fut la ressource des Athéniens pour se guérir de la peur et de la jalousie que leur inspiraient leurs grands citoyens. Le mérite offusque les yeux de la tourbe; les cœurs vulgaires, dans tous les rangs, sont naturellement ingrats et haineux contre l'homme dont la supériorité évidente humilie. Une multitude se livre avec sécurité à ses passions haineuses, parce que nul n'appréhende un reproche direct. Comme l'assassin dans une forêt, le méchant dans la foule lance son vote empoisonné, sans crainte de témoins; il s'applaudit dans sa bassesse et dans son obscurité ténébreuse, puisque l'on ne peut le convaincre de sa perfidie; il ose, dans cette ignomi-

nieuse assurance, regarder en face celui qu'il a calomnié, condamné, proscrit ; on dirait qu'il croit grandir par la trahison, rabaisser par ses injustices l'homme de bien, et qu'alors ils seront de niveau. Un tyran emploie ordinairement des prétextes pour disgracier l'homme de mérite ; l'ostracisme n'en employa point : il fut l'éclatante et odieuse expression des basses passions du cœur humain, et son souvenir est la honte éternelle de la démocratie.

Diodore démontre fort clairement le mal produit à Syracuse par l'institution du pétalisme, modelé sur l'ostracisme : « Ce danger des citoyens de distinction faisait que ceux qui, par leur crédit ou leur vertu, « auraient été les plus capables de servir la patrie, « s'éloignaient des affaires publiques. Au contraire, les « citoyens les plus vils et les plus insolents se mêlaient « du gouvernement, et portaient la populace à la nouveauté et au tumulte ; on voyait naître une foule de « dénonciateurs qui voulaient gouverner le peuple, et « prétendaient changer la vie honnête et régulière de « leurs ancêtres en des pratiques licencieuses et pernicieuses. Personne ne songeait ni à conserver l'union « dans les esprits, ni à maintenir l'ordre dans la justice. » (Diodore, liv. XI, § 25.)

L'ingratitude et la jalousie naturelles au peuple éclatent d'une manière bien saillante dans la promotion d'Héraclide à l'administration de Syracuse, au détriment de Dion, qui seul avait conçu le projet de délivrer l'état du joug de Denis le jeune, et l'avait exé-

cuté au péril de sa vie et avec un talent égal à son courage.

L'ineptie et la barbarie se manifestèrent dans le supplice de six amiraux athéniens, vainqueurs dans la bataille livrée à la flotte lacédémonienne près des îles Argineuses. Une tempête violente les empêcha de recueillir les corps des Athéniens qui avaient succombé, et l'envie et la haine, appelant à leur aide la superstition, leur donnent le trépas pour récompense. Parmi les condamnés était le fils de Périclès.

Plus tard Socrate et Phocion burent la ciguë de la coupe populaire; Périclès avait été mis en jugement pour avoir fait créer des chefs-d'œuvre; Miltiade mourut dans une prison, d'une blessure reçue en servant les Athéniens au siége de Paros; Thémistocle sauve la Grèce par une victoire inespérée, et il est proscrit. Dans cette hécatombe de généraux, d'amiraux mémorables, d'artistes, de sages, qui honorent la Grèce et le genre humain, on croit voir le génie du mal sous la forme d'une hydre à mille têtes, sacrifiant à l'autel des furies les favoris du génie du bien. Quelle indignation véhémente devait faire palpiter le cœur de ces hommes, dans une telle disgrâce imposée par la tourbe! Aussi Démosthènes, fuyant en banni Athènes, exprime de la sorte son amère pensée: « O Minerve, patronne de « cette cité, pourquoi prends-tu plaisir à trois mauvaises « bêtes, un hibou, un dragon et un peuple? »

Les plus puissants éléments de la félicité publique sont le génie et la vertu. Proscrire, immoler les hommes

que la divinité revêtit de ces dons précieux, c'est un crime qui blesse à la fois la raison, l'humanité et la majesté divine ; c'est donc aller contre le but de la civilisation, c'est la rendre stationnaire dans le malheur ou la ramener à l'état sauvage : voilà le forfait sans cesse renouvelé dans les deux formes identiques de gouvernement, le despotisme et la démocratie ; l'une et l'autre, par l'expérience générale de l'histoire, doivent donc être proscrites.

Mais, dira-t-on, la puissance populaire ne pourrait exister sans danger, si l'on n'admet un mode d'ostracisme? On voit donc que la démocratie a besoin du sacrifice des hommes supérieurs : ce fait seul peut la faire juger. Que ces hommes donc, en qui je suppose, au début de leur rôle politique, de la fierté et de la conscience, se gardent de prêter durant quelques jours l'appui de leurs talents à un système absurde et vicieux. Ces hommes, faits pour jouer un plus noble rôle, et qui se fourvoient dans une fausse route, ont bientôt honte d'eux-mêmes et de leurs partisans. Ce sentiment se décèle souvent à la gaucherie de leurs manières forcées, à une rapide confusion, lorsqu'ils subissent dans cette position le regard d'un homme qu'ils reconnaissent doué d'esprit et d'honneur : celui-là ne peut être leur dupe ; ils le savent, et rougissent de l'arrêt tacite qu'ils devinent en lui. Quelquefois ces démagogues, par leur éducation et leur famille, appartiennent à un rang social supérieur, mais ils se sentent déchus par leur honteuse élévation, et montrent dans leur em-

barras qu'ils ne se reconnaissent plus les compagnons de ceux de leur classe.

Quels sont les prétextes avoués de l'établissement de la démocratie? La tyrannie et les priviléges. Les vainqueurs se montreront sans doute fidèles aux principes de liberté et d'égalité qu'ils proclamaient? Non! Les plébéiens de la Grèce exercent une dictature sanglante lorsque les révolutions leur donnent le pouvoir; la liberté n'est pour eux que le déchaînement des passions haineuses, que l'exercice du pillage et du meurtre; l'égalité, c'est la subversion des lois, des mœurs, et l'oppression des hommes amis de l'ordre et de la religion. Cette foule insensée brise ses fantastiques idoles dès qu'elle est victorieuse; les tribuns démoniaques qui la dirigent lui présentent les divisions hiérarchiques, et les talents et les vertus, comme une lésion de ses droits, et lui montrent la nécessité de la vengeance. La foule, dans la démence féroce qui lui est inspirée, veut l'aristocratie de l'ignorance, de la pauvreté, de la cruauté, veut la prédominance des haillons sur la toge, et se hâte de proclamer sa supériorité politique. La différence des deux positions est dans ceci : l'inégalité qu'exprimait le patriciat consistait dans des prérogatives honorifiques, dans une physionomie quelquefois altière, dans un éloignement superbe de ceux qui ne sont point de la classe distinguée par la fortune et les hauts emplois; l'inégalité pratiquée par la populace consiste à écraser dans la boue et le sang ceux qui ne sont point nés dans ses

rangs, et à s'enrichir des dépouilles des familles proscrites.

Il semble que le meurtre des riches soit un droit de la populace, tant il est fréquent et raconté avec une simplicité stoïque par les historiens grecs. A Corcyre le parti démocratique égorge, malgré la foi jurée, quatre cents hommes du parti aristocratique qui avaient mis bas les armes sur la promesse d'être transportés à Athènes pour y être jugés ; il les égorge, en les persuadant de quitter le temple de Junon, dans lequel ils étaient entrés en qualité de suppliants. Les Athéniens envoient, après cette première crise, une flotte à Corcyre, sous la conduite de Conon : après le départ de cet amiral, la garnison laissée par les Athéniens se joint aux plébéiens, et ils égorgent les principaux citoyens et en mettent en fuite plus de mille ; mais comme il fallait remplir ces vides dans la population et se défendre contre les exilés, ils donnèrent la liberté et le droit de cité aux esclaves et aux étrangers. Voilà le nivellement de la démocratie ; elle détruit par la mort ou l'exil les sommités sociales, et descend aux rangs de la servitude et du vagabondage.

Les plébéiens d'Argos, l'année après la bataille de Leuctres, se sentant sans doute affranchis de la crainte des Lacédémoniens, qui partout s'étaient opposés à la démocratie, égorgèrent dix-huit cents des principaux citoyens de la ville. « La Grèce entière n'avait pas encore fourni un si affreux événement, » dit Diodore. Cet événement fut nommé le scytalisme, du nom de

l'instrument du meurtre ; les interprètes le désignent comme une massue. On voit que le parti démocratique agit dans les républiques comme ont fait les tyrans les plus abhorrés ; la différence est même en faveur de la tyrannie, car les crimes populaires, par la multiplicité des chefs et des agents, furent toujours sur une plus grande échelle.

La suite du récit nous présente un fait saillant. « Les « orateurs qui avaient animé la populace, dit Diodore, « ne furent pas épargnés ; car ces malheureux, craignant « que l'effroyable exécution dont ils étaient cause n'eût « enfin pour eux un retour funeste, mirent fin tout « d'un coup à leurs dépositions : le peuple, croyant « qu'ils abandonnaient sa cause, tourna son indignation « contre eux, et les égorgea tous sans miséricorde. » Ils durent reconnaître tardivement, avant de mourir, qu'on ne peut calculer le degré d'action du mouvement populaire ou des masses, et qu'après la première impulsion faite de concert dans une révolution, les premiers chefs sont débordés par le peuple, s'ils ne se montrent pas plus extravagants que les meneurs secondaires que la tourbe choisit ensuite de préférence dans son sein. Il faut donc toujours devancer, dans la route de la folie et de la cruauté, la populace victorieuse, ou être dévoré par elle : triste alternative pour les chefs démocratiques !

L'expérience nous montre encore, comme un nouveau malheur attaché à la démocratie, la fréquence des révolutions.

En effet, on comprend facilement que la démocratie tend à se détruire elle-même, par son impuissance de pénétrer les desseins de ses meneurs. L'ignorance est la myopie de l'esprit; elle ne voit que le fait, le jour présent. Pisistrate persuade aux Athéniens de lui donner une garde pour le défendre des embûches de ses ennemis; il l'obtient par un stratagème et l'emploie pour asservir Athènes. Denis l'ancien, n'étant encore que simple citoyen de Syracuse, accusa devant l'assemblée du peuple les généraux, ses collègues; il rendit suspects les principaux citoyens, comme prétendant à l'oligarchie, et proposa aux Syracusains de nommer pour chefs, non des hommes puissants comme on avait fait jusqu'alors, mais des hommes vulgaires: le peuple se prêta à ces accusations qui flattaient sa haine, à ces promotions qui flattaient son orgueil. Par les mêmes artifices Denis se procura des gardes, et puis, pour récompenser la populace, qui dans son ineptie l'avait si bien servi, il fit peser sur Syracuse pendant trente-huit ans un sceptre de fer; et ces démocrates, aussi rampants dans l'adversité qu'insolents dans la fortune, subirent une tyrannie pire que celle des nations asiatiques les plus esclaves. De même, dans une autre époque, Tyndaridès, démagogue obscur, arme aussi à Syracuse les pauvres contre les riches, pour devenir le tyran de cette ville. Fomenter les passions haineuses et cupides dans le peuple fut toujours le moyen des révolutionnaires. Plus tard Agathoclès agit encore à Syracuse de la même manière que Tyndaridès, et eut plus de succès.

Par l'effet de la facilité de captation et de corruption des démocrates, les états seraient ainsi condamnés à rouler dans un cercle éternel de révolutions, où tour à tour les pauvres deviendraient les riches, pour retomber, par un autre mouvement de la roue, dans le dénûment, mais en voyant toutefois la tombe s'ouvrir largement pour les vainqueurs et les vaincus. La disposition des prolétaires à l'envahissement du pouvoir et de la propriété est connue par l'expérience des siècles: l'affaire des possédants est d'en prévenir les effets.

Il nous reste à présenter les jugements qu'ont portés sur la démocratie les écrivains de l'antiquité contemporains des républiques démocratiques.

Hérodote fait critiquer la démocratie par Mégabyze, un des sept conjurés contre le faux Smerdis. Il est bien évident que cette dissertation est un cadre inventé par Hérodote pour donner son opinion sur la démocratie sans s'exposer au courroux des Athéniens. De son propre aveu, l'entretien des conjurés avait eu lieu sans témoins et n'avait point laissé de traces dans les écrits ou dans la tradition; l'ombre de Mégabyze ne serait point venue, un siècle après, révéler les propos suivants à l'historien : « Rien de plus insolent et de plus insensé « qu'une multitude..... Le peuple n'a ni intelligence ni « raison. Eh! comment en aurait-il, lui qui n'a jamais « reçu aucune instruction, et qui ne connaît ni le beau, « ni l'honnête, ni le décent? Il se jette dans une affaire, « tête baissée et sans jugement, et semblable à un tor- « rent qui entraîne tout sur son passage. » (Liv. III, § 80.)

Thucydide, qui avait vécu dans la crise la plus sanglante des passions démocratiques, s'exprime sans ménagement dans plusieurs chapitres. Nous ne ferons qu'une citation. « Quant à la démocratie en elle-même, « tous les Grecs sensés la jugeaient ; mais on ne dirait « rien de nouveau sur la démence connue de ce gouver- « nement. » (Liv. VI, ch. 89.)

Aristophane, qui peignait, non des utopies philanthropiques, ni les flagorneries oratoires de tribuns ambitieux, mais la nature vivante, la république d'Athènes dans toute sa vérité ; Aristophane, qui n'a point été démenti par les milliers d'Athéniens qui assistaient à ses comédies, s'exprime ainsi sur la démocratie, dans sa pièce intitulée *les Chevaliers*. Démosthènes dit au marchand de boudins, qu'il destine à supplanter Cléon et à gouverner la république : « Vous êtes grossier, mé- « chant, de la lie du peuple ; vous avez la voix forte, « l'éloquence impudente, le geste malin, la charlata- « nerie du marché : croyez-moi, vous avez tout ce qu'il « faut pour le gouvernement de la république. » (Acte I, scène 3.)

Le vendeur de boudins fait l'aveu naïf qu'il a tous les vices, en cite des exemples, et rapporte les paroles d'un rhéteur qui, le voyant voler et nier effrontément le fait, dit : « Il est impossible que ce jeune homme ne réussisse « pas à devenir le premier administrateur de la répu- « blique. » La réussite des fripons ne montre-t-elle pas la perversité ou la sottise de leurs juges ? Le chœur dit au vieillard qui représente le peuple : « Vous êtes facile ;

« vous vous laissez gagner volontiers par les flatteurs et « les intrigants, et vous êtes tout stupéfait quand on « vous harangue. » Si les Athéniens, reconnus spirituels, se laissaient ainsi sottement mener par des fourbes, que pourrait-on espérer ailleurs d'une population moins clairvoyante, et qui voudrait elle-même diriger les affaires de l'état ?

Justin, pour peindre la folie de la tourbe démocratique d'Athènes, lors de la ligue avec Thèbes contre Sparte, s'exprime ainsi : « Ils n'employèrent plus les « revenus de l'état à l'équipement des flottes et à l'entre- « tien des armées ; ils les dissipèrent en fêtes et en jeux « publics..... Les fonds de l'état devinrent la proie des « particuliers. Aussi Philippe les mit bientôt (les Athé- « niens et les Grecs) dans les fers de la Macédoine. » (Justin, liv. VII, ch. 9.)

Diodore, pour peindre la corruption, le trouble, qui éclosent du gouvernement démocratique, s'exprime ainsi : « Dans les états populaires, les plus vils ouvriers « courent aux assemblées publiques, qu'ils remplissent « de tumulte, gagnés, la plupart du temps, par l'argent « de quelques hommes mal intentionnés. » (Liv. Ier, section II, § 25.)

Isocrate, dans son Panathénaïque, émet ce jugement : « Ils établirent la démocratie, non celle qui place la li- « berté dans la licence, et le bonheur dans le droit de « tout faire impunément, mais celle qui, ennemie de « pareils excès, est une sorte d'aristocratie *réglée sur les « biens.* » (Traduction d'Auger.) Isocrate, avec adresse,

blâme le gouvernement siégeant sur la place publique d'Athènes, et nous donne ensuite, sous le nom de démocratie, une forme de gouvernement essentiellement aristocratique, puisqu'elle est fondée sur le privilége de la propriété.

Ces jugements sont improbateurs, sévères, mais vrais. Comment les hommes supérieurs, presque tous victimes des jalousies populaires, pourraient-ils louer la force capricieuse, insensée et brutale de la multitude ?

Rousseau, aigri par ses malheurs, et devenu ainsi ennemi de toutes les distinctions du rang et de la fortune, eût trouvé dans la démocratie la satisfaction de voir ramener toutes les sommités sociales au niveau de la masse plébéienne ; et cependant il conclut à l'impossibilité de l'union de la sagesse et de la démocratie, en disant « qu'un tel gouvernement ne pourrait convenir « qu'à des dieux, s'ils venaient habiter la terre. » (*Contrat social,* liv. III.)

Après cet examen, nous pouvons, pour conclure, poser les questions suivantes : La populace est-elle apte à se gouverner ? Cette action lui produit-elle du bonheur ? La nature du peuple peut-elle changer ? et cette nature ne l'entraînera-t-elle pas, partout et dans tous les temps, lorsqu'il agira par lui-même, au désordre, à la violence et à rouler ainsi dans un cercle d'anarchie et de tyrannie ? Que les hommes de bonne foi répondent !

La démocratie, telle que nous l'avons vue et telle qu'elle ne peut manquer d'être, est la proscription de la hiérarchie sociale, des talents, des arts, de la fortune et

de la vertu, qui sont les fruits du temps ; son mouvement est de ramener tout en arrière : elle est ainsi la permanence de l'état de barbarie. Elle est à la fois antisociale et impie ; car, de la sorte, le genre humain ne pourrait point atteindre les fins d'ordre et d'intelligence que lui a destinées la Providence.

Dans la peinture des turpitudes et des malheurs de la démocratie, nous n'avons point voulu déprécier cette portion considérable de l'espèce humaine que l'on nomme peuple. Le patricien, caché immédiatement après sa naissance et pour toujours, dans les rangs inférieurs, en prendrait nécessairement le moral : il y aurait donc sottise et injustice à mésestimer une classe d'hommes par suite du fait du hasard. Tout est nécessaire dans le globe pour la succession régulière des phénomènes qui entretiennent l'harmonie universelle : de même toutes les classes sont nécessaires dans une nation pour y entretenir la vie, mais toutes ne peuvent point, de prime abord, être appelées aux mêmes fonctions. S'il est constant que le genre de travaux des classes inférieures ne favorise point l'intelligence, il paraîtra donc absurde de leur confier des droits politiques qu'elles n'ont pas la capacité de remplir. Si le dénûment des biens donne plus d'accès dans le cœur à la corruption, à la vénalité, on voit que ces droits, accordés aux prolétaires, n'ont d'autre résultat que de faire une part plus large à l'intrigue, à l'audace, à la corruption ; que de leur préparer un terrain sur lequel elles doivent presque toujours triompher. Voilà les motifs des déma-

gogues, dans leur apologie des passions populaires, dans leur admiration de la sagesse du peuple! Voilà la cause de leurs fureurs lorsqu'on restreint les droits de leur clientelle! c'est le cri de l'égoïsme froissé. Ils se gardent de dire leur secret; mais le plus simple observateur démêle leur grossier charlatanisme.

Les législations de l'Égypte, de l'Inde, fixaient irrévocablement la place de chaque homme dans l'état social, c'est l'abus de la force et de l'orgueil; la démocratie porte violemment les individus du bas en haut; c'est l'abus de la fougue et de l'ignorance. Par l'existence d'une hiérarchie sociale nous ne voulons point consacrer l'ilotisme : il est conforme à la raison et à la fraternité humaine que toutes les carrières soient ouvertes au mérite, mais par une ascension sage et graduée; alors le plus obscur prolétaire ne peut accuser que la nature s'il reste toujours à sa place native.

§ III.

ARISTOCRATIE.

Déjà près de vingt siècles se sont écoulés depuis les premiers temps historiques, et les hommes ne paraissent encore avoir reçu un instinct de sociabilité que pour leur malheur. Il semble que c'est un leurre offert par la Providence pour les arracher à la vie farouche des forêts, à la vie monotone des savannes, pour leur faire regretter ensuite ces modes d'existence des brutes. L'homme serait-il un étranger sur cette terre, et dans

l'impuissance, par ses facultés bornées, d'accomplir de vagues réminiscences d'un passé meilleur? Nous avons vu l'atrocité ou la léthargie du despotisme dans l'Asie, l'éclat trompeur et funeste de la théocratie sur les bords du Nil, la folie ou la stupidité de la démocratie dans nombre d'états de la Grèce. A cet aspect, l'homme dont la raison est élevée, le cœur généreux, rougit d'appartenir à l'espèce humaine, et cherche de l'œil sur le globe le désert ignoré où il pourra aller finir en paix ses jours. Les formes précitées de gouvernement tendent inévitablement, et avec promptitude, à des excès désastreux. Il semble, après ce terrible examen, que nous devons désespérer du sort du genre humain. Trouverons-nous une nouvelle forme qui recèle les germes du bien en prédominance sur ceux du mal? Oui: Sparte va nous en offrir une ébauche; Rome nous montrera ce système plus élaboré; nous le trouverons plus tard dans sa perfection, n'ayant pas encore produit tous ses fruits, mais en offrant l'espérance. Ce système est la combinaison de la monarchie et de l'aristocratie.

L'aristocratie est le gouvernement du petit nombre; elle peut ainsi exister dans la moitié, moins un, des citoyens et se concentrer dans une fraction très-petite du nombre général; mais ce qui importe le plus, c'est la composition du corps des gouvernants.

Nous retrouvons l'aristocratie dans les premiers âges du monde, et, de nos jours, dans les forêts de l'Amérique, les sables de l'Arabie, les savannes de la Tartarie, et dans la plupart des états de l'Europe, où le pouvoir

monarchique est contenu, tempéré par de grands corps qui prennent leur puissance dans la loi ou dans les mœurs, ou enfin dans l'opinion publique.

Chez les sauvages, où l'âge seul donne l'expérience, les gouvernants sont nécessairement des vieillards. C'est l'aristocratie établie par la nature, ou la prééminence en savoir, et, par suite, en puissance de la vieillesse. Dans les nations policées, où l'éducation peut donner une expérience précoce, l'aristocratie peut être élective : un grand âge n'est plus une nécessité pour savoir. Dans les monarchies fortement constituées et d'un vaste territoire, l'hérédité dans la dynastie amène à l'hérédité dans le corps aristocratique, qui gouverne l'état de concert avec le prince; l'aristocratie peut être ainsi héréditaire; celle-ci offre les garants les plus sûrs de conservation, car l'intérêt de corps est ici intimement lié avec l'intérêt de l'existence de l'état, et la prospérité des classes aristocratiques avec celle de la nation entière.

On voit au premier coup d'œil qu'il est convenable que la vieillesse ait une grande part dans la direction des affaires. L'esprit de la vieillesse est l'ordre, la stabilité, le respect pour les choses antiques; on peut voir ainsi en elle le génie conservateur d'un état. Une nation paraît alors comme une famille sage, où les aïeux sont honorés et consultés. Dans cette forme, le vieillard n'est point jeté de côté comme un être inutile, importun, comme un meuble usé et superflu; il n'accable point de sa malédiction secrète les ingrats qui, dans l'audace tempétueuse, dans les vices déhontés, dans la folie de

la jeunesse, l'oublient, ou pis encore, le dédaignent et l'outragent; mais il est toujours uni de cœur et de pensée à une société qui suit ce grand précepte de tous les pontifes et législateurs inspirés : « Honore les cheveux blancs. » Tous les citoyens ne doivent plus craindre tant de vieillir, puisque la société, plus généreuse que la nature, accorde à l'homme, dans la vieillesse, des droits chers et honorables, tandis que celle-ci les dépouille journellement des forces acquises. Si l'expérience prouve qu'une nation périt par les mêmes causes qui font périr une famille, nous devons donc chercher pour l'état les mêmes principes que ceux qui font prospérer son élément constitutif. Il serait, sous ce rapport, superflu d'exposer la suite des écarts brillants et destructeurs de la jeunesse, ainsi que les effets avantageux de l'expérience et de la haute raison de la vieillesse.

On voit, par les mêmes motifs, qu'il est convenable d'accorder le pouvoir aux hommes doués de fortune, de talent, puisque les premiers sont les plus intéressés à l'ordre, et que les seconds sont les plus capables de bien diriger le gouvernail du vaisseau de l'état.

Enfin, une longue suite d'aïeux qui furent les bienfaiteurs de la patrie par leurs services doit inspirer nécessairement au prince, à la nation, de la reconnaissance et de la confiance pour leurs descendants. Cette confiance est légitime, est la prévision du cœur: la renommée des pères est un excitant de gloire pour les enfants; de nobles exemples doivent entraîner dans la voie de l'honneur et du patriotisme. Ainsi l'état agit

avec gratitude et discernement en revêtant des hautes magistratures les hommes que distingue déjà une naissance illustre.

Nous allons retrouver l'application de ces principes dans l'œuvre de Lycurgue. Sparte aristocratique fut le modèle de tous les gouvernements de ce genre dans la Grèce ; l'examen de sa législation comprend ainsi celui de toutes les autres cités organisées d'une manière analogue.

Un législateur appelé à constituer un peuple ne peut, pour une œuvre aussi positive, aussi importante, former son code de réflexions abstraites, comme un philosophe dans son cabinet. Le législateur est nécessairement influencé dans ses conceptions par la position chronologique, géographique et statistique de son peuple. Seule, une nation placée dans une île et sans relations avec le reste de l'univers, pourrait, dans sa législation, ne tenir aucun compte du temps ni de la position. Lycurgue parut dans une époque encore barbare. Les peuplades grecques étaient livrées, par la guerre et les migrations, à une fluctuation pleine de malheurs et de désespoir. Sparte, plus qu'aucune autre cité, est présentée par les historiens comme étant en proie à de violentes divisions avant sa réforme. Lycurgue, frappé du malheur des peuples par la discorde, de leur extermination par la guerre, de leur dissolution par l'anarchie, eut pour but principal et unique la conservation. Sa constitution semble produite par une profonde horreur de la destruction ; elle est évidemment un indice de l'état orageux de la Grèce avant et pendant Lycurgue.

La Laconie étant entourée de peuples presque tous numériquement inférieurs, le législateur crut n'avoir besoin de la fortifier que par une discipline plus parfaite dans ses habitants, et non par un accroissement de territoire et de population.

La Grèce, alors sans commerce régulier, sans industrie, ne connaissait de richesses que les produits de l'agriculture. La guerre entre peuples voisins n'était, par sa facilité et la modicité de la dépense, que comme un combat dans le gymnase : rien ne faisait sentir que l'or est le plus puissant auxiliaire du fer, et le législateur ne crut donc pas à la nécessité d'un trésor public. Les lettres et les arts n'y étaient point encore développés, et, par conséquent, leur véritable prix était inconnu.

En assignant ces circonstances, j'explique la pensée de Lycurgue dans plusieurs institutions qui, au premier abord, semblent contraires à la prospérité de l'état et au bonheur des Lacédémoniens. Je crois ce commentaire favorable à l'idée que nous devons nous former de son génie. J'explique aussi comment, par le cours des siècles, Sparte, demeurant toujours dans les entraves imposées, devait inévitablement cesser d'être dominante sur les autres peuples grecs qui auraient formé, par le développement de la civilisation, de vastes relations commerciales, coloniales, acquis des flottes, des alliés, des trésors pour soudoyer des mercenaires, ou qui, par une extension de territoire, auraient eu la possibilité d'écraser par la masse de leur population une ville,

que je suppose toujours héroïque, mais dont les défenseurs peu nombreux n'étaient pas immortels.

Les moyens de Lycurgue furent simples : il força les Spartiates à la vertu, en les privant de toutes les occasions du vice; il chercha moins à donner des plaisirs à sa nation qu'à la préserver des maux. Dans ses conceptions politiques, il semble qu'il ait été frappé de cette loi de la nature, que plus les corps recèlent d'éléments divers, plus leur décomposition est prompte.

La Laconie offre, au premier regard, une aristocratie dans la masse entière des Lacédémoniens exerçant le pouvoir sur les ilotes. Sous ce même rapport de l'existence de l'esclavage, toutes les démocraties de la Grèce ne sont qu'une aristocratie; mais ce pouvoir est l'action de la force physique, et non l'effet de la loi. Il faut donc chercher la vraie aristocratie de Lycurgue dans le corps même des Spartiates. Cette aristocratie était dans le sénat. Le pouvoir, concentré dans les mains d'un despote, rend inflexibles, comme les arrêts du destin, ses volontés; mais ce pouvoir illimité, en exaltant son orgueil et ses passions, débilite, au contraire, et trouble sa raison. Si ce pouvoir suprême est confié à des hommes distingués par leur naissance, leur fortune, leur capacité, leur âge, les services rendus au public, alors ces hommes, placés dans une région moyenne, n'éprouvent point les vertiges qu'une trop grande élévation donne à la tête du despote, ne peuvent être, par leur surveillance réciproque, par leur nombre, empoisonnés par la

flatterie. Les avantages de leur position sociale, dès le berceau, assurent en eux une expérience précoce, par l'effet de vastes connaissances, et même par les traditions de famille; voilà l'avantage principal du sénat de Sparte et de tous les corps aristocratiques à vie. L'élection des sénateurs par le peuple devait rendre en lui l'obéissance plus facile, et dans les élus, le patriotisme plus actif. Cette élection était un prix décerné à la vertu. L'âge requis de soixante ans au moins, pour les sénateurs, garantissait la maturité de leurs idées, la modération de leurs passions. Cette composition était en harmonie avec l'idée fondamentale de Lycurgue, *la conservation*. Si le sénat eût pu se composer de jeunes gens, leurs passions bouillantes auraient entraîné aux conquêtes, et compromis sans cesse l'existence de l'état. Les sénateurs, parvenus à cette dignité après une longue pratique de la vertu, ne pouvaient point changer: l'habitude du bien était trop enracinée. L'or de la corruption n'aurait pu les séduire, puisqu'ils n'auraient su qu'en faire. Des jeunes gens peuvent changer leur vertu pour la volupté; ils peuvent se vendre, parce qu'ils auront longtemps à jouir du prix de leur bassesse; mais des vieillards s'aviliraient sans fruit. L'instinct de ce sénat devait donc être, selon le vœu du législateur, le maintien des choses antiques.

Lycurgue, en établissant une hiérarchie, se modela sur ses prédécesseurs. Les plus anciens législateurs de la Grèce, Minos, Thésée, établirent un tel système. Thésée divisa la population en trois corps, les nobles,

les artisans, les laboureurs. Il ne confia qu'aux premiers les fonctions administratives et religieuses. La hiérarchie est tellement essentielle pour l'existence d'un état, qu'Athènes, au temps de ses saturnales politiques, ainsi que les plus fougueuses démocraties de l'antiquité, en reconnaissait une réelle dans la division de la population de l'Attique en citoyens, en métèques ou étrangers domiciliés, et en esclaves, dix fois plus nombreux que le reste de la population.

Le nom de roi, que nous trouvons dans la constitution de Sparte, n'en fait point une monarchie simple. La royauté est, en tout autre lieu, un centre unique; à Sparte deux rois égaux en pouvoir partageaient le trône. Le pouvoir exécutif, qui est le mandataire du pouvoir législatif, a partout une tendance à s'affranchir de cette tutelle. Lycurgue, pour le rendre moins dangereux, maintint son partage entre deux hommes décorés du nom de rois. Ce législateur vit, chez d'autres nations, qu'un seul chef pouvait employer toute son influence à l'extension de ses prérogatives, et finir, lui ou l'un de ses successeurs, par être souverain absolu. Il craignit que des barrières ne pussent toujours résister à la constante action qui en mine les fondements pour les renverser. Une race royale, toujours animée de cet esprit, et n'ayant à lutter que contre des lois passives, et contre des hommes que j'admets habiles et fermes, mais qui disparaissent, semble devoir finir par faire prédominer l'attaque sur la défense. Quelques constitutions modernes offrent la solution de ce

problème : peut-on poser des limites fixes à l'autorité royale? Mais nous devons pardonner à Sparte de n'avoir point prévu tous les effets du temps. Les rois de Sparte devaient s'observer l'un l'autre avec soin, et la jalousie secrète du moins habile aurait pu suffire pour arrêter les projets dangereux de l'autre. Ces rois n'étaient que les généraux de l'armée, les chefs des cérémonies religieuses, et les présidents du sénat. Ils ressemblent ainsi aux consuls de Rome, aux suffètes de Carthage. La différence la plus saillante, en leur faveur, était dans la durée à vie de leurs fonctions, et dans sa transmission héréditaire.

Lycurgue introduisit une forme démocratique dans sa constitution.

Mais avec l'éducation rigoureuse imposée aux Spartiates, avec des mœurs si simples, une obéissance si prompte, Lycurgue ne pouvait point craindre les excès de la démocratie dans les assemblées du peuple. Il avait banni de cette réunion un des principes du trouble, en ne le composant que d'hommes faits. Lycurgue paraît avoir fortement craint, pour toutes les fonctions administratives, l'influence désastreuse de la jeunesse. La pauvreté commune de tous les Spartiates empêchait aussi qu'il n'y eût, dans une telle assemblée, des corrupteurs et des corrompus; mais il fit plus encore pour l'ordre : il préserva l'état de tout danger démocratique en n'offrant aux passions populaires aucune occasion de se développer, et surtout en condamnant au silence les orateurs hypocrites qui, sur des prétextes

spécieux, cherchent à amener le peuple à leurs fins secrètes et ambitieuses en excitant sa fougue naturelle, son orgueil jaloux et ses espérances souvent insensées par leur manque de mesure. Le peuple n'avait que le droit d'approuver ou de rejeter, et sans modification, la proposition faite par le sénat ou par les rois. Un homme, élevé dans les orages des révolutions, et qui connaissait ainsi les moyens puissants et terribles de leurs fauteurs, et la facile incandescence des assemblées démocratiques, suivit en tous points cette disposition de Lycurgue dans le silence imposé à l'assemblée des mandataires du peuple, et dans la seule attribution qui lui fût accordée d'approuver ou de rejeter le projet de loi proposé par l'orateur du prince.

Voilà les principaux rouages de la machine de Lycurgue : ils sont simples et bien combinés. Ses moyens de succès pour leur établissement furent d'abord la sanction religieuse de l'oracle de Delphes ; Lycurgue, en homme de génie, en homme digne émule des plus célèbres fondateurs de nations, jugea que le cœur de l'homme serait une terre aride pour le bien, si la rosée du ciel ne la fécondait. Son institution, par sa durée, semble aussi participer de la nature immuable, dans sa vitalité, de cette cause céleste. Le second moyen fut le partage des terres ; celui-là semblait inspiré par les génies infernaux : il était comme eux puissant et terrible. Toutes les fois qu'on invitera les pauvres à l'exécution d'une loi agraire, ils adopteront toutes les autres mesures qui seront jointes à celle-là, et comme ils sont

les plus nombreux et les plus forts, ils les feront établir. Ce moyen est injuste, puisqu'il dépouille les possédants des droits acquis; désastreux, puisqu'il dissout une société existante, pour courir la chance incertaine de la création d'une nouvelle.

Mais ces formes d'organisation, ces moyens pour les faire adopter, se retrouvent chez d'autres peuples. C'est dans le principe du mouvement de la machine sociale qu'éclate d'une manière originale et énergique le génie de Lycurgue; ce principe est étonnant par sa simplicité et sa force; ce principe ne pouvait être que l'amour du peuple pour son œuvre. Comment l'inspirer, et surtout comment le rendre permanent? Lycurgue réduisit les Spartiates à une seule passion, qui dut nécessairement être forte par l'extinction de toutes les autres : le patriotisme dut seul remplir l'âme d'un Spartiate.

Il le priva de l'amour, en établissant la séparation constante des jeunes hommes et des filles nubiles; en familiarisant les yeux avec les attraits féminins, par le spectacle de la lutte des jouvencelles toutes nues dans le gymnase, par le costume des jeunes Lacédémoniennes qui, sous la robe dorienne, avaient les bras nus depuis les épaules, et dont les tuniques, ouvertes sur chaque côté, laissaient voir leurs cuisses et leurs jambes. Il attiédit ainsi les désirs dans le cœur de l'homme par la satiété des impressions; dans le même but, il priva les femmes de la pudeur et du charme des arts et des lettres, pour les désenchanter.

Il fit plus ; il voulut faire porter à d'autres êtres la tendresse qui était due au sexe féminin, et chaque Spartiate dut choisir parmi les jeunes garçons celui qui devait être l'objet de son affection, de ses soins constants. L'homme joignit ainsi envers la femme l'outrage au dédain.

Lycurgue priva le Spartiate de l'hymen, en dépouillant les foyers domestiques du charme de la cohabitation : le réfectoire de la place publique empêcha les douceurs du banquet conjugal ; il réduisit le mariage à un accouplement furtif ; il sembla même présenter comme une chose honteuse la recherche du plus doux des plaisirs.

Il extirpa du cœur de l'homme le sentiment le plus pur, le plus intime, celui de la pitié, en offrant comme spectacle la flagellation des enfants à l'autel de Diane Orthia, et quelquefois jusqu'à la mort ; en offrant ces combats du gymnase, où les jeunes gens, divisés en deux bandes, se battaient à coups de pieds et de poings, avec les dents et les ongles, et bravaient la douleur jusqu'à la mort. L'humanité frémira en songeant à la cryptie, à cette chasse où les ilotes étaient exterminés comme des bêtes farouches. Si nul document n'affirme qu'elle fut ordonnée par Lycurgue, tout prouve qu'elle fut en germe dans ses institutions et qu'elle devint une nécessité horrible de l'esclavage d'un peuple entier. Il semble que Lycurgue ait voulu, en enveloppant Sparte d'ennemis implacables, priver ses habitants de toute sécurité et les entretenir dans des pensées continuelle-

ment guerrières. C'était, par la même cause, la position de tous les peuples grecs.

Lycurgue priva le Spartiate de la propriété, en la dépouillant de tous ses avantages par la communauté des repas, par la libre disposition par chacun de tous les objets des autres, par l'impossibilité de disposer de sa portion héréditaire.

Il le priva de l'agriculture, en la confiant aux seuls ilotes. Les plaisirs champêtres furent dégradés par l'avilissement des colons.

Il le priva des espérances brillantes de l'ambition, en interdisant les conquêtes; de la gloire, en proscrivant les talents qui consacrent les faits mémorables; du repos, qui semble le premier élément du bonheur de l'homme dans l'état de nature, en remplissant chacun de ses jours de fatigues, en le tenant toujours, par les exercices militaires, dans un état de lassitude position âpre et pénible qui n'offre ni les douceurs de la paix, ni les profits de la victoire.

Lycurgue fit plus encore, il imposa à l'homme le plus grand des sacrifices : il le dépouilla de sa jeunesse. Un Spartiate ne pouvait se marier qu'à l'âge de trente ans; il n'avait droit de présence et de délibération dans l'assemblée du peuple qu'à cet âge. Les courtisanes n'étaient point tolérées à Sparte. Comment les jeunes gens pouvaient-ils donc, avant trente ans, connaître la volupté, la tendresse? comment pouvaient-ils s'unir de cœur à la patrie, qui les privait du droit de voter, la plus importante fonction du citoyen?

Au premier abord tant de privations accumulées semblaient rendre impossible l'œuvre de Lycurgue; cette abstinence presque générale fit au contraire sa force et sa durée. Le trait saillant du génie de Lycurgue est cette pensée, tout entière en lui d'inspiration, car aucun exemple ne pouvait la lui offrir, que l'homme s'attache plus par les sacrifices que par les plaisirs. L'homme aime l'objet pour lequel il a souffert: ainsi le sauvage d'un désert glacé embrasse d'une étreinte indissoluble le séjour affreux de sa naissance; ainsi les rigueurs d'une maîtresse font la durée de sa puissance; ainsi s'expliquent la vertu constante du philosophe et le patriotisme du Spartiate. Il faut, pour recueillir le fruit des peines passées, pour obtenir sa propre estime, celle de ses spectateurs, persévérer dans le même système. Un jour d'oubli dans la carrière de glorieux sacrifices annule tout le passé; l'âme de l'homme semble plus forte pour la douleur que pour la volupté. Observons, pour expliquer la réussite de Lycurgue, que les Spartiates, pour les plaisirs des sentiments voluptueux, des lettres, des arts, du luxe, qui leur étaient interdits, étaient comme les peuples aux différentes latitudes pour les plaisirs d'un sol et d'un climat étrangers. L'ignorance des régions brillantes et favorisées fait supporter sans regrets aux peuples de la zone boréale leurs tristes parages. Si les Spartiates voyaient ailleurs des tableaux de mœurs séduisants, ils étaient dédommagés du sentiment alors présent de leurs privations, par l'orgueil de la domination qu'ils exercèrent longtemps.

Ainsi les Spartiates ont fait les plus grandes choses sans récompense. La plupart des hommes veulent, pour dédommagement à leurs sacrifices, des récompenses publiques ou la gloire dans la postérité, ou au delà de cette vie un avenir délicieux. Rome avait ses couronnes civiques, la pompe de ses triomphes pour les vainqueurs; Odin montrait son palais brillant et ses belles valkéries pour recevoir les braves; Mahomet leur promettait les caresses des voluptueuses houris. Rien de cela pour les Spartiates; trois cents héros se dévouent aux Thermopyles : ils n'ont fait que leur devoir. Ce ne fut que quarante ans après que les ossements du grand Léonidas furent transportés à Sparte, placés dans un tombeau simple, et que les noms de ses trois cents émules furent inscrits sur une colonne. A Sparte point de poëtes, d'historiens, qui éternisent les grandes actions, les grandes vertus ! Quelles espérances avait le plus intrépide, le plus vertueux? Une estime passagère et presque stérile durant sa vie, et après sa mort quelques traditions, que le temps effaçait bientôt de la mémoire.

Les fondateurs des ordres religieux peuvent seuls nous offrir dans leurs codes un esprit semblable d'austérité; mais ils fondaient leurs pratiques rigoureuses sur le sentiment le plus fécond et le plus puissant, la piété. Le cénobite unissait toujours aux soupirs de la douleur les douces pensées de l'espérance; il voyait devant lui les cieux ouverts et ne sentait plus les tourments imposés. L'attachement du Spartiate à sa pénible

et ingrate législation est plus étonnant. Lycurgue réduisit toute l'existence morale du Spartiate à l'obéissance passive aux lois.

L'examen des lois des autres peuples aurait pu faire trouver ces lois, par ses disciples, plus faciles et plus douces, et les dégoûter des leurs : cet examen leur fut interdit. Les lois de Lycurgue, écrites dans un code, auraient paru un ouvrage humain ; elles ne furent point offertes par l'écriture aux yeux : elles furent gravées dans le cœur et en devinrent comme des sentiments innés et indélébiles. Lycurgue semble avoir eu pour but secret, dans toutes ses institutions, de reculer la Laconie aux bornes de l'univers.

Nous avons examiné son système sous le rapport de la difficulté vaincue et de la durée ; c'est son aspect le plus grandiose et le plus imposant. Nous verrons si sous d'autres faces il mérite toute l'admiration que lui ont prodiguée des écrivains moroses et misanthropiques.

Sparte et Athènes nous représentent nettement les deux systèmes de l'aristocratie et de la démocratie. Le sort de l'une et de l'autre dans la guerre du Péloponèse prouve pour la supériorité de gouvernement de Sparte : la fixité dans les plans est le caractère de l'aristocratie. Sparte trouvait le même esprit dans ses alliés naturels, les oligarques des autres villes du Péloponèse ou de la Grèce orientale, et cette fédération avait ainsi des chances manifestes de succès sur les Athéniens. Athènes, au contraire, agit constamment sous l'inspiration du jour, sous celle de l'orateur momentanément

en vogue, et, malgré ses richesses et sa bravoure, elle succomba faute de bon sens.

Athènes, douce et polie, protégea dans ses alliances l'ignorance et la fureur démocratiques. Sparte, illettrée et dure, protégea la politesse et les lettres dans son adoption des classes aristocratiques des autres cités. Les Spartiates suivirent, dans l'établissement de l'aristocratie dans les villes conquises ou rendues par alliance, le grand principe de leur législation, la conservation et l'ordre. Le sage Barthélemy s'explique ainsi sur cette politique constante des Lacédémoniens : « Rien ne fait « peut-être plus d'honneur à Sparte que cet usage. Par « l'abus excessif que le peuple faisait partout de son « autorité, les divisions régnaient dans chaque ville et « les guerres se multipliaient dans la Grèce[1]. » Athènes et Sparte agirent ici, sous le rapport littéraire, toutes les deux en sens contraire de leur goût, mais par l'impulsion du premier moteur, l'intérêt politique.

Cette police laconienne fut goûtée de plusieurs peuples, qui s'allièrent avec Sparte et ne lui demandèrent qu'un chef. C'est l'éloge formel du principe de force et de rectitude de ce gouvernement. Cela est exprimé clairement dans ce passage de Plutarque : « Ces peuples « les nommaient (ces commandants spartiates) réfor- « mateurs et correcteurs des princes, peuples et chefs, « vers lesquels ils étaient çà et là envoyés, et ayant « toujours les yeux sur la ville de Sparte, comme sur « un parfait exemple de police bien ordonnée. »

[1] *Voyage du jeune Anacharsis*, tome IV, p. 284.

Un autre usage des Spartiates prouve la profondeur de pensée de leur législateur; nous pouvons croire qu'il fut ordonné par Lycurgue, puisqu'il est consigné dans le tableau de sa vie par Plutarque. Lorsque, dans le choc de la bataille, ils avaient entièrement rompu les ennemis, qu'ils les voyaient tous débandés en fuite, ils cessaient la poursuite et rentraient dans leur camp. Ce trait de grandeur et de modération est un indice saillant du caractère des Spartiates; les formes graves de leur législation et de leurs mœurs les éloignaient en tous points des démarches hasardeuses et précipitées. Cette magnanimité est aussi honorable que profitable: ils se préservaient ainsi des derniers efforts d'ennemis vaincus qui, n'espérant point de miséricorde, pourraient trouver dans le désespoir des moyens inespérés de victoire; et ils se facilitaient ainsi des succès, en offrant dans la fuite un salut assuré à leurs adversaires.

Un élément nouveau, introduit un siècle et demi après Lycurgue dans sa constitution, en changea la nature, en tendant sans cesse à faire prédominer l'action du peuple. Les cinq éphores, établis comme surveillants des rois et du sénat, furent conséquemment regardés par le peuple comme ses protecteurs immédiats. Dès lors il fut facile de prévoir qu'ils finiraient par être la première puissance de l'état; le peuple était constamment leur auxiliaire dans leur lutte avec les autres corps constitués, et était toujours disposé à donner son adhésion à de nouvelles prérogatives pour eux. Par un penchant naturel et dont les effets sont souvent fu-

nestes, chaque homme, chaque corporation veut sans cesse accroître sa puissance; aussi l'art du législateur est-il moins dans la recherche des moyens d'excitation que dans la répression d'une ambition injuste, que dans le maintien de l'équilibre des différents corps. Moins à Sparte qu'ailleurs, des magistrats populaires étaient nécessaires, puisque les rois, sans trésors, ne pouvaient point corrompre les citoyens, et qu'un sénat en cheveux blancs ne pouvait point songer à la tyrannie. Les magistrats immédiats du peuple semblent pleins, en divers lieux, des passions populaires, et tendre avec fureur à établir le despotisme plébéien. Nous voyons que chez les peuples les plus sages, à Sparte, à Rome, les magistratures plébéiennes ont eu des effets désastreux; elles sont envahissantes par leur nature jalouse et par la facilité pour cette fin, qu'elles trouvent dans l'appui constant et passionné du peuple. Les éphores finirent par recevoir, comme courtisans, les chefs les plus puissants, tels que Lysander, Agésilas; ils se dégradèrent par ce fol orgueil, comme ils dégradèrent les généraux par cette absurde adulation; ils finirent par mettre les rois en jugement etpar les déposer. Le législateur ne saurait donc employer trop d'habileté pour assurer les droits des classes inférieures, et pour empêcher en même temps l'action turbulente et désorganisatrice de la masse plébéienne.

Il est contraire aux idées habituelles de présenter Solon comme l'émule de Lycurgue pour l'établissement d'une aristocratie à Athènes. Ses institutions prouvent

cependant l'identité de l'Athénien et du Spartiate; mais n'ayant point atteint le but proposé, par une faute capitale que nous allons signaler, Solon ne paraît plus qu'un réformateur timide, qui a voulu seulement apporter quelques palliatifs au désordre démocratique. Voici les faits : il divisa les citoyens en trois classes, selon les degrés de leur revenu; dans la quatrième il mit tous les gens de métier et les mercenaires qui ne possédaient rien; il voulut que les emplois de la magistrature fussent exclusivement le lot des premières classes; mais pour accorder une part dans l'administration aux prolétaires, il leur laissa voix aux élections sur la place publique, et leur confia le droit de la révision finale des jugements des tribunaux. Par là il rendit souveraine la masse plébéienne de la cité à l'insu d'elle-même, et à l'insu du législateur. Les grands officiers de l'état, créés par la nomination plébéienne, devinrent, pour obtenir leurs places ou s'y perpétuer, les flatteurs, les corrupteurs du peuple, et ce rôle les dégrada et fut le principe de mort du corps social. Les tribunaux, en apparence supérieurs, furent de fait dans la dépendance du tribunal populaire. Les grandes questions d'ordre et de prospérité publique, longtemps élaborées dans la pensée des hommes supérieurs, eurent pour juges des artisans qui manquaient des connaissances préliminaires pour les comprendre dans tout leur ensemble. C'est ce qui faisait dire par le Scythe Anacharsis à Solon, « qu'il s'émerveillait « qu'aux consultations et délibérations des Grecs les « sages proposaient les matières et les fous décidaient. »

Cependant Solon, homme doux et spirituel, porté par son caractère aux moyens conciliatoires, institua, par une inspiration de génie, une de ces lois qui semblent vouloir réformer la nature dans sa base et faire mieux que le Créateur. La propriété rend lâche, la science indifférent au maniement des affaires vulgaires, cependant les classes des riches et des lettrés, de ces hommes qui sont par intérêt et par goût amis de l'ordre et des lois qui l'instituent, devraient être le solide fondement de l'état dans les moments de crise. Solon voulut leur donner, par une loi, les vertus qui généralement leur manquent au degré convenable, le courage et l'activité. Il établit que dans une sédition tous les citoyens, sous peine d'infamie, devaient s'unir à l'un ou l'autre parti. Il voulut ainsi, par leur union, donner une force prépondérante aux honnêtes gens contre les conspirateurs et leurs adhérents de la tourbe, qui se repaissent de l'idée de la faiblesse des hommes de bien, et fondent sur elle, malgré leur petit nombre, l'espérance de leurs plans criminels.

Dans l'exposition des avantages et des inconvénients de telle ou telle forme de gouvernement on peut se laisser séduire par le coloris du peintre; mais un moyen sûr de trouver la vérité, c'est de juger de ces formes par leur résultat, le destin d'un peuple. Sparte conserva, durant cinq siècles, dans toute la plénitude d'action imprimée par Lycurgue, sa constitution aristocratique. Athènes fut livrée à des révolutions continuelles. Les Syracusains, les Carthaginois aux abois, demandèrent

à Sparte, entraînés par leur admiration, pour seul secours, un de ses généraux, et ils furent sauvés. La Grèce entière lui déféra le commandement dans la guerre contre Xercès. Athènes, livrée aux caprices populaires, ne peut inspirer de confiance, et ne conquiert que par la force. Elle reçoit enfin le joug de sa rivale. Alors Sparte domine la Grèce, et ses généraux Cléarque, Lysander, Agésilas, conçoivent le dessein que réalisa depuis Alexandre, et préparent le succès de ce conquérant en ébranlant, par leurs victoires, le colosse de la Perse.

§ IV.

FÉDÉRATION.

Les sages des temps anciens se sont epuisés de méditations pour offrir à l'homme les principes de la morale et de la politique. De nos jours les Montesquieu, les Condillac, les Beccaria, les Filangieri, dans des écrits pleins de génie, de gravité et de douceur, font entendre les leçons de la sagesse. Cependant, après l'apparition de ces hommes éminents, les nations européennes sont livrées aux tempêtes des révolutions, et ces germes de bonheur, jetés abondamment par leurs mains, sont perdus dans le bouleversement, comme tout ce qui avait végétation et vie a disparu de nos régions, à différentes époques, dans les effroyables cataclysmes qui ont fait de notre sol un immense tombeau. Mais sur la grève nue qui le recouvrait, la puis-

sance féconde de la nature a rappelé toute la parure de la végétation et toutes les merveilles de l'organisation animale. La raison n'aurait-elle pas une action semblable sur lès hommes échappés, pleins d'un désordre moral, aux tempêtes des états? Le globe est parvenu à une assiette fixe après d'épouvantables catastrophes; le genre humain parviendra peut-être de même, après avoir subi les terribles épreuves des révolutions, à un état de civilisation où les causes du bien prédominantes finiront par étouffer les causes du mal. Que les hommes inspirent le mépris, la pitié, la haine ou l'amour, les observateurs animés de ces divers sentiments s'accordent tous sur la nécessité d'une amélioration. Chacun sent qu'il est de son devoir d'apporter le tribut de son expérience pour cette grande fin. Quelque faible que soit ma part, je viens, désirant le bonheur de la postérité comme homme, citoyen et père, je viens aussi offrir à mes semblables, en passant sur cette terre, quelques notes, résultat de ma vie entière.

J'ai montré dans la première partie que les Lyciens, Crétois d'origine, avaient formé, entre les principales villes de leur pays, une ligue fédérative. La Lycie, étrangère à la Grèce, a dû être classée dans les états asiatiques, mais cette forme ingénieuse de gouvernement, nous la retrouvons dans la véritable Grèce. Ce peuple, éminemment fécond en grands exemples de tous genres, ne pouvait manquer de concevoir, pour son propre compte, ce qu'il avait établi sur les rivages de l'Asie. Le conseil des amphictyons remonte

à l'origine de la Grèce : il fut l'ébauche d'un gouvernement fédératif. Les cantons suisses et les États-Unis d'Amérique doivent voir en lui leur type primitif. Le serment des peuples associés montre tout l'esprit de l'union. « Nous jurons de ne jamais renverser les villes « amphictyoniques, de ne jamais détourner soit pen« dant la paix, soit pendant la guerre, les sources néces« saires à leurs besoins. Si quelque puissance ose l'en« treprendre, nous marcherons contre elle et nous dé« truirons ses villes. Si des impies enlèvent les offrandes « du temple d'Apollon, nous jurons d'employer nos « pieds, nos bras, notre voix, toutes nos forces contre « eux et contre leurs complices. »

Le système d'union exprimé dans ce serment est purement défensif sous le rapport politique, et offensif sous le rapport religieux. La piété, le sentiment le plus puissant et le plus permanent, l'emporte évidemment ici sur tous les intérêts humains ; mais ce sentiment, comme toutes les choses fortes, produit les plus grands maux ou les plus grands biens, selon sa direction. On pouvait prévoir que, par les abus, la force amphictyonique serait principalement consacrée au maintien de la superstition ; de plus encore, que la politique s'emparerait du moyen terrible de l'anathème pour détruire des peuples ennemis, pour acquérir, par leurs dépouilles, des auxiliaires, et contraindre des ennemis à l'inertie de l'effroi. Philippe réalisa toutes ces conjectures. Il se fit nommer chef de la ligue amphictyonique, extermina les Phocidiens, distribua leurs villes aux Thébains et

aux Thessaliens, rendit Athènes immobile et muette de terreur, et parut dès lors comme un géant qui, ayant franchi les chaînes de montagnes qui, au midi, le séparaient de la Grèce, avait ses pieds appuyés sur le sol hellénique, et menaçait de l'enceindre partout de ses bras puissants.

Le vice radical de cette fédération fut qu'elle n'offrait dans son ensemble qu'une fraction des tribus helléniques. Composée de douze peuplades du nord de la Grèce, la majeure partie des Hellènes lui fut ainsi étrangère.

Si tous les petits états grecs eussent été liés par un système fédératif, comme les cantons suisses, alors ils auraient pu avoir, comme citoyens, les vertus républicaines, et, comme fédérés, la confiance fraternelle et la sécurité des habitants d'un grand état; mais cette union n'était possible complétement qu'à l'origine de la Grèce. Une longue habitude de haine et de trahisons empêcha depuis ce système, ébauché dans le conseil des amphictyons, de se développer et de s'enraciner. La peur seule réunit quelques moments les Grecs à Salamine et à Platée. Si cette union eût été nationale dès le principe, toutes les dissensions, dans chaque ville et d'état à état, auraient eu un conseil suprême pour juge, et ces horribles discordes intestines, ces brigandages entre cités ennemies, n'auraient point existé ou eussent été bien tempérées. Alors, l'activité politique s'exerçant principalement contre les nations étrangères, la confédération aurait vu s'ouvrir devant elle une large voie de

prospérité et de gloire. Dans le cas de la défense contre une invasion puissante, les chances de succès auraient été bien plus certaines que par une ligue fortuite, incomplète, chancelante, et la Grèce n'aurait pas été à deux doigts de sa ruine dans l'expédition de Xercès. Faute de cette union totale, toute la puissance du corps amphictyonique se borna à la compression de quelques peuplades grecques, et à la présidence des jeux publics de Delphes. Faute de cette union totale, un prince étranger put, par l'intrigue, l'or et la peur, obtenir la présidence et s'en servir pour assujettir la masse entière de la Grèce. Dans le cas contraire, il eût fallu à Philippe trop de trésors et de troupes pour tout acheter ou tout intimider, et l'apparence de l'impossibilité du succès eut préservé la Grèce de la tentative de la conquête. Mais les Grecs, toujours désunis, succombèrent en détail, attaqués par la masse compacte des Macédoniens. La ligue amphictyonique, comme partielle, fut ainsi funeste à la liberté générale de la Grèce, puisqu'elle fut, dans les mains de Philippe, un moyen d'entretenir la division entre les peuples grecs.

Aristagoras sentit en homme habile la nécessité de l'union, pour que l'Ionie, après sa révolte, pût résister à la puissance des Perses. Toutes les villes étaient alors la proie de tyrans, dont toute la sollicitude ne pouvait être que de se défendre de la vengeance des habitants, et qui ne pouvaient songer à former une fédération avec leurs confrères qu'ils craignaient, haïssaient ou méprisaient en les jugeant semblables à eux. L'union des ci-

tés était ainsi rendue impossible, et, bien plus, le zèle guerrier ne pouvait se développer dans des cœurs qui n'avaient point de patrie. Que fait Aristagoras ? il se démet en apparence du pouvoir souverain à Milet, et chasse les tyrans des autres villes de l'Ionie. Ainsi, rendant aux Ioniens une patrie et la liberté, il les unit tous d'un même sentiment, pour affronter l'orage qu'il entendait au loin gronder. Les Ioniens n'eurent qu'une âme et qu'un bras. Cette conduite d'Aristagoras est d'une habileté profonde. La force physique a, dans son développement, des limites étroites et connues ; la force morale ou l'excitation donnée par les passions a des effets qui échappent au calcul par leur promptitude et leur intensité. Le patriotisme, dans les dangers qui menaçaient l'Ionie, se composait de tous les sentiments les plus chers au cœur de l'homme. Aristagoras agissait donc avec une vive sagacité en donnant aux Ioniens, par ce sentiment, un principe de force et d'union.

Nous trouvons, sur un point de la Grèce, la première image d'une forme de gouvernement qui régit l'Europe au moyen âge durant plusieurs siècles. Les Athéniens établirent une sorte de féodalité à Lesbos en s'emparant du territoire de Mitylène, le divisant en portions égales, et percevant la redevance de deux mines par portion. La différence de ce système avec le système féodal des Francs fut que les seigneurs, les Athéniens, ne restèrent pas sans doute sur les lots qui leur furent donnés par la république, et que les cultivateurs ne furent que des fermiers et non des serfs. On ne connaissait encore que

l'esclavage entier de l'homme, et non l'esclavage modifié de la glèbe.

Une autre union fédérative se présente chez les Grecs, chez ce peuple qui, dans un espace borné de sol et de temps, offre des faits plus nombreux et plus intéressants que des nations puissantes en nombre et d'une longue durée. L'origine de la ligue achéenne, comme celle des amphictyons, se perd dans la nuit des temps. Elle fut longtemps bornée à douze villes situées sur la côte septentrionale du Péloponèse. Cette région rocailleuse et aride n'avait ni cette pléthore de population, ni ces trésors qui rendent les peuples ambitieux et entreprenants. Les Achéens vécurent sous leur soleil et dans la paix, comme s'ils eussent été relégués dans une île sans relations avec le reste de l'univers. L'Achaïe est la Suisse des temps anciens. Après l'extinction de la Grèce à la bataille de Chéronée, l'Achaïe vécut de même ignorée; mais le hasard la dota de deux grands hommes, et elle devint une puissance respectable: Aratus l'agrandit des villes les plus importantes du Péloponèse, Corinthe, Ithonie, Argos; Philopœmen l'illustra par des victoires sur les Spartiates, qui retrouvèrent en lui un autre Épaminondas. Mais, par un destin semblable à celui de Thèbes, l'Achaïe cessa presque d'exister à sa mort, et ne tarda pas à se perdre, comme un faible ruisseau, dans le grand fleuve de la puissance romaine; cependant sa renommée avait été telle, qu'elle donna son nom à la Grèce entière, réduite en province romaine.

La ligue achéenne n'eut pour objet que la politique,

et fut différente, sous ce rapport, de la ligue amphictyonique, dont le principal objet était religieux. Les formes de sa constitution sont plus compliquées et plus habiles. Chaque ville de l'union nommait un certain nombre de députés qui se réunissaient en assemblée générale : là ils élisaient un président annuel et dix conseillers du président, nommés *démiurges*. Le président ne pouvait rien proposer à l'assemblée sans le consentement du plus grand nombre des démiurges. L'assemblée générale se réunissait au printemps et à l'automne, et chaque session ne pouvait durer plus de trois jours. Bel exemple pour la brièveté des formes et le laconisme substantiel des discours offert à tous les interminables congrès !

Nous voyons ici un essai de combinaison des trois formes de gouvernement précitées. Le président soit à l'année, soit à vie, fait toujours dans un état les fonctions de monarque. Le conseil des démiurges était le corps aristocratique, non pour la permanence, mais pour la puissance par ses attributions, et pour les capacités, puisque le scrutin offrait en lui l'élite de l'assemblée générale. Enfin, le congrès entier, émané du suffrage de tous les citoyens, était évidemment la représentation de la démocratie. Il en offrait tous les avantages, la chaleur, le mouvement, la vie, sans les excès que nous avons déjà signalés.

Le fruit de l'arbre le plus précieux a son point de maturité auquel il doit tous ses avantages, et en deçà et au delà il pèche par des défauts contraires. Les institu

tions politiques sont, sous ce rapport, semblables aux ouvrages de la nature. La monarchie, comme forme de gouvernement, est bonne ou mauvaise selon telles conditions. Trois pouvoirs se présentent dans l'état, le pouvoir législatif, judiciaire et exécutif: leur réunion constitue dans la même main le despotisme. Le despote est toujours en germe dans le monarque. C'est l'effet de la tendance naturelle de l'homme à agrandir le sentiment du moi en accroissant sa puissance sur les hommes. Il ne s'agit point de déplorer la funeste organisation de l'homme, mais d'en corriger les vices en leur donnant des limites qu'ils ne puissent franchir. Dans cette cumulation des trois modes d'action sociale, il n'y a plus de nation, mais un géant qui porte sa tête dans les cieux, et de ses pieds écrase une foule de pygmées. Nous avons esquissé, dans l'Histoire asiatique, les caractères du despotisme, la folie, la débauche, la cruauté, et le trait universel qui le signale le mieux, qu'il soit militaire ou théocratique, c'est-à-dire l'amour de l'immobilité et du silence. Le sentiment de la peur est habituel chez le despote. Il ne peut se dérober à la pensée que sa puissance est un prestige, et qu'un coup de poignard, une tasse de poison l'assimileront à un paria expirant. Ainsi, par instinct, il ne veut autour de lui que des mouvements prévus et réglés; l'agitation même spontanée pourrait, sans qu'on y eût pensé, devenir révolte. Il craint la puissance de la parole, qui excite les passions, et l'homme le plus habile n'a jamais pu calculer d'une manière certaine leurs effets. Le regard du des-

pote enchaîne dans la stupéfaction comme celui du serpent, et il voit tout par ses agents. Dans cette torpeur, où la nation n'a plus de mouvement vital, elle n'existe plus, ou plutôt elle ne conserve un reste de vie que pour craindre et souffrir.

D'un autre côté, un roi dépouillé de puissance n'est qu'un fantôme ridicule sur le trône, un mannequin que font mouvoir les factions qui règnent sous son nom; il ne peut empêcher le mal et ne peut faire le bien. Son titre de roi est même funeste à l'état, puisqu'il constitue une forme qui n'est qu'une déception, et qu'alors on ne peut apporter le remède au mal. Le vice peut exister dans l'influence d'une fougueuse démagogie ou d'une aristocratie égoïste, ou d'une corporation sacerdotale funeste, et il ne se présente ostensiblement qu'un roi qui semble autoriser de sa sanction des malheurs auxquels il est étranger.

Admettons un roi doué de puissance et de bonté, le sort de la nation se modifie selon la variété des phases de la vie du prince, et de roi en roi selon tous les caprices du hasard. Tout se commence et rien ne se finit, parce que la passion du moment est toujours l'agent du commencement, et que pour atteindre la fin, lorsqu'elle est à une distance séculaire, il faudrait, dans plusieurs princes successifs, la permanence de la même volonté et des mêmes facultés, et ce phénomène ne s'est pas encore offert dans l'histoire.

Nous avons vu les vices de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie; cherchons donc une forme

de gouvernement où tous ces défauts soient écartés, et où toutes leurs qualités spéciales et bonnes soient conservées. Le chimiste neutralise l'action de plusieurs principes malfaisants en les unissant dans de savantes proportions indiquées par l'expérience, et il en résulte un tout bienfaisant. Préservons le prince de la folie de la jeunesse, de l'enivrement de la toute-puissance, de la corruption de la flatterie, pendant la décrépitude de l'âge, de la versatilité jalouse ou bizarre de ses descendants, par l'inspection sévère et respectueuse d'un sénat. Si ce sénat a une existence consacrée par une charte fondamentale, il n'aura point intérêt pour vivre de rendre le peuple stupide comme à Sparte, décimé constamment par la guerre comme à Rome, frivole et débauché comme à Venise; il sera ainsi préservé d'égoïsme, de cruauté et d'une perversité machiavélique. Faisons le peuple juge des affaires politiques et de la répartition des impôts par des mandataires qui, par leur rang social et l'âge, offrent des garanties d'ordre, de patriotisme et de sagesse. Possédant le dépôt précieux de la confiance du peuple, ils pourront, par leur voix, exciter son courage, sa force, sa générosité, et lui inspireront la première des vertus sociales, la soumission à un pouvoir consacré et toujours tutélaire, lorsqu'il n'est point entraîné dans la voie de la violence par la résistance provoquée dans les masses par des tribuns factieux. Ainsi le corps démocratique sera préservé de la folie, de la férocité et de l'ingratitude que nous voyons dans tous les états populaires de la Grèce.

Par une heureuse pondération des pouvoirs, nous conserverons à la monarchie ses qualités principales le secret, la rapidité et la force, et surtout par l'ordre légal de la succession nous rendrons permanents dans l'état le calme et la sécurité. Le sénat, toujours doué du même degré d'âge, de sagesse, et imbu des hautes traditions politiques qui sont pour lui à la fois un bien public et de famille, nous assurera la constance dans les plans, et la fermeté dans l'exécution. L'assemblée démocratique apportera en tribut sa chaleur, son dévouement et sa féconde industrie.

Ce mélange heureux de toutes les formes précitées est le gouvernement représentatif. Il est pour nous le résultat de trente siècles d'épreuves subies par le genre humain et dont l'histoire nous offre les tableaux

Montesquieu voit son origine dans les forêts de la Germanie; nous pouvons lui en donner une plus noble et mieux constatée: nous retrouvons des traits du gouvernement représentatif dans les premiers âges de la Grèce. Égyptus dit à l'assemblée du peuple, convoquée par les prétendants dans l'Odyssée, au chant deuxième: « Depuis que le divin Ulysse a quitté ces rivages, nous « n'avons connu ni conseil, ni délibération. » La monarchie à Ithaque, avant le départ d'Ulysse, s'alliait donc avec les délibérations populaires. L'assemblée ne prenait point sans doute l'initiative sur les objets de l'intérêt public, puisqu'alors le pouvoir royal n'eût été qu'une mission déterminée; mais il est probable qu'elle délibérait sur les sujets présentés par le prince. Tous

ces chefs nombreux que nous voyons aspirer à la main de Pénélope étaient évidemment les éléments d'un corps aristocratique.

Cette caste est spécialement désignée chez les Phéaciens, et ses fonctions supérieures sont positivement désignées. Alcinoüs, au chant huitième, convoque les princes et les chefs des Phéaciens ainsi que le peuple, dans la place publique, pour les déterminer à accorder un vaisseau à Ulysse. Les chefs sont assis sur des siéges réservés. Alcinoüs dit positivement « que douze rois par-« tagent avec lui le gouvernement de l'île. » N'importe le titre, ces chefs, sous la présidence d'Alcinoüs, représentent une chambre de pairs ou les grands vassaux du moyen âge. Ils sont invités, après la délibération, à un festin au palais du roi, et marchent décorés du sceptre comme signe de leur autorité. Nous voyons ici une esquisse de la combinaison du pouvoir royal, aristocratique et démocratique, qui sont les éléments d'un gouvernement représentatif. Il est de la justice de rapporter aux Grecs l'origine de cette inappréciable invention. Il est plus honorable pour nous de la devoir à ces peuples brillants et illustres, plutôt qu'à des sauvages grossiers.

Mais cette Grèce, si féconde en grandes leçons, nous offre encore une forme plus élaborée du gouvernement représentatif. Celle-ci n'est plus même, comme dans Homère, unie à de brillantes fictions qui, en jetant sur elle leur éclat fantastique, semblent altérer l'idée de son existence positive; cependant on sait combien Homère est fidèle dans l'exposition des faits historiques.

Mais les esprits les plus sceptiques ne pourront récuser le témoignage suivant, sur la forme plus perfectionnée d'un gouvernement représentatif en Grèce. C'est Plutarque qui nous le donne dans la vie de Lycurgue, et tous les historiens présentent un tableau semblable. « Lycurgue mit, entre les rois et le peuple, ce conseil « de sénateurs, qui fut comme une forte barrière tenant « les deux extrémités en une égale balance, et donnant « pied ferme et assuré à l'état de la chose publique, parce « que les vingt-huit sénateurs, qui faisaient le corps du « sénat, se rangeaient aucune fois du côté des rois tant « que besoin était pour résister à la témérité populaire, « et au contraire aussi fortifiaient aucune fois la partie « du peuple à l'encontre des rois, pour les garder qu'ils « n'usurpassent une puissance tyrannique. » En effet, si nous considérons que les Spartiates, délibérant sur la place publique, étaient, relativement à la population entière de la Laconie, les élus, les mandataires, les députés de cette population, que le sénat était revêtu des hautes fonctions aristocratiques, que les rois offraient tous les traits d'un pouvoir central et exécutif, nous verrons là avec évidence le type de nos gouvernements représentatifs. On ne peut faire un plus bel éloge des fonctions salutaires de l'aristocratie qu'en montrant, comme Plutarque, l'action sage et puissante du sénat pour maintenir l'harmonie entre deux forces extrêmes et rivales.

Cette Grèce, sous le rapport moral et littéraire, est comme la terre que le soleil de l'équateur enflamme et

féconde sans cesse. Nous y voyons éclore avec promptitude et une exubérance vitale toutes les institutions, tous les arts, tous les systèmes philosophiques. Nous aimons à louer les Grecs pour cette forme savante et heureuse du gouvernement représentatif. Il est plus honorable et plus juste de leur attribuer ce bienfait que de le faire provenir de quelques institutions informes, incohérentes des sauvages de la Germanie.

CHAPITRE IV.

RELATIONS POLITIQUES.

Nous avons considéré, dans le chapitre précédent, l'état comme une famille dans ses foyers, sous l'action des sympathies naturelles, sous celle de la communauté d'intérêts, des règles de convention, et malheureusement aussi, sous l'empire des furies. Ici, nous le considérons sous l'aspect de ses rapports à l'extérieur; ils peuvent se ranger sous les divisions suivantes : colonies, commerce, guerre, alliances, traités.

Ce chapitre est la conséquence des chapitres précédents : ce que nous avons exposé en théorie, nous allons en voir l'effet. Si le globe ne formait qu'un seul empire, la science du législateur serait extrêmement simplifiée : il n'aurait à s'occuper que des règlements intérieurs de la famille; toutes les prévisions de conservation par la puissance militaire, navale, ou financière, pour la colonisation, le commerce, les rapports divers avec des états variés, seraient superflues. Mais la multiplicité des peuples et la diversité prodigieuse qu'ils offrent en tout rendent nécessaires, dans la constitution d'une nation, les réflexions les plus profondes, et c'est dans ses rapports extérieurs que se montrent, de la manière la plus saillante, les perfections ou les vices de son orga-

nisation politique. Dans l'intérieur de l'état, des apparences aimables ou brillantes peuvent déguiser les causes de langueur et de mort qui le minent sourdement, mais à l'extérieur il n'est plus d'illusions : tout son principe de vitalité se montre à nu dans des effets immédiats. L'œil des rivaux et des ennemis est un juge plus sûr pour voir la vérité, que celui du courtisan flatteur ou du citoyen débonnaire, dont la pensée ne s'étend pas souvent au delà de l'horizon. D'ailleurs le juge le plus irréfragable est là pour apprécier tous les degrés de sagesse et de force, c'est l'expérience. Nous allons donc voir les états grecs en action hors de leurs limites, et le corps collectif des citoyens agissant comme un individu : l'œil le plus myope pourra dès lors apprécier les causes dans les effets évidents.

§ I.

COLONIES.

L'organisation des Grecs était vive et forte; ce degré de trempe se lie avec le goût des aventures. Ils manifestèrent, dès les premiers âges historiques de la Grèce, leur penchant aux courses maritimes et à la piraterie. Ainsi de nombreux essaims durent se prêter avec facilité, dans l'exubérance de la ruche centrale, à aller former ailleurs des établissements.

La colonisation fut souvent la suite du bannissement des citoyens dans les discordes civiles. La proscription ne frappait point des individus isolés, mais des masses

entières. Souvent, dans la défaite d'un parti, les vaincus qui, par leurs propres sentiments, et par le souvenir des discordes antérieures, n'espéraient point la clémence, suivaient les conseils de la prudence, se condamnaient à un exil volontaire, et cherchaient sur d'autres bords une nouvelle patrie.

L'égoïsme du citoyen fit une nécessité de ces bannissements en masse. L'importance du rôle politique étant en raison inverse du nombre des citoyens, il fallut, pour plaire à la masse populaire, décimer sans cesse la population par l'exil. Ainsi l'intérêt des survivants ou des demeurants, cause toujours fixe et agissante, s'unit à la rage des passions haineuses pour perpétuer les proscriptions. Il semblait que l'administration publique était un bail dont le profit devait diminuer par l'extension du nombre des actionnaires. C'est dans cette fausse idée que se montre le mieux l'inepte du principe politique des Grecs. Ils ne voyaient pas que, dans la carrière politique, les avantages augmentent dans un rapport encore plus grand que celui de l'accroissement de la population. Alexandre, faisant déborder la population macédonienne sur l'Asie, et la rendant tout entière suzeraine de l'Orient, ne pouvait pas être accusé par ses compatriotes de ne pas entendre les intérêts de son pays. Ce déploiement de puissance et de gloire des Macédoniens était la critique la plus vive et la plus aiguë du système étroit et mesquin des états grecs.

La mutation forcée des esclaves, par la guerre, semblait devenir un exemple pour les citoyens. La Grèce

est comme une mer constamment tourmentée par les vents, couverte de débris, et frappée sans cesse de la foudre.

Les causes les plus contraires à la stabilité et au bonheur se trouvaient chez les Grecs. Leur penchant pour la démocratie empêchait toute concentration en un grand corps de nation ; leur religion n'avait point un but d'union politique, et, favorisant la dissolution, amenait par la volupté à la barbarie, et par suite au malheur public et à la fuite d'un grand nombre de citoyens.

Ainsi, par toutes les causes précitées, les peuples grecs sont presque errants comme les nomades de la Scythie ou de l'Arabie. Thurium[1] est fondé, quatre cent quarante-six ans avant J. C., par des Grecs qui se divisent en dix tribus qui prennent, d'après les nations dont elles sortaient, les noms d'arcadique, achaïque, éléenne, béotienne, amphictyonique, dorique, iade, athénaïque, euboïque et nésiote. La Grèce couvrit ainsi de sa population, par ses colonies, des rivages qui, dans leur ensemble, présentent une surface bien plus considérable que celle de la mère patrie. Toutes les côtes et les îles de l'Asie mineure, la Cyrénaïque, la Sicile, l'Italie méridionale et les nombreux établissements sur la Propontide et le Pont-Euxin, devinrent une extension de l'Hellade. La Gaule, plus reculée encore, vit les vaisseaux phocéens jeter sur ses côtes méridionales les Grecs et les germes des lettres, des arts et du commerce.

Il est deux genres d'invasion : celui par les masses

[1] Diodore de Sicile, liv. XII, § 6.

montre les effets de la matière combinée avec le mouvement; ainsi agirent les hordes scythes, germaniques, scandinaves : c'est l'action brutale de la force; celui par colonie annonce la puissance des lumières.

Les colonies grecques ne purent être fondées que par la supériorité de civilisation des immigrants sur les naturels du pays. Si la civilisation et les arts eussent été alors aux mêmes degrés sur tous les points du globe connu, ces colonies auraient été impossibles, puisque partout la résistance contre les arrivants eût été supérieure, à cause du nombre, aux moyens d'invasion. Mais les Grecs, munis de forces plus grandes par la supériorité des armes, de la tactique, des arts industriels et de l'énergie morale produite par la puissance de l'opinion et le sentiment de l'union civique, l'emportèrent partout sur des masses désordonnées et sans liens sympathiques. Nous devons croire que l'attrait des objets d'industrie offerts par les colons nouveaux, et le charme de jouissances nouvelles que promettait aux naturels l'imitation des étrangers, ont facilité à ces derniers, en nombre de lieux, la fondation d'une paisible colonie; mais cette bienveillance même a pour cause le même principe que nous avons présenté, la supériorité relative des colons sur les indigènes.

Les Grecs ne surent pas lier leurs colonies à la métropole par une administration centrale ou des liens fédératifs. Corinthe, qui fonda deux des plus puissantes, Corcyre et Syracuse, ne conserva point avec elles des relations maternelles et profitables; au contraire elle eut

à supporter, un peu avant la guerre du Péloponèse, une lutte terrible contre les Corcyréens. Ces faits ont pour cause l'ignorance des biens que pouvaient produire à la mère patrie des relations intimes avec sa colonie, ou bien l'indifférence sur ces biens. Cette dernière hypothèse surprendra, cependant elle est vraie. Dans l'état orageux des cités grecques la prévision ne pouvait embrasser un long avenir : il s'agissait quelquefois d'être dans un jour riche ou pauvre, citoyen ou banni, vivant ou mort. Devant des intérêts aussi poignants que pouvaient être les spéculations qui demandaient pour leur accomplissement une longue période? Plus généralement encore la faiblesse de la métropole, résultat du morcellement du sol national, morcellement qui lui-même était le premier effet de la passion pour la démocratie, empêchait la cité génératrice d'exercer assez longtemps la suprématie sur la colonie, pour que cette dernière restât toujours unie à la mère patrie par l'empire des habitudes, du commerce, des relations de famille et des lois imposées.

La discorde semble le génie des Grecs : elle les suivit dans toutes leurs colonies avec sa torche et son poignard. Cyrène fut en proie à bien des divisions et des malheurs, mais le suivant est remarquable par la qualité des auxiliaires qu'eurent les bannis. Ariston et ses adhérents s'étaient emparés du gouvernement de la république de Cyrène. Cette faction, pour s'assurer du pouvoir, « venait d'égorger, et tous à la fois, cinq cents des « plus puissants citoyens de Cyrène, et tout ce qui restait

« de considérable s'était sauvé[1]. » Les bannis, pour se fortifier, incorporent dans leur masse trois mille Messéniens, qui, poursuivis par la haine des Spartiates, venaient d'être chassés par eux de leurs lieux de refuge, Céphalénie et Naupacte. Les trois mille Messéniens unis aux bannis de Cyrène périrent presque tous dans le combat qui fut livré contre les possesseurs de la ville. Ces malheureux devaient gémir de leur rôle dans cette guerre; car dans le secours qu'ils donnaient à des proscrits comme eux, ils n'avaient point l'espérance de recouvrer, en courant les mêmes périls, les champs paternels. Le sort d'une autre troupe des fugitifs messéniens qui, dans cette seconde proscription, échappèrent au fer et à la flamme des Spartiates, fut encore plus étrange et plus déplorable : ils se donnèrent comme satellites à Denis! Rien ne doit surprendre sous le rapport politique dans ces scènes bizarres et discordantes de la Grèce. Voilà des hommes qui s'étaient battus avec le dernier degré de courage pour l'indépendance de leurs foyers et qui s'enrôlent sous un tyran, pour donner des fers aux Syracusains!

Les Grecs, par les variations inhérentes à la démocratie, ne soutinrent pas d'une manière constante leurs colonies. Ainsi Athènes, implorée par ses frères d'Ionie, ne se livra à l'expédition contre Sardes que comme à une aventure guerrière : la politique l'entraîna encore plus que le sentiment maternel d'une métropole pour sa colonie. Athènes n'adhéra aux demandes d'Aristagoras

[1] Diodore de Sicile liv. XIV, § 12.

de Milet que dans le désir secret de dominer en suzeraine les côtes de l'Asie mineure. L'un et l'autre moteur l'abandonnèrent, et elle se désista bientôt d'une entreprise bien conçue.

Cette opinion est contraire à celle de beaucoup d'écrivains, tâchons de la motiver. On lie immédiatement, comme conséquences de l'incendie de Sardes, l'envahissement de la Grèce par le Mède, et l'incendie d'Athènes. Mais les despotes de l'Orient, et en général tous les peuples de cette époque, n'avaient point besoin de prétexte pour une guerre; ils négligeaient même souvent toute déclaration, espérant que la surprise serait un moyen de succès. Les Perses seraient venus de même demander la terre et l'eau aux Grecs, comme ils les avaient naguère demandées aux Scythes et au roi de Macédoine qui ne les avaient point offensés. Le lion n'emploie pas de formalités avec la gazelle pour l'assaillir : sa manière est le droit des gens de la plupart des peuples de cette époque. La fortune croissante des rois perses amenait ces irruptions comme l'excès des neiges sur les monts produit les avalanches. Ainsi Athènes pouvait prévoir l'orage et voulut peut-être le conjurer en donnant l'Ionie indépendante et forte pour rempart à la Grèce d'Europe. L'excès est toujours nuisible dans les choses humaines : le système de guerres préventives bouleverserait perpétuellement l'univers; mais Athènes s'alliait avec droit aux Ioniens, puisqu'ils étaient ses enfants. Avec plus de persévérance dans l'intérêt de sa colonie, elle eût peut-être tenu le théâtre de la guerre

en Orient, et n'aurait pas trois fois couru la chance de la perte de la Grèce.

Les mêmes causes produisirent dans les colonies les mêmes malheurs que dans la mère patrie. Nous voyons dans les colonies grecques de la Thrace, de la Sicile et de l'Asie, la permanence du même système de morcellement du pays ou de l'isolement de chaque ville. Les villes grecques d'Éolie, d'Ionie ou de Carie, fondées par des peuplades ennemies l'une de l'autre, conservaient en Asie les mêmes sentiments de méfiance et d'inimitié. Que ce fait de l'isolement ait existé quelque temps dans l'origine de ces villes, on peut le concevoir; elles durent étudier d'abord leur position et le caractère de leurs voisins. Mais ce qui étonne, c'est qu'après des siècles de malheurs elles n'aient point senti les avantages pour la paix intérieure, et la force contre les agressions du dehors, d'une confédération intime, ou de leur concentration en une monarchie. Thalès proposa inutilement aux Ioniens le premier de ces systèmes. La nécessité les y invitait par les plus rudes leçons; leur faiblesse les livra à tous les conquérants de l'Asie. Par l'égoïsme funeste de la populace qui, une fois souveraine, veut l'être toujours, ou tente sans cesse de le redevenir, ces tribus, pour jouir de cette agitation farouche et désordonnée de la démocratie, toujours voisine de l'esclavage et de la mort, sacrifièrent le repos et la puissance. Les mêmes réflexions s'appliquent aux colonies grecques de la Sicile et de l'Italie méridionale.

Les Grecs d'Europe, divisés en petits états démocra-

tiques, purent exister ainsi longtemps, parce que l'esprit de la démocratie n'est point la conquête, mais le pillage et l'extermination. Après le passage des vainqueurs, les fugitifs pouvaient revenir sur leurs foyers; mais la monarchie agit par une continuelle irradiation du centre à la circonférence, et tend sans cesse à éloigner cette limite. Ainsi les colonies grecques de l'Asie ne pouvaient, dans leur isolement, résister à la masse et à l'action centrale des Perses. Elles n'auraient pu lutter avec quelque apparence de succès que sous le commandement d'un seul chef.

Les méfaits des hommes et des peuples ont lieu dans l'absence des causes suffisantes pour produire le bien. Il faut que la sagesse soit, par les statuts, une nécessité. L'homme et les tribus, dans des positions funestes, c'est-à-dire où le bien n'est pas prescrit, où le mal est possible, se livrent sous cette influence à la méchanceté. L'observation, en nous désabusant des illusions sur la bonté native de l'homme, montre l'urgence, pour sa direction, d'une force étrangère et supérieure aux causes qui donnent des inspirations malfaisantes. Le sage ne croit point l'homme un ange ou un démon, mais l'être le plus flexible à toutes les impressions, et qui est ce que le font les causes agissantes.

§ II.

COMMERCE.

Par ces impressions générales que donne la perspective de l'histoire, nous ne voyons les Grecs que comme

des hommes maniant la lance, la lyre, le compas de l'architecte, le ciseau du sculpteur; les détails de leur industrie et de leur commerce, clairsemés et jetés au hasard, et comme sans dessein, dans quelques auteurs, nous ont échappé par leur isolement et leur insuffisance. Ce n'est que par leur rapprochement avec d'autres peuples, et par l'examen approfondi de toutes les ressources vitales d'une nation, que nous nous enquérons de leur commerce. Il faut y songer; ils ne nous rappelleraient pas eux-mêmes cette partie si importante dans les annales d'autres nations. Le peu de liaison que nous avons vu, dans le paragraphe précédent, entre les métropoles et leurs colonies, fait déjà préjuger que les Grecs n'étaient pas une nation principalement commerçante. Aux premiers temps de leur histoire, le commerce se faisait par échange; Homère l'exprime en plusieurs passages, et notamment en celui-ci (*Iliade.*) Eunée, prince de Lemnos, envoie aux Atrides un grand nombre de vaisseaux chargés de vin; il fait don aux Atrides de mille mesures de ce vin; le reste est acheté par les troupes. Les uns en échange apportent de l'airain ou du fer; les autres donnent des peaux ou des bœufs, d'autres encore des esclaves. L'ignorance de la monnaie prouve l'état sauvage de la Grèce à cette époque.

Dans les premiers temps la piraterie, les guerres d'invasion des Orientaux, et leurs terribles guerres civiles, empêchèrent les Grecs de pouvoir cultiver avec persévérance et progrès les arts industriels, la navi-

gation et le commerce : ils furent constamment inférieurs pour le pilotage et les connaissances maritimes, aux Phéniciens et aux Carthaginois. Les principes de leurs constructions navales nous sont presque entièrement inconnus; mais, par le résultat, nous devons les croire encore, sous ce rapport, très-inférieurs aux nations phéniciennes : ils n'eurent de relations qu'avec les côtes de l'étroit bassin de la Méditerranée ou du Pont-Euxin; ils n'ont fait aucune découverte sur l'Océan. Nous ne pouvons présenter comme telle l'Atlantide, ce serait donner un rêve poétique comme un fait positif.

Diodore cite, dans son histoire, plus de vingt historiens grecs dont les ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous; le stupide Omar en effaça sans doute les dernières traces dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Peut-être quelques-uns offraient des notions sur le commerce des nations helléniques. Ceux que le temps ou la main des barbares a épargnés sont sous ce rapport dans un dénûment surprenant. Quelques indications des objets importés et des lieux originaires sont dans Strabon et quelques orateurs ou poëtes. On croirait difficilement, si l'examen ne dissipait pas le doute, que Pindare seul, par forme de comparaison, et comme au hasard, parle plus explicitement que les historiens grecs de l'abord en Grèce, pour le commerce, des vaisseaux de Phénicie, de cette nation si active et qui ne pouvait négliger la Grèce, puisqu'elle commerçait avec les côtes occidentales de l'Afrique, de l'Espagne, et que quelques écrivains prétendent qu'elle a pénétré jus-

qu'en Amérique. « Je t'envoie cette hymne comme on « envoie de Phénicie des effets dont on attend le prix[1]. »

Mais une cause qui est indiquée dans plusieurs auteurs et notamment dans Plutarque se montra en Grèce l'ennemie du commerce maritime. Il est l'indice d'une active industrie; sa faiblesse annonce la torpeur des manufactures et de l'agriculture : il est donc le plus important aux yeux de l'historien, comme l'expression fidèle de l'activité créatrice et des richesses d'une nation. Nous avons vu la piraterie pratiquée avec honneur aux premiers temps de la Grèce. Il semble que l'opinion l'encouragea de même depuis, ou du moins ne la flétrit pas. Les Grecs, guerriers peu scrupuleux, agissaient en conséquence sur mer comme sur terre. La piraterie dut donc être constamment un sujet de gêne et d'effroi pour le négociant, et rendre ainsi ses opérations languissantes ou même les faire cesser. Le mal fut porté si loin au temps de Cimon, à l'époque de la plus grande prospérité des Grecs, que cet amiral, sur la condamnation prononcée par les amphictyons, prit l'île de Scyros, « *où* « *étaient de toute ancienneté* grands corsaires, qui vivaient « de ce qu'ils écumaient en la mer, de manière qu'à la « fin ils n'épargnèrent pas les marchands mêmes et « les passagers qui abordaient en leurs ports; et après « avoir pillé leurs biens, encore mirent-ils leurs per- « sonnes en prison. » (Plutarque, vie de Cimon.) Le chef athénien détruisit ce repaire de pirates; mais la multiplicité des îles de la mer Égée favorisait leur reproduc-

[1] Pindare, seconde pythique à Hiéron, roi de Syracuse.

tion, en offrant partout des points de guet ou de refuge. Le roman de Daphnis et Chloë nous montre aussi des tableaux de ces corsaires, qui allaient pillant la mer et les côtes pour ravir les biens et faire des esclaves. L'homme étant une marchandise, les pirates avaient alors pour leurs courses spoliatrices un motif qui manque aux peuples navigateurs de l'Europe actuelle. Les faits exposés par Apollonius, Homère, Plutarque, Longus et ceux de la Grèce moderne, montrent, par une série continue, que le penchant à la piraterie est une constante disposition des Grecs. Nous voyons dans les villes citées par les auteurs pour leur commerce l'influence de la position : Corinthe fut par ses deux ports le lien des mers du nord et du sud de la Grèce, et par suite un vaste entrepôt ; Athènes, qui par ses flottes guerrières pouvait purger la mer d'ennemis, vit ses navires marchands aborder au fond du Pont-Euxin et rapporter au Pirée ce qui manquait le plus à l'Attique, les bois de construction et le blé ; Rhodes, par la sagesse de ses lois maritimes, l'emporte sur ces deux villes. La durée de sa puissance navale serait seule un argument en faveur de leur supériorité, si on ne pouvait aussi présenter pour cause accessoire de ce fait la position insulaire de Rhodes, qui la préservait mieux qu'Athènes de la main destructive des conquérants.

§ III.

GUERRE.

La mort est, sur le globe, une loi universelle comme la création, dont elle est une inévitable conséquence; mais la destruction prématurée d'êtres vivants n'est une cruelle nécessité que pour quelques espèces d'animaux: ils détruisent d'autres espèces pour leur pâture ou pour leur défense. L'homme, qui est à la fois omnivore et sociable, semblerait devoir échapper envers ses semblables à toute action destructive; cependant il ne paraît doué par la Providence d'une intelligence supérieure que pour offrir plus abondamment, par une horrible industrie, des victimes au démon de la guerre. La guerre, de quelque nom brillant qu'on la décore, n'est, hors le cas d'une légitime défense, qu'une action de loups et de tigres. Encore est-elle pire chez l'homme que chez ces animaux: la destruction est une nécessité alimentaire pour la bête carnassière; l'homme serait conséquent comme elle dans sa fureur, s'il était anthropophage. Étrange situation, qu'il faille concevoir dans l'homme un acte horrible, pour le rendre moins absurde dans sa folie belliqueuse! La guerre prouve seule que l'homme est encore bien loin du terme de la civilisation, puisque dans l'état actuel il est plus à plaindre encore qu'au début des sociétés, lorsque, se contentant pour son bonheur du repos, des instincts de famille et

des fruits spontanés de la terre, il ne connaissait ni la peur, ni la haine, ni le meurtre de son semblable.

Par la longue impression de ce tableau des fureurs guerrières que présente l'histoire, l'homme sensible se sent entraîné à passer de la pitié au mépris. Dans quelle abjection serait le genre humain aux yeux d'un génie des mondes supérieurs transporté sur notre planète! N'est-il point à croire qu'il trouverait d'autres espèces plus dignes d'intérêt que nous, par des mœurs mieux ordonnées?

Voudrait-on excuser la guerre comme une carrière nécessaire à l'activité de l'homme? Mais l'immensité des pays déserts à coloniser ou à doter d'une population suffisante pour obtenir du sein de la terre le plus abondant produit annuel, mais l'immensité de la science offrent des voies infinies à la plus bouillante ardeur! et le terme est à une distance incalculable, et l'imagination la plus audacieuse ne peut l'entrevoir! Voilà de nobles et vraiment glorieuses conquêtes offertes au genre humain.

La guerre d'agression porte en elle, pour le bonheur de l'humanité, un principe de faiblesse dans le sentiment de son injustice, qu'une lueur de raison fait encore sentir aux hommes les plus enivrés des passions haineuses et ambitieuses qui les poussent à l'attaque; tandis que, par le sentiment de l'équité naturelle, qui veut le respect des droits d'autrui, la guerre défensive offre, par l'indignation, les moyens les plus puissants de succès. Alors les qualités belliqueuses qui se déploient, fondées sur une justice que le plus simple con-

çoit, obtiennent à la fois les applaudissements de la foule et l'estime des sages. Le sacrifice du guerrier pour la défense de sa patrie est l'acte le plus noble et le plus éclatant de l'énergie humaine. Il est le digne objet des chants du poëte et des accents véhéments et honorables de l'orateur.

L'histoire entière prouve que dans la lutte des peuples la justice est le meilleur auxiliaire, et qu'elle peut compenser, par un accroissement sans bornes d'énergie, la faiblesse numérique, territoriale et financière. Sans ce ressort, dont les degrés de force échappent au calcul, l'observateur pourrait présager le moment précis de la conquête du monde; le peuple le plus nombreux, attaquant successivement les autres peuples et ne mettant de l'art qu'à prévenir leur alliance, devrait l'emporter sur tous, comme le poids le plus fort dans un bassin de la balance enlève l'autre bassin. Mais pour l'honneur de l'humanité et l'indépendance des nations, le sentiment de la justice dans le petit nombre est non-seulement un moyen de salut, mais presque toujours de triomphe.

L'ambition, pour s'excuser, veut quelquefois présenter la guerre comme une mesure préventive, inspirée par la prudence. Ces raisonnements sont faux: si un peuple voisin devient plus puissant par des circonstances favorables, il y a à la fois impéritie et injustice de l'attaquer dans cet apogée de prospérité. Le temps amènera des événements, des modifications qui l'affaibliront et dissiperont la crainte. Pourquoi prendre l'initiative du for-

fait politique? Attendez son agression comme l'Hercule appuyé sur sa massue : elle sera pour vous le plus heureux présage du résultat. Implorez alors les dieux vengeurs, et disposez-vous à entonner le pæan de la victoire. L'adoption d'un système préventif serait une déclaration de guerre à tous les peuples prospérants, même au bout de l'univers.

Nous ignorons les fins de la Providence sur l'homme; mais nous ne pouvons regarder, sans blasphémer, l'état social présent comme devant être indéfiniment stationnaire, puisque la guerre est un de ses éléments actuels. Ce serait admettre comme les effets de la sagesse divine, tous les actes sanglants de l'injustice et de la fureur. La guerre d'agression est évidemment le triomphe des passions haineuses et ambitieuses sur la raison, mais le perfectionnement est le noble privilége que le Créateur a donné à l'homme. Nous devons penser que la raison humaine, se développant de génération en génération par l'observation et l'expérience, doit finir par prédominer sur les passions cupides et dévorantes qui ressemblent aux appétits brutaux de l'animal et placent l'homme à son rampant niveau.

Les Grecs montrèrent dès l'origine des temps leurs penchants belliqueux : l'expédition des Argonautes, la prise de Troie sont des faits brillants dès l'adolescence de la nation. La même vivacité d'organisation qui devait un jour en faire les créateurs des lettres et des arts les disposait dans les temps sauvages aux entreprises de piraterie et de conquête. Homère exprime d'une manière sail

lante, au chant III de l'Iliade, l'aptitude des Grecs pour la guerre. Les deux armées sont en présence : les Troyens s'avancent avec des cris perçants; mais les Grecs, ne respirant que fureur et brûlants dans leur sein de se prêter un appui mutuel, approchent en silence. Ce silence caractérise la discipline, par laquelle le courage est soumis à la pensée régulatrice du général. La sympathie nationale qu'ils éprouvent est encore un présage de succès. Une armée est ainsi un corps composé de milliers de bras régis par une seule tête. Les cris bruyants des Troyens montrent l'oubli de l'ordre et des chefs.

La supériorité constante des Grecs sur les Asiatiques, dans la guerre, les rehausse sans cesse à nos yeux : nous ne voyons que les faits de Colchos, de Troie, de Marathon, des Thermopyles, de Platée, de Mycale, de l'Eurymédon, de la Muraille blanche.

Eschyle, guerrier renommé, est une bonne autorité pour montrer les causes de la supériorité militaire des Grecs sur les Asiatiques. Dans sa tragédie des *Perses* il nous les présente comme fait la Bible et l'histoire entière des Parthes, leurs successeurs, habiles à tirer de l'arc, à dresser des chevaux; c'est le degré de valeur d'hommes efféminés, qui n'osent voir leur ennemi de près, et se ménagent, dans la vitesse de leur coursier, un moyen d'entretenir toujours un espace protecteur entre eux et leurs adversaires. Les personnages du chœur disent : « Les Grecs combattent de pied ferme avec la lance et le « bouclier. » On voit dans ces armes, dans cette attitude, la fermeté du courage, la formation de la phalange, les

évolutions de la stratégie et les germes des journées du Granique, d'Issus et d'Arbelles. Les peuples chez qui l'infanterie est le principal corps ont toujours, dans l'histoire, la dernière victoire sur ceux qui se confient principalement à la cavalerie, dont les succès peuvent être rapides et brillants, mais manquent de durée.

Néanmoins dans la lutte des Hellènes avec les peuples européens cette invincibilité disparaît. Les corps d'aventuriers de la Campanie et des côtes voisines de l'Italie furent sans cesse redoutables aux Siciliens. Diodore nous présente le fait suivant, qui est très-remarquable. Denis l'ancien envoya au secours des Spartiates, attaqués par Épaminondas et tous les alliés de Thèbes, deux mille mercenaires gaulois et espagnols. Les Péloponésiens, pour les éprouver, les employèrent à toutes sortes d'attaques et de combats contre les Béotiens, et partout ces étrangers les battirent. Cependant Thèbes était alors la première puissance de la Grèce, par la longue habitude des exercices militaires de sa population, par l'exaltation des succès récents de Leuctres et de l'assaut victorieux de la fortification de l'isthme de Corinthe, et surtout par la présence d'Épaminondas. Depuis, les Grecs furent domptés par Philippe, Antipater, Antigone, et subjugués entièrement par les Romains. Nous voyons donc leur longue collision avec les Orientaux efféminés et inhabiles leur donner un éclat guerrier qu'ils doivent en partie à la faveur de la Fortune, qui leur offait, dans les Perses et les Égyptiens, des adversaires pygmées dont les vainqueurs paraissaient des géants.

Les Grecs, si intéressants dans leurs jeux publics et dans les arts des muses, conservèrent toujours dans la guerre la barbarie des temps sauvages; elle prit même un nouveau degré d'intensité par la rage de la rivalité entre ces petites républiques. L'extermination de la cité ennemie était le plus souvent la conséquence de la victoire. Ainsi furent détruites Platée, Mycène, Thespie, Thèbes, Messène et vingt autres villes. Ceux de leurs habitants qui ne sont point ensevelis dans le vaste tombeau de leurs pénates endurent les fers de l'esclavage ou la misère de l'exil. Ainsi une seule victoire des Crotoniates sur les Sybarites, quatre cent quarante-six ans avant J. C., eut pour résultat l'anéantissement de Sybaris, d'une ville que Diodore nous présente comme la plus belle de l'Italie et peuplée de trois cent mille habitants. Les sauvages de l'Amérique sont plus humains que ces Grecs, puisque souvent ils reçoivent les captifs au nombre des membres de la tribu. Devons-nous nous étonner que dans l'appréhension de ces dures extrémités les Grecs se défendissent avec tant d'acharnement!

Il en était des démêlés de ces républiques grecques comme des griefs entre les familles arabes ou corses: l'outrage souffert excitait à l'outrage, le sang versé à l'effusion du sang. Les torts s'amoncelaient. La haine accrue de la jalousie portait l'homme à un état d'exaspération qui empêchait en lui l'action de la raison. Que pouvaient alors devenir la bonne foi et la clémence? Des mots sans effet, de vains rêves, une dérision envers le faible.

La peur seule explique cette cruauté implacable contre des ennemis. La peur éteint toute pitié, l'empêche même de naître, remplit l'homme d'un égoïsme hideux, et lui montre l'existence de ses semblables comme incompatible avec la sienne. C'est parce qu'il craint encore ceux qu'il a vaincus, que le sauvage les extermine. Le puissant instinct de conservation demande leur mort. Les raffinements du supplice, les festins de la chair des victimes sont encore une conséquence de la peur qu'a éprouvée le vainqueur. Les Grecs des premiers âges étaient, presque sous tous les rapports politiques, comme les Canadiens. Homère nous montre l'existence de l'anthropophagie dans les coutumes des Cyclopes et des Lestrigons. Les Grecs perfectionnèrent depuis les lettres et les arts, mais, par l'effet du morcellement du sol et de leurs institutions politiques, ils conservèrent dans leurs guerres le même degré d'atrocité.

Il n'est qu'un seul sentiment qui puisse neutraliser la peur, qui puisse en triompher, c'est la piété : ce noble aliment de l'âme lui donne de l'énergie contre le danger, contre la mort, et pouvait seul, dans la position politique des Grecs, leur faciliter la clémence envers des vaincus.

Remarquons ici, pour l'honneur de la civilisation, que l'homme perd cette cruauté en raison de la puissance des sociétés qu'il forme avec ses semblables. Le sauvage, trop faible avec ses frères, égorge ses ennemis qu'il ne pourrait conserver sans exposer sa vie. Les peuples pasteurs, plus nombreux et mieux concentrés, font de leurs cap-

tifs des esclaves : ces malheureux conservent ainsi la vie, et leurs travaux tournent au bénéfice de la communauté. Les peuples agriculteurs, plus puissants encore, n'ayant point ainsi besoin, pour leur conservation, de tuer ou d'enchaîner leurs vaincus, en font des alliés. Ainsi nous voyons les hommes prendre des sentiments plus généreux selon que les sociétés dont ils font partie sont plus puissantes, ce qui est presque synonyme d'éclairées et de bien gouvernées. Quelle chose fait plus la critique de l'état sauvage et l'éloge de la civilisation? Cependant des déclamateurs nous vanteront cet état de guerre continuelle et de peur féroce du sauvage, et déprécieront la civilisation, qui donne la paix et de généreux sentiments.

Les cruautés des Grecs étaient souvent réfléchies, et par conséquent plus odieuses. Ce n'est pas dans la fureur de la victoire que les habitants de Scione sont voués à la mort par les Athéniens : leur condamnation est prononcée loin du bruit des armes, sur la place publique d'Athènes. Ils égorgèrent de même la population entière de l'île de Mélos. « De sorte qu'il n'y resta « personne pour ensevelir les morts, » dit Gylippe, sur la tribune de la place publique à Syracuse, accusant les Athéniens de cruauté et obtenant, pour représailles, l'extermination des captifs de l'armée de Nicias. Le peuple entier de Mitylène fut condamné de même à mort dans la place publique à Athènes. Les Athéniens se rétractèrent, pressés par la honte et les remords. Il fallut des circonstances favorables pour que la trirème

qui portait la grâce arrivât peu d'instants après celle qui portait la sentence fatale. Cependant, dans cet acte de clémence, plus de mille Mityléniens furent sacrifiés. Les Athéniens exercèrent une vengeance prolongée contre Egine. Après la proscription générale des Éginètes, ils poursuivirent encore ces malheureux dans leur refuge à Thirrée, en Laconie, et Nicias détruisit leur nouvelle patrie. Les Athéniens, et c'est Xénophon, leur compatriote, qui nous en instruit dans son histoire, résolurent en pleine assemblée, dans la guerre du Péloponèse, de couper le poing aux prisonniers qu'ils feraient, pour qu'ils ne pussent plus combattre contre eux. Ces exemples de barbarie nous sont donnés par le peuple le plus célèbre par les arts et les talents : que devaient donc faire les autres ?

Les Corcyréens, après leur victoire sur les Corinthiens dans la guerre corinthiaque, égorgèrent tous leurs prisonniers. Cette atrocité n'est point commise dans la fureur du combat, mais après et de sang-froid, comme le font les hordes féroces des Iroquois et des Esquimaux. Pour ressentir toute l'horreur due à cette action, il faut se rappeler que Corcyre était une colonie de Corinthe, et qu'ainsi les vainqueurs devinrent des parricides. Lysander, après la victoire d'Egos Potamos, fit égorger, comme des animaux à la boucherie, trois mille prisonniers athéniens. Cependant dans les guerres périlleuses de Sparte avec la Messénie les Athéniens étaient allés deux fois au secours des Spartiates. Quelle reconnaissance de démons ! Les hordes

de Gengis et de Timour-Lenk, dans leurs invasions, ont détruit des cités, mais les vaincus étaient des étrangers pour les Tartares, et les tribus grecques exterminées étaient unies à leurs bourreaux par tous les liens de la parenté. La fureur de leurs guerres nous explique pourquoi les Grecs ont mieux peint leur enfer que leur élysée.

Ainsi le morcellement extrême du sol, lorsqu'il n'est point neutralisé par un puissant lien fédératif, rend les tribus humaines antipathiques, et leur coexistence impossible. Ainsi la démocratie ou la prédominance des passions sur la raison attise sans cesse le feu de la haine. Nous devons ajouter à ces causes pour expliquer la perfidie et la violence des guerres des Grecs, l'usage général de la confiscation et de l'esclavage. La cupidité était ainsi un nouvel excitant pour les agresseurs.

La cruauté, par l'action contagieuse de l'exemple, devenait aussi le caractère des femmes. Hérodote nous en offre un trait effrayant, qui tranche parmi tant de barbaries dont fourmille l'histoire grecque. Phérétime, secondée par les Perses, reprend Barcé, ville révoltée dans la Cyrénaïque : « Aussitôt elle fit mettre en croix « les plus coupables des Barcéens, et, ayant fait couper « le sein à leurs femmes, elle en fit border le mur. » Il semble que Phérétime devait surtout épargner dans ces femmes un des traits caractéristiques de son sexe.

La guerre était si terrible dans ces temps anciens, que la nation vaincue tout entière était victime. Hérodote

nous dit que les Perses prirent les grandes îles de Chio, de Lesbos, dans la guerre qui suivit la révolte d'Aristagoras, en enveloppant les habitants comme dans un filet. Les soldats perses se tenaient par la main, et, étendant leur ligne depuis la partie de la mer qui regardait le nord, jusqu'à la côte du sud, ils parcouraient ainsi l'île entière, et, se resserrant par la marche jusqu'au rivage opposé, ils ne pouvaient ainsi perdre un seul habitant. Cette manière de prendre les hommes suppose à la fois l'immense supériorité des assaillants, et la profonde terreur des attaqués. Toute une tribu insulaire était enlacée dans les rets de fer du conquérant. Aucun autre fait ne peut nous donner une idée aussi complète du pouvoir subversif de la guerre. Le lendemain la nation était captive, les temples et les villes incendiés, les champs ravagés, et le soleil éclairait une nouvelle terre, peuplée de nouveaux habitants.

Le morcellement de la Grèce rendait les états si petits, qu'une victoire suffisait pour amener l'ennemi dans la capitale, et pour anéantir la tribu. Les Grecs, ainsi sans cesse menacés de la destruction ou de l'esclavage, furent saisis par le sentiment, de cette position terrible. La justice, l'honneur, la foi, la probité, la clémence disparurent devant la nécessité terrible de vaincre, d'exterminer, de s'agrandir pour ne point être banni, esclave ou tué. Ce patriotisme, ayant pour principe la peur et l'orgueil, devait participer de leur nature et se montrer implacable. Les historiens témoins de

ce patriotisme ne purent être bons juges des moyens de salut qu'ils employaient, puisqu'ils étaient intéressés à ces excès, puisque les profits étaient communs.

De cette position politique s'ensuivit l'usage qu'avaient les anciens Grecs de porter continuellement des armes. Thucydide fait l'aveu remarquable que, même de son temps, les habitants de la Locride, de l'Étolie, de l'Acarnanie ou des versants méridionaux du Pinde, se pillaient les uns les autres; ne sont-ce pas là les mœurs des bédouins? Partout, au dehors et au dedans, la trahison. Certes cette liberté démocratique était bien périlleuse: c'était l'épée suspendue sur la tête de Damoclès, moins les douceurs passagères du trône.

L'histoire militaire de la Grèce peut se diviser en quatre grandes périodes. La première est formée des deux guerres de Thèbes, des mutations à main armée des peuplades errantes, et des expéditions en Colchide et à Troie. Les premières guerres intestines nous offrent la Grèce sous l'aspect des hordes de la Tartarie ou des tribus guerrières des bords du Saint-Laurent ou des Cordillères du Chili. Mais l'esprit d'association, le sentiment de nation, se décèlent déjà dans les deux entreprises lointaines. La victoire cessa d'être fratricide, et le butin, un vol fait à la famille. Dès lors il exista une nation hellénique, et pour elle un monde et un avenir; et ce fut principalement la poésie, qui, d'abord religieuse, puis héroïque, prépara et consacra ces grandes créations. La seconde période

se compose des invasions de Darius et de Xercès, ou, plus justement, de la lutte de l'Asie entière contre la Grèce. Les grands événements de ces guerres gigantesques fécondèrent toutes les âmes des plus nobles passions, enfantèrent tous les prodiges des arts. C'est cette période qui excite encore, plus de vingt siècles après, l'enthousiasme des âmes fières et sensibles, qui n'apprécient la vie que par la liberté et la gloire. Son éclat éblouit les yeux, et empêche presque de voir les nuages ternes qui couvrent les tableaux postérieurs de l'histoire. Mais la triste réalité, par sa permanence, dissipe à la longue ces illusions brillantes. La troisième période, ou la série des guerres civiles des Grecs, les fit descendre au-dessous des esclaves qu'ils avaient vaincus. La quatrième ne présente les Grecs que comme les auxiliaires et les stipendiés des Macédoniens. Il n'y avait plus de Grèce.

§ IV.

RECRUTEMENT DE LA POPULATION.

La discorde, comme une hydre à mille têtes, dévorait les habitants des cités grecques. La guerre les décimait sans cesse par la pique de l'hoplite, la flèche du peltaste ou les liens du marchand d'esclaves. Par ces fléaux la cité était menacée de n'avoir pour hôtes que les oiseaux carnassiers et les quadrupèdes sauvages qui se nourrissent de cadavres, et qui devaient se multiplier sur ce sol désolé. Il fallut bien songer à des expédients

pour repeupler et pallier les effets d'un système vicieux de religion et de politique. Il se présenta trois moyens, qui furent pratiqués.

1° L'émancipation des esclaves. La guerre ou la piraterie avaient privé ces hommes des caractères de l'humanité, et les avaient ravalés au rang des brutes. Les maîtres, descendus, par leurs divisions politiques ou leurs défaites, à leur niveau, se les associaient comme des pairs. Les principales villes grecques, Athènes, Sparte, Syracuse, dans lesquelles l'ambition ou la haine sacrifiaient un plus grand nombre de victimes, donnèrent fréquemment cet exemple. La source de ces nouveaux citoyens était inépuisable : elle se trouvait sur tous les champs de bataille, sur toutes les côtes inhospitalières où la tempête jetait des navigateurs, sur tous les marchés de l'Europe, de l'Asie et des rivages de l'Afrique, où, dans cette période, les hommes se vendaient comme du bétail.

Sparte se recruta ainsi souvent chez les ilotes. Il est trop vrai que la servitude dégrade l'homme par les habitudes de la peur, de la bassesse et de la haine. Dès lors ces citoyens nouveaux n'apportaient à l'état que des âmes peu propres à la civilisation. Il devait même exister entre les nouveaux et les anciens citoyens, d'une part un ressentiment de vengeance, de l'autre un esprit de méfiance. Les Spartiates l'éprouvaient tant, qu'ils ne crurent point pouvoir se fier aux deux mille ilotes qu'ils avaient en un jour affranchis pendant la guerre du Péloponèse. Cette émancipation fut suivie de la des-

truction de ces ilotes. Sparte craignait de devenir une nouvelle Hélos. Ainsi l'incorporation civique des esclaves suspendit sans cesse la marche de la civilisation en Grèce, la rendit stationnaire, et quelquefois rétrograde.

2° L'adoption des étrangers. Athènes, à la fin de la guerre du Péloponèse, donna le droit de bourgeoisie à tous les étrangers de toute condition qui se trouvèrent dans la ville et qui voulurent prendre les armes. Ces étrangers, qui renonçaient ainsi à leur patrie, ne pouvaient être que d'une classe vile ou dégradés par une condition mercenaire : ils n'apportèrent donc au corps social ni talents, ni vertus. Ils contribuèrent, par la fusion de leurs penchants vicieux dans l'âme de la nation, à entretenir dans les états de la Grèce cet esprit de brigandage et de meurtres qui se manifesta sans cesse. Nous trouvons dans ces modes de recrutement l'explication de ces armées renaissantes après le carnage, de ces forums remplis après les proscriptions. Tout concourait alors à rendre la Grèce semblable à un bois rempli de bêtes féroces qui se déchirent les unes les autres. Cette agrégation de matières impures au corps social devait y produire la corruption.

Comment pouvait être intime et fort le lien fédéral de ces hôtes nouveaux avec les anciens citoyens? Heureuse la cité, s'ils n'apportaient dans son sein que de l'indifférence! Ces vagabonds enrôlés étaient partout les alliés naturels de la populace, et contribuaient au maintien ou au rétablissement de la démocratie. Les classes

possédantes et lettrées étaient ainsi sans cesse victimes de cette mesure impolitique, puisqu'elle augmentait le nombre de ceux qui, par jalousie, se faisaient leurs ennemis. La guerre était de la sorte plus funeste en Grèce que dans les pays où l'armée ne se recrute que dans la population nationale.

3° Une manière plus large et plus abondante de recruter était de transporter la population entière d'une ville prise dans la capitale du vainqueur. Gélon, après avoir pris les villes de Camarina, de Géla et de Zancle, en transporte les habitants à Syracuse. Denis l'ancien, contraint de même tous les citoyens de Léontium à se rendre à Syracuse, pour être agrégés à la population. Plus tard il y transporte tous les habitants de la ville de Caulonie, près du fleuve Himère, et puis tous ceux d'Hippone. Deux fois, dans les moments de détresse, il affranchit tous les esclaves pour en faire des soldats. La guerre et les discordes civiles faisant toujours de Syracuse un gouffre dévorant, Timoléon, qui expulsa Denis le jeune, fit publier que Syracuse offrait dans son sein des maisons, et à la campagne un territoire à tous ceux qui voudraient en devenir citoyens, et l'on vit arriver quarante mille Grecs à Syracuse et dix mille dans Argyre, la ville la plus importante de la Sicile après Syracuse. Ces villes semblent être l'emplacement d'un camp de bédouins, que d'année en année occupent des tribus différentes. Les ennemis introduits comme citoyens dans la cité victorieuse pouvaient-ils oublier tout à coup la haine qu'ils ressentaient la veille

pour elle. Dans l'espérance d'un changement qui pouvait les affranchir de cette adoption forcée, de cette protection imposée, sous peine de mort, et qui pouvait leur rendre leur première patrie, leur seule patrie, celle des tombeaux de leurs pères et des berceaux de leurs enfants, ne devaient-ils pas attiser la discorde et pousser aux catastrophes? Nous pouvons voir dans cette aversion pour les choses, et cette haine pour les indigènes, bien naturelle chez ces étrangers, que l'on contraint d'être citoyens nouveaux d'une ville ennemie, une cause secrète de ces révolutions fréquentes, de ces chutes inopinées des états grecs. Dans le plus grand nombre d'occasions les historiens nous exposent ces catastrophes sans nous en révéler les moteurs.

Les Grecs suivaient, pour la création ou le renouvellement de la population de leurs colonies, le même système que pour leur métropole. Les Athéniens envoyèrent à Amphipolis, en Thrace, quatre cent soixante-quatre ans avant J. C., un ramas de dix mille hommes composé de citoyens et d'étrangers. C'est surtout pour les colonies que ce système d'adoption civique sur des masses est vicieux. Quelle pouvait être l'affection de ces étrangers pour une patrie lointaine qu'ils pouvaient ne pas connaître ou n'avoir vue que quelques jours? Cette composition des colons expliquerait le peu de sympathie morale et d'union politique de nombre de colonies grecques pour leur métropole.

Par l'effet de cette incorporation d'étrangers le sentiment de nationalité ne fut point profond chez les

Grecs, et les trahisons fréquentes le prouvent. Le patriotisme de ces nouveaux venus ne pouvait être, dans le danger, que l'instinct de conservation. Le citoyen nouveau pouvait se battre avec fureur, parce qu'il s'agissait de sauver sa vie, celle de sa femme, de ses enfants ou, du moins, leur liberté; la défense était héroïque parce que la victoire était sans pitié; mais ces nouveaux citoyens ne pouvaient point profondément aimer une patrie dont ils n'avaient point sucé le lait, et qui ne leur offrait point des souvenirs antiques de famille. Aussi, dans la sécurité, se livraient-ils à toutes les variations de leur esprit amateur des nouveautés. On voit, en effet, chez les Grecs, beaucoup plus de traîtres que chez les peuples de l'histoire moderne. Nous trouvons, dans Hérodote et Diodore, que les auxiliaires grecs de Xercès montaient à deux cent mille hommes. Le Thessalien Ephialtès guida le corps perse qui par les détours du mont OEta prit Léonidas à dos, et ouvrit ainsi la Grèce aux barbares. Les monarques persans n'eurent, après Thémistocle et Cimon, que l'embarras de choisir parmi les traîtres qui s'offraient à eux. Philippe proclamait la cupidité et la perfidie des Grecs: il dut autant à son or qu'au fer de ses soldats l'asservissement de la Grèce.

Ces affiliations, qui semblaient avoir pour but de réparer les maux de la guerre, furent, au contraire, le moyen d'en perpétuer les fureurs. Tous ces soldats spontanément éclos dans les états grecs, comme jadis les guerriers provenus des dents du dragon de Cad-

mus, se dévoraient de même les uns les autres. Ces boucheries d'hommes ressemblaient, en Grèce, à des combats de gladiateurs; elles furent sans grand résultat de concentration ou de conquête, Elles entretinrent au plus haut degré d'énergie et presque constamment les passions ambitieuses de tribuns corrompus et corrupteurs et les passions haineuses dans la foule. Elles empêchèrent les progrès de la civilisation, en jetant sans cesse des hordes sauvages dans la société. L'injustice, l'ingratitude, la violence qui siégeaient ainsi sur la place publique, dégoûtèrent quelquefois de la patrie les principaux citoyens, et leur indifférence ou leur retraite la plaça souvent, par les agitations politiques, dans la position d'un vaisseau sans gouvernail battu par la tempête.

Le degré de la population est la mesure la plus certaine de la bonté de l'administration et de la prospérité d'un état. Les moyens extrêmes que nous venons d'indiquer et qu'employaient les Grecs pour réparer les vides opérés dans la population de la cité prouvent les vices de leur constitution politique. Un fait aussi irrécusable et réprobateur établit la conviction plus que les raisonnements; c'est l'évidence acquise par perception et qui frappe ainsi plus vivement que celle qui s'introduit lentement dans l'esprit par un long examen. Les Grecs, qui devinrent habiles dans la guerre, dans l'intrigue, dans les lettres et dans les arts, dans tout ce qui est expansion, restèrent dans un état d'enfance pour les choses métaphysiques, qui remontent aux principes

des actions de l'homme, et qui doivent être les sources des institutions politiques. Ils connurent le jeu des passions et non la nature de l'homme, dans son ensemble. Ils ne surent point mettre l'unité dans l'état, c'est-à-dire, le constituer de manière à ce que chaque classe fût nécessaire par ses qualités particulières et ses fonctions spéciales au grand tout, pour y entretenir l'harmonie et la force; ils ne surent point assurer les droits de la propriété, de la naissance et du talent contre la cupidité, la jalousie et l'ignorance plébéienne; ils ne surent point assurer aux prolétaires la justice et une facile et régulière ascension selon le mérite dans le système social, contre l'orgueil exclusif du patriciat; ils ne surent point établir une force coërcitive et suffisante pour réprimer les attentats de l'ambition et de la violence contre l'ordre; en un mot, ils ne surent pas comprendre que la société ne peut être qu'un système hiérarchique dans lequel toutes les parties sont liées et nécessaires, comme celles d'un édifice, comme les gradins successifs d'une montagne. Ils voulurent que l'état fût nivelé comme un lac; mais alors ils s'exposaient à voir, dans les rafales, la vase remonter sans cesse à la surface. Ils ne surent pas comprendre que les éléments du bonheur de l'homme sont l'ordre, l'espérance et l'amour.

§ V.

DU DROIT DES GENS.

La guerre amènerait inévitablement la destruction du genre humain, si par un reste de raison l'homme n'avait

établi quelques règles dans cette folie féroce, pour en modérer les effets dévastateurs. Ces règles, nommées « le droit des gens » sont le code qui régit ou devrait régir les nations ; c'est une trace d'ordre et d'humanité dans la tempête des passions et l'inflexibilité sanguinaire de la victoire ; c'est une sorte de transaction entre la raison et les passions cupides et haineuses.

Nous pouvons, sous le rapport logique, considérer ces règles comme produites par ce principe si fécond des actions humaines, l'analogie. Dans une nation la loi reconnaît à chaque citoyen un droit de propriété et d'indépendance personnelle ; de même les états sur le globe sont considérés comme des individus nantis par le Créateur du droit de propriété et d'indépendance. Il est malheureux que l'analogie ne soit pas poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Ainsi, comme la loi prononce dans un état sur les débats des citoyens, comme la force générale protége le faible contre un puissant agresseur qui tente de l'opprimer, de même pour l'ensemble des nations le code du droit des gens devrait statuer sur leurs différends, et la masse fédérative protéger contre un superbe assaillant un peuple paisible. Nous devons espérer que ces idées se réaliseront lors de la maturité encore éloignée de la raison humaine.

Dans le passé, nous voyons bien la politique, dans l'acte paisible du raisonnement, reconnaître, par justice ou crainte, la théorie du droit des gens, mais nous la voyons aussi dans l'exaltation de l'ambition ou de la vengeance ne lui faire que de légères concessions ou la

dédaigner entièrement et la fouler aux pieds. Le despotisme chez les Asiatiques devait nécessairement vicier la morale, puisqu'il montrait sans cesse dans les actions du despote que la force faisait le droit, ou y suppléait. Aussi, à l'imitation du chef, il y a émulation de fourberie et de trahison entre les satrapes et les principaux officiers asiatiques. La qualité de parent, d'ami, de suppliant n'était point un obstacle pour ces forfaits, où nous voyons souvent la bassesse l'emporter sur l'atrocité. La religion était sans frein, la politique du gouvernement n'était que la théorie de la scélératesse; les courtisans des grands divinisaient les fureurs de leurs patrons; le crime ne pouvait donc trouver d'arrêt que dans l'impuissance ou l'inutilité. Il lui manquait en Asie d'être soumis à ce tribunal puissant et incorruptible, qui dispense de nos jours la louange ou le blâme sur les rois et les grands, et qui contient ainsi ceux qui semblent supérieurs aux lois et inaccessibles à toute répression : l'opinion publique.

Les Grecs se trouvèrent dans la même position que les Asiatiques, livrés à des tyrans ou au despotisme plus insensé encore de la populace, sans religion répressive, sans capitale centrale, où s'élaborât une opinion publique qui fût active et forte, sans relations avec les étrangers, qu'ils repoussaient insolemment de leur dédain, et dont ainsi ils ne pouvaient encourir les jugements régulateurs. Ils se livrèrent, par le manque de tous ces freins, à une violation fréquente du droit des gens. Thucydide surtout raconte avec une naïveté cynique

tous ces méfaits : la simplicité des formes de sa narration prouve combien ces actions étaient familières aux Grecs.

Les exemples de perfidie et de guet-apens sont donnés par les peuples les plus célèbres de la Grèce. Le Spartiate Sphodriadès veut s'emparer en pleine paix du port d'Athènes ; l'exemple de Phebidas, prenant ainsi la citadelle de Thèbes, la Cadmée, semblait bon à suivre. Comment trouver la bonne foi politique chez des peuples parmi lesquels un des premiers hommes de la nation la plus puissante, le Spartiate Lysander, avouait comme règle de conduite que l'on pouvait se jouer des hommes avec des serments, comme on amuse les enfants avec des osselets. Un des traits les plus horribles est le guet-apens des Lacédémoniens envers les Platéens, rapporté par Thucydide, liv. III, parce que les formes employées de la justice n'y sont qu'une amère dérision: ce simulacre est dans l'envoi des cinq juges. Les deux cents malheureux Platéens, qui s'étaient rendus sur la foi qu'ils avaient dans la générosité des Spartiates, sont égorgés de sang-froid, après une question d'une atroce ironie, et sur laquelle ils ne pouvaient répondre sans se déclarer coupables ou sans être convaincus du plus évident mensonge. Elle était conçue ainsi : « Dans le cours de la « guerre avez-vous rendu quelque service aux Lacédémo- « niens et aux alliés? » Le contraire était patent : la condamnation était ainsi prononcée avant la réponse ou le silence des malheureux qui s'étaient rendus. Denis l'ancien, contre la foi des traités, permet envers les Carthaginois résidant à Syracuse, et sans déclaration préalable de

guerre, le pillage de leurs biens et des outrages personnels; il se montre à la fois félon envers ces étrangers et cruel envers les Grecs. Ne livrait-il pas ceux de ses compatriotes que le commerce ou d'autres causes avaient attirés en Afrique, au courroux des Carthaginois ? La raison est l'intérêt de l'avenir, la passion est l'intérêt du moment. Les Grecs, dans leur fougue, ne consultaient pour leurs actions que cette dernière. Que pouvaient donc reprocher en trahison ces Grecs aux barbares, pour lesquels ils témoignent, on ne sait pourquoi, un si profond mépris ?

Dans les brusques révolutions des états grecs nous avons déjà observé un rapport de l'état politique de ces cités avec celui des cités barbaresques; nous pourrions trouver la même identité dans leur mépris semblable du droit des gens. Les envoyés de Xercès à Athènes et à Sparte furent mis à mort; une sédition s'étant déclarée à Héraclée, dans la Trachinie, les Spartiates y envoyèrent Héripidas pour l'apaiser : il fait assembler les habitants dans la place publique, environnée de ses soldats, se fait nommer les coupables, et ils sont mis à mort au nombre de cinq cents. Tous les dénoncés étaient-ils criminels ? l'étaient-ils au même degré ? la voix d'un ennemi, d'un calomniateur, ne fit-elle pas pour un nombre le crime ? Voilà exactement la justice militaire du Caire, de Tunis et de Maroc. Comment les Grecs, prodigues dans leurs discordes intestines du sang de leurs citoyens, auraient-ils ménagé celui des étrangers ?

La propriété, la liberté, la vie n'avaient aucune ga-

rantie dans les états de la Grèce, même en pleine paix. Hiéron, sans motifs indiqués par Diodore, enlève ou chasse tous les habitants de Naxus et de Catane, et les remplace par dix mille étrangers. Nous voyons évidemment dans ces guerres que les états grecs agissaient entre eux comme des hordes de bédouins, qui dans leurs agressions n'ont ni foi, ni loi. Les Éginètes, peu après l'expulsion des Pisistratides, devenus alliés des Béotiens, attaquent les Athéniens sans déclaration de guerre; Aristagoras, chef des Milésiens, après la défaite des Ioniens par les Perses, va attaquer une ville des Thraces, pour y former un établissement, et meurt; Alexandre lui-même attaqua la Perse sans déclaration de guerre, et ce fait lui est reproché dans une lettre conservée que lui écrivit Darius. Des exemples semblables, nous pourrions abondamment en recueillir; ils seraient trop honteux pour l'humanité et fatigants par leur nombre. Il faut le dire, la morale politique des Grecs n'est que le code du brigandage.

Les Grecs, qui dissertèrent si verbeusement sur tous les sujets de la politique et de la morale, ne purent ignorer les droits de l'humanité et de la civilisation, mais ils ne les pratiquèrent que bien rarement. Les Grecs étaient des brigands qui dans l'occasion défendaient bien leur caverne. Leurs luttes glorieuses contre les Perses, l'euphonie de leur langage, les formes heureuses qu'ils inventèrent pour les lettres et les arts, nous les font aimer. Ils viennent dans l'histoire entre les Asiatiques, condamnés à l'esclavage, et les Romains, dévoués long-

temps à la férocité et à l'ignorance. Les Grecs, par cet entourage, ressortent d'une manière brillante; mais dans ces trahisons, ces pillages, ces égorgements, ces tyrannies inopinées, où les scrupules et les résistances sont noyés dans le sang, l'homme de bonne foi ne peut trouver aucune trace de morale. Otez le prestige des noms harmonieux et du beau ciel de la Grèce, et transportez ces scènes chez les sauvages de la Tartarie : elles vous paraîtront d'accord avec ces affreux climats et leurs féroces habitants.

Les causes qui empêchèrent en Grèce l'établissement du droit des gens furent les mêmes que celles qui firent leurs discordes civiles, c'est-à-dire le morcellement du sol, la démocratie et le manque d'un pouvoir fédéral dans une ville désignée. Si la Grèce se fût donné une capitale, elle eût acquis par là une opinion publique, le fruit le plus précieux d'une cité centrale, et que seule elle peut produire. L'opinion publique ne peut naître dans cet amalgame de petits états incohérents; elle ne peut avoir d'existence et de force qu'en s'élaborant dans un foyer principal, d'où elle s'étend par irradiation, comme les rayons d'un foyer de chaleur et de lumière. Cette opinion publique peut seule être le frein des hommes qui par leur puissance politique échappent à l'action des lois et à celle de leur propre raison. L'opinion publique, que les tyrans et les traîtres ne peuvent ni faire taire, ni corrompre, devient ainsi le plus solide appui du droit des gens.

Une nouvelle cause de l'état stationnaire de la civili-

sation fut dans l'isolement de la Grèce. Quelques historiens grecs étudièrent les peuples étrangers, mais l'immense foule des Grecs n'eut aucune relation avec eux. Leur orgueil repoussait l'idée de les imiter dans le bien; sans cela ils auraient entendu le blâme des peuples sages sur leurs superstitions et leurs excès politiques; ils auraient étudié des institutions qui, par imitation, leur eussent servi à réformer les leurs.

Mais nous devons rendre justice à leur franchise: les Grecs ne déguisèrent pas l'atrocité de leurs principes. Ainsi leur politique fut cynique et non machiavélique. Thucydide nous en offre, entre cent autres exemples, un exemple éclatant dans ce dialogue remarquable entre les Athéniens assaillants et les Méliens assaillis, et qui rappelle, par le ton et le résultat, le dialogue du loup et de l'agneau dans la fable. La politique des Grecs y est réduite à sa plus simple expression. Les Athéniens avouent nettement que dans les débats des peuples on ne discute les droits de la justice que lorsque la force coactive est égale entre les deux parties, mais que ceux qui ont l'avantage du côté de la puissance exigent tout ce qu'elle les met en état de faire. Les états modernes agissent bien de même, mais parent leurs entreprises iniques d'un long verbiage roulant sur des idées d'intervention officieuse, de traités, de balance politique. Ce verbiage est néanmoins un hommage à la raison, à l'opinion publique, et vaut mieux que la franchise scélérate des Grecs.

Les Grecs foulèrent surtout aux pieds le droit des

gens dans l'exercice de l'esclavage. Le droit de la victoire ne peut être fondé que sur le droit de conservation. L'homme ou le peuple qui, dans une attaque injuste, tue son ennemi, a usé de ce droit imprescriptible de conservation; mais ce droit se termine à la cessation du danger. Ce danger peut cesser sans la mort de l'assaillant, par son affaiblissement, sa dispersion; ainsi la mort n'est point la conséquence terrible et inévitable du droit de conservation; mais l'homme, prolongeant sa fureur et sa cruauté après la sécurité de la victoire, a poussé l'abus de la force jusqu'à dépouiller l'ennemi des caractères de l'humanité, et en a fait une brute sous le nom d'esclave. L'égoïsme, dans ses calculs atroces, peut conserver une lueur de raison, et alors, pour éviter la honte du crime, il se couvre du masque de l'hypocrisie. Ainsi l'on a présenté l'esclavage du vaincu comme un acte de clémence du vainqueur. Ce sophisme ne peut tromper. Si le vaincu cesse d'être dangereux, sa destruction n'est plus une horrible nécessité, et vous n'avez donc alors plus de droit à sa vie; vous en avez moins encore à sa liberté, car en l'enchaînant vous placez un ennemi permanent près de votre sein, et compromettez ainsi sans cesse votre conservation. Vous attentez donc vous-même à ce droit de conservation que la nature nous a donné. Vous êtes en opposition avec votre première et victorieuse résistance à son attaque.

Si l'esclavage est une conséquence du droit de la victoire, l'anthropophagie peut, avec la même justice, en dériver, et je ne trouve pas plus absurde le sauvage qui

dévore son captif, que l'homme civilisé qui enchaîne le sien et le convertit en bête de somme.

Tout attentat à la liberté civile de l'homme, sous tel nom qu'on le présente, esclave, serf, paria, est un crime contre l'humanité, un fratricide, une atroce impiété, puisqu'on détruit en lui une des grandes lois de la Providence; je dirai plus, c'est l'avilissement de l'espèce entière, car l'esclave se venge tous les jours, en remplissant sans cesse, par sa présence, son maître du poison de l'orgueil, et en lui facilitant tous les écarts de la sensualité, qui en font un pourceau ou une bête féroce, qui finit par ne trouver de la volupté que dans le spectacle de la douleur.

Fonder l'esclavage sur son utilité matérielle, c'est ne voir qu'un côté de la question. Cette utilité est sans cesse liée à la propagation des vices et des crimes dans le maître, soit individu, soit peuple, et aux plus prochains et terribles dangers : l'expérience entière de l'histoire le prouve. Un peuple nouveau surgit tout à coup à Tyr, par l'extermination entière de ceux qui, la veille, étaient ses maîtres. Les cités guerrières de Sparte et de Rome n'éprouvèrent jamais de plus grands périls que par la révolte de leurs esclaves. Nous pourrions appuyer notre idée du danger de l'esclavage par de nouveaux exemples éclos récemment ou près d'éclore, mais cette exposition donnerait peut-être une conviction trop terrible et trop poignante. Par cette situation forcée et criminelle on perd d'abord les premiers biens de la vie, la sécurité, la paix. C'est bâtir l'édifice

de son bonheur près du cratère qui doit vomir la lave brûlante.

L'homme, par ses sublimes fonctions du sacerdoce universel, est l'anneau intermédiaire entre l'ange et la brute. Voilà le titre indélébile de sa noblesse. Le barbare insensé qui dégrade son semblable détruit donc cette sublime échelle hiérarchique établie par le Créateur; il altère l'harmonie universelle; il croit en vain s'élever à un rang divin par cette puissance monstrueuse; il croit aller de son front toucher les étoiles, et, nouveau Nabuchodonosor, il rampe, par sa dégradation, sur les boues de la terre.

L'esclavage est le dernier excès de l'orgueil et de l'égoïsme de l'homme; sous ce rapport, il mérite l'étude approfondie de l'observateur. Il est une des choses qui prouvent le plus l'existence distincte de deux moteurs dans l'homme, la raison et la passion. La brute, livrée à ses appétits, a encore, dans son instinct indélébile, un régulateur; mais l'homme, dans qui l'orgueil et la fureur extrêmes étouffent la raison, n'a plus d'arrêt dans ses dépravations, et descend évidemment au-dessous des bêtes. La raison est le moyen de la civilisation, le moyen unique; la passion est aveugle, absurde, hideusement exclusive dans son exaltation, et elle va alors en sens contraire du moteur de perfectionnement que nous venons d'énoncer. Les législateurs doivent bien employer les passions comme agents, mais tout est perdu si elles prédominent sur la raison. Tel fut l'état de la Grèce, de ce théâtre des passions. Là, les biens les plus inhérents

à l'homme, les plus chers, la liberté civile, l'indépendance politique, furent annexés à des maux affreux: ils furent contraints, par la peur des esclaves, à des massacres réguliers de ces malheureux. La criptie des Lacédémoniens, ou la chasse aux ilotes, est l'acte le plus effroyable que l'on puisse trouver dans les annales du genre humain; elle prouve bien évidemment que les Spartiates ne croyaient pas à un droit d'esclavage, et elle est la plus forte réfutation des raisonnements absurdes des jurisconsultes qui veulent donner une origine légale à l'esclavage.

Quels hideux sophismes la bassesse n'a-t-elle pas employés pour flatter la puissance et assoupir en elle les remords!

Des écrivains ont fondé l'esclavage sur des préceptes religieux. Mais les religions sembleraient ainsi émanées de l'enfer plutôt que descendues du ciel. L'homme a abusé de tout, mais principalement du nom sacré de Dieu. C'est au génie du mal que, dans tous les siècles, des fous furieux ont sacrifié.

L'esclavage est un outrage à la Divinité, qui, donnant à tous les hommes un père commun, les a déclarés ainsi tous frères. Le maître renie donc cette origine, et méconnaît la voix de Dieu; sous ce point de vue l'esclavage est un sacrilége.

D'autres fondent l'esclavage sur la diversité des espèces d'hommes; alors l'une d'elles, se regardant par la force, par les lumières, comme la première, pourrait par analogie traiter les autres espèces comme le genre

humain entier traite les bêtes. Mais si les différences qu'on voit dans les diverses races d'hommes s'évanouissent devant l'ensemble des choses qui constituent leur identité, que devient alors ce motif? Il n'est plus, et il ne reste que les vices pour justifier l'esclavage.

Tous les hommes adorent Dieu ; tous ont les mêmes droits aux bienfaits qu'il destina dès l'origine à la race humaine, la liberté, la lumière du jour, l'air et les fruits de la terre. Jusqu'à ce que les maîtres ne soient plus soumis aux mêmes besoins et s'affranchissent de la mort, le philosophe reconnaîtra en eux l'égal de ses esclaves. L'esclavage, réduit à sa plus simple expression, n'est donc que l'acte injuste de la force, et l'effet peut changer le lendemain avec le déplacement de la cause. Si cette mutation amène d'affreux malheurs, qui les aura fait naître? les esclaves qui brisent leurs fers, ou les maîtres qui d'abord les avaient forgés?

Le plus grand vice de l'esclavage chez les Grecs fut la facilité qu'il donna à l'existence de ces constitutions démocratiques qui entretinrent constamment dans la Grèce une turbulente et sanglante anarchie. Le peuple, ayant commis des esclaves aux travaux des champs et des ateliers, put siéger en masse à la place publique. Les malheurs des cités furent une expiation de l'outrage fait à l'humanité dans l'esclavage ; le mal pesa ainsi sur ses auteurs.

Il est donc constant que la liberté s'appuyait dans la Grèce sur l'extrême servitude. Dès lors comment des écrivains qui se proclament philanthropes exaltent-ils

ces gouvernements, qui n'étaient que le désordre et la violence organisés, et qui, avant de produire l'infortune des citoyens, dépouillaient des droits de l'humanité une population décuple d'esclaves, comme à Athènes, et peut-être dans une proportion plus forte à Sparte, si nous considérons la Messénie comme une seconde Hélos. Cette contradiction dans Rousseau est une des plus saillantes et des plus funestes de celles qu'offrent ses écrits. Si un petit nombre doit être riche et puissant aux dépens du grand nombre, le système féodal valait encore mieux que la liberté grecque, puisqu'il n'y avait point les châtiments imposés partout aux esclaves pour les contenir dans la terreur, ni la décimation de la criptie à Sparte.

Les modernes entendent mieux les institutions sociales et savent mieux combiner la liberté du citoyen avec la raison et la dignité de l'espèce humaine. Cette liberté antique, qui avait besoin des bras de milliers d'esclaves pour pourvoir aux premiers besoins de la vie, semble un privilége de fainéantise. L'abus a sa source dans la fausse interprétation de ce mot liberté, qui, comme nous l'avons prouvé ailleurs, est absurde en politique. Il faut dire l'indépendance civile et politique : l'une est fondée sur la loi, l'autre sur la force de l'état; hors de cela il n'y a que chimères et prétentions désorganisatrices. Les citoyens mêmes de ces républiques étaient soumis, dans la discipline militaire, à un asservissement plus rigoureux que celui de l'esclavage, puisqu'il pouvait aller jusqu'à la privation de la vie : Rome

en offre plusieurs exemples, même sur des hommes d'un rang supérieur.

Il résulte donc de tous les faits, que les Grecs n'eurent que des notions incomplètes de la théorie du droit des gens, et que même ils ne les pratiquèrent pas toujours. Or l'observation du droit des gens et l'extension de cette loi salutaire sont les signes les plus certains, et nous devons dire les seuls signes des progrès de la raison humaine. Le respect du droit des gens circonscrit seul les maux de la guerre dans un cercle qui se resserre d'autant plus que ce code de conservation et d'humanité s'étend davantage. Les lettres et les arts préparent les vertus et la raison par l'adoucissement des mœurs; mais ces dons du ciel se lient quelquefois à leur apparition avec des malheurs effrayants, comme le prouve l'histoire de la Grèce et celle d'autres régions. Ainsi, malgré l'éclat littéraire des Grecs, ils restèrent vicieux et féroces. La civilisation fut donc stationnaire chez eux et dans un état bien moins avancé que celui où nous la voyons chez d'autres nations qui n'ont pas l'éclat littéraire des Grecs.

Nous pouvons déduire de toutes les observations précédentes, que le genre humain ne parviendra à l'apogée de la civilisation qu'en ne formant qu'une famille sous un seul chef, ou, ce qui est plus possible, par une fédération générale, sous la direction d'un pouvoir médiateur et régulateur. Alors s'éteindront toutes ces haines rivales de peuple à peuple; alors le carnage ne paraîtra plus la loi de notre espèce; alors d'un point

central et vénéré rayonneront sur tout le globe les lettres, les arts, la sagesse, la philanthropie, la prospérité; alors le code du droit des gens se confondra avec le code civil de la famille universelle, et alors seulement il sera suivi, puisqu'une puissance invariable et suffisante sera préposée pour le faire respecter. Cette union universelle paraît la seule fin de l'homme et de la civilisation; adorons la divine providence et espérons pour nos arrière-enfants.

§ VI.

ALLIANCES.

Dans tous les corps organisés les derniers effets vitaux se ressentent toujours des causes premières. Ainsi le morcellement de la Grèce et ses fougueuses et stupides démocraties nous montrent leurs funestes influences, même dans les alliances, pacte d'amitié qui semblerait devoir amener la paix et le bonheur et qui, par les vices de la constitution primitive, recelait des germes empoisonnés.

La guerre médique, par son caractère sublime et ses vastes résultats, agrandit à nos yeux la confédération victorieuse des Hellènes, et nous voyons en elle la Grèce entière; mais cette union générale n'est qu'une illusion qu'il est pénible de voir s'évanouir. La haine pour des rivaux semble même le lien de la confédération plus que le patriotisme. Hérodote dit formellement « que les « Phocidiens n'embrassèrent la cause de la Grèce que

« par haine contre les Thessaliens, qui s'étaient rangés « sous la bannière des Perses, » et il ajoute que « si les « Thessaliens avaient embrassé les intérêts des Grecs, « les Phocidiens se seraient déclarés pour Xercès. » Les Locriens, les Doriens, les Béotiens, suivirent comme alliés les barbares. Plusieurs villes du Péloponèse, et notamment Argos, se séparèrent de la cause de la patrie, et, selon l'assertion positive d'Hérodote, ce fut par attachement pour les Mèdes. Il dit aussi que « ce fut par « haine pour les Spartiates. » Syracuse ne voulut point secourir la Grèce. Corcyre, joignant la duplicité à l'indifférence, promit son appui et fit rester son escadre de soixante vaisseaux sur les côtes de la Messénie, pour aller, après l'événement, offrir son service au vainqueur. La Crète dédaigna les prières des Grecs. Les insulaires des Cyclades fournirent leurs soldats et leurs vaisseaux aux barbares. Si donc dans les circonstances où la Grèce était menacée d'anéantissement nous voyons tant de défections et de trahisons à main armée, devons-nous beaucoup nous étonner d'observer que plus tard, lorsque ces motifs puissants de concentration n'existaient plus, les Grecs ne formèrent de même entre eux que des alliances incertaines, passagères, souvent violées, que la sympathie nationale n'exista point pour eux, et qu'ils ne se rallièrent partiellement que sous l'inspiration des divinités du Tartare?

La Grèce ne pouvait être divisée en petits états sans que chacun d'eux ne conçût l'idée d'asservir la cité voisine, dont il voyait la fumée. Mais les cités neutres

étaient jalouses de tout accroissement; dès lors elles se liguaient contre la cité prépondérante. Ainsi tous les petits états grecs se rangèrent sous l'étendard de Lacédémone contre Athènes, dans la guerre du Péloponèse, parce que la ville de Thésée, qui avait rempli le premier rôle dans la guerre médique, en avait recueilli les fruits en croissant en gloire et en puissance; puis ils s'unirent aux Athéniens pour briser le joug imposé par Sparte victorieuse. Dans l'espérance de donner une rivale voisine à Athènes, les Lacédémoniens, oubliant la trahison des Thébains dans la guerre médique, entreprirent de rendre à Thèbes son ancienne suprématie sur les autres villes de la Béotie. Ils les réduisirent en effet sous le joug de Thèbes, et bientôt, conduits par Épaminondas, les Thébains mirent Sparte dans le plus grand danger qu'elle eût jamais couru. Les autres états grecs embrassèrent la cause des Thébains contre Sparte et Athènes, que si longtemps ils avaient regardées comme les capitales de la Grèce. Bientôt quelques-uns se joignent à Philippe contre les soldats de l'Attique et de la Béotie. La politique des états grecs n'était ainsi que l'intérêt et la passion du moment. Nous ne pouvons voir dans leurs alliances ni plan constant, ni justice. Tour à tour ils s'unissent à des états avec lesquels ils avaient été longtemps ennemis implacables et combattent d'anciens alliés; la cité la plus puissante est immédiatement l'objet de la jalousie, de la haine des autres, et sa ruine est le but d'une ligue.

L'équité n'est point consultée dans ces alliances, car

nous voyons les criminels d'un état à l'instant soutenus par d'autres états. Citer tous les exemples, ce serait dérouler la plus grande partie de l'histoire de la Grèce; nous n'en présenterons qu'un. La seconde guerre corinthiaque fut suscitée par le fait suivant : En 394 avant J. C., des ambitieux, pour parvenir au pouvoir à Corinthe, suscitent une émeute durant les jeux scéniques, égorgent de leurs mains cent vingt citoyens, et en chassent cinq cents. Les Lacédémoniens veulent comprimer le désordre. Les Athéniens et les Béotiens, par antipathie pour les Spartiates, et dans le dessein énoncé par Diodore de se rendre maîtres de Corinthe, se font les alliés des assassins. Cette révolution de Corinthe excite, dans les alentours de cette ville, entre les peuples nommés, une guerre qui dure huit ans. Voilà des peuples qui ont un gouvernement régulier, des dieux qu'ils reconnaissent ennemis de la trahison et du crime, et qui s'unissent à des brigands !

Mais ils font pire encore puisque cette union n'était que simulée, et que leur véritable but est de s'emparer du gîte et des biens de ces spoliateurs : il y a plus de foi dans les hordes des bédouins. Ces actions, quoique sur le sol classique des lettres et des arts, sont des actions de sauvages qui ne se livrent qu'à leurs passions sans consulter la raison.

Le sang-froid avec lequel les historiens des Grecs nous racontent ces turpitudes et ces horreurs montre qu'ils y sont accoutumés par la fréquence. Les compilateurs vulgaires imitent cette manière dans leur servile

narration, et la foule, qui ne sait qu'adopter des jugements tout faits, ne voyant pas le blâme, regarde tous ces actes monstrueux comme des accidents peu importants, et ne sait que s'extasier en répétant comme un stupide écho des éloges rebattus. Quelques bons écrivains, tels que Bossuet, Condillac, Ferrand, ont offert des observations précieuses sur la Grèce; mais il nous manque encore sur ces peuples une histoire franche et équitable, offerte sous un vaste plan.

Les alliances chez les Grecs, à l'époque de leur décadence dès la guerre du Péloponèse, ne semblent que le moyen le plus sûr de faire le plus grand mal à un ennemi, en choisissant pour l'abandonner ou même l'assaillir le moment le plus favorable au succès de la perfidie. Sparte, Athènes, éprouvèrent sans cesse ces défections. Thèbes, qui fut durant quelques années, sous Épaminondas, la première puissance de la Grèce, n'eut également que des alliés qui ne reconnaissaient que la force, et dont la foi s'évanouissait lorsque la compression cessait. Ces cités souveraines commirent toutes cette erreur capitale de croire que des vaincus ou des peuplades devenues alliées par la terreur conserveraient dans l'adversité de la métropole le même zèle que dans sa prospérité. Ce zèle était la supplication de la peur ou le sourire de l'assassin qui veut endormir la vigilance pour mieux assurer son coup. Il est absurde, dans la pratique du vice, de croire à la permanence de la vertu dans la victime. La domination d'une cité sur une autre, par le résultat de la violence ou d'embûches plus

odieuses encore, ne pouvait pas produire la fidélité. Il n'y avait pour toutes ces tribus grecques qu'un moyen de s'agrandir et de durer : c'était de ne s'étendre qu'en restant toujours une masse compacte, qu'en consultant dans leurs accroissements la carte et non une imagination vagabonde et folle, et surtout d'agglomérer les vaincus dans l'état en les faisant citoyens. Ce fut le système de Rome, et elle parvint à l'empire du monde. Mais la multiplicité des citoyens dans une ville grecque eût diminué l'importance du rôle; puis dans l'extension de l'état, la démocratie devenait impossible. Comment alors, dans une occasion pressante, réunir à une heure fixe sur la place publique l'assemblée souveraine? Ainsi le morcellement du sol et le goût de la démocratie empêchèrent que le peuple grec eût une assiette fixe, respectable, une masse prépondérante. Cela fit surtout que les alliances qui semblaient assurer la force et la paix furent sans cesse des causes de malheur et de ruine.

Dans le mépris du droit des gens une cité faible ne pouvait avoir de garant de son existence que dans l'appui d'une cité puissante. Ainsi le patronage s'exerça d'une ville sur une autre. Platée préféra raisonnablement se donner comme vassale à Athènes, et lui fournir en temps de guerre un tribut de soldats, que d'être constamment sous le joug de Thèbes. Cette dernière ville revendiqua alors le droit de la force; mais Athènes fut victorieuse. La haine veille toujours : dans la guerre du Péloponèse Thèbes extermina Platée, et, ce qui rend

le fait plus odieux, ce fut avec le concours de Sparte, à qui la malheureuse cité s'était offerte comme vassale dans le principe.

Dans l'oubli de la justice et de la foi jurée chez les Grecs, la condition même des auxiliaires fut très-précaire. Thucydide peint selon sa manière habituelle, avec précision et énergie, dans les rapports d'Athènes et de Mitylène, la convoitise audacieuse de l'état prépondérant et la soumission craintive du faible. Le joug imposé par les Lacédémoniens à leurs alliés, après leur triomphe sur Athènes, fut encore plus pesant. Il n'y a, pour les états comme pour les particuliers, confiance et égalité de ton qu'entre des pairs; il ne peut y avoir de sécurité pour un petit état que dans un système fédératif avec d'autres états semblables: un seul ne peut alors être assez fort pour les comprimer tous à la fois. Telles sont plusieurs confédérations modernes. Le principe de conservation pour tous les êtres dans leurs rapports avec ceux de même nature est dans la crainte du mal possible, dans l'emploi des moyens nécessaires pour le prévenir et non dans la confiance des qualités ou conditions estimables. Voir et craindre le mal c'est presque déjà l'avoir prévenu.

La politique des Grecs était si odieuse, que les bienfaiteurs étaient quelquefois traités comme des ennemis. Ainsi les Samiens répondirent à l'invitation hospitalière des Zancléens, de se rendre en Sicile, après le désastre de la lutte de l'Ionie contre les Perses, en attaquant et prenant la ville de Zancle, dénuée à leur arrivée de

ses habitants, qui étaient occupés à une expédition[1]. Ce fait est important comme un renseignement positif sur la politique de cette époque. Les lettres, les sciences, les arts n'avaient point encore passé dans l'esprit de la foule, dans les mœurs, et surtout dans les principes du gouvernement. Tous les peuples grecs agissaient comme des pirates qui ne reconnaissent aucun tribunal. Le manque d'un lien fédéral ou d'une coordonation à une capitale faisait de chaque ville un foyer particulier, un monde à part, et les méfaits se commettaient sans crainte puisqu'il n'y avait point un congrès national pour les réprimer, une opinion publique pour les condamner et en flétrir les auteurs. Chaque tribu était le sauvage qui guette sa proie.

Quelques hommes éminents de ces républiques semblèrent adopter, dans leurs alliances personnelles et leurs inimitiés, le système politique de leur cité. Thémistocle, Lysander, eurent pour règle de tout faire pour leurs amis, aux dépens de la justice et du bien public. Lysander aimait comme un éloge cette réflexion, que jamais homme n'avait fait autant de bien à ses amis, et autant de mal à ses ennemis. C'est le moi donné comme centre de l'univers; c'est la pratique des tyrans; c'est le régime de la passion. Ces hommes-là mettaient leur génie à son service: c'est une rétrogradation vers l'état sauvage.

Les alliances de Sparte et d'Athènes dans la guerre du Péloponèse furent en rapport avec la nature des forces

[1] Herodote, liv. VI, § 22.

de ces deux puissances. Les alliés de Sparte, par la nature identique de leur gouvernement, eurent plus de fidélité que ceux d'Athènes. Les alliés d'Athènes étaient pour la plupart des insulaires ou des villes lointaines dans la Chersonèse, dans la Propontide; l'éloignement inspirait la confiance dans la trahison. Les insulaires semblent en général capricieux et perfides comme l'élément qui entoure leur séjour et dans lequel ils habitent plus que sur terre. De plus, Athènes s'alliant par sympathie à des peuples livrés à la démocratie, ou établissant par la force cette forme de gouvernement dans les cités qu'elle voulait unir à elle sous le titre d'alliées, devait nécessairement subir les conséquences de la démocratie, de ce gouvernement plus inconstant et plus tempétueux encore que la mer. De là le fréquent abandon de la cause de l'Attique par ces démocrates alliés, qui n'avaient pas, plus que ceux d'Athènes, la prétention à suivre un plan sage et fixe, et à garder la foi jurée. Sparte, continentale, agglomérait principalement ses voisins dans sa sphère d'action, et la forme aristocratique du gouvernement de ses alliés lui promettait plus de constance dans leur adhésion à son système de politique extérieure.

Dans l'énumération des alliés de Sparte par Diodore, dans la guerre contre la Béotie, au temps de Pélopidas, nous voyons que l'armée lacédémonienne était partagée en dix corps, dont le premier était seul composé de Spartiates, et les autres étaient formés, par tribu, des Éléens, des Arcadiens, des Achaïens, des Corinthiens, des Mégariens, des Sicyoniens, des Épidauriens,

des Acarnaniens, des Phocidiens, des Locridiens et des Olyntiens. Cette masse paraît géographiquement plus compacte que celle où dominaient Athènes et Thèbes. On voit un point central dans la première par la prédominance et la direction de Sparte, tandis que l'autre offre des germes de rivalité et de rupture dans le contact antipathique des deux villes puissantes d'Athènes et de Thèbes, longtemps ennemies. Ces germes se développèrent, puisque Athènes combattait pour Sparte à la bataille de Mantinée, qui termina cette guerre.

Le traité d'Athènes avec Artaxercès Longue-Main, quatre cent quarante-neuf ans avant J. C., fixe l'époque de l'apogée de la puissance de la Grèce, et surtout des Athéniens. Ce traité glorieux, qui affranchissait les villes grecques d'Asie, et imposait des barrières aux armées et aux flottes du maître de l'Orient, fut une conséquence des journées de Marathon et de Salamine. Cette guerre fut conduite avec unité de plan et un enthousiasme fruit de la victoire et présage de nouveaux succès; mais l'inconstance démocratique fit évanouir l'avenir brillant et immense qui s'ouvrait devant Athènes. L'activité et la force des Athéniens s'épuisèrent dans les discordes intestines de la Grèce; et le joug des Macédoniens fut la juste punition de leur ingratitude envers leurs grands hommes, de la folie de leurs plans, et de la rapacité et de la barbarie qu'ils manifestèrent dans leurs succès passagers.

Les alliances des Grecs avec les Perses produisirent l'effet inévitable d'avilir le caractère national. Lacédémone donna ce fatal exemple dans la guerre du Pélo-

ponèse, et Athènes l'imita par l'entremise d'Alcibiade. La haine, dans chaque cité, poussée jusqu'à la rage contre la cité rivale, fit oublier à chacune ce mépris, ce dédain altier qu'elles avaient montrés jusqu'alors pour les barbares.

L'exaltation de la haine de cité à cité fit trop souvent paraître légitimes, en Grèce, tous les moyens de la satisfaire. La haine fait évanouir toutes les vertus; elle devient une fatalité invincible qui force au mal. La haine, au degré extrême, est la folie du cœur. Ainsi ce sentiment honteux et dévastateur éteignit dans le cœur de ces fiers vainqueurs de Marathon et de Platée le sentiment de l'honneur, et ils se vendirent aux Perses, qu'ils avaient vaincus, méprisés et chassés de l'Europe. Les Grecs, en se rapprochant de l'Asie, semblent prendre l'esprit de rapacité et de servilité de cette région, et les généraux spartiates et athéniens deviennent les courtisans des satrapes.

Le traité honteux d'Antalcidas eut pour cause la jalousie des cités grecques rivales de Sparte. Plutarque dit clairement, dans la vie d'Agésilas, que Thèbes et Argos attaquèrent les Lacédémoniens dans l'absence d'Agésilas, pour arrêter la marche victorieuse de ce grand capitaine, qui avait conçu et commencé l'exécution du gigantesque projet qu'accomplit depuis Alexandre. La peur extrême réunit un moment quelques tribus grecques contre Xercès; mais, depuis, la jalousie réciproque de toutes ces cités rivales empêcha toujours au dehors tout élan puissant et décisif. Ainsi les

Grecs, par leurs rivalités, abandonnèrent aux Macédoniens la conquête de l'Asie, qu'ils auraient pu consommer par leur union.

L'or de la Perse exerça une action dissolvante sur la Grèce par les trahisons et les divisions intestines qu'il suscita. Les Perses vainquirent les Grecs par leurs négociateurs, ou plutôt les Perses n'eurent pas même la peine de chercher des créatures et des traîtres: capitaines et orateurs vinrent s'offrir eux-mêmes au joug doré. La Perse employa contre la Grèce la politique suivie depuis par Rome contre l'univers, de venir toujours, avec ses dariques ou ses flottes, au secours du plus faible, non pour le rendre vainqueur du plus fort, mais pour balancer leurs forces et faire ainsi se dévorer entre eux les ennemis. La Grèce était pour le grand roi une arène de gladiateurs: il les payait pour réjouir ses regards de la vue du sang ennemi versé à flots.

Tout l'art du monarque persan fut de semer la division dans la nation grecque, de vouloir l'émancipation des cités vassales, pour morceler encore davantage l'Hellade. Les ruses de la diplomatie sont souvent bien grossières et ridicules; le despote de l'Orient réclamait cette émancipation sous le prétexte de rendre la liberté aux villes dépendantes. Les Grecs ne pouvaient être dupes de ces raisons étranges; mais ils dévoraient par cupidité ces ironiques raisonnements. Les satrapes exercent même, au nom de leur maître, une sorte de suzeraineté sur les états grecs et sur les hommes éminents de la Grèce. Lysander est présenté, dans

Plutarque, comme un simple courtisan de Cyrus le jeune, et Alcibiade du satrape Tissapherne. Conon, un des grands capitaines d'Athènes, est saisi par l'ordre jaloux du satrape Téribaze et disparaît dans la prison ou le tombeau. Plus tard Iphicrate, qui, dans une expédition pour les Perses commandait en Égypte un corps de vingt mille soudoyés, craignant de Pharnabaze un tel acte tyrannique, ne vit de salut que dans une fuite secrète. Par l'effet de leurs divisions intestines les Grecs étaient ainsi devenus les esclaves volontaires de la couronne de Perse.

Les Grecs se vendaient pour la guerre au plus offrant, c'est le degré de moralité des Tartares et des bédouins. Dans le dénombrement des peuples qui combattirent dans la guerre du Péloponèse pour Athènes, nous voyons qu'elle soudoyait les peuples guerriers et pauvres, les Étoliens, les Crétois, les Mantinéens et les Arcades Ces Arcades sont présentés par Thucydide comme « accoutumés à marcher contre tous ceux qu'on leur désignait pour ennemis, par amour du gain. » Athènes, guerrière et riche, agit ici comme fit Carthage, comme avait fait Tyr. L'homme, toujours désireux de sensations fortes, se livre, dans une civilisation imparfaite, plus volontiers à la guerre qu'aux arts de la paix; par une bizarrerie étrange il place l'ordre dans le désordre; il obéit fidèlement à des chefs et bouleverse le monde; il foule aux pieds tous les sentiments de la nature et se rend esclave d'un principe de convention nommé l'honneur Mais ce marché odieux et féroce, que les mercenaires

firent longtemps de leur sang et du sang de ceux qu'on leur désignait pour ennemis, et contre lesquels on les lançait, est enfin jugé par la raison : aliments de la guerre, dénués de tout moteur honorable et national, ils furent la partie la plus méprisable de l'humanité.

L'état militaire de la Grèce offre une similitude frappante avec la France et l'Italie au moyen âge. La Grèce présente de même des corps de mercenaires qui, sans plan et sans patrie, se battaient au profit de celui qui les payait; le degré de solde faisait leur fidélité. Lysander affaiblit considérablement par la désertion la flotte des Athéniens, en donnant aux matelots et aux rameurs de la sienne, au moyen des subsides de Pharnabaze, une paye plus forte d'une obole par jour que celle des matelots de la flotte ennemie. Les cinq mille hommes échappés au péril dans la retraite des dix mille, accoutumés à cette vie aventureuse, ne voulurent point rentrer dans leur patrie et se donnèrent d'abord à Xénophon, puis, par l'appât d'une plus forte paye, à Thimbron. Les capitaines de ces corps d'aventuriers ne pouvaient avoir le plus souvent d'autre ressource pour faire la solde que le pillage, nécessairement précédé du viol, de l'incendie, du meurtre, et suivi de la vente des captifs. Quel état social ! Agésilas lui-même, avec l'armée de Sparte, n'était-il pas un stipendié de Nectanébus, dans la révolte de ce prince contre les Perses? Il ne combattait point pour l'intérêt direct de Sparte.

Si la Sicile et la Grèce avaient formé chacune une masse compacte, soumise à un gouvernement régulier,

soit monarchique, soit aristocratique, ou participant de l'une et l'autre nature, alors ces deux états eussent conjuré la guerre par le déploiement facile et imposant de leur force. Carthage et Rome eussent longtemps respecté la Sicile, comme une citadelle que la nature même avait fortifiée; la Grèce n'eût point vu le Mède dans son sein et son existence dépendre de quelques hasards heureux. De nouveaux biens, plus grands encore que cette sécurité extérieure, eussent été le charme de la paix civile, la douceur du foyer domestique, la culture paisible des champs, des lettres, des arts; la facilité d'une colonisation vaste et régulière, et la possibilité de grandes et constantes expéditions maritimes. Dans cette hypothèse les rivages du Pont-Euxin, de l'Europe, des côtes occidentales d'Afrique, eussent été civilisés plusieurs siècles plus tôt.

La raison et la sympathie ne purent point unir les Grecs; ils ne purent former une masse compacte que par la force; le bras de fer de Philippe les groupa autour de son trône. La corruption fut encore pour lui un moyen de domination sur la Grèce: les mines de Philippopolis lui assurèrent autant de conquêtes que sa phalange. Son système de corruption n'eut point le caractère de la nouveauté: Philippe ne fit qu'employer les mêmes moyens de diviser et d'acheter les Grecs qu'avaient pratiqués durant cent cinquante ans les rois de Perse. Cette politique, que l'expérience montrait sûre, devait avoir dans les mains de Philippe plus de succès encore; car les Macédoniens avaient des affinités de tous genres avec la nation hellénique, identité de lan-

gage, de religion, de mœurs, et leur chef avait acquis déjà dès longtemps avant la journée de Chéronée le ministère respectable de la présidence du conseil des Amphictyons. Mais l'union imposée par un vainqueur ne put retremper l'âme des Grecs: alors dégradés par les revers, marchant à la suite des Macédoniens, ils ne devinrent pas une nation, mais ne furent plus qu'un ramas, où les tyrans qui succédèrent à Alexandre recrutèrent à volonté des satellites, qu'ils payaient, méprisaient et sacrifiaient.

La période brillante de la Grèce fut depuis la défaite de Xercès jusqu'à la guerre du Péloponèse, l'espace d'un demi-siècle. Elle nous offre la série suivante de faits, avec cette rapidité qui caractérise en tout la Grèce. La vertu enfante la gloire, et la gloire est la mère du génie et des arts; mais comme le système politique et religieux des Grecs était profondément vicieux, la prospérité les corrompit avec la même promptitude que la vertu, rendue nécessaire dans le malheur, les avait élevés. La crainte des Perses faisait leur union et leur héroïsme; dégagés de ce frein salutaire, tous les vices en germe dans leurs institutions furent bientôt éclos, et la Grèce devint le séjour des furies : alors tous les liens de famille furent brisés entre les cités. Cette période de crimes et de malheurs devait avoir pour résultat inévitable et pour juste châtiment le joug macédonien, et, ce qui était pire encore, l'ironique reproche des Romains, qui, mettant ensuite les Grecs aux fers, s'intitulèrent leurs pacificateurs, et ne sem-

blaient ainsi les avoir vaincus que pour les soumettre à la raison.

Nous pouvons, après cet examen des folies et des crimes politiques des Grecs, affirmer que les hommes, dans les grands états de l'Asie, furent moins malheureux qu'en Grèce. Les Grecs déploraient avec tout l'artifice de l'éloquence le sort des sujets du grand roi; mais quels malheurs nous présentent leurs propres historiens sur ces régions orientales? Des intrigues de palais ténébreuses et sanglantes, des satrapes fastueux, souvent perfides, des maux partiels enfin, mais non ces proscriptions en masse qui bouleversèrent de fond en comble le sort d'un peuple, comme nous voyons pour tant de cités grecques. A Dieu ne plaise que l'on voie dans ces lignes l'apologie du despotisme! mais je veux dire que le despotisme d'un sultan produit moins de maux que le despotisme de la démocratie. L'avantage de la comparaison est bien évidemment pour le sabre du sultan; car il ne décime que des individus, au lieu que la massue populaire écrasait à la fois des populations entières. Je crois ainsi que les Grecs furent, malgré leur vain éclat, plus malheureux que l'immense multitude des sujets assyriens, persans ou égyptiens. La foudre qui jaillit de l'enceinte orageuse du palais impérial ne frappe que les sommités; la foule respire en paix sans les craindre; au lieu que le plus obscur citoyen en Grèce n'était point sûr pour le lendemain de son séjour, de sa liberté, de sa vie. Cette rage de gouverner dans la multitude, principe du morcellement fatal du sol, paraît

une petitesse de l'esprit humain, une longue maladie de cette époque. Une société vaste semble annoncer un instinct social plus développé; elle offre par sa masse de la stabilité et de la durée; elle honore l'homme et son créateur. Ces petits états populaires semblent des édifices d'enfants par leur fragilité et leur durée éphémère.

CHAPITRE V.

DE L'ESPRIT PUBLIC DES GRECS.

La communauté d'origine se manifeste chez un peuple par des signes sur tous les individus qui, sans établir une similitude parfaite entre eux, montrent dans chacun l'émanation du type primitif. Cette identité résiste longtemps à l'action des siècles, des migrations, des révolutions : le plus simple est apte à saisir cette physionomie nationale. La même identité se manifeste dans les traits principaux qui composent le moral d'une nation ; les tribus les plus distantes conservent toujours entre elles un esprit de famille, même lorsque les événements ont brisé les liens politiques qui en faisaient un tout dans le principe. Cette voix du sang, plus encore que la communauté de langage et de mœurs, rend facile entre elles une fédération, une alliance intime dans les grands dangers, une réunion dans les cérémonies religieuses ou dans les jeux publics, les grands événements de la paix. Cette identité morale des individus éclos dans la première génération du même berceau, et imprégnés dans les générations successives des mêmes institutions, est ce qui forme l'esprit public d'une nation et celui de tribus unies par un lien fédéral, ou seulement par un nom commun, signe de la fraternité d'origine.

Ainsi les habitants des bords du Pénée, de l'Achéloüs, de l'Asope, de l'Eurotas, du Céphise, quoique divisés par des gouvernements distincts, recevaient du nom générique d'Hellènes le sentiment d'une communauté d'origine.

Si nous contemplons toutes ces tribus dans les lieux et les temps divers, des chaînes du Pinde et de l'Ossa au cap Sunium, de l'île d'Eubée à celle de Cythère, et des premières migrations constatées des Pélasges à la lutte victorieuse de la confédération hellénique contre les Perses, nous trouverons en elles, pour traits communs, un vif amour de la gloire et des aventures guerrières : Colchos, Troie, et la fondation de nombreuses colonies, montrent combien est positive cette assertion. Cette même race, encore de nos jours, après trente siècles, a manifesté dans les klephtes de Souli, les palicares des Armatoles, et surtout dans les nombreux pirates d'Hydra et d'Ipsara, la même ardeur aventureuse, la même imagination poétique et guerrière.

Le second trait identique des Grecs est ce goût vif pour les jeux publics qui rendait si brillant le concours à Némée, à l'isthme de Corinthe, à Olympie. Cette vive organisation, par laquelle ils étaient si sensibles aux regards, aux applaudissements, aux louanges, a résisté au joug de plomb des stupides musulmans; et le jeune chanteur moréote, sa guitare à la main, chantant des romances ou narrant comme les anciens rhapsodes des aventures d'amour ou de guerre, réunissait autour de lui un groupe nombreux, et faisait oublier à

tous la servitude et la misère, en les oubliant lui-même par la puissance merveilleuse de l'imagination et de l'harmonie.

L'amour de l'indépendance produisit les glorieuses confédérations qui eurent pour résultats les grandes journées de Marathon, de Salamine, de Platée, de Mycale, de l'Eurymédon, et enfin le traité imposé à l'Asie par Cimon. Les défaites de Chéronée et de Lamia constatent par le malheur les mêmes dispositions morales, comme les faits précédents par la gloire : c'est le troisième grand trait de l'esprit public des Grecs. Nous le retrouverons encore dans la génération actuelle. Il semble que l'impulsion du sang primitif ou l'impression constante du sol rende indélébiles dans cette race les mêmes dispositions morales. L'Europe, dans un sentiment de bienveillance et d'ordre, a donné un gouvernement à l'Hellade; mais ces hommes, chrétiens et grecs, s'indignent qu'on ne les croie point capables de se régir par eux-mêmes; l'ordre établi par la force étrangère leur paraît une sujétion et non un affranchissement. Leurs agitations intestines feraient actuellement penser qu'ils voient du même œil les Germains de leur roi Othon et les Tartares de Mahmoud.

Je présenterai comme l'un des grands traits moraux des Grecs cette merveilleuse aptitude aux lettres et aux arts qui les rendit créateurs dans tous les genres; et tellement qu'ils subjuguèrent par le charme irrésistible de la pensée et du sentiment leurs farouches vainqueurs les Romains, et qu'après vingt siècles les nations les plus

éclairées regardent encore leurs ouvrages comme des modèles et ne peuvent concevoir l'idée de dépasser les Grecs dans la carrière littéraire et artistique.

Voilà les beaux côtés du moral des Grecs. Nous allons les voir sous un autre aspect. Le premier devoir d'un écrivain est la vérité. Reproduire des illusions brillantes et que semble consacrer une longue habitude scolastique est plutôt l'objet de la poésie que de l'histoire.

Le patriotisme des Grecs ne produisit de beaux effets que dans leur lutte avec l'étranger. Le patriotisme de nation fut sublime en eux; celui de cité fut effroyable dans ses conséquences.

Le morcellement de la Grèce par les divisions naturelles des montagnes, des isthmes, des fleuves, des mers, entraîna la nation à se fractionner en tribus indépendantes. Le culte plus spécial d'une divinité dans chaque cité centrale fut encore une cause de la permanence du morcellement de la Grèce et de l'antipathie politique. La superstition se joignit à l'esprit de cité pour isoler chaque état. Cette division, principe d'émulation sous quelques rapports, le fut encore bien plus de haine et de malheurs. Par là une collision fréquente eut lieu entre ces peuplades, la multiplicité des guerres fit de la haine envers les ennemis une rage; la haine fut portée à ce degré extrême par un sentiment toujours immoral, la peur. L'ennemi pouvait parvenir dans une nuit de la frontière au cœur de l'état, et les citoyens de chaque ville n'avaient point en se couchant une garantie certaine de retrouver le lendemain la liberté et la vie.

Des exemples nombreux rendaient probables dans la paix une surprise, des embûches : aussi la paix entre voisins avait-elle, pour les Grecs, presque tous les tourments d'esprit de la guerre. Comment n'auraient-ils pas continuellement haï ceux qui leur donnaient des appréhensions si pénibles ?

Dans la guerre, ils ne pouvaient point espérer la clémence du vainqueur ; ils savaient trop que la défaite était l'exil, l'esclavage, la mutilation ou la mort. La fureur du vainqueur se portait même quelquefois sur les objets inanimés du pays ennemi ; non-seulement il détruisait les maisons, les édifices publics, mais encore il semblait avoir déclaré la guerre à la nature en dépouillant les champs de leurs verdoyants ombrages, et aux dieux des ennemis en renversant leurs temples. Ainsi agirent les Thessaliens envers les Phocidiens, dans la première guerre médique ; les Lacédémoniens dans l'Attique, lors de la guerre péloponésiaque ; la ligue amphictyonique contre ses ennemis, dans la guerre dite sacrée. On voit donc que les principes de ce patriotisme de cité étaient, comme les moteurs du sauvage, la peur, la haine, la soif ardente de la vengeance.

Les Grecs manquèrent de mesure dans leurs qualités civiques. Le génie est à la fois l'exaltation et l'harmonie des facultés intellectuelles, la vertu est l'énergie et la simultanéité d'existence des nobles sentiments. Nous voyons ainsi que l'égoïsme de cité dominant seul dans l'âme des Grecs, toutes les autres qualités ne furent que secondaires, si même elles ne furent pas souvent an-

nulées par ce sentiment exclusif que réclamait la cité et au développement duquel poussaient toutes les institutions. Le patriotisme de cité devint là en tout semblable au fanatisme. Un sentiment ainsi unique finit par être irrésistiblement impérieux, et ôte à l'homme tout examen et tout remords dans ses actions; ce n'est plus un être qui juge, c'est un être qui sent et qui obéit aveuglément à son instinct. Les acclamations de la cité victorieuse, ou les supplications plus entraînantes de la peur et du désespoir, enivrent le citoyen, et tout lui semble permis, juste, pour cette cause. Les faits illicites et honorés pourraient abonder ici en témoignage.

A la position sans cesse périlleuse d'une petite cité nous devons ajouter, comme cause identique de trouble et d'excès coupables dans les actions, la nature du gouvernement populaire, sous l'empire duquel étaient nombre de cités. La démocratie ne peut agir que par passion, et ce serait une absurdité que de chercher du raisonnement et de la mesure dans les actions qui en émanent.

Les femmes grecques, par les mêmes motifs qui animaient les citoyens, et sans doute aussi par cette cause qui agit si puissamment en tous lieux sur le sexe, l'exemple sympathique de l'homme, éprouvèrent à un haut degré ce sentiment de civisme : il produisit par elles de beaux ou de terribles effets. A Argos on les vit en corps, sous la conduite de Télésilla, braver et repousser de leurs remparts les Spartiates, vainqueurs des Argiens. A Athènes elles surmontèrent, par l'effet du

même sentiment, leur penchant naturel à la pitié, en lapidant la femme et les enfants du sénateur Lycidas, qui, avant la bataille de Platée, avait proposé d'entendre un envoyé de Mardonius. Cette cruauté des Athéniennes envers des êtres innocents est encore moins surprenante que l'impassibilité des femmes de Sparte dans de nombreuses occasions, à la mort de leurs frères, de leurs époux, de leurs fils. L'abnégation des plus tendres sentiments de la nature par la prédominance du sentiment de la cité peut se comprendre dans un homme, qui y est acteur public; il ne peut se comprendre dans une femme.

Le patriotisme fut et devait être nécessairement d'autant plus cruel que la cité fut plus menacée et plus dénuée d'institutions aimables et généreuses, qu'elle fut plus étrangère aux muses et aux grâces. Ainsi, Sparte, sans cesse sous le poignard des ilotes, des Messéniens et de ses implacables voisins; Sparte, qui dédaigna les lettres et les arts, nous offre, dans son patriotisme, un degré d'atrocité qui fait frémir la nature et qu'on n'imita que dans une autre cité, qui fut également ignorante, féroce et haïe, Rome.

Le patriotisme, dans une grande nation, se lie à de belles idées; s'il aspire à la domination universelle, c'est pour établir, par la gloire et la puissance, la paix universelle et le règne de la civilisation; mais dans le morcellement de la Grèce, le patriotisme ne pouvait avoir un moteur aussi noble, un but aussi vaste. Ce sentiment n'était, par la petitesse de l'état, que l'instinct de conser-

vation, que l'égoïsme dans toute sa nudité hideuse, dans toute son atrocité. Né de la peur et de la haine, il produisit souvent de grands traits de courage; mais les Grecs ne l'emportèrent point, sous ce rapport, sur les sauvages de l'Amérique, excités par les mêmes passions. Cette source est toujours amère, et les effets participent de la nature de la cause : ces effets furent des barbaries effroyables.

L'âme de l'homme est mieux élaborée dans les grands états, qui, sous un gouvernement monarchique, rappellent mieux l'image de la famille et de ses douces relations; qui, dans une heureuse hiérarchie des pouvoirs, offrent à la fois, dans l'administration au dedans et au dehors, la justice, la force et la sécurité; qui font fleurir les lettres et les arts, non comme moyens d'une politique égoïste, mais comme le plus beau produit de l'intelligence humaine et le plus doux charme de la vie. L'union du patriotisme et de la philanthropie, vœu du sage, ne peut se rencontrer que dans le moral d'un peuple puissant en territoire, en nombre et en lumières.

Nous devons dire même, pour être vrais, que l'amour de la cité ne paraît point une vertu indélébile et désintéressée chez les Grecs. Les historiens grecs nous montrent souvent que le patriotisme de leurs concitoyens n'est que l'amour des honneurs, des richesses, du pouvoir, et qu'il s'évanouit par la privation de ces biens, ou même par la résistance opposée à l'ambition; il n'a pas ce caractère immuable de la foi religieuse, qui la fait sur-

vivre aux mécomptes humains. Le dévouement des Grecs à la cité semble n'être souvent qu'avec conditions. Lorsqu'ils éprouvent une lésion à leurs intérêts, ils paraissent souvent prêts à livrer la patrie au joug de l'ennemi. Rome ne compte qu'un Coriolan ; ils fourmillent en Grèce : Hyppias guide l'armée asiatique à Marathon ; Pausanias veut sacrifier la Grèce aux Perses, dont il avait triomphé et qui le vainquirent par leur or et par de folles espérances d'établir sa domination sur la Grèce ; Nicodrome conspire contre Égine, sa patrie, et veut l'abandonner aux Athéniens, qui en étaient les mortels ennemis ; Euphorbe et Philagrus ouvrent aux Perses les portes d'Érétrie, qui pouvait être une forte position militaire pour la Grèce. La fréquence de ces méfaits semblait en émousser l'impression chez les historiens. La trahison de Nauclide et de ses complices, qui appellent les Thébains dans Platée « pour s'emparer du pou- « voir, tuer ceux de leurs concitoyens qui leur étaient op- « posés, et soumettre la ville aux Thébains, » paraît si simple et si ordinaire à Thucydide, qu'il ne fait peser sur eux aucun blâme. Des peuples grecs tout entiers, les Thessaliens, les Thébains, trahissent la cause de la patrie en s'unissant aux satellites de Xercès. Alcibiade ébranle Athènes en dirigeant par ses conseils les opérations des Lacédémoniens. On sait que Démosthènes se plaignait que nombre d'orateurs athéniens étaient vendus à Philippe. Le nombre des traîtres serait très-considérable s'il était complet ; mais cette honteuse énumération doit avoir ici des bornes.

Les injustices, les violences de la démocratie furent les principales causes de la mauvaise administration ou de la trahison des chefs. Les hommes d'un talent supérieur, dans ces républiques ombrageuses et turbulentes, les entraînèrent souvent dans des entreprises périlleuses et fatales, soit par mépris pour une populace insensée, soit pour se rendre nécessaires dans le trouble et dans le péril. Ils ne pouvaient entraîner en parlant le langage de la raison, ils firent entendre celui de la folie, des passions, et furent approuvés.

Les fautes portent toujours leurs fruits. Chabrias, vainqueur, à la bataille de Naxos, des Spartiates, mortels ennemis des Athéniens, « s'abstint exactement de toute « poursuite, à cause du souvenir du supplice des six gé- « néraux athéniens, vainqueurs aux Argineuses. Il s'oc- « cupa à recueillir les corps de ses compatriotes; mais « il est constant que s'il ne se fût point détourné, par « cette occupation religieuse, il aurait exterminé l'armée « ennemie. » (Diodore, liv. XV.) Cette bévue volontaire de Chabrias est ici énoncée; mais combien d'autres semblables, déterminées de même par le souvenir de la sottise et de l'ingratitude démocratique, ont eu lieu sans que l'historien ait pu en faire mention!

Les vices des assemblées populaires firent ainsi souvent la perfidie des chefs. Sans cesse menacés de l'ostracisme, les hommes éminents d'Athènes songèrent parfois à se préparer un refuge hors de leur patrie. Thémistocle, qui avait pu voir Miltiade expirer dans sa prison, détourne les Athéniens, après la bataille de Sa-

lamine, d'aller droit à l'Hellespont pour rompre le pont de bateaux. Cette résolution était vigoureuse, habile; les Grecs pouvaient prendre Xercès, obtenir un trésor pour sa rançon, ou par son sacrifice effrayer à jamais les monarques de l'Orient et se garantir ainsi d'une nouvelle invasion; ils pouvaient même de la sorte se préserver de la bataille de Platée, dont l'issue fatale eût été l'anéantissement de la Grèce. La trahison d'Artabaze, impossible à prévoir, fut une des causes majeures du gain de la bataille; mais il est probable que Thémistocle, en favorisant la retraite de Xercès, voulait se ménager un asile sûr en Perse et les bienfaits du roi. Sa prévision de l'ingratitude des Athéniens se réalisa en effet. Je n'excuse point sa perfidie, mais je la présente comme une conséquence de la conduite du peuple d'Athènes. Les Athéniens auraient pu expier cruellement leur injustice, si Thémistocle exilé eût éprouvé la haine de Coriolan : s'il eût accepté le commandement de l'armée des Perses, que lui offrait Artaxerxès, il eût fait de la Grèce une satrapie.

Un esprit public noble, sage, permanent, pouvait-il naître dans l'âme des chefs lorsqu'ils avaient d'aussi mauvais juges sur la place publique? Ils voyaient l'intrigue et l'adulation envers la populace être des moyens de réussir plus sûrs que le désintéressement et la capacité; ils voyaient les gens de bien se perdre dans la route de l'honneur. Quels conseils funestes ces faits ne pouvaient-ils point donner? Sous un gouvernement monarchique ou aristocratique, la même rivalité existe entre

des hommes supérieurs; mais chacun d'eux n'espère point autant, par des menées ou des calomnies, faire proscrire son ennemi, parce qu'ils ont dans les gouvernants des juges plus éclairés. Cette rivalité n'a pour but alors que la multiplicité des bons services et tourne de la sorte au profit de l'état. Ainsi, sous un autre gouvernement, Aristide n'eût point été exilé d'Athènes par l'ascendant de Thémistocle, Cimon par celui de Périclès; et tous, unissant leurs talents et leurs efforts, eussent par ce concours, rendu plus brillant et plus durable le destin d'Athènes.

Voilà un des effets les plus funestes de la démocratie, c'est de forcer les hommes à talent de se dégrader devant l'exigence populaire pour parvenir. Quelle honte intérieure et profonde doivent éprouver ces hommes, qui ne peuvent manquer de reconnaître la stupidité de leur idole et la bassesse de leur propre rôle! La flatterie envers un roi triomphant, au milieu d'une cour enivrée de gloire et d'amour, est comme un cri national; envers un roi ordinaire, elle semble encore autorisée par la grandeur de son entourage; mais se prostituer à solliciter la faveur des derniers prolétaires de la place publique, les caresser par l'imitation de leurs manières, se ravaler à feindre leurs sentiments violents, grossiers, injustes, traîner sans cesse, pour être entendu de tels adhérents, sa pensée dans la boue au lieu de planer d'en haut sur l'état, c'est un rôle à la fois pénible, abject, stupéfiant; et tout cela, pour être bientôt dédaigné par l'inepte caprice populaire, et partager enfin les mal-

heurs qui doivent naître de la nature de la populace lorsqu'elle est souveraine.

Cette ingratitude des états démocratiques envers leurs grands citoyens, réduite pour ainsi dire en système par l'habitude, empêchait le développement du civisme. Cette démocratie ingrate et aveugle fut souvent forcée par ses malheurs de rappeler les grands citoyens pour leur conférer les premiers emplois. Ce rappel était l'éclatant aveu de la sottise populaire; mais effaçait-il le sentiment de l'injustice? pouvait-on, dans cette position, servir aussitôt avec estime et affection des imbéciles et des méchants? Ainsi les méfaits du peuple tendaient à détruire chez les hommes éminents l'esprit de cité.

Une ingratitude semblable, agissant dans les relations d'état à état, tendait à éteindre, chez les Grecs, les derniers restes du sentiment de patriotisme national. Les Éginètes furent ceux qui se distinguèrent le plus au combat de Salamine, et concoururent ainsi à la gloire de la Grèce et à la délivrance d'Athènes. Mais la haine et la jalousie, foulant aux pieds toute reconnaissance, s'irritent même des services rendus. Les habitants d'Égine, après la guerre médique, furent chassés en masse de leur territoire par les Athéniens. Les villes remarquées à cause de leur puissance et de leur célébrité devenaient, par ces avantages, les objets de l'inimitié des autres villes. Argos, après la guerre du Péloponèse, devient le point central d'une confédération contre Sparte et Athènes. Bientôt Thèbes, sous Épaminondas, prime et voit ensuite contre elle le reste de la Grèce. Le sys-

tème de nivellement, par l'exil ou la mort des hommes élevés en talent et en gloire, établi dans ces petites républiques, paraît régner aussi sur l'ensemble du corps hellénique. La Grèce entière semble une démocratie où les cités puissantes et glorieuses sont condamnées, par la jalousie des autres, à la destruction. Les Grecs éprouvaient, pour leurs compatriotes des villes voisines, un sentiment de méfiance ou de haine à un degré supérieur à celui qu'ils ressentaient pour les barbares. Comment, dans ces angoisses, aurait pu exister un esprit public vivace et généreux, et qui fût le lien de tous les Grecs? La fraternité de nation n'était que de nom et le cœur la reniait.

Sans amour ni confiance dans la cité, pleins de la fougue démocratique, les citoyens étaient ainsi disposés aux révolutions. La petitesse des états, réduits souvent à une seule ville, facilitait ces révolutions. Tous les coups des conjurés portaient au cœur de l'état. Les trames étaient facilement ourdies entre gens qui avaient des rapports journaliers, qui se connaissaient réciproquement tous; l'occasion était facile à saisir. L'audace naissait spontanément de la passion de la vengeance, de la soif du pillage, de la convoitise du pouvoir, et surtout de l'espérance de la victoire sur des ennemis que l'on voyait, que l'on touchait presque. Tout excitait à entreprendre ces révolutions, tout favorisait leur réussite. La lutte de Sparte et d'Athènes, dans la guerre péloponésiaque, anima la haine des partis aristocratique et démocratique, en réveillant dans leur cœur le dé-

sir du triomphe, et en montrant à chacun d'eux un appui dans le gouvernement qui était analogue à ses principes dans l'une ou l'autre de ces cités. Aussi cette époque est-elle, dans l'histoire de la Grèce, la plus fertile en révolutions: en voici quelques traits.

Les Thébains rétablirent la démocratie dans les villes du Péloponèse, pour les rendre plus antipathiques avec Sparte, régie par un système différent. « Ces villes, de-« venues maîtresses d'elles-mêmes, nous dit Diodore, « tombèrent par là dans le trouble et la confusion. Elles « usèrent inconsidérément, témérairement, et à leur dé-« savantage, du pouvoir populaire. Elles chassèrent plu-« sieurs des plus honnêtes gens de leurs citoyens ; elles « prononcèrent des condamnations injustes sur les dé-« positions des imposteurs et des envieux; et, s'enflam-« mant de jalousie et de haine intestine, on ne voyait « que bannissement et confiscation de biens. »

Pindare peint bien cette force désorganisatrice de la démocratie, et son impuissance de rétablir l'ordre, lorsqu'il dit, dans la quatrième pythique: « Il est aisé d'ébran-« ler un état, les moindres citoyens le peuvent; mais le « remettre dans son assiette est une entreprise difficile, « et ses rois, pour l'accomplir, ont besoin qu'un dieu « même y préside. »

Plutarque, dans la vie de Timoléon, nous offre le tableau le plus effroyable des malheurs que les discordes civiles infligeaient aux Grecs. Il montre les villes de Sicile vides d'habitants ou occupées par des bandits armés. Dans Syracuse la place publique était devenue

une prairie où paissaient les chevaux; les habitants des châteaux voisins et fortifiés de la campagne y venaient chasser. Cet état était pire que celui des temps les plus barbares; il avait pour cause unique la fureur pour la démocratie, qui nécessitait le morcellement du sol, et qui facilitait l'établissement des tyrans. La fréquence des révolutions empêcha que les sentiments d'ordre pussent s'établir et s'enraciner dans les âmes.

Les faits les plus nombreux prouvent qu'il n'y avait aucune garantie pour les citoyens, et surtout pour les riches. « Télys, chef de Sybaris, rendit suspects les plus « puissants de la ville, et persuada aux autres habi- « tants de les chasser et de distribuer leurs richesses « au reste des citoyens. » (Diodore, liv. XII, § 9.) La proscription des riches et l'envahissement de leurs propriétés seront toujours des motifs entraînants de révolte pour les prolétaires, et il ne faut pas beaucoup d'éloquence et de calcul à des brigands comme ce Télys pour persuader des hommes qui sont convaincus avant d'écouter. Il semble que le meurtre des propriétaires soit, dans les cités grecques, un droit de la populace, tant il est fréquent et raconté avec une simplicité stoïque par les historiens. L'indignation paraît émoussée dans leur âme par l'habitude de ce spectacle ou de ce récit. La nature humaine est la même partout pour les dispositions instinctives; la populace agira toujours de même. L'affaire des possédants, par suite des faits précédents, doit être en tous lieux de se conserver par la concentration des droits politiques et par l'union

armée de tous. Les lâches, parmi les possédants, espèrent en vain se sauver en jouant le rôle d'amphibie et en paraissant ainsi appartenir à l'un et à l'autre parti; ils sont aussi dévorés lorsque l'irruption des prolétaires est victorieuse.

La répulsion absolue des riches par les pauvres, lorsqu'ils sont maîtres, se montre bien clairement dans la révolution arrivée à Samos durant la guerre du Péloponèse. « La faction populaire se souleva contre les « riches, elle en massacra deux cents, en exila quatre « cents, se distribua les maisons et les terres des pros« crits. Elle interdit, dès ce moment, tout partage du « gouvernement aux grands propriétaires, et ordonna « qu'à l'avenir aucun homme du peuple ne pourrait ni « donner ses enfants en adoption, ni contracter alliance « avec eux, soit en donnant ses filles, soit en prenant « chez eux des épouses. » (Thucydide, liv. VIII, § 21.) Voilà l'orgueil de l'homme dans toute sa nudité, dans toute sa folie. Les pauvres de Samos réduisent fièrement les riches à la condition de parias; ils vont au delà d'une loi agraire, puisqu'ils s'emparent de toute la propriété. Cette révolution était comme une conquête par des Scythes.

La Grèce nous offre tous les genres de subversion. Les troubles de l'armée athénienne à Samos, vers la fin de la guerre du Péloponèse, furent une véritable révolution militaire; la soldatesque déposa ses chefs, élus selon les formes légales, et en nomma de nouveaux. Voilà le système de réforme suivi depuis au Caire, à

Tunis, à Alger; le rapprochement est même favorable aux mamelucks et aux mercenaires des deys, sous le rapport de la permanence des principes: ces derniers rétablissaient, sous d'autres noms de chefs, le même système de gouvernement; au lieu que l'armée athénienne de Samos, agissant comme les enfants, variables d'un jour à l'autre, se met en insurrection pour rétablir le gouvernement populaire qu'elle venait de détruire dans plusieurs cités sujettes d'Athènes.

La Sicile, toute grecque, mais moins connue que la Grèce continentale, offre davantage encore les malheurs des révolutions. Ses cités sont sans cesse ensanglantées par les discordes civiles; ses champs sont couverts de bannis qui fuient, pleins d'horreur et d'imprécations, la cité natale, qui y rentrent bientôt, chassent les vainqueurs, et subissent de nouveau l'exil, la misère, l'esclavage. La nation puissante des Carthaginois, attirée par ces divisions, qui lui donnent l'espoir de la conquête, se jette sans cesse sur cette proie avec ce ramas de bandits gaulois, liguriens, espagnols à sa solde, sans pouvoir la dévorer en entier et sans vouloir l'abandonner. Dans ces terribles révolutions, Sélinunte, Agrigente et Géla, villes du premier ordre, et vingt autres cités, sont prises, ruinées de fond en comble; la population en est égorgée, chassée ou enchaînée, et des troupes de vieillards, de femmes, d'enfants, errent çà et là, objets de pitié et de mépris. Ce malheureux sol est plus agité par la démocratie et par ses conséquences, l'anarchie, la tyrannie et la guerre, qu'il ne l'est par les commo-

tions, les éruptions de son volcan, et par les flots tempétueux qui l'assaillent de tous les côtés.

Thucydide, ce peintre habile du crime et du malheur, nous montre d'un trait l'effet le plus général et le plus funeste de ces révolutions, dont nous venons d'esquisser les principales scènes : « Le père assassinait son fils : » (Liv. III, § 81.) Non-seulement tous les liens de l'état étaient brisés, mais encore ceux d'élection, de sympathie, consacrés sous les noms d'amitié, d'alliances, et ceux donnés par la nature, par l'identité de sang, de traits, de nom, de fortune, de destinée, les liens de frères et ceux de père et de fils.

Le désordre dans les idées et dans l'acception des mots est un effet de ces troubles politiques et présage les plus sinistres excès ; il est le dernier degré de perturbation morale ; il éteint la dernière espérance dans le cœur de l'homme de bien. Comment agir par le langage sur des hommes qui n'entendent plus dans le sens logique et accoutumé les mots de l'idiome ? Une démence générale semble avoir frappé la nation. Les malheureux atteints de cette aliénation, jugeant des autres par eux-mêmes, ne croient plus aux vertus, aux serments, n'apprécient plus les dispositions morales qui, dans un temps de calme et d'équité, étaient en honneur. Ils font un crime de la mesure dans les actions, dans les discours, dans la physionomie, dans le silence. Ces discordes civiles font surgir des hommes grossiers et fougueux, qui s'emparent de vive force des premières places par le droit reconnu dans les temps de subversion,

celui de l'audace et de la méchanceté. Ils sont honorés du peuple, furieux par sympathie ou par crainte, et montent inévitablement, durant leur règne, leurs discours à leur rauque et sauvage diapason. Par suite, toujours la trahison, la rage, la cruauté: du crime naît la réaction; toujours des Ugolins nouveaux s'acharnant sur le crâne de leurs ennemis. Les déités aimables, les muses, les grâces, les génies s'exilent avec la vertu de cette terre désolée; le ciel se ferme pour elle et l'enfer s'ouvre. L'homme de bien ne peut plus espérer que dans la lassitude des brigands, dans leur satiété de crimes, dans l'extinction, par leurs coups réciproques, de ces démons à face humaine. Tel est le tableau que Thucydide nous présente de la Grèce, en proie aux révolutions suscitées par la démocratie et l'ambition effrénée de tribuns pervers. Le rapport de ce tableau avec des faits connus en d'autres lieux est effrayant de vérité, et nous montre dans la similitude des résultats la similitude des causes.

Les Grecs perdirent ainsi par les vices de leur constitution politique tous les avantages que leur promettaient une terre, une latitude, une organisation très-heureuses. Divisés par la haine, la jalousie, par des souvenirs affreux, ils ne purent plus avoir un esprit national; ils ne purent plus ainsi former une alliance générale, et furent la proie de tous ceux qui les attaquèrent. Ils subirent le joug des Macédoniens, d'Antiochus, de Mithridate, des Romains. Ils le subirent en servant les uns contre les autres d'auxiliaires à ces étrangers. Unis, ils eussent été invincibles, mais ils ne purent jamais faire

le sacrifice de leurs passions à la raison. La liberté ne fut pour eux que la licence organisée sous le nom de démocratie. Lorsque Quintus Flaminius, dans un système de déception, fit proclamer à Corinthe l'indépendance des villes grecques, ils se livrèrent à une joie effrénée, dans l'espérance de retrouver toutes les agitations démocratiques qui avaient fait leurs divisions, leur ignominie et leur perte : c'est la joie irréfléchie des enfants, la soif inextinguible des buveurs, l'ardeur fébrile et douloureuse devenue nécessaire aux joueurs. Il semble qu'il n'y eut jamais pour les Grecs de passé ni d'avenir ; dans la permanence de leur morcellement et de leur folle démocratie ils paraissent en effet sans expérience et sans prévision.

Ils brillent et charment par tout ce qui est étranger à cette vicieuse organisation politique, par les grandes expéditions nationales, par l'alliance nationale contre les Perses, par les lettres et les arts. Voilà les grands traits de leur esprit public, les belles pages de leur histoire ; le reste serait le pendant des annales des Hurons et des Iroquois.

CHAPITRE VI.

BELLES-LETTRES.

L'insouciance légère et douce de l'enfance, l'abondance de ses perceptions et de ses joies, sa confiance dans tous les humains, son ignorance délicieuse du soupçon, de la crainte et du mal, toutes ces choses s'évanouissent promptement. Il en est ainsi de la féerie de l'adolescence. La volupté, et l'amour, plus pénétrant et plus délicieux encore, succèdent à ce second âge, comme les fruits brillants et savoureux aux fleurs gracieuses. Mais ces émotions, vives et bienfaisantes comme la lumière du soleil, passent comme elle, et l'on sent venir le froid et obscur crépuscule. L'amitié est encore un des charmes de la jeunesse, de cette phase d'expansion et de confiance; mais, plus tard, de graves intérêts font diversion à ces épanchements. Les projets ambitieux de l'homme mûr finissent souvent par être des chimères à ses propres yeux. Des enfants chéris, pour qui l'on a multiplié les sacrifices, ne répondent point quelquefois aux vœux dont les parents se sont longtemps bercés. Le vieillard ne peut souvent satisfaire son premier besoin, le goût du repos, et la douleur et l'adversité agitent encore de leurs tempêtes l'homme fatigué de sensations, de soucis et d'an-

nées, et qui, comme un esquif à demi entr'ouvert, ne demandait que le paisible bassin et la molle arène du port pour y fixer son ancre. En dehors du cœur, en dehors de la famille, tout offre aussi à l'homme mécomptes et peines; les commotions politiques le froissent, le pénètrent d'angoisses, peuvent mettre en question pendant de longs jours sa fortune, son honneur, sa vie. Après sa rapide apogée, il se sent promptement déchoir: la main sourde et impitoyable du temps le comprime et l'affaisse; tout à ses yeux attristés, dans la nature, dans les nations, et surtout dans sa vie et dans son âme, ne lui présente que des ruines, et cependant il sent toujours en lui un besoin invincible, insatiable de bonheur. Mais la Providence est juste, est bonne; elle n'a point voulu faire subir à l'homme, dans les différentes positions de sa vie, le supplice permanent de Tantale. Quelles choses pourront donner à son âme une éternelle jeunesse, l'élever au-dessus des fanges de la terre, l'isoler des sots, des méchants, de l'espèce plus odieuse encore des ingrats, lui offrir toujours toutes les douceurs des passions qui ont embelli les phases déjà disparues de son existence? Où trouvera-t-il cette ambroisie céleste qui n'inspire jamais la satiété, et qui, dans la mortalité, le sort de tous les êtres animés sur la terre, par une brillante anomalie le remplit sans cesse de vie, de fécondité et d'espérance? Venez, génies, muses, lui ouvrir les carrières infinies de l'imagination, le guider dans ces régions brillantes, donner un nouveau prix à tous les biens de la vie, lui ap-

prendre à en jouir, et le consoler, le dédommager de toutes les privations d'un âge avancé, en excitant sans cesse en lui un attachement plus vif pour la beauté morale, pour la vertu! Venez agrandir l'homme dans ce qui n'a point de limites, la pensée, la moralité, l'espérance! Montrez-lui, au delà du court trajet sur ce globe, une carrière nouvelle et radieuse, composée de l'infini, de l'espace et de l'éternité! Prométhée fut votre sublime agent! cette flamme céleste versée dans le sein de l'homme lui donna une vie mille fois supérieure à celle de la brute, à laquelle auparavant il était borné; et, ce qui est le caractère des choses d'en haut, cette inspiration est dans celui qui la possède aussi utile pour ses semblables qu'elle est noble et douce pour lui-même! Recevez nos remercîments, déités secourables! Les lettres et les arts, vos magnifiques présents, sont comme les fruits exotiques d'un monde meilleur jetés sur cette terre.

Jusqu'ici l'histoire grecque ne nous a offert, dans les temps héroïques, que brigandages, pirateries, qu'un système religieux absurde, immoral; et, dans les siècles postérieurs, que l'absence presque totale du droit des gens, que le mépris de l'humanité, qu'une politique dont le moteur était un égoïsme effroyable dans sa perfidie et sa férocité, et dont les effets laissaient chez les vainqueurs tous les tourments des passions démoniaques, avec la crainte de pareilles catastrophes pour eux-mêmes. En changeant les noms euphoniques des personnages et des lieux, le lecteur pourrait facilement croire qu'il voit

les annales des peuplades scythes. Mais les Grecs ont inventé les lettres et les arts : voilà la face brillante de leur histoire. Ils ont ainsi doté de leur génie toutes les nations postérieures. Par les lettres et les arts ils obtinrent grâce aux yeux des Romains, lors de la conquête de leur pays, et devinrent leurs amis plutôt que leurs sujets; par la même cause ils sont les bienfaiteurs et l'admiration de la postérité.

La Grèce est notre Orient, de là nous vint la lumière. Sous ce rapport elle mérite au plus haut degré notre attention, notre reconnaissance, notre amour; nul développement dans cet inestimable sujet ne peut être superflu. Il ne serait point digne d'être homme celui pour qui le tableau des progrès de l'esprit humain ne serait qu'un objet indifférent! il devrait revenir à l'état où furent ses premiers ancêtres, une espèce de singe, inférieur à une foule d'animaux pour la sagacité, l'instinct et les forces corporelles. Ce sort serait juste pour lui, puisqu'il ne sait point prendre de l'intérêt aux transformations qui ont rendu le chétif bipède primitif le dieu de la terre par la puissance qu'il exerce sur tous les éléments, par le développement de son esprit qui se plonge dans les deux éternités du passé et de l'avenir, et par les grandes pensées et les sublimes espérances qui rattachent l'espèce humaine aux génies des sphères supérieures, et lui font pressentir l'inexprimable charme de l'action immédiate de la Divinité.

Les circonstances les plus favorables concoururent à produire la supériorité littéraire des Grecs; il faut assi-

gner d'abord la principale. Nous avons vu la disposition du sol produire la multiplicité des peuplades grecques, leur activité politique et militaire; nous retrouvons l'influence de la même cause dans le développement intellectuel des Grecs. La nature a voulu, dans un espace resserré, multiplier en Grèce tous les climats, tous les aspects; elle a fait de la Grèce un monde par l'infinité des paysages divers; elle la plaça comme le lien des trois parties du globe, comme le centre où tous les rayons de lumière venaient se concentrer de tous les points du cercle universel.

Il fallait à ce sol montagneux, où la nature étale un si grand luxe de paysages, un soleil puissant qui fécondât à la fois les esprits et les cimes des monts. D'autres régions, riches de monts majestueux, ont manqué de cette dernière circonstance pour produire sur l'homme des effets moraux aussi avantageux que dans la Grèce. Que la race primitive ait été douée d'une organisation très-vive, ou que cette organisation soit devenue telle de bonne heure par l'action constante du climat et du sol, ces deux hypothèses ont le même résultat: l'aptitude du peuple hellénique à créer les lettres et les arts.

Suivre principalement, dans l'exposition de l'invention des genres de littérature d'une nation, l'ordre chronologique, nous paraît la forme la plus logique et la plus féconde en souvenirs faciles et distincts. Les premières découvertes influent nécessairement sur les postérieures, et nous suivons ainsi la filiation des genres et leur connexion avec les événements politiques et reli-

gieux. L'histoire de la littérature devient comme une image simplifiée de la grande histoire nationale; elle s'adapte ainsi à la série invariable des faits du passé, et offre dans son exposition le même caractère d'immutabilité. Soumise de la sorte au cours providentiel des événements, elle ne dépend plus des caprices variables des écrivains, manifestés par leur prédilection pour tel ou tel genre, qu'ils présentent comme le premier et le plus important [1].

La marche de l'esprit humain en Grèce, ou la création des sciences, des lettres et des arts chez ce peuple remarquable, peut se diviser en quatre périodes distinctes.

PREMIÈRE PÉRIODE.

La première est formée du dépôt de tous les germes sur ce sol fécond. Nous ne pouvons mentionner avec certitude l'immigration d'une colonie indoue ou de ce peuple savant du plateau de la grande Tartarie, que semblent indiquer la singulière identité des mythologies de l'Indostan et de l'Hellade, et celle du sanskrit et du

[1] Dans les écoles on procède pour cet examen en allant du simple au composé. Cette marche est souvent l'inverse de la vérité. Aussi faut-il en sortant de leur enceinte refaire soi-même son éducation pour coordonner ses idées au cours irréfragable des événements de l'histoire. Se fonder dans cette méthode vicieuse sur la faiblesse de l'élève est une absurdité : un maître intelligent peut rendre tous les genres également compréhensibles. Mais il faut sortir de l'ornière de la routine, il faut un peu plus d'efforts, et voilà la cause principale qui perpétue les méthodes vicieuses.

grec : ces lueurs passagères sont enveloppées de trop de ténèbres. Des révolutions immenses, soit politiques, soit géologiques, ont rompu la chaîne qui pouvait lier ces faits avec ceux des annales positives. Ces rêves, le merveilleux de l'histoire, plaisent à l'esprit, mais à regret il faut s'en défendre, puisqu'on ne peut en déduire des conséquences positives que l'on puisse faire servir au bonheur des races actuelles. Les faits certains sont l'introduction des colonies orientales sur les côtes de l'Hellade sauvage, et la lente irradiation de ces foyers de lumière. Les expéditions des Argonautes et de Troie, en offrant aux Grecs des peuples plus civilisés qu'eux-mêmes, concoururent à jeter dans la Grèce de nouveaux germes de civilisation. Mais les vastes connaissances attribuées au centaure Chiron, à Machaon, à Podalyre; les traditions brillantes sur Linus, Orphée, Amphion, constatent moins les grands talents de ces hommes que l'état de simplicité des premières peuplades de la Thrace et de la Grèce, et surtout leur disposition admirative. Or cette disposition chez un peuple naissant, comme chez un enfant, annonce l'aptitude au génie. Les Grecs décèlent ainsi dès les premiers pas dans la carrière les vigoureux élans avec lesquels ils devaient plus tard la parcourir. Cette première période comprend les plus anciennes notions historiques jusqu'au dixième siècle avant l'ère chrétienne : c'est le temps où la Grèce, dans une lente incubation, préparait le développement de tous les germes de génie, de puissance et de gloire, qui devaient jeter tant d'éclat.

La perfection du langage dans les ouvrages d'Hésiode et d'Homère, et dans les fragments qui nous ont été conservés des poëtes plus anciens, est pour nous un problème aussi attachant qu'insoluble. Cette perfection précoce est contraire à la marche ordinaire des langues, qui ne se développent qu'avec les progrès des peuples dans la civilisation; mais la langue grecque, par une brillante anomalie, a dès lors, chez un peuple presque sauvage, tous les caractères du langage d'un peuple policé et lettré. Ce fait ne peut s'expliquer que par ces migrations lointaines et antiques que nous avons déjà présentées des peuplades de l'Inde vers le couchant. Mais en admettant ce fait, de nouvelles difficultés se présentent: comment s'est éteinte cette brillante civilisation implantée en Grèce des bords du Gange? comment n'a-t-elle laissé d'autres traces de son existence qu'un langage plein de charme et de force? Résignons-nous à voir, sans pouvoir les pénétrer, ces mystères des temps antiques.

DEUXIÈME PÉRIODE.

La seconde période est toute de production. Les états de la Grèce prirent une assiette stable par le perfectionnement des lois; la législation de Lycurgue ne fut point seulement un bienfait pour Sparte, mais elle fut aussi un modèle pour les magistrats des autres cités. Les poésies d'Hésiode consacrèrent les deux choses qui constituent le plus puissamment un peuple, l'agriculture et la reli-

gion; Homère, en chantant la gloire des Grecs, les unit par un fort sentiment de nationalité, et les rendit fiers par celui de leur puissance. Alors la Grèce, dans ces progrès de civilisation, vit son sol chargé de nombreux enfants, et conçut un vaste système de colonisation. Les inspirations secrètes des muses guidèrent sans doute les premiers essaims aventureux sur les côtes de l'Asie, antique berceau des sciences et des arts: en effet, nous verrons que ces colonies grecques dans l'Orient produisirent plus abondamment que la mère patrie des hommes supérieurs dans les sciences et dans les arts. Ces colonies furent une des causes de la guerre médique; elles concoururent ainsi à la production des gigantesques événements de cette guerre et à la puissante action que la gloire et l'enthousiasme national eurent sur le développement de l'esprit humain en Grèce. Les colonies établies ensuite dans la Sicile, l'Italie, la Cyrénaïque, la Propontide, le Pont-Euxin, multiplièrent par leurs relations avec la métropole les connaissances géographiques, historiques, littéraires dans la Grèce.

Le rétablissement des jeux olympiques, le caractère plus solennel donné à ces jeux, qui devinrent en 776 avant J. C. le point de départ d'une ère nationale pour la Grèce, fut une circonstance majeure qui eut pour effet d'étendre les idées des Grecs, de leur donner un sentiment profond de nationalité, et de faire ainsi de toutes leurs découvertes, de toutes leurs inspirations, un fonds commun, un trésor national.

Cette période comprend tout le temps depuis le dixième siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à la fondation de Byzance par les Mégariens, la dernière colonie importante, en 658 avant J. C. Elle embrasse ainsi trois siècles et demi; elle est remarquable par le débordement colonial de la Grèce sur les trois parties du monde; elle touche immédiatement à celle où tous les systèmes de philosophie, tous les genres de littérature furent créés et parurent presque à la fois, comme une immense aurore boréale qui remplit des cieux d'une nouvelle lumière.

C'est au début de cette seconde période que se montre Homère. Ce puissant génie semble seul suffisant pour la remplir des rayons de la gloire littéraire; il est le plus magnifique présent que les dieux amis de la Grèce pouvaient faire à cette terre privilégiée.

Nous voyons la poésie honorée dès les premiers âges en Grèce. Homère, l'organe fidèle des traditions primitives, nous montre sans cesse la puissance de la poésie sur les hommes à demi sauvages de ses poëmes et des temps antérieurs; Phemnis charme par ses chants la troupe des poursuivants de Pénélope; Démodocus embellit de ses accords les festins d'Alcinoüs; Nestor raconte à Télémaque que Clytemnestre fut fidèle à la vertu tant qu'elle conserva auprès d'elle le chantre qu'Agamemnon avait placé dans son palais pour être l'interprète de la sagesse divine; Égisthe ne put la séduire qu'en transportant cet ami des muses dans une île déserte, où il l'abandonna aux vautours. Ainsi les poëtes

sont déjà représentés dans ces temps antiques comme les ministres des dieux. La poésie était une mission inspirée, un sacerdoce auguste, qu'honoraient les chefs des états.

Quel sujet plus magnifique et plus moral que celui de l'Iliade pouvait choisir Homère? Ici, comme dans d'autres poëmes, ce ne sont point des concitoyens qui, brisant tous les liens de la nature et de la société, se combattent hideusement; c'est la Grèce, s'offrant sous l'aspect intéressant de la grande alliance de ses peuples, qui lutte contre l'Asie et sur un territoire étranger, qu'elle semble déjà avoir conquis par l'audace de sa navigation. Les Grecs sont unis pour venger l'hospitalité violée, le rapt, le vol. Comment la justice de la cause n'aurait-elle pas enflammé la valeur des guerriers et le génie de leur chantre?

Nous devons présenter aussi l'influence de l'époque sur la forme et le charme de l'Iliade. Ses personnages sont des sauvages pleins des passions bouillantes de la nature, et qui s'abandonnent sans frein à leurs inspirations toujours vivement dramatiques; mais pour exciter la sympathie et l'admiration, il fallait que leur interprète fût un homme dont l'entendement, plein de rectitude, pût donner une liaison logique à ces élans impétueux, et les brillantes couleurs de la poésie aux formes athlétiques de leur langage. L'éloquence de l'Iliade est ainsi la nature exprimée par le génie; les discours de ses héros sont pleins de cette chaleur et de ces transitions brusques des passions avec la netteté, la justesse et l'ex-

pression pittoresque de la pensée, émanation d'une intelligence supérieure. Aussi l'examen ne peut y rien ajouter, retrancher ou changer, ce qui est la définition d'un style parfait.

Les temps sauvages sont les plus propres au pathétique. La passion dans tous les faits des personnages de l'Iliade excite dans les spectateurs des mouvements sympathiques. Je dis spectateurs et non lecteurs, car le génie doit rendre l'action d'un poëme présente et non la faire comprendre comme un récit. Des personnages plus moraux dans l'Iliade, c'est-à-dire mieux soumis aux règles de la raison, ne pourraient que perdre en intérêt ce qu'ils gagneraient en estime.

Qui peignit jamais au même degré d'énergie qu'Homère le courage et toutes les passions? qui conçut des situations aussi touchantes et aussi fortes? Diomède combat Vénus, Mars, Apollon. Ce n'est point encore assez; malgré de sinistres présages, Diomède s'élance sur les Troyens. Il l'eût emporté sur l'arrêt prononcé par Jupiter, organe de l'invincible destin, si ce dieu irrité n'eût lancé la foudre, du haut de l'Ida, devant le char du fils de Tydée; les chevaux s'abattent de terreur. Nestor, qui n'a jamais donné que des avis pleins de courage, exhorte Diomède à céder; il résiste, et Jupiter est contraint de faire éclater trois fois son tonnerre pour que Diomède se détermine à la retraite. Les adieux d'Andromaque et d'Hector, Priam aux pieds d'Achille, sont des situations du pathétique le plus noble et le plus entraînant.

Toutes les règles des arts sont des inspirations du génie. Dans ses créations il veut plaire, et les moyens par lesquels il y parvient, trouvés ensuite dans son œuvre par l'analyse, deviennent les principes du beau et du pathétique. La gradation d'intérêt est nécessairement un des besoins du génie dans ses créations; où peut-elle être mieux observée que dans l'Iliade? La discorde entre Achille et les autres chefs éclate dans la tente d'Agamemnon; mais néanmoins l'entreprise n'est point abandonnée, et les Grecs attaquent les Troyens. Après une alternative de succès et de craintes, ils sont repoussés, et Ilion assiége enfin la Grèce dans son camp. Les oracles seront-ils trompeurs? la justice de la cause sera-t-elle flétrie par la ruine? la torche d'Hector, qui livre aux flammes le vaisseau de Protésilas, fera-t-elle le dénoûment de cet immense drame? Malgré la fluctuation terrible de ces phalanges qui se pressent dans l'espace entre Troie et le rivage, et sont agitées comme les vastes ondes par la tempête, on voit au loin le colosse d'Achille qui domine la plaine et repaît son âme altérée de vengeance du spectacle des malheurs redoublés des Grecs. Achille, dans son repos, occupe encore plus la scène que tous ces héros qui prodiguent leur vie pour suppléer à son absence; il semble le destin qui préside aux grands événements de cette guerre; sa présence sur le champ de bataille est la victoire pour les Grecs, et ses pas agitent au loin les remparts d'Ilion d'un profond ébranlement. Dans sa disparition, le chef même de l'entreprise appelle deux fois l'armée grecque

sur ses vaisseaux, pour qu'elle aille cacher sa honte et son deuil au delà des mers, dans les solitudes de l'Hellade. L'indignation contre les Troyens enorgueillis, et la pitié pour les Grecs, fermentent par degrés dans le cœur d'Achille. Le tumulte guerrier, rapproché de ses tentes, le remplit d'émotions belliqueuses; mais pour ménager, par des transitions savantes, son apparition sur la scène, c'est Patrocle, son ami, qui, couvert de l'armure d'Achille, va sur son ordre au secours des Grecs, qui sont près de perdre la dernière ressource du malheur, le courage du désespoir. Patrocle meurt. Le terrible Achille ne se montre encore point tout entier sur le champ de bataille: il paraît désarmé devant l'armée victorieuse des Troyens, et elle s'arrête glacée d'épouvante devant ce fantôme effrayant et aux éclats tempétueux de sa voix; il combat enfin, et l'armée asiatique est coupée dès le premier choc en deux parts: l'une est rejetée pâle et sanglante derrière les murs d'Ilion, l'autre est précipitée dans le Xanthe ou exterminée sous la lance d'Achille, qui frappe comme la foudre; les bataillons roulent sous son bras comme les flots sous le souffle de l'ouragan. Hector seul, parmi tant de héros de l'Orient, l'attend, et ce contraste, qui l'agrandit près de sa chute, ne fait que rendre plus éclatant le succès de son vainqueur. La Grèce est en péril, la Grèce est protégée, la Grèce triomphe, tels sont les trois actes si bien liés de ce grand drame.

Peut-être la fin du poëme eût-elle été plus d'accord avec la pensée créatrice de l'entreprise, si le vaste re

tentissement de la chute de Troie eût terminé le long et terrible tumulte de l'Iliade. Nous devons croire qu'Homère a voulu porter l'intérêt sur son Achille plutôt que sur un fait. Cette combinaison est le résultat de l'instinct du génie ou de profondes réflexions. L'Iliade eût été autrement une histoire en vers; l'attention éparse sur les vainqueurs n'eût pu se concentrer sur aucun. La destinée et l'histoire interdisaient à Achille d'entrer dans Troie; comment s'intéresser à l'événement après la disparition du héros? Homère aurait pu donner le premier rôle dans le poëme à un autre; mais les traditions sur les autres chefs n'avaient point l'éclat de celle sur Achille. Néanmoins on peut regretter que le poëte n'ait point peint Némésis, cette divinité si bien en rapport avec la nature du sujet, planant sur les ruines de Pergame avec un affreux sourire, et secouant une torche enflammée pour hâter la destruction de quelques restes d'édifices encore debout, et donnant aux hommes, pour les guider dans la voie de la vertu, la terrible leçon du malheur.

Homère n'a pu avoir en vue dans l'Iliade une moralité unique : une épopée embrasse toutes les scènes de la nature et toutes les passions de l'homme; voilà le cadre du genre que remplit plus ou moins le poëte, suivant son génie. Vouloir présenter comme fin de son ouvrage une seule pensée, c'est assimiler une épopée à un apologue: encore un apologue offre-t-il une série d'idées distinctes, et chacune peut être une leçon. Sans doute, dans la méditation d'un sujet, se montrent d'a-

bord le germe de l'action, son développement et sa fin; mais tout l'univers physique et moral peut entrer dans ce plan sans nuire à la liaison des pensées primitives et principales. Il faudrait une dissertation aussi longue que l'Iliade, pour exprimer les leçons de l'Iliade; celles-ci se présentent au premier examen de l'ensemble : le crime d'un prince peut être la cause de la ruine de sa patrie; la discorde des chefs fait le malheur des peuples; une éducation forte et variée, comme celle d'Achille, prépare le triomphe de l'athlète dans les jeux publics, du guerrier sur le champ de bataille, la puissance de l'orateur dans le conseil; la piété procure l'assistance des dieux, et assure ainsi à l'homme un destin prospère, etc.

Nul homme n'eut sur l'esprit des Grecs une plus grande influence qu'Homère; il fut pour eux le premier des historiens, des géographes, des hiérophantes, des philosophes. L'éclat, le charme poétique qu'il répandit sur l'exposition des éléments de la science sociale, sur la peinture de la nature physique, donnèrent un grand prix à la poésie, la firent aimer, respecter; Homère dirigea les esprits vers les conceptions brillantes de l'imagination; peut-être même cette influence fut-elle trop puissante, et prépara-t-elle ainsi les rêveries des philosophes grecs, qui, dans les sciences positives, voulurent suivre la manière brillante mais souvent fantastique du poëte.

Les plus grandes conceptions des poëtes semblent nées des inspirations de ce sublime Homère. Virgile

n'offre-t-il point, dans ses principales scènes, une esquisse des grands tableaux d'Homère? La magnifique fiction du géant Adamastor n'est-elle point une imitation de l'apparition et de la voix tonnante d'Achille devant l'armée des Troyens? La fameuse scène d'Ugolin, qui, dans l'enfer du Dante, dévore avec une rage inextinguible le crâne de son ennemi, l'archevêque de Pise, est une imitation palpable de l'Iliade. Achille avait dit à Hector mourant : « Que ne peut ma rage m'égarer au « point de porter à mes lèvres ta chair palpitante? » Hécube, plus affligée encore après la perte d'Hector et de tant de fils, témoigne le regret de ne pouvoir s'attacher au cœur d'Achille pour le dévorer: Ugolin ne fait qu'accomplir le vœu exprimé par Achille et par Hécube. Ces sentiments, ces scènes sont horribles, mais ils sont rendus presque légitimes par la vengeance, cet acte de justice individuelle dans l'inaction des lois et de la foudre : le poëte remplit ainsi le cœur d'une terreur morale et salutaire. L'enchantement de Jupiter sur les sommets d'Ida, par les voluptueux artifices de Junon, n'a-t-il point offert au Tasse l'idée-mère des jardins d'Armide et du ravissement de Renaud? Nous trouverions ainsi facilement dans tous les poëtes épiques des imitations de l'inépuisable Homère. N'a-t-il point fourni aussi aux successeurs de Thespis les sujets de tragédie les plus intéressants, et dans ses héros les personnages les plus dramatiques, par leurs grandes aventures, leurs bouillantes passions, la variété de leurs caractères, si nettement dessinés? Thersite, Dolon, ne sont-ils point les

types des valets fanfarons, poltrons et grotesques de la comédie? La description du bouclier d'Achille présente des scènes agricoles et pastorales toutes charmantes, et a dû faire naître l'idée de l'idylle. L'Iliade entière, par l'élévation des idées et la vigueur du ton, est évidemment le modèle du genre lyrique. La sculpture et la peinture trouvent encore de nos jours, comme dans l'antiquité, et sans pouvoir les épuiser, les plus beaux sujets et les plus vives inspirations dans Homère : cet homme seul eût créé tous les arts.

Le sujet de l'Odyssée n'a point le grandiose de l'Iliade; l'intérêt qu'il inspire ne tient point de même aux grandes fins de la politique; néanmoins, sous d'autres rapports, l'Odyssée a un prix égal à la sublime peinture de la lutte de l'Europe et de l'Asie.

Le sujet est plus rapproché de la condition commune des hommes : le héros est un roi, mais il est dans le dernier degré de dénûment et d'affliction, et le malheur, comme la mort, rabaisse tous les hommes sous son bras terrible, et les confond sous le même niveau. Tous les lecteurs sentent l'injustice des spoliateurs insolents qui dévorent les biens d'Ulysse, persécutent de leurs vœux son épouse fidèle, bravent impunément son fils et lui tendent des piéges d'assassins. Ainsi, par ces notions naturelles de la morale, laquelle n'est que le développement de l'équité instinctive, tous les cœurs s'intéressent à Ulysse.

Soit calcul, soit cet instinct du génie qui se plaît à la diversité des conceptions extrêmes, et embrasse ainsi

entre ces deux pôles l'universalité des êtres, Homère a peint dans ses deux poëmes, et surtout dans ses deux héros, les caractères les plus contrastants. L'Asie tout entière et, bien plus, l'Olympe majestueux sont ébranlés dans l'Iliade par la discorde des chefs de la Grèce et par la lutte des deux armées; c'est comme un incendie qui éclate, s'accroît, confond la terre, les airs, les cieux, et captive ainsi par un charme invincible les regards et l'âme entière. L'Odyssée est le simple retour d'un époux dans ses foyers envahis par des parasites, des débauchés, et les machines épiques et le style font seuls un poëme d'un sujet si simple.

Quel est l'antipode le plus prononcé du caractère d'Achille, bouillant, impétueux, ne pouvant contenir le flux de ses pensées, la flamme de ses passions, et ne renouant les nœuds de la concorde que par la main des furies, si ce n'est un homme qui, dompté par la fortune, ayant fait de la ruse une profonde étude, est toujours maître de sa physionomie, de ses paroles, de son accent et presque de ses pensées, qui semblent suivre la voie de sa volonté et de l'intérêt de la situation présente; qui se méfie de tout, des éléments, des hommes, de Minerve même, dont il vient de reconnaître la bienveillance? (Chant 13.) Cet homme, c'est Ulysse! Homère étend le contraste jusque dans le physique de ses deux héros et dans les éléments de leur destinée.

L'Odyssée n'offre point des fins politiques aussi majeures que celles de l'Iliade; mais son but est éminemment moral: Ulysse et les dieux qui le secourent veulent

légitimement la répression de la spoliation et de la tyrannie que les poursuivants exercent envers Pénélope, et la punition de leurs embûches contre Télémaque. La famille est l'élément du corps social, et son bonheur est la fin principale de la civilisation ; le législateur doit cimenter par la morale et la religion l'union de ses membres, et la défendre de toutes les agressions, en établissant la sûreté de l'héritage, de la réputation, de la liberté individuelle. La famille est un corps brut qui entre dans une combinaison sociale pour en sortir plus perfectionné ; ordonner dans le sens du décroissement de force les sentiments de l'homme, selon l'univers, sa patrie, sa province, sa cité, sa famille, c'est une utopie absurde ; ainsi Homère est éminemment social en voulant la conservation de la famille et des biens de son héros. Tous les époux, les pères, les propriétaires voient leur cause dans la cause d'Ulysse. D'autres poëmes sont fondés sur des sophismes politiques ou des superstitions ; l'Odyssée est fondé à la fois sur l'éternelle nature et le grand but de l'organisation sociale.

Homère est un fleuve immense dont l'origine, comme celle du vieux Nil, est rendue plus intéressante par le mystère qui la couvre, et qui dans son cours majestueux fait naître les plus riches paysages, les cités pompeuses, et réfléchit ainsi, dans ses larges et pures ondes, les merveilles de la nature et du génie de l'homme.

TROISIÈME PÉRIODE.

La durée de la troisième période est depuis la fondation des colonies grecques jusqu'à l'invasion victorieuse de Philippe; elle comprend chronologiquement, depuis l'an 658 avant J. C., époque de la fondation de Byzance, jusqu'à la bataille de Chéronée, en 338, où Athènes, cette capitale des lettres et des arts, succomba avec la Grèce sous les Macédoniens, un espace de trois siècles environ : c'est la période la plus féconde, la plus brillante pour le genre humain.

Après le grand et glorieux événement de la prise de Troie, l'exubérance vitale du corps social en Grèce ne se manifesta, comme nous l'avons vu dans la seconde période, que par un vaste système de colonisation. La Grèce était encore trop sauvage pour tourner son esprit vers la culture des lettres et des arts : partout ces beaux produits de l'arbre social n'éclosent en fleurs brillantes, en fruits délicieux, que lorsque ses rameaux ont acquis un puissant développement et que la sève a été bien élaborée par le temps.

La Grèce, après avoir joui longtemps d'une assiette prospérante et fixe, tourna enfin sa puissante vitalité vers la création des lettres et des arts. Déjà ses savants, pleins de cette bouillante ardeur qui semble une émanation de ce sol fécond, se hâtent de faire des romans sur la nature, avant de pouvoir, avec l'aide du temps et d'un examen approfondi, en écrire l'histoire.

Thalès de Milet ouvre le premier cette carrière brillante des systèmes. Il avait étudié les sciences en Égypte, dans ce berceau antique des lumières de l'Orient et de la Grèce. Il a eu des connaissances positives en astronomie, puisqu'il prédit l'éclipse de soleil survenue le jour d'une bataille entre Cyaxare, roi des Mèdes, et Alyattes, roi de Lydie, cinq cent quatre-vingt-dix-sept ans avant J. C.; mais ces notions des mathématiques ne pouvaient suffire pour expliquer la formation et la conservation de l'univers. Les premiers éléments de la géologie n'étaient pas connus; l'idée même de cette science était encore ignorée, ainsi que celle de tant d'autres parties de la physique dont les voies ne s'ouvrent presque qu'aujourd'hui devant nous; et cependant, dans cette insuffisance de moyens, Thalès voulut reprendre sous œuvre la création du monde. L'eau est son principe universel. Cette idée a été développée, dans les temps modernes, par de nombreux géologues, qui l'appuyaient sur des faits que ne pouvait connaître Thalès, et qui, cependant, n'ont point produit la conviction.

Anaximandre, son disciple, traça, le premier entre les Grecs, des cartes géographiques et des cadrans solaires.

Le patriarche de la secte ionique, que l'on a aussi nommée la secte des physiciens, d'après la nature de leurs principales études, fut après lui Anaximène.

Anaxagore la transporta ensuite dans Athènes, et la persécution qu'il y éprouva et l'apparition de Socrate firent oublier cette école.

Pythagore de Samos éleva une école qui fut rivale en célébrité et l'emporta en puissance sur celle de Thalès. La secte italique, outre la culture des mathématiques, à l'imitation de la secte ionique, se livra plus spécialement encore à l'étude de la morale et de la politique; aussi exerça-t-elle une grande influence dans le gouvernement de plusieurs villes; et quelques-uns de ses disciples, Empédocle d'Agrigente, Timée de Locres, Architas de Tarente, donnèrent avec succès un code de lois à leur patrie.

Le peuple grec, naturellement enthousiaste, prodigua d'abord aux philosophes le respect et l'admiration. Ces applaudissements prématurés furent une des causes de la médiocrité où resta la science : il en fallut si peu pour séduire cette foule crédule, que les philosophes ne sentirent pas assez la nécessité d'acquérir de vraies lumières.

Les systèmes de philosophie des Grecs n'offrent que des rêves plus ou moins ingénieux. L'esprit ne peut suffire, dans sa courte carrière, à embrasser le cercle immense de la connaissance positive de l'homme et de l'univers; il faut donc se garder de dissiper ses forces et son temps à l'étude des vaines spéculations des rêveurs. Nous sommes souvent, dans nos efforts pour connaître, comme l'Océan, qui ne couvre de ses flots un nouveau rivage qu'en abandonnant au loin le rivage opposé qu'il occupait. Les philosophes grecs ont fait de l'homme un être imaginaire, comme ils ont fait de la nature un système fantastique.

Ce n'est point sous le rapport de la science de Pythagore, incomplète, obscure, que nous devons considérer son école, mais sous celui de ses moyens d'action sur ses disciples, afin de leur inspirer la foi et l'enthousiasme pour le maître. Une habitation commune, des exercices réglés, la communauté des biens, liaient déjà en un faisceau tous les disciples. Cette Grèce féconde offre les germes de tout, et nous voyons déjà dans l'institution pythagoricienne le premier type des ordres monastiques. La révélation d'une doctrine savante les unissait encore des liens intimes de la confraternité : le secret que l'on exigeait semblait lui donner un prix inexprimable ; ce mystère religieux la faisait paraître comme une lumière venue directement du principe des êtres.

Les philosophes grecs, qui avaient puisé leurs connaissances dans l'Orient, furent entraînés par la puissance de l'exemple et du respect à imiter leurs maîtres dans la propagation de leurs idées. Ils eurent ainsi une double doctrine, l'une ostensible et tronquée pour la foule, l'autre occulte et entière pour les élus : la science devint ainsi en Grèce comme en Égypte une initiation. Ce manque de franchise et d'une propagation facile furent les principales causes de l'erreur et de la stagnation de l'esprit humain en Grèce à cette époque sous le rapport scientifique.

Chose singulière ! les prêtres de l'Orient et les philosophes grecs furent déterminés à ce mystère par deux causes de nature opposée. Les premiers se réservèrent

l'apanage exclusif de la science pour conserver par ce moyen un empire constant sur le peuple; les seconds, professant sur la divinité une doctrine différente de la croyance vulgaire, l'enveloppèrent d'ombre et de distance par les précautions de l'initiation, pour échapper à la curiosité dangereuse du peuple. Nous voyons dans cette crainte des philosophes une des influences funestes de la démocratie. Le peuple, voulant par l'habitude du pouvoir et le sentiment de sa force dominer l'école comme la place publique, s'établissant ainsi juge des choses qu'il ne pouvait comprendre, n'en était pas moins absolu et inflexible dans ses jugements. La proscription d'Anaxagore, de Socrate, sont des preuves trop éclatantes de son incapacité et de son intolérance. On ne peut attribuer ces formes craintives de la science en Grèce au pouvoir des prêtres, puisque, par les raisons que nous avons exposées, le sacerdoce n'y mania point la force politique. La forte et profonde impression de l'initiation faisait, pour le secret, comme si la masse entière des adeptes n'eût eu qu'une bouche scellée du cachet invincible du maître.

Ce silence qu'imposait l'initiation se retrouve dans les historiens, et il explique les nombreuses réticences d'Hérodote, lorsqu'il parle du système religieux des Égyptiens.

L'initiation semblait enlever du cœur de l'homme tout sentiment de personnalité; il faisait désormais abnégation de lui-même, et ne vivait que pour la gloire et le succès de la secte, dont le fondateur était l'image vi-

sible, était le type; tous les disciples, toutes leurs actions, tous leurs ouvrages étaient couverts de son nom sacré. Les nœuds de la jonction élective paraissent avoir été plus forts dans la secte italique que dans la secte ionique, et cela nous explique comment le nom seul de Pythagore se montre éclatant et presque unique dans cette foule qui fut imbue de sa doctrine.

Lysis, un des élèves les plus supérieurs et que sa qualité de précepteur et d'ami d'Épaminondas doit rendre bien recommandable, Lysis exposa dans un code en vers, que leur excellence fit nommer *vers dorés*, la doctrine sur le dogme et les rites de l'école italique, et fit paraître cet ouvrage honorable sous le nom de Pythagore. Le système était tout, et les individus s'effaçaient dans leur labeur pour sa propagation et sa gloire, comme les abeilles d'une ruche pour la formation du magasin général du miel. Ce code renferme les principes de la plus haute sagesse; mais ils se retrouvent dans Moyse, Confutzée, Zerdust, et de cette concordance jaillit la grande vérité de l'unité de la morale dans tous les temps et dans toutes les régions.

Une foule de faits montrent les précautions excessives employées pour assurer le secret de la doctrine révélée à Éleusis ou dans la Samothrace, ainsi que la poursuite implacable et homicide exercée contre l'indiscret.

Que prouvent donc les mystères dont s'enveloppent ces sectes scientifiques, ces congrégations pieuses? Une religion dont l'absurdité dégoûtait les esprits élevés, et surtout un pouvoir politique aveugle, ombrageux, ter-

rible, en un mot, le pouvoir démocratique, qui exerçait une sorte d'inquisition sur la pensée et punissait la science et l'hérésie par l'exil, la confiscation ou la mort.

Ainsi les peuples de l'antiquité, et plus particulièrement ceux de la Grèce, se montrent à nos regards divisés en deux bandes : l'une immense et professant à grands cris une doctrine physique et religieuse qui perpétuait la stupidité primitive; l'autre peu nombreuse, cherchant mystérieusement la vérité et s'enveloppant de ténèbres et de silence pour se dérober à la tyrannie d'un despote ou à celle d'une populace démoniaque. Celle-là tout entière, avec sa science, a disparu de la terre, et les documents historiques n'ont pu nous transmettre sur ces doctrines secrètes que les notions les moins intéressantes: nous voyons là une lacune irréparable dans l'histoire du développement de l'esprit humain.

Les longs voyages d'Homère, d'Hérodote, de Pythagore, de Platon, etc., prouvent la stérilité des communications des peuples pour les lettres. Ces hommes, animés de la passion de l'étude et de la philanthropie, surmontent toutes les difficultés, tous les périls, afin d'amasser des matériaux pour leurs ouvrages. Cette persévérance énergique, ces dangers de l'étude font paraître ces hommes plus grands que leurs successeurs : par suite de cette différence, leur vie tout entière était souvent consacrée à un seul ouvrage.

La crainte de l'avenir semble le trait dominant de la

doctrine des moralistes; plusieurs systèmes de philosophie sont empreints de mélancolie et d'une abnégation austère, qui présente sans cesse la vie comme une pénible déception, comme un odieux mécompte. Cette théorie de la tristesse n'est point dans l'impression du soleil brillant et des riants paysages de la Grèce, ni dans les inspirations de la voluptueuse mythologie; cette mélancolie hors des causes naturelles naît d'une action profonde et constante, ouvrage de l'homme : elle nous révèle d'une manière inattendue et frappante les vices de l'état politique des Grecs. Ces brusques révolutions intestines, dont les effets soudains étaient la spoliation, l'exil ou la destruction des citoyens vaincus; ces alliances avec les peuples voisins, dont la trahison brisait tout à coup les liens, et qui semblaient ainsi une mine perfide qui s'ouvre sous les pas de la confiance; ces guerres inopinées et terribles, où les Grecs ne paraissaient être que sous l'inspiration des furies, toutes ces circonstances renaissantes et épouvantables devaient nécessairement donner à chaque homme la méfiance de l'avenir. L'histoire politique nous explique ainsi le ton sombre des héros dans la tragédie et des moralistes. Cet élysée de la Grèce semblait souvent envahi par les démons; et dès lors comment croire à la permanence de la félicité? Quelques philosophes se livrèrent aux charmes de la méditation pour se dérober à l'impression des sottises des hommes : les génies invisibles avec lesquels ils conversaient ne leur faisaient que du bien, et ils n'auraient peut-être éprouvé des hommes injustes et jaloux que du

mal. Il est fâcheux pour l'humanité que, par les vices de la constitution politique, de beaux génies n'aient pu exposer leurs pensées entières ou se soient épuisés en spéculations que la rareté des documents positifs devait rendre vaines.

Il est un rapport frappant de similitude dans la marche des sciences et celle du soleil. Les premières notions scientifiques et littéraires passèrent de l'Indostan dans la Perse et l'Égypte, se perfectionnèrent en Grèce et en Italie, et des bords de l'Europe, suivant toujours l'astre éclatant qui les vit naître aux régions de l'aurore pour répandre la lumière dans les esprits, comme lui sur la nature, elles ont passé aux rives américaines, d'où, portées par ces colonies celtiques à travers l'immense continent du nouveau monde jusqu'à ses limites occidentales, elles auront alors comme le soleil achevé le cercle entier de l'univers.

Mais si les formes de l'état social s'opposaient, en Grèce, à la recherche ou à l'exposition franche des hautes conceptions politiques, morales et théosophiques, du moins, dans cette période, l'esprit humain fit les plus rapides progrès dans l'expression des sentiments, dans la combinaison des tours ingénieux et piquants de la pensée, et produisit enfin ces belles conceptions littéraires, ces beaux ouvrages des arts qui devaient honorer à jamais la Grèce, charmer les siècles postérieurs, et qui semblent, dans cette carrière, le terme du génie de l'homme, puisqu'ils n'ont point été dépassés par les successeurs des Grecs.

Les diverses compositions littéraires ne sont que des formes appropriées à la nature des sentiments de l'homme et à la durée de leur action. La poésie épique, qui met en mouvement les chefs, les sénats, les armées, la masse entière des peuples, dont l'objet se lie toujours aux grandes fins politiques de l'existence, de la prospérité, de la gloire d'une nation, la poésie épique, par son importance, l'étendue indispensable de son action, semble ainsi le dernier des efforts de l'esprit humain. Par un bonheur tout particulier, les Grecs débutèrent dans la carrière par les compositions poétiques, qui furent les derniers ouvrages des autres nations littéraires. Homère, dans l'adolescence de la Grèce, créa des chefs-d'œuvre que les nations postérieures les plus illustres ne purent pas toutes imiter au terme le plus avancé de leur civilisation. Les esprits, frappés des magnifiques tableaux de l'Iliade et de l'Odyssée, de la gloire que le triomphe, rehaussé par de beaux chants, donnait à la nation, ne pouvaient produire des conceptions mesquines et discordantes; Homère devait monter toutes les âmes au ton sublime de la sienne. Il fallait, après ses magnifiques compositions, qu'un écrivain renonçât à son art, abjurât le nom de Grec, ou créât dans le genre qu'il avait embrassé des ouvrages où l'on retrouvât le grandiose uni au naturel et à la verve entraînante du chantre d'Achille et d'Ulysse.

Alcée fit entendre des chants brillants d'imagination et de verve, et il inventa le vers qu'on nomme *alcaïque* afin d'en constater l'origine, et pour donner du relief à

son auteur, ou plutôt pour en recevoir de sa réputation et du charme de ses ouvrages.

Sapho peignit l'enchantement, les rapides progrès et le délire de la passion. Comme Alcée, son compatriote, elle créa un vers d'une mesure et d'un effet nouveaux, nommé par la même raison *vers saphique*. Ces chants voluptueux étaient entendus de tous les cœurs, sous l'impression des causes multipliées qui appelaient tous les Grecs au plaisir.

Ésope introduisait plus tard en Grèce les formes ingénieuses mais serviles de l'apologue : c'est le langage du courtisan spirituel ou de l'esclave craintif; il porte dans ses tours timides l'empreinte de son sol natal, dévoué à la servitude, et celle du sort de son auteur. Il semble qu'il ne pouvait pas y avoir de sympathie entre ce genre et l'esprit fier et indépendant des Grecs : Ésope, en effet, n'eut pas en Grèce d'imitateurs dignes de renommée.

Homère était pour les Grecs le chantre de la gloire; mais ils avaient aussi une autre divinité favorite, la volupté, et son chantre spécial, dans l'Hellade, offre encore plus qu'Homère un caractère d'originalité qui en fait un modèle plus saillant. Qu'un jeune homme chante les amours, c'est l'oiseau fendant les airs d'une aile vive et légère dans un beau jour de printemps; c'est le papillon butinant sur les fleurs : il est dans son élément, et ses chants ne sont que l'expression de ses pensées habituelles, de ses actions, de ses songes, de ses brûlantes espérances. Qu'il veuille encore aviver cette vie

ardente des flammes de Bacchus, on reconnaît là le pouvoir qu'il a de supporter les sensations fortes et l'avidité insatiable qu'a l'homme de multiplier ses plaisirs. Mais qu'un vieillard nous offre, sous des cheveux blancs, la grâce, les goûts, le souris bienveillant de la jeunesse, nous sommes agréablement surpris de son contraste avec l'universelle foule de ses compagnons, qui sont moroses par les regrets du passé, les douleurs du présent, la crainte de l'avenir. Ce brillant et aimable vieillard, c'est Anacréon. Dans lui, la vieillesse n'a plus un aspect hideux : ses yeux brillent d'un vif éclat, ses lèvres sont embellies d'un doux sourire; ses pas, un peu incertains, ne dénotent point la main pesante du temps, mais l'impulsion joyeuse de Bacchus. Les années, il est vrai, ont blanchi ses cheveux, sillonné son front de légères rides, mais en l'entendant adresser aux jolies femmes les propos les plus gracieux, solliciter avec gaieté d'aimables faveurs, ces signes de la vieillesse ne paraissent plus qu'une déception, et l'on serait tenté de croire que ce vieillard est un de ces habitants de l'Olympe dont le premier attribut est une jeunesse éternelle, et qui, venant sur cette terre, prennent pour se déguiser l'apparence de l'âge, en conservant, sous cette enveloppe trompeuse, une puissante vie.

Anacréon trahit seulement son âge par son goût de prédilection pour les jouvencelles les plus fraîches, qui, contrastes du vieillard, excitent en lui l'attrait le plus sympathique; il décèle aussi la vieillesse par les vifs éloges du vin. Anacréon exprime qu'il doit à Bacchus le

plaisir de bondir encore en cadence et d'un pied léger, aux sons de la cythare ; mais son ivresse est légère, gracieuse, spirituelle, et loin des grossières fureurs de la foule.

Il unit à ses hymnes pour les Grâces et Bacchus les éloges de la rose, et communique le charme que lui donne la contemplation de la fleur ravissante et l'impression de son parfum exquis. Ici il rappelle l'idée de l'adolescent qui, dans la plus belle des fleurs, voit avec transport l'image du plus attrayant ouvrage des dieux, la femme.

Anacréon est ainsi un phénomène moral dans l'histoire de l'homme, par la grâce, la fraîcheur, l'éternelle jeunesse de ses goûts et de son talent; il embellit la vieillesse aux regards du jeune homme, il le rassure sur l'avenir: le jeune homme, confiant dans les dieux, espère conserver ainsi jusqu'au terme les goûts qui le rendent heureux. L'homme mûr qui sent déjà le froid de l'âge repousse cette impression comme mensongère, et se berce de l'idée de ressembler à ce chantre resté joyeux et galant malgré ses rides.

Anacréon a créé un genre qui porte son nom. Ce genre ne se compose point de tel rhythme, de telle forme; il est tout entier formé d'un fond d'idées délicieuses sur l'amour des femmes, du vin, des couronnes de fleurs, de la danse gaie et riante, unies au mépris insouciant de Plutus et de la mort. Les idées du chantre de Téos, quoiqu'elles aient perdu dans des idiomes informes la grâce et la suavité des expressions de l'original, plaisent

néanmoins dans tous les climats, comme ces fleurs brillantes des tropiques qui conservent encore dans les autres zones moins favorisées une partie de leur éclat. Tous les épicuriens regardent Anacréon comme leur patron, et déposent au pied de sa statue une guirlande de myrte, de roses et de lierre.

La poésie d'Anacréon est l'expression vivante des mœurs de la Grèce antique. Ce peuple sans religion raisonnable, sans morale fixe, concentrait tous ses vœux sur cette terre, ne connaissait de frein dans ses goûts que l'impossible, et se livrait tout entier au culte de sa divinité suprême, le plaisir. La vie chez les Grecs consistait dans une expansion continuelle bien plus que dans un recueillement intellectuel. Anacréon nous peint avec toute la voluptueuse mollesse de l'Ionie, avec toute la grâce spirituelle de l'Attique, l'abandon de cette vie de sensations amoureuses, bachiques, lyriques et de pensées légères et fugitives.

Nous devons remarquer que tous ces auteurs originaux viennent de la Grèce orientale, ainsi que les philosophes fondateurs Thalès et Pythagore. Il est certain que les colonies orientales ont plus contribué à la gloire littéraire des Grecs que la métropole.

DU DRAME ET SA NATURE.

Chez un peuple vif et passionné, qui, par l'effet d'un beau ciel et de ses institutions, vivait presque toujours en dehors des foyers domestiques, devait naître inévi-

tablement le drame. La vie tout entière des Grecs était dramatique; et comment n'auraient-ils pas copié cette forme dans les compositions littéraires, qui ne sont, qui ne peuvent être en général qu'une image de la vie?

Notre étonnement sera extrême si nous considérons à la fois l'imposant effet d'un beau spectacle dramatique et sa faible origine. Il y a loin du sacrifice en l'honneur de Bacchus que fit Icarius d'un bouc qui ravageait ses vignes, des chants grossiers des paysans spectateurs qui célèbrent leur dieu favori et renouvellent ensuite, tous les ans à pareil jour, le même hommage; il y a loin des choristes barbouillés de lie du tombereau de Thespis à l'*Iphigénie en Aulide*. Des hommes de la dernière classe présentent ainsi les types des héros dans la tragédie, et les scènes de la vie du plus brut des dieux sont l'origine des plus nobles et des plus touchantes compositions: c'est un des plus étranges phénomènes de l'histoire des lettres. De même pour tous les arts; leur principe est la radicule presque inaperçue qui produira le chêne colossal aux immenses rameaux.

Les Grecs sont nos précepteurs, nous avons imité leur théâtre; mais le ciel ne jeta point ce germe heureux seulement sur le sol de la Grèce : les savants de la Société asiatique de Calcutta nous montrent le drame connu dans l'Inde, lorsque la Grèce était encore vide de la race spirituelle qui devait l'illustrer; Macartney nous offre le tableau des représentations chinoises, et nous savons que tout, chez ce peuple, remonte à la plus haute antiquité. Garcilasso de la Vega dit « que le drame

« contribuait à la magnificence des fêtes données par « les Incas. » La source commune des arts d'imitation, dans tous les lieux, c'est la nature; mais les Grecs, sans être inventeurs exclusifs, sont pour nous les pères du drame, et sous ce rapport ils méritent toute notre reconnaissance.

Quelle forme n'est pas froide et incomplète près de cette évocation magique? Dans l'épopée nous voyons d'abord le poëte; il se montre l'interprète de ses personnages, et le narrateur quelquefois fatigué et monotone de leurs actions : ce n'est que dans quelques moments très-animés qu'il peut nous faire illusion au point de nous inspirer l'oubli de lui-même. Dans la forme lyrique nous entendons toujours sa voix qui nous prêche, nous dogmatise, nous excite ou veut nous charmer par des impressions gracieuses; mais les idées ou les sentiments qu'il veut communiquer à notre âme, présentés avec l'autorité d'un rhéteur, sont souvent reçus avec l'indifférence accoutumée pour des leçons. Dans le drame l'auteur disparaît entièrement : le poëte est alors un protée qui se multiplie dans ses personnages, qui se modifie, sous les formes les plus variées, dans les décorations, la musique, les chœurs; qui remplit même de sa présence invisible, mais toujours sentie, l'avant-scène, le silence des entr'actes, fécond en événements et en pas rapides de l'action et qui, rendant l'auditeur, par les émotions croissantes qu'il lui inspire, témoin et presque acteur, le laisse ensuite dans le dénûment en proie à une impression générale et profonde.

En vain le mouvement des jours éloigne sans cesse l'homme des tableaux du passé et tend à les faire disparaître; en vain la mort a moissonné les générations avant sa naissance : le drame les offre à ses yeux avec leurs traits, leur physionomie, leur costume, leurs mœurs, et, par lui, le spectateur devient ainsi contemporain de tous les temps, compatriote de toutes les nations, sectateur de toutes les religions et initié dans les mystères les plus cachés de la politique.

Bien plus, l'imagination, sortant des limites bornées du réel et des faits accomplis, se joue dans le drame des événements, des caractères, des passions, et peut créer mille combinaisons nouvelles qui, par son art merveilleux, ont toutes les apparences du vraisemblable, excitent dans l'homme tous les attraits de la sympathie, et produisent, comme résultat, des vérités nouvelles ou plus fortement démontrées sur les objets divers qui intéressent l'humanité. Ainsi le drame présente à l'homme la destinée entière du genre humain, par l'histoire dans le passé, par l'imagination dans l'avenir. L'homme, grâce au prestige du drame, échappe à ses limites si resserrées de temps, de facultés, de puissance et semble devenir ainsi un être surhumain.

Les beaux-arts sont une imitation; elle doit inévitablement manquer de quelques avantages inhérents à la vérité, tels que la spontanéité dans les actions, l'impressionnabilité, plus vive par la surprise du spectateur, l'accord de l'action par les circonstances de lieu, de temps, d'opportunité.

Pour suppléer au manque de toutes ces circonstances de l'action réelle, pour que l'imitation produisît les mêmes impressions que la vérité, il a fallu donner plus de force à quelques moyens, pour compenser ainsi le dénûment de cette franchise, de cette harmonie, de cette vie qui sont dans le fait même. Ainsi, pour le physique des êtres scéniques l'artiste peut, dans le choix des acteurs, les mettre en harmonie avec le caractère historique des personnages, et souvent cet accord sera mieux que la vérité. Le génie du peintre peut rendre les décorations plus frappantes que le site réel de l'action ; tel qu'un magicien, il crée des palais enchanteurs et magnifiques, que ne pourrait réaliser le plus puissant souverain ; il suspend au penchant des monts les rochers de la manière la plus pittoresque, et les rapprochant ainsi fait mieux que la nature, qui dans une chaîne les a disséminés sur un long espace. Tous les charmes de la musique, de la danse, des costumes, où les modifications d'un goût heureux peuvent se combiner avec la vérité, contribuaient encore chez les Grecs à l'effet des représentations théâtrales. Ce langage harmonieux et expressif que l'homme de génie donne dans le drame à ses héros est surtout un des moyens qui rendent l'imitation supérieure à la vérité. Une puissante cause de l'effet général est dans le nombre des spectateurs, qui, se communiquant sympathiquement et comme à leur insu leurs impressions, sentent plus vivement par cette électrisation.

Ce n'est pas assez encore que ces moyens soient accordés à l'artiste, il faut que le spectateur se prête autant à

croire à la réalité dans l'imitation que l'artiste lui-même; il faut qu'il cherche à oublier l'individualité de tels acteurs qu'il peut connaître personnellement, et ne voie en eux que les personnages historiques de l'action. Pour les scènes qui se passent dans l'ombre, dans le silence, dans la solitude, il devra se croire un être surnaturel, qui voit sans être vu, et qui assiste ainsi à une action ou à des discours que les personnages ont faits dans la conviction intime de leur isolement complet du genre humain. Quoique l'impression pour un individu s'accroisse contagieusement, comme nous l'avons observé, par celle du reste de l'auditoire, il faut cependant, pour se pénétrer d'une illusion puissante et profonde, que chaque spectateur s'imagine ne point voir, ne point entendre les mille spectateurs qui l'entourent, pour qu'il puisse se croire le seul confident des révélations mystérieuses des personnages du drame, le seul témoin de leurs scènes occultes.

Des conventions semblables sont nécessaires pour tous les arts; elles sont introduites dans l'entendement par une sorte d'éducation tacite, donnée par la nécessité et l'habitude chez les peuples policés.

Toutes les règles des arts ne sont que le résultat des leçons de l'expérience; les chefs-d'œuvre les ont précédées, et l'analyse de ces derniers ouvrages a rendu évidents les moyens qui par leur concours produisaient les effets avantageux: ces règles ne sont ainsi que l'expression de l'accord entre un ouvrage et la nature humaine. Dès que l'auteur travaille pour les hommes, il

veut être entendu, compris, senti par eux; lui-même, né homme, pour se complaire dans son œuvre, doit nécessairement l'adapter au module humain. Ces règles, qui doivent guider l'adulte, sont, sous un point de vue, semblables aux lisières qui soutiennent et guident l'enfant; ces règles sont l'expression de la faiblesse et des bornes de l'esprit humain. Dans tous les genres de travaux intellectuels la production des principes par les beaux ouvrages est constante. Les Grecs, d'un esprit vif et juste, ne faisaient point, dans leurs conceptions mythologiques, enseigner aux hommes les principes des lettres et des arts par les êtres divins nommés Apollon et les Muses; l'emploi de ces divinités était borné à l'inspiration, et c'était assez. L'inspiration, lorsqu'elle était profonde, renfermait tout à la fois le bel ouvrage, son puissant effet et les règles lucides qui avaient guidé l'auteur. Les Grecs ingénieux conçurent les lettres et les arts différemment que le professorat moderne, qui fait commencer par les principes, c'est-à-dire par les abstractions, avant de faire connaître les réalités. Cette méthode est commode pour les professeurs; mais elle est si bien stérile pour les disciples, que pour savoir quelque chose à fond après son temps d'études il faut refaire son éducation en la prenant au rebours, c'est-à-dire en créant et puis se rendant compte de l'inspiration et de ses effets, ou, en d'autres termes, en analysant son ouvrage et faisant la théorie après la pratique. Je me suis écarté dans cette digression, à cause de son utilité, de la ligne tracée: j'y reviens.

Entre Thespis et Eschyle, divers auteurs qui nous sont inconnus, et d'autres dont nous n'avons que les noms, entassèrent sans doute dans un drame des actions multiples; ils ne purent être nettement compris des spectateurs, ou les laissèrent froids dans le choix à faire entre des personnages divers sur lesquels pouvait se porter l'intérêt. De plus, dans cette multiplicité d'actions divergentes dans le même cadre dramatique, il ne pouvait jaillir avec force une de ces vérités fondamentales qui constituent la société, facilitent la régularité de ses mouvements et concourent à son grand but, le perfectionnement et le bonheur de l'homme. Après des tentatives de divers genres, l'expérience dut apprendre que le drame qui ne renfermait qu'une action offrait plus de clarté et d'intérêt, que cette action unique pouvait ainsi être plus largement développée, que tous les incidents qui s'y rattachent avec harmonie, loin de l'affaiblir, ne faisaient que la fortifier par leur concours identique; que l'esprit et le cœur étaient également satisfaits dans le développement progressif d'une chaîne de situations qui avait son commencement, son milieu et sa fin. Eschyle, doué d'un puissant génie, s'appropria ces découvertes, et nous présenta un théâtre où l'unité d'action est une loi principale.

Le bon sens du spectateur serait choqué de ne point voir un accord de temps entre la scène et l'amphithéâtre: il mesure la durée convenable de l'action par celle de sa station; s'il trouvait une discordance trop forte, il ne verrait point de vraisemblance dans l'action théâtrale,

et il manquerait ainsi de l'un des éléments qui doivent former en lui l'illusion. Cependant, par une de ces conventions dont nous avons parlé, on facilite à l'auteur, par la division des actes, un déploiement possible d'événements dans un temps plus long que celui de la représentation; ces suspensions, ces pauses, sont nécessaires pour le repos de l'attention et de la sensibilité de l'auditoire. Si nous pouvions toujours réfléchir et sentir, nous n'aurions pas besoin du repos de l'entr'acte, et jamais un auteur n'eût imaginé ces interruptions ou ne s'en fût servi. Cette division en actes n'est le plus souvent marquée, dans les tragédies grecques, que par les chants lyriques du chœur, qui séparent les phases de l'action par ces intermèdes; ce repos d'un entr'acte permet à l'auteur de supposer une série de faits que n'eût point comporté sa durée réelle. Le spectateur ne supputе point les minutes pour reconnaître la possibilité d'exécution, et laisse à l'auteur une latitude convenable pour dérouler des événements qui concourent à la marche de l'action, et sont ensuite offerts en récits. Mais ces concessions s'accordent avec le principe de l'unité de temps ou de la durée diurne, que l'expérience a prouvé être éminemment favorable à la vraisemblance et à l'effet général du drame.

Il faut juger les pièces grecques avec les idées grecques, et alors quelques anomalies apparentes au grand principe de l'unité d'action disparaissent : ainsi la règle semble violée dans *la Mort d'Agamemnon*, puisque Cassandre, dont la beauté, les malheurs, l'inspiration pro-

phétique, intéressent si vivement les spectateurs, périt après le roi; mais il faut la regarder ici comme captive, concubine d'Agamemnon, liée ainsi indissolublement au sort de ce chef, et n'ayant avec lui qu'un intérêt, qu'une existence.

L'unité d'action semblerait plus encore méconnue dans la pièce des *Suppliantes*, puisque les cinquante Danaïdes sont l'objet de l'intérêt; mais nous retrouvons en elles cette idée collective d'individus identiques, animés d'une même âme; de laquelle les Grecs déduisirent le chœur de leurs tragédies, personnage souvent si imposant, si pathétique : c'est une abstraction de toutes les nuances diverses de l'individualité, au moyen de laquelle on ne voit que le caractère général. Les cinquantes Danaïdes ne doivent avoir qu'un même sort et n'ont ainsi qu'un langage. La modification du principe est ainsi logique; elle est une convention nécessaire à tous les arts : le naturaliste et le publiciste l'emploient sans cesse, en ne voyant dans des milliers d'êtres épars sur la surface du globe que l'espèce.

L'unité de lieu fut déduite des mêmes essais et des mêmes réflexions.

De toutes ces règles la plus importante est l'unité d'action, parce qu'elle est la plus nécessaire à l'instruction ou à l'intérêt. Une action, sous une forme dramatique, épique, lyrique, historique, est presque comme un apologue, dont le sujet n'est qu'un cadre pour présenter une vérité morale sous des traits et des couleurs qui la rendent saillante et intéressante. L'esprit veut

toujours un résultat au travail de l'attention ; ce résultat ne peut être que dans la conviction d'une vérité nouvelle, ou dans celle d'une vérité vivement rappelée sous une forme nouvelle : tout le secret et le moyen de perfectionnement de l'homme est dans la satisfaction de ce besoin intellectuel.

Les tragédies grecques offrent avec un grand éclat la vérité et l'énergie des sentiments : cette plénitude d'action de l'âme semble rendre inutiles toutes les combinaisons de l'esprit pour créer des événements et multiplier les incidents dans une pièce ; aussi plusieurs tragédies, telles que *les Troyennes*, *Iphigénie en Tauride*, d'Euripide, *Philoctète*, de Sophocle, *Prométhée*, d'Eschyle, offrent-elles la plus grande simplicité d'action et presque une nullité d'événements.

Ces traits de sentiment produisent une commotion profonde et durable ; Médée, dédaignée par son époux, chassée avec menace par Créon, roi de Corinthe, qu'elle tente en vain de fléchir, s'écrie, par cette sympathie renaissante de l'âme qui cherche à oublier un présent odieux pour vivre encore dans un passé doux et riant : « O ma patrie ! oh ! comme mon cœur est plein de ton « souvenir ! » Quel exilé, à chaque nouveau malheur, n'a pas senti ainsi ?

La beauté la plus saillante d'une tragédie d'Eschyle est dans l'indomptable énergie du caractère de Prométhée. L'imitation de cette énergie est possible à l'homme : dès lors il offre, dans la puissance d'une pensée inflexible, une sorte d'infini ; l'humanité est ainsi agrandie et

rendue presque égale, sous ce rapport, à la nature divine : la force extrême, dans une volonté même injuste, excite toujours une forte impression; cet effet devient de l'admiration, de l'enthousiasme, lorsque le but de cette tendance est louable.

Le cœur des modernes est moins passionné, et leur esprit plus exigeant; de là la différence des deux tragédies : l'intrigue semble être la partie principale chez les modernes, et les caractères chez les anciens.

L'homme, toujours avide de penser et de sentir, se prête à toutes les combinaisons de l'art qui peuvent produire ce résultat. L'illusion dramatique a lieu par un accord tacite de l'auteur et du spectateur; l'auteur, arrêté dans son élan par des circonstances qui naissent de la nature humaine, les modifie; son génie est la prévision de Pytho : il entend ce qu'on ne dit point, il voit ce qui est couvert des voiles de la nuit, ou ce qui n'est pas même éclos ou repose en germe dans l'avenir. L'auditoire, initié dans les secrets de cette magie, sent comme l'auteur, croit éprouver les mêmes inspirations, et l'un pour sa gloire, l'autre pour son plaisir, s'accordent dans l'emploi des moyens qu'une froide analyse montrerait fantastiques et presque absurdes.

Je viens de chercher à atténuer la discordance des chœurs des tragédies grecques avec le cours ordinaire des événements, à expliquer l'adoption de cet étrange moyen par l'auteur et les milliers de spectateurs qui n'accusent point le poëte d'imposture et de démence. Mais toutes les anomalies qui vont contre le cours

ordinaire des événements cèdent à la plus impérieuse nécessité, celle de l'existence de la tragédie. Les personnages dans qui bouillonnent de terribles projets les concentrent ordinairement dans leur sein, selon le cours historique des événements, jusqu'à l'instant de l'explosion; mais comment initier le spectateur à tous ces mouvements de la passion, à ces alternatives brusques d'espérance et de terreur suscitées par la marche des idées ou celle des événements? Admettez la loi de la raison sévère, il n'y a plus de tragédie. Comment faire éprouver à l'auditoire des émotions sympathiques, par la froideur du silence ou l'immobilité de la physionomie d'un diplomate? Il faut donc que les personnages les plus intéressés au silence par le danger de leur position parlent cependant avec abandon, et nous montrent leur cœur à nu; il faut qu'ils regardent chaque auditeur comme un autre lui-même, comme un frère jumeau éprouvé par la sympathie et l'expérience, et pour qui rien n'est caché. Les Grecs imaginèrent, dans cette fin, le chœur : les personnages principaux lui révèlent leurs desseins, l'échauffent de leurs passions, l'attendrissent de leurs infortunes. Le chœur répond, s'émeut, conseille, fait entendre l'accent fortifiant de la sympathie ou l'arrêt glacial de la réprobation, ou les leçons utiles d'une haute sagesse. Par lui nous savons tous les secrets de l'âme des personnages, et avec cette chaleur que donne une confidence pleine d'abandon.

Le chœur est souvent sur la scène l'organe de l'opinion publique, et joue ainsi, dans les tragédies grecques,

un rôle ignoré dans les tragédies modernes. Ces sentiments, ces vœux de la population entière qu'il exprime, donnent au sujet un caractère national ou religieux qui l'agrandit et captive puissamment l'intérêt. Tel il se montre, sous le double rapport du patriotisme et de la piété, dans la tragédie des *Sept Chefs devant Thèbes*, d'Eschyle, et surtout dans la grande scène où Étéocle choisit les six capitaines qui doivent commander la défense aux portes de Thèbes.

Le chœur est quelquefois, comme dans la tragédie de *la Mort d'Agamemnon*, par Eschyle, le seul personnage moral de la pièce, le seul qui, à défaut de remords, inspire au moins, par ses menaces, des craintes aux scélérats triomphants; il semble là le député de l'humanité et des dieux pour protester contre le succès du crime.

Dans la disparition des personnages tragiques, le chœur remplit majestueusement la scène en exposant, sous une forme lyrique, les grandes vérités qui s'appliquent à la situation théâtrale. Durant ces pathétiques commentaires les événements marchent hors de la scène sans laisser les spectateurs dans la langueur ou dans une distraction funeste à la pièce et à leurs propres émotions. Le chœur, dans quelques positions, semble être la divinité terrible et mystérieuse du destin qui préside au cours de l'action théâtrale, dont elle a, dans de graves discours, indiqué le principe, les moyens et la fin; dans d'autres, le chœur est revêtu des traits les plus aimables de l'humanité. Si nous ajoutons à la né-

cessité, à l'intérêt de ce rôle tout le charme d'une diction lyrique, l'effet toujours profond d'une pensée générale et de mouvements identiques dans un groupe, la magnificence imposante que pouvait lui donner l'art des décorations, le prestige de la perspective, nous pourrons concevoir comment cette invention, qui paraît au premier instant bizarre, était cependant heureuse et théâtrale.

Les modernes, qui ont repoussé de la scène les chœurs à la manière grecque, contraints cependant à la même nécessité de faire révéler leurs personnages à l'auditoire, ont imaginé les monologues et les confidents; mais le premier moyen est glacial. Le soliloque est ordinairement l'action d'un fou ; le second n'est souvent qu'un insipide commérage. Rarement le confident se montre avec la raison indépendante, la dignité auguste et souvent religieuse du chœur dans quelques tragédies grecques; le confident n'a jamais cette force d'impression que donne le discours d'une masse d'interlocuteurs animés de la même pensée. Racine dans *Esther* et *Athalie* a employé les chœurs à la manière antique, et leur effet a répondu à l'attente de ce grand maître.

Les formes des arts éprouvent toujours l'influence de la constitution de l'état. Les Grecs, passionnés pour les formes républicaines, les voulurent aussi dans leurs spectacles et même dans des sujets entièrement monarchiques, et le chœur fut l'image de l'assemblée de la place publique; il exerce, par suite de cette analogie, une sorte de suprématie sur les personnages; il exa-

mine leurs actions, leurs discours; il juge, il départ le conseil, le blâme, la louange. Les personnages principaux semblent venir devant ce tribunal pour rendre compte de leur conduite, pour plaider leur cause. Ainsi fait Clytemnestre dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, Œdipe dans l'*Œdipe roi*, de Sophocle, Créon dans l'*Antigone*, et de même dans la plupart des pièces où des révolutions violentes sont annoncées ou accomplies.

Les masques dont les acteurs couvraient leur figure, chez les Grecs, sont encore plus extraordinaires que les chœurs, et prouvent d'une manière vive que les plaisirs de l'imitation sont en partie fondés sur des conventions. Le masque exprimait la pensée générale du rôle et faisait ainsi connaître l'ensemble du personnage dès son apparition; mais l'expression du masque pouvait, en bien des circonstances, être contraire à la situation, et cette discordance devait nuire à l'effet; il faisait, selon les témoignages mêmes des anciens auteurs, perdre à la voix une partie de ces inflexions qui, variées par l'âme, font une si grande partie du charme et de la force du discours; il rendait quelquefois les intonations dures et altérait les accents du rire. J'ajouterai que l'acteur, sachant bien que le jeu de sa physionomie serait perdu, ne s'étudiait nullement à lui donner l'expression harmonique avec les diverses scènes, et que cette indifférence pouvait nuire à son talent. La vive expression de la physionomie contribue à déterminer une attitude correspondante et des accents analogues. Toutes les parties du talent s'excitent réciproquement et se forti

lient par leur concours et produisent ainsi une plus grande somme d'effets. Voilà des défauts graves; pourquoi donc les Grecs se prêtèrent-ils à cette convention? Vifs et sensibles, ils voulaient peut-être sentir, pour ainsi dire, le rôle tout entier au premier aspect de l'acteur. Les théâtres des Grecs étaient fort grands, et les mouvements rapides et légers de la physionomie n'auraient peut-être pas été aperçus par les spectateurs des derniers gradins. Je cherche à expliquer le goût des Grecs, et ne crois pas moi-même à l'efficacité de ces raisons; ils paraissaient ainsi se borner, pour un rôle, à une impression unique. Les Grecs, par leur vie toute en plein air et par leurs exercices, ont eu le sens de la vue très-perfectionné; ainsi ils auraient pu discerner la physionomie de l'acteur comme ils discernaient celle des combattants dans les cirques plus spacieux encore que les théâtres. Il faut en revenir, pour conclure d'une manière conséquente, à cette proposition générale déjà énoncée, que les moyens de l'imitation, dans les arts, sont en partie des conventions, et que l'illusion est autant l'effet de la volonté du juge que celui du talent de l'artiste. L'illusion nous plaît même parce qu'elle est de la sorte notre ouvrage, par la disposition favorable de notre âme et qu'elle reste sous l'empire de notre volonté en partie.

Les plaisirs que donne l'imitation sont pour l'homme une seconde vie, plus vive, plus variée que n'eût été seule sa vie de sensations, de sentiments et de pensées, née des propres circonstances de sa destinée; il assiste,

par les beaux-arts comme témoin, et par la vivacité des impressions presque comme acteur, à une foule de scènes que jamais les événements réels n'auraient amenées pour lui ; voilà l'immense avantage de la vie sociale sur la vie sauvage. L'existence est ainsi rendue par les arts décuple; nous pouvons même dire que cette expansion nouvelle est plus pure, plus vive dans ses jouissances que la vie ordinaire. Cette proposition peut paraître étrange : motivons-la. En effet, une des causes du charme des représentations dramatiques ; et en général de celui de tous les beaux-arts, n'est-ce point que les impressions dans l'imitation y sont dépouillées de l'âcreté, de la répugnance que produirait souvent la réalité? Le cœur s'abandonne dans une tragédie aux émotions de terreur, sans qu'elles puissent devenir glaciales et funestes comme quelquefois dans la réalité ; il savoure celles de la pitié sans qu'elles soient pénibles, fatigantes; l'effroi est même plein d'attraits, la compassion attachante, les larmes coulent avec douceur; il semble que chacun a le sentiment de la puissance de sa volonté sur l'illusion et que, pensant qu'il pourra toujours la maîtriser si elle devenait trop cuisante, il s'y abandonne sans crainte.

Quelquefois la réalité produirait sur nos sens des impressions insupportables, tandis que l'image nous trouve pleins de sympathie et d'attendrissement. Ainsi nous ne pourrions supporter l'aspect de l'agonie produite dans un cachot par la faim ou le désespoir, celui des blessures ouvertes, des membres mutilés et des cadavres épars, dans ces attitudes terribles et variées que donnent sur

un champ de bataille les divers genres de mort, selon la diversité des armes et des parties atteintes; mais une femme douce et timide fixera sans pâlir ses yeux sur ce spectacle lorsqu'il sera une imitation. Dans la réalité, elle éprouverait les impressions repoussantes d'une pitié trop aiguë; celles des miasmes exhalés de ces corps, dont tant de causes hâtent la décomposition commencée dès le dernier soupir, l'affecteraient peut-être jusqu'aux dernières crises de l'horreur : de même les gémissements d'une douleur violente déchireraient le tympan, et il perçoit avec avidité et délices les accents plus expressifs d'une déclamation habile ou les pathétiques gémissements de l'OEdipe ou de l'Antigone de Sacchini.

L'illusion agit plus sur nous que la réalité, surtout dans sa durée, parce que nous nous prêtons sans cesse à la rendre plus vive, tandis que pour le même sujet nous chercherions quelquefois à nous dérober à l'impression de la réalité. Il faut pénétrer plus avant dans le cœur humain pour y discerner les causes de cette étrange manière de sentir : peut-être trouverons-nous des motifs qui ne seront pas fort honorables pour l'humanité; mais ne prétendons qu'à être nous-mêmes et sachons nous connaître. Le malheur réel réclamerait de nous ou une opposition courageuse à l'agent hostile, ou des secours pécuniaires abondants et prompts; or la plupart des hommes craignent le danger, répugnent à la dépense pour autrui, et s'éloignent des scènes qui leur imposeraient ces sacrifices comme des devoirs. Mais dans le spectacle d'une infortune imaginaire on

s'abandonne sans nulle crainte à la série croissante des émotions de la sensibilité. On ajoute en secret, et sans s'en rendre bien compte, au charme de sentir, l'orgueil de s'apprécier à une haute valeur pour cette sensibilité. Ainsi tout devient excitant de l'illusion et de ses effets.

L'imitation ne peut intéresser que lorsque le principe en est noble; mais la douleur physique et l'aliénation ne peuvent que contrister dans une tragédie. La douleur physique assimile trop l'homme à la brute, pour faire de ce moyen le fondement d'une tragédie. Sophocle s'est trompé en nous offrant dans *les Trachiniennes* les maux d'Hercule, dévoré par le poison imprégné dans la tunique teinte du sang de Nessus, comme l'objet d'une tragédie. Si ce fatal présent eût été envoyé à Hercule par Déjanire, instruite d'avance des effets qu'il devait produire, alors cette vengeance, effet d'une jalousie bien fondée, serait tragique; mais Déjanire ne se sert du sang de Nessus que comme d'un philtre pour ranimer l'amour dans le cœur de son volage époux; l'idée de la vengeance et celle du terrible pouvoir du sang de Nessus ne sont point dans son esprit, et l'action tragique n'est ainsi dans cette pièce que l'effet du hasard et non le résultat des passions et de la volonté des personnages.

Le sujet d'*Ajax furieux* est encore plus mal choisi. La douleur physique montre dans ses effets la triste similitude de l'homme et de la bête; mais l'aliénation le dégrade plus encore et le fait descendre au-dessous des plus vils animaux, qui sont exempts de cette effroyable

infirmité. Elle ne peut offrir de l'intérêt que lorsqu'elle provient d'un principe honorable et attendrissant, comme l'amour, la douleur maternelle ou filiale. Si, comme dans *Ajax furieux*, le principe de la démence est l'orgueil, quelle impression d'estime ou d'affection pouvons-nous ressentir à l'aspect de ce malheureux? Même encore, pour augmenter ce dégoût, Sophocle nous présente en récit ce personnage, sur qui se concentre toute l'action tragique, exterminant des troupeaux de moutons, croyant envoyer ainsi au Tartare toute l'armée grecque : le ridicule se joint à l'odieux dans ce mécompte, et rapetisse encore Ajax. Ainsi les anciens inventeurs de la tragédie ne doivent pas être entièrement imités dans le choix des sujets tragiques.

EFFETS MORAUX.

Les grandes catastrophes des familles royales dans les siècles fabuleux et héroïques, hors du domaine de l'histoire et par conséquent dans celui de l'imagination, fournirent aux Grecs des sujets de tragédie éminemment intéressants. Ils devaient éprouver la plus vive sympathie pour des personnages qui la plupart prenaient leur origine dans le ciel, qui avaient fondé les états de la Grèce, illustré la nation, auxquels les grandes familles existantes étaient unies par des liens de filiation.

Sous un autre rapport, les sujets de ces tragédies devaient plaire à des républicains. Ils voyaient dans ces malheurs des leçons à ceux qui aspiraient à la tyrannie : le pouvoir terrible de la fatalité, qui comme la foudre

ne frappait que les sommités sociales, était encore la source d'un sentiment agréable de sécurité pour la multitude, confondue dans les rangs obscurs.

Ce spectacle sublime de la vertu luttant contre l'adversité rendait pour ainsi dire palpable la terrible doctrine du destin; les Grecs devaient vivement sentir de tels sujets par leur croyance presque asiatique au dogme de la fatalité. Que peut l'homme dans les mains de fer d'une divinité qui le pousse et prévient même sa résistance en couvrant ses yeux d'un voile qui lui dérobe l'abîme où il doit tomber? Ses semblables doivent être irrésistiblement émus par une sympathie invincible et par la crainte pour eux-mêmes d'un pareil maléfice. Il ne reste à l'homme courageux, dans cette lutte inégale, que le choix d'une fin glorieuse, à la manière du gladiateur mourant. Dans ce tableau douloureux les spectateurs accuseraient le ciel d'injustice, si de grandes pensées ne devaient nécessairement éclore des souffrances imméritées qu'ils ont sous les yeux: ce sont le dogme consolant de l'immortalité de l'âme et celui d'un autre avenir rémunérateur et vengeur. Ainsi dans ces sujets, par l'effet d'un désespoir insupportable, l'homme est amené à se rappeler le noble but de la vie, et la douleur est ainsi tempérée par l'espérance.

La tragédie fut pour les Grecs la découverte la plus importante par ses résultats moraux: elle montra les grands crimes punis par d'effroyables malheurs; elle fut ainsi une juridiction que le génie exerça sur la fortune et sur les faits du passé, qui échappent également

à l'action coërcitive des magistrats et agents de toutes sortes de lois positives. Ce tribunal suprême, qui jugeait les rois, les héros, les demi-dieux, prononçait sur leur sort et offrait en spectacle la sentence irrévocable, devait paraître comme une nouvelle providence pour la société. A ce caractère politique d'un tribunal régulateur la tragédie unit encore un caractère religieux plus élevé, en présentant le coupable, qui par les ténèbres avait échappé à la vengeance, assailli par les furies. Les gradations de son supplice, que nulle puissance humaine ne pouvait empêcher, devaient, par le salutaire effroi qu'elles inspiraient, concourir à préserver le spectateur du mal, et même de la pensée séductrice, captieuse et vénéneuse qui le précède.

Mais, sous un point de vue encore plus vaste et plus général, la tragédie était éminemment utile aux hommes de tous les états, en réveillant dans leur âme les sentiments les plus généreux de l'humanité. L'esprit peut s'égarer dans des systèmes jusqu'à la folie : poussé à l'extrême, l'orgueil fait de l'homme un Nabuchodonosor qui abjure son espèce pour se croire un être supérieur; la volupté en fait un Sardanapale qui, dans un dégoûtant et féroce égoïsme, ne montre plus que les appétits d'un pourceau. Tous ces moteurs, aux derniers degrés de leur action, tendent donc à isoler les hommes les uns des autres et à en faire réciproquement des ennemis; ils deviennent ainsi des êtres hors de leur nature primitive, presque étrangers entre eux, comme le seraient des habitants de sphères différentes. La tragédie, en les ni-

velant par le malheur, en brisant par la terreur ou amollissant par les larmes leur âme, endurcie d'orgueil, glacée d'égoïsme, en rapprochant les hommes par les liens d'une commune pitié pour leur espèce passagère et souffrante, en réveillant en eux toutes les voix fraternelles de l'instinct, les fait se grouper comme des êtres identiques, comme des amis, comme des frères. Les larmes de l'attendrissement sont pour le cœur une ro sée qui le rend fécond en doux sentiments, en bonnes actions. C'est par la sensibilité, qui dans une masse est facilement contagieuse, que les hommes se sentent unis; sous tous les points de vue, les plus forts liens entre les hommes sont tissus par la douleur. Une société de sybarites se dissout promptement, tandis que des corporations où les sacrifices se renouvellent journellement, où l'abnégation du plaisir, de l'éclat, de l'existence, est un devoir, résistent à l'action dissolvante du temps et de la persécution. La tragédie, excitant ces dispositions favorables de bonté et d'union, est donc évidemment morale.

C'est par une suite des mêmes observations sur le cœur humain que, dans la plupart des tragédies grecques, la péripétie est le passage du bonheur au malheur. Cette impression est plus vive et plus profonde que celle produite par un changement contraire; elle se lie à des idées religieuses toujours morales et pénétrantes. Lorsque l'homme innocent succombe sous l'infortune, on ne peut croire à la justice des dieux sans se représenter une nouvelle et brillante carrière au delà

du seuil de la tombe, où il sera récompensé de sa vertu. Il nous reste toujours la pensée solennelle et forte d'un acte invisible où les dieux rémunérateurs seront les seuls agents. Si, dans un drame, l'homme de bien parvient au bonheur après des crises pénibles, nous ne voyons là qu'une justice à la manière des hommes, et cette impression est superficielle et passagère.

La tragédie était peut-être plus nécessaire aux peuples grecs qu'elle ne l'est aux peuples modernes de la chrétienté. Nos prêtres ont dans leurs fonctions le développement de la morale; ils sont ainsi les précepteurs journaliers de tous les âges et des sexes divers, et les rois et les derniers manœuvres sont également soumis à leurs censures, à leurs conseils; ils tendent ainsi à ramener toutes les actions et plus encore toutes les pensées à un type fondamental. Chez les Grecs, les fonctions des prêtres se bornaient à des sacrifices, et à la divination par les différentes sortes de présages. Le pouvoir politique, tout-puissant et ombrageux, les annulait dans la direction de la pensée et des actions, pour régner exclusivement; d'ailleurs même, les impulsions évidemment contraires de leurs divinités les auraient empêchés d'exposer un système de conduite qui présentât unité et force; dans l'approbation d'une vertu ils se seraient montrés hérétiques envers la divinité, qui voulait spécialement pour culte le vice opposé.

Des philosophes, pour remplir cette lacune dans la constitution de l'état, se revêtirent de cette fonction importante de la prédication, abandonnée de force ou par

imprévoyance par le sacerdoce; mais, ne partant d'aucune base fixe et commune, leurs systèmes, tous divergents, tendaient à faire autant d'espèces différentes d'hommes. D'ailleurs, ces écoles étaient des initiations nécessairement bornées dans le nombre, ou bien présentaient une dépense à subir par le prosélyte, et ces circonstances devaient éloigner la foule. Les auteurs tragiques vinrent donc naturellement, par la force des choses, pour suppléer à ce manque d'une école publique et générale de morale. Les services qu'ils rendirent, ils pouvaient seuls les rendre, puisqu'ils agissaient sur une multitude qui, ne pouvant s'instruire par les livres, alors rares et chers, apprenait dans leurs ouvrages la théologie, l'histoire et la morale : ils tendaient ainsi à la rendre plus éclairée et plus sensible, c'est-à-dire meilleure.

Le principe de morale qui domine dans les tragédies grecques, c'est l'instabilité du sort de l'homme et la nécessité de la modération dans la prospérité, par la crainte de l'avenir : c'est leur axiome fondamental. Agamemnon, dans Eschyle, revenant en triomphe dans ses foyers, salué des acclamations du sénat des vieillards d'Argos, près de marcher sur les tapis de pourpre que son épouse a fait étendre devant le seuil de son palais pour lui rendre un éclatant hommage, Agamemnon, le roi des rois, laisse échapper de son sein ces paroles sinistres : « Honorez-moi comme un homme, et non « comme un dieu! La modération de l'âme est le premier « bienfait des dieux ; n'appelons heureux que celui qui a

« fini ses jours dans une douce prospérité! » Le chœur dit après cette pompe triomphale : « La santé trop ro- « buste finit avant la jouissance; le destin trop prospère « de l'homme échoue à un écueil invisible! » Déjanire, dans la tragédie des *Trachiniennes*, de Sophocle, ouvre la pièce par ces paroles : « On ne peut, comme on l'a « toujours dit, prononcer sur le bonheur ou le malheur « attaché à nos jours avant de toucher à leur terme fatal! » Andromaque dit, dans Euripide : « Jamais, sans doute, « on ne devrait appeler heureux aucun des mortels avant « d'avoir vu le dernier jour de sa vie, et de savoir par « quelle fin il a terminé sa carrière! » Hécube, dans *les Troyennes* d'Euripide, s'exprime ainsi : « Apprenez par « mon exemple qu'avant la mort nul ne mérite le nom « d'heureux! » Un personnage, dans la tragédie d'*OEdipe roi*, de Sophocle, adresse directement aux spectateurs ces paroles : « Après tant de grandeur, voyez en quel pré- « cipice de maux est tombé OEdipe! Apprenez, aveugles « mortels, à tourner les yeux sur le dernier jour de la vie « des hommes, et à n'appeler heureux que ceux qui sont « arrivés sans infortune à ce terme fatal! » Sophocle finit ainsi la pièce, laissant dans l'esprit du spectateur cette sentence comme leçon unique de ce vaste et terrible drame. Ulysse, dans la tragédie d'*Ajax furieux*, s'applique à lui-même cette leçon : « En voyant le sort « d'Ajax, je considère aussi le mien; je vois que, tous « tant que nous sommes sur la terre, nous ne sommes « que des fantômes et des ombres vaines! » Pensée humiliante et bien propre à faire repousser l'orgueil, le dé-

mon tentateur de l'homme. Les catastrophes des plus grandes fortunes auraient pu paraître, ce semble, dans la tragédie, un fait attachant et fort, auquel devait s'unir immédiatement comme conséquence, dans l'esprit des spectateurs, les sentiments de la modération et de l'humilité; mais les poëtes tragiques ne s'en sont point fiés encore à l'évidence de l'action scénique; ils en expriment la leçon dans des termes clairs et positifs, et dont la similitude même, dans les divers auteurs, présente cette vérité comme un dogme fondamental et consacré. Tant de soins pour la propager nous montrent combien ces auteurs la jugeaient nécessaire pour réprimer ces penchants à une vie tout expansive, et à cette exubérance de l'orgueil que manifestaient principalement les Grecs.

EFFETS POLITIQUES.

L'existence des peuples modernes est assurée par la nature, d'après leur masse et leurs fortes limites géographiques; celle des états grecs, ouverts de toutes parts dans leur étroite enceinte, dépendait davantage de la politique. Nous pouvons, par ce coup d'œil, comprendre comment tous les arts, chez les Grecs, étaient presque des moyens de gouvernement, tandis que chez les peuples modernes ils ont davantage pour but la morale ou le plaisir. Ainsi Eschyle, dans sa tragédie des *Euménides*, semble avoir pour fins spéciales de consacrer la majesté de l'aréopage, en faisant instituer ce tribunal par Minerve,

et surtout de constater l'ancienne alliance d'Athènes et d'Argos par le traité d'alliance qu'Oreste proclame, en son nom, entre ces deux cités, pour lui et ses descendants, et par les imprécations qu'il prononce contre ses concitoyens s'ils venaient à l'enfreindre. Athènes, émule de Sparte dans la guerre médique, pouvait prévoir, par ses propres sentiments, la jalousie, la colère et les plans ambitieux de sa rivale. Eschyle voulait ainsi, dans la probabilité imminente d'une guerre qui eut lieu en effet, contribuer à assurer à Athènes l'alliance si importante d'Argos. Euripide, dans le même sens, rappelle aux habitants de l'Argolide les anciens bienfaits de Thésée, qui, dans la tragédie des *Suppliantes*, combat contre les Thébains et les contraint de rendre aux Argiens le corps des six chefs tués au premier siége de Thèbes. Aussi Adraste, roi d'Argos, s'engage pour lui et sa postérité, envers les Athéniens, à une éternelle reconnaissance, à une alliance indissoluble. Le chœur même, composé d'Argiennes, mères des guerriers morts, veut consacrer ces sentiments par la forme du serment. « Adraste, dit-il, allons par un serment redoutable en« gager à jamais nos cœurs. » De même le but principal de l'*Iphigénie en Tauride* était de montrer la prédilection de Diane pour l'Attique, puisque cette déesse veut que sa fameuse statue de la Tauride y soit transportée par Oreste, et qu'elle annonce que cette image doit être un gage de sa protection pour Athènes. De même, dans l'*Œdipe à Colone* de Sophocle, le tombeau d'Œdipe, dans le territoire de ce bourg de l'Attique, doit être, par

l'arrêt des dieux, un gage de prospérité pour ce pays. Les tragiques athéniens, notamment Euripide dans *Andromaque*, épanchent dans le même sens politique leur fiel contre Sparte : ils fortifiaient ainsi Athènes, en augmentant sa haine et rabaissant son ennemie par le mépris et l'injure. Nous voyons par là comment les lettres peuvent servir la politique; ces moyens puissants de confiance et d'excitation produits par les tragiques à Athènes manquaient à Sparte illettrée.

L'infortune des grands dans la tragédie, tempérait la jalousie populaire et disposait ainsi mieux à l'obéissance sociale. Un état ne peut exister avec calme et force sans hiérarchie; mais les rangs supérieurs blessent par leur éclat les plébéiens des dernières classes. La jalousie est un levain funeste qui fermente facilement dans le cœur de l'homme, et c'est le moyen principal des hommes pervers pour grouper autour d'eux des factieux. Il faut donc, pour prévenir les révolutions, étouffer la jalousie dans son germe par une vigoureuse organisation sociale qui ne laisse pas l'espérance d'un bouleversement, ou lui offrir une pâture dans les calamités des grands sur la scène. La tragédie, comme l'orage qui frappe de prédilection les hautes sommités de la terre, dirigeant ses coups sur les personnages éminents, offrait ces holocaustes aux regards de la foule, et faisait ainsi tolérer l'éclat et la puissance par le malheur; elle donnait encore aux petits le doux sentiment de la quiétude d'un sort obscur. Ce spectacle était comme le gâteau de fleur de farine et de miel, que les élus qui des-

cendaient vivants au Tartare pour interroger un moment les ombres jetaient dans la gueule de Cerbère pour l'empêcher d'aboyer et de mordre.

La tragédie fut quelquefois le moyen le plus ingénieux de flatter et d'exalter l'orgueil national. Quel encens put être jamais plus délicat et plus pénétrant que celui offert par Eschyle, sur le théâtre d'Athènes, à l'assemblée de la nation, dans la représentation de la tragédie des *Perses*? Elle présente, dans une progression croissante, toutes les nuances de l'inquiétude, de la honte et de la douleur chez des ennemis vaincus. L'énumération pompeuse des forces de l'Asie, par le sénat des vieillards de Suze, rehausse les vainqueurs; les alarmes qu'un songe prophétique inspire à Atossa donnent un caractère sacré à la cause des Grecs, ainsi protégée par les dieux. L'ombre de Darius sort des noirs abîmes, évoquée par ces lamentations lugubres du palais; et en apprenant les faits de la victoire de Salamine, que l'apparition de nouveaux personnages permet ainsi de reproduire ou de développer, une inspiration subite lui fait voir le désastre qui doit suivre à Platée, et il exhale un hymne funèbre sur le tombeau de l'armée entière de l'Orient. Il recommande aux Perses, avant de disparaître, de se garder d'attaquer un peuple invincible, aimé des dieux, et surtout Athènes. Enfin, pour peindre le dernier degré de la misère et du désespoir, paraît Xercès qui, de l'appareil gigantesque de son expédition, n'a sauvé qu'un carquois. Les gémissements des princes et des grands de la Perse semblent là l'écho

lointain des cris de triomphe de la Grèce. Quels regards victorieux, quel sourire superbe devaient animer les visages des Athéniens, à ce tableau magique qui présentait à leurs regards la cour de l'Orient dans la poussière devant ses vainqueurs ! Quelle harmonie céleste eût pu charmer les Athéniens comme ces éloges de leur valeur exhalés de la bouche de leurs ennemis? L'art ne pouvait offrir une combinaison où la flatterie fût plus naturelle et plus enivrante.

Ces grands événements de la guerre médique justifiaient Eschyle de ses louanges; néanmoins l'impression générale de la tragédie chez les Grecs fut plus réprimante qu'excitante. En montrant les vicissitudes terribles du sort de l'homme et des états, elle devenait ainsi un moyen politique d'inspirer aux Athéniens la réserve et la prudence dans les succès. Les poëtes tragiques étaient par là les utiles antagonistes de ses orateurs, vils flatteurs du peuple, qui l'enivraient d'éloges immérités et lui présentaient l'avenir comme une mine inépuisable de prospérité: ces misérables, et les événements le prouvèrent par Lysander, par Alexandre, par Antipater, l'entraînaient, sous l'influence de la folie, dans l'abîme. Ces grandes leçons de la tragédie, les seules que pût recevoir ce peuple généreux, mais impétueux et insensé, n'étaient donc pas assez multipliées; elles n'avaient lieu qu'aux fêtes de Bacchus, et elles auraient dû être journalières comme l'antidote du poison diurne abondamment distribué sur la place publique. Il semble que la Providence avait offert un remède là où était le plus

grand mal, en faisant inventer à Athènes cette forme heureuse et attrayante de grandes leçons.

DE LA COMÉDIE.

La fréquence des rencontres chez un peuple qui vivait sur la place publique, dans les jardins, les gymnases, sous les portiques, dans ces lieux de rendez-vous que l'on nommait *les parfums*, devait faire naître la comédie à Athènes : nous voyons, en effet, que les premiers essais de Susarion précédèrent ceux de Thespis.

Le tour, la verve comique étaient dans l'esprit des Grecs : nous en trouvons de bonne heure des exemples dans Homère. Ses héros adressent des railleries piquantes à leurs ennemis vaincus; ils les louent avec une ironie amère sur des choses qu'ils reconnaissent, dans le secret de leur pensée, être pour eux fatales et funestes. Les scènes de Mélanthe et d'Irus, dans l'Odyssée, sont pleines de cet esprit moqueur de la comédie. Ils appliquaient quelquefois cet esprit de dérision aux dénominations de leurs divinités des enfers, les Euménides, nom qui semblait indiquer en elles la douceur et la grâce; ainsi ils donnèrent à des tyrans de l'Égypte, de la Syrie, d'origine grecque, qui avaient commis des forfaits épouvantables, des surnoms qui, par antiphrase, exprimaient la vertu contraire.

Les grands tragiques précédèrent Aristophane et les autres poëtes comiques qui nous sont connus par quelques fragments conservés; c'est un des effets honorables de la glorieuse époque des guerres médiques. La nation,

pleine de grandes vertus et de grandes pensées, n'avait point alors les habitudes du vice et de la frivolité, et par suite le goût malin de la raillerie; dispositions qui sont nécessaires à l'existence de la comédie. Dans les fortes agitations du danger, des combats et de la gloire, l'esprit ne peut se livrer à ces observations fines et multipliées qui sont l'essence de la comédie; la matière comique n'existe point alors : un peuple en proie à de grandes scènes offrira plutôt des vertus et des crimes que des ridicules et des vices.

Aristophane trouva sur le théâtre la licence impudente : la corruption chez les Athéniens était devenue l'effet d'une prospérité subite, d'une ambition effrénée, et étrangère en tout dans ses moyens et dans ses fins à la raison. Alors existait la comédie dite *ancienne* : l'intérieur de la cité ou d'une famille était transporté sur le théâtre, avec les aventures réelles et les noms propres des personnages; la ville entière se trouvait ainsi initiée au scandale, à l'impudicité, aux vices de tout genre, qui n'avaient eu en éclatant que quelques témoins fortuits ou seulement les pénates discrets.

Le gouvernement, devenu plus tard aristocratique, voulut refréner cette licence et empêcha de produire sur la scène les noms véritables : ce fut l'époque de la comédie dite *moyenne*. Mais les poëtes comiques se jouèrent de la loi en peignant avec fidélité, sous des noms feints, des aventures connues; la malignité se livra ainsi avec plus de sécurité, sous un voile de bienséance, à une audace diabolique.

La loi, forcée d'être plus restrictive par la permanence du désordre dans sa transformation, ne permit plus que des sujets de pure invention; cette comédie, dite *nouvelle*, fut pratiquée par Ménandre et les auteurs ses contemporains.

La comédie, comme tous les arts, devait se ressentir de l'esprit général des institutions: elle fut toute politique, parce que l'état était tout pour les Grecs. L'état, menacé sans cesse par des ennemis implacables, et qui, même sous le masque de la paix, conservaient leur haine, ou bien dévoré par une ambition insatiable, composée de la somme de toutes les ambitions particulières, c'est-à-dire de l'immense majorité des citoyens, se trouvait ainsi sans cesse dans la nécessité de veiller à son salut ou à sa gloire. Que pouvaient être, auprès d'intérêts aussi capitaux, les autres motifs de sollicitude des Grecs? L'amour? ils ne connurent sous ce nom que la volupté, qui, par sa facilité, ne pouvait occuper fortement la pensée. La sagesse? elle n'était presque qu'une spéculation de sophiste, et variait dans la même ville d'école en école, plus encore d'état en état. Ainsi la réforme des vices du cœur et des défauts du caractère ne pouvait être un objet assez puissant d'intérêt pour devenir l'objet spécial de la comédie chez les Athéniens; dès lors, ne s'occupant pas de choses individuelles, elle prit ses sujets dans la politique. Le théâtre comique, tel que nous le connaissons par Aristophane, devint une sorte de forum, et fut souvent, dans ses jugements, l'antagoniste de la place publique.

Aristophane, plein de ces vues larges que donnait l'examen des affaires d'un état, ne corrige point des vices isolés, mais les penchants funestes qui étaient partagés par des masses de citoyens. Ainsi, dans *les Guêpes*, il fronde cette manie des procès commune à la foule des Athéniens, et cette fureur de juger que leur inspiraient et qu'entretenaient les institutions démocratiques. Racine a fait des *Guêpes* sa plaisante comédie des *Plaideurs*, et le tact délicat et sûr de cet écrivain doit nous faire penser que dans les plaisanteries d'Aristophane il avait trouvé le vrai sel attique. Aristophane a combattu la même manie dans sa comédie des *Oiseaux*, mais il y cache davantage sa pensée sous des formes allégoriques. La comédie de *Plutus* est le jugement le plus dépréciateur contre les Athéniens; elle les montre uniquement absorbés par le goût des richesses, et sacrifiant tout, même les dieux de leurs pères, pour se vouer au seul culte de Plutus.

Dans *les Haranguеuses* Aristophane veut accuser les vices du gouvernement d'Athènes et la frivolité des Athéniens, qui voulaient sans cesse des nouveautés politiques, comme les enfants des hochets nouveaux. Il prend pour cadre une conspiration de femmes pour s'emparer par ruse des rênes du gouvernement: leur réussite rend l'ineptie des Athéniens bien évidente, puisqu'ils sont dupes des ruses féminines, et qu'ils se prêtent à un ordre de choses dont les premiers essais d'exécution montrent l'impossibilité. Aristophane, sous des bouffonneries, cache ainsi une politique sage et profonde.

Des hommes pleins de sensualité et de vices ne pouvaient, aux yeux d'Aristophane, être capables de soutenir avec énergie une guerre terrible et de lui donner une fin glorieuse. Aristophane voyait le peuple d'Athènes trompé par des orateurs impudents, par des généraux ambitieux; il voyait ce peuple, transporté de quelques succès dans le commencement de la guerre du Péloponèse, s'enivrer des plus folles espérances, se repaître de projets désastreux, et aller, ainsi conduit par la trahison ou l'ineptie, sous la verge expiatoire des conquérants. Aristophane ne vit de salut pour l'état et la raison de ses compatriotes que dans la paix; cette nécessité est la pensée qui paraît avoir occupé avec le plus de persévérance et de force le génie d'Aristophane, et elle fait seule le sujet des pièces des *Acharniens*, des *Chevaliers*, de *la Paix* et de *Lisistrata*.

Aristophane, mbrassant ainsi dans ces dernières comédies un grand dessein politique, n'a pu ou n'a pas voulu les lier intimement à une action concentrée sur un seul personnage, et dans laquelle les vérités politiques et morales fussent présentées comme les conséquences du dénoûment.

Dans d'autres pièces il atteint mieux le but de la comédie, telle que nous la concevons de nos jours, qui est de faire éclore une leçon utile du développement d'une intrigue. Ainsi, dans *les Nuées*, Strepsiade, ruiné par la faiblesse qu'il a de se prêter au faste de son fils, cherche des expédients pour éviter de payer ses créanciers, et va prier Socrate de lui apprendre à les tromper

par des sophismes : il prend de lui des leçons de mauvaise foi, d'extravagance et d'impiété; il vante sa nouvelle science à son fils, le pousse dans la même école, et le fils finit par battre son père, s'en moquer, et lui prouver par ses propres arguments qu'il a raison d'agir ainsi. La leçon de la pièce est évidemment que l'erreur et les vices portent leurs fruits amers. Aristophane emploie ici la manière des grands maîtres; il peint les vices non par une vaine déclamation, mais par leurs effets odieux; il a voulu attaquer cette peste morale, ces sophistes qui, dans la corruption d'Athènes, vinrent apprendre à donner au faux, par les formes captieuses du langage, l'apparence du vrai.

Quelques comédies d'Aristophane ressemblent à des apologues par la bizarrerie des personnages, des chœurs, travestis en animaux : telles sont celles des *Guêpes*, des *Oiseaux*, des *Grenouilles*. En offrant des folies aux Athéniens, voulait-il les traiter comme des fous? Cette mascarade eût été dans ce sens une satire sanglante de la raison de ses compatriotes. S'abandonnait-il à une imagination fougueuse pour qui le domaine du sens commun est resserré dans des bornes trop rapprochées, et qui, les franchissant, se plaît à s'élancer dans les régions sans limites des chimères? Nous ignorons si Aristophane se modelait dans cette bizarrerie sur ses devanciers, puisque leurs ouvrages ont été dévorés par le temps. Ces conceptions ne sont point dénuées de raison, et offrent, avec le fond moral du sujet, des rapports allégoriques piquants : ainsi, dans *les Guêpes*, les vieil-

lards, qui forment le chœur et qui protégent dans sa manie de juger, de rançonner et de sévir, le vieux juge Philocléon, leur confrère, peignent par leur aiguillon acéré et leur prompte fureur, d'accord avec l'instinct de l'insecte dont ils ont pris l'enveloppe, cette peste de gens de chicane que les dieux infernaux faisaient pulluler dans l'Attique, qui épuisaient les plaideurs et qui, dans l'indifférence de la routine, se plaisaient à voir les larmes et le désespoir des condamnés. Dans *les Oiseaux*, les personnages principaux, Pisthétérus et Evelpis, lassés de l'esprit de chicane et des vices des magistrats d'Athènes, ne croient pouvoir se mettre à l'abri des procès et des vexations qu'en allant au pays des oiseaux. Ils s'y rendent par des moyens semblables à ceux des contes de fées. Le chœur, ce personnage obligé des drames grecs, ne pouvait ainsi être composé que d'hommes couverts des formes et des plumes des oiseaux. Dans ces transformations bizarres le langage du chœur, étrange et original comme son costume, était vraisemblablement plein d'allusions, qui sont pour la plupart perdues pour nous.

Après avoir, dans la pièce précédente, transporté la scène dans les airs on ne pouvait trouver plus extraordinaire qu'Aristophane fît agir ses personnages dans les enfers, et c'est ce spectacle qu'il offre dans la pièce des *Grenouilles*. Cette forme des personnages du chœur en grenouilles rappelle sur-le-champ aux spectateurs que la scène est dans les marécages du Styx.

Aristophane fait plus d'extravagances encore : il anime

les objets insensibles et les rend acteurs; ainsi des hommes, cachés sous l'enveloppe fantastique des nuées, chantaient dans la pièce de ce nom les strophes du chœur. Cette forme était une raillerie vive de la bouffissure, du vide, du chaos des sophistes, des mauvais orateurs, des physiciens absurdes. Aristophane dit clairement sa pensée dans ces mots, qu'il met dans la bouche de Socrate s'adressant à Strepsiade : « Tu ne savais donc pas qu'elles « (les nuées) nourrissent nombre de sophistes, de devins, « de médecins, d'efféminés, de poëtes dithyrambiques, « de discoureurs sur les météores? » (Acte I, scène v.)

Ces apparences singulières amusaient sans doute les yeux des Athéniens, comme les discours étranges de ces chœurs allégoriques recréaient leur esprit. Cette féerie bizarre n'aurait point eu, sans doute, de succès dans la grave et sévère Sparte; mais les Athéniens, dans la plupart de leurs actions, ne paraissent que des enfants gais et spirituels, et qui, par conséquent, comme les enfants d'une imagination vive, devaient goûter la folie de ces contes. Ces chœurs allégoriques donnent leur nom à la pièce, et cela prouve l'importance que l'auteur et les spectateurs attachaient à ce rôle.

Dans la politique sage d'Aristophane, dans son courage à attaquer en face des hommes puissants et dangereux, tels que Lamachus, Cléon, nous avons présenté le beau côté de son génie; nous devons à présent en faire observer les vices. La pièce des *Nuées* serait bien, si le nom de Socrate n'y venait attrister les amis de la raison et de la vertu. Comment Aristophane a-t-il osé pré-

senter Socrate comme l'apologiste du mensonge et de l'athéisme ? Par quelle déplorable passion les hommes de lettres dégradent-ils ainsi leur caractère et leur art, en se déchirant et en s'offrant de la sorte à la risée du public, chez qui ils ne devraient exciter que les sentiments de l'admiration, du respect et de la reconnaissance? Ils combattent avec rage dans l'arène, pour amuser, à la manière des gladiateurs, une multitude grossière, qui les regarde comme dévoués à ses ignobles plaisirs de malignité. Ne se montrent-ils point ainsi, dans ce triste spectacle, comme la plus forte preuve que peuvent faire valoir les sots ou les frondeurs moroses, pour montrer l'inutilité des lettres pour la sagesse et le bonheur? Aristophane, avec ce cynisme qui était en lui l'effet de la liberté de la comédie et de la démocratie, pousse jusqu'au dégoût ses attaques contre des hommes de lettres respectables, tels qu'Eschyle, Euripide. On attribue sa haine contre Socrate au mépris que ce philosophe témoignait contre la comédie et les comédiens ; Aristophane, par ses excès coupables, tendait à fortifier en lui cette prévention plutôt qu'à l'en guérir.

La jalousie, maladie incurable de la médiocrité contre toutes les supériorités, dut être l'auxiliaire d'Aristophane dans ses attaques déhontées contre de grands talents, de grandes vertus. Ses comédies, sous ce rapport, sont les saturnales de la raison et de la liberté ; les furies semblent les muses de l'auteur, qui met ainsi au pilori, pour amuser les vicieux et les sots, ces hommes éminents qui valurent à Athènes la prééminence la moins

contestée dans la Grèce et qui seront à jamais les plus beaux titres de sa gloire pour toutes les races futures.

La démocratie est de sa nature toujours envahissante. Après Solon qui, contre sa pensée, lui ouvrit la barrière, la démocratie fit de rapides progrès, et au temps d'Aristophane elle était tout. L'esprit de la démocratie est, comme nous avons vu, la violence, le mépris de tout frein, une impétuosité sauvage en toutes choses; Aristophane, écrivant sous son inspiration et pour elle, dut nécessairement prendre son esprit et lui parler son langage pour être entendu et goûté par elle : voilà ce qui nous explique la hardiesse cynique de ses conceptions, l'âcreté de ses plaisanteries, cette audace de pensée qui ne trouve nulle part de barrière à ses élans, et pour qui rien n'est respectable et sacré.

La religion sans morale et les mœurs pleines de dissolution permettaient à Aristophane une grande licence dans les images et les expressions qui ont trait aux rapports physiques de l'homme et de la femme, mais il abusa de la tolérance pour le scandale, et poussa le cynisme au dernier terme. Le peu d'estime pour les femmes permit au poëte dramatique de les exposer sur la scène à la risée et au dédain; la verve âcre et mordante d'Aristophane dans les nudités indécentes de sa pensée, l'impudicité de ses expressions, ne semblent être alors qu'une violente inspiration de Bacchus.

Nous pouvons dire, pour atténuer ces reproches contre Aristophane, qu'il fut devancé dans la carrière de la licence par les poëtes tragiques. Soit pour rappeler

l'origine grossière du drame, soit, ce qui est plus vraisemblable, pour céder aux vœux de la populace et lui complaire, les auteurs qui concouraient au prix devaient offrir trois tragédies suivies d'une pièce bouffonne, nommée comédie satirique, parce que les satyres y étaient toujours au nombre des personnages. Il ne nous reste qu'une seule de ces pièces, composée par Euripide, intitulée *le Cyclope*. On gémit de voir un esprit supérieur descendre à des obscénités, à des turlupinades, dialoguer des scènes d'ivrogne, de glouton, en indiquer sans doute les lazzis aux acteurs.

Le fait de la comédie satirique et celui des comédies d'Aristophane qui, à côté de grandes et bonnes vues dignes d'un sénat, offrent des scènes pleines d'ordures et d'injures de la halle, prouvent par leurs turpitudes la funeste influence de la démocratie sur les lettres; les plaisirs littéraires, sentis par les classes supérieures, ne sont point compris par la populace, et les choses qui inspirent à celle-ci l'attention, les ris, les transports joyeux, ne produisent chez les premiers que l'ennui et le dégoût. Pour plaire aux dernières classes il a donc fallu que les poëtes, après les grandes et nobles conceptions de la tragédie, se ravalassent à la farce, et que les auteurs comiques, après des scènes qui atteignent profondément l'homme dans les erreurs de sa pensée ou les penchants pervers de son cœur, après avoir fait entendre les leçons de la sagesse, se résignassent à être contraires aux dispositions précédentes, professassent le libertinage, la grossièreté, l'impiété. Cette né-

cessité de dégradation intellectuelle par moments de ces auteurs devenait surtout impérieuse à Athènes, où la multitude plébéienne, qui était souveraine sur la place publique, voulait exercer le même pouvoir au théâtre, et exigeait ainsi que les auteurs travaillassent pour elle; elle appuyait même son exigence de l'exemple de la grossièreté primitive du drame, en disant sur une tragédie, comme expression de réprobation : *Que fait ceci à Bacchus?*

Dans ces turpitudes obligées, comme aussi dans ses attaques directes, Aristophane fait la critique la plus amère de la démocratie. Jamais historien ni orateur n'a porté plus loin la censure ; dans la pièce des *Chevaliers* il personnifie le peuple sous la figure d'un vieillard : cette conception a fourni évidemment aux Anglais l'idée de leur John Bull. Aristophane montre combien on se moque du peuple, on le trompe, on le pille, on l'égare sous une apparente flagornerie. Déjà dans *les Acharniens* il avait mis en scène quelques traits de passe-passe des meneurs, en faisant présenter devant un prytane un faux ambassadeur du roi de Perse, suivi d'Athéniens déguisés en eunuques; mais dans *les Chevaliers* il dit clairement que les seuls moyens de réussir près du peuple sont l'impudence, la friponnerie, la bassesse, tous les vices enfin, comme devant établir les rapports les plus intimes, la plus profonde sympathie entre celui qui en est chargé et le peuple. Dans la satire de Cléon, favori du peuple, Aristophane châtie également l'idole et ses adorateurs; la forme dramatique donne ici à la critique une véracité frappante ; elle montre la bassesse et le vice

pris sur le fait. Aristophane, en dépréciant ainsi Cléon, est d'accord avec Thucydide, Plutarque et les autres auteurs grecs qui ont parlé de ce démagogue. Aristophane choisit un vieillard pour représenter le peuple, afin de montrer allégoriquement l'antiquité d'Athènes, et surtout la facilité que donnait aux pervers l'affaiblissement de l'âge, pour gagner le peuple par le charlatanisme le plus grossier; la conséquence à déduire de la sympathie de ce peuple pour les hommes corrompus, c'étaient évidemment sa sottise et sa corruption.

Le peuple riait de cette satire amère de la démocratie, des injures qui lui étaient adressées, des travestissements ignobles donnés à des hommes promus par lui aux premières charges et dignes d'estime, tels que Nicias et Démosthènes, paraissant sous le costume d'esclaves du vieillard peuple; il riait de voir Socrate présenté comme un professeur de friponnerie et d'athéisme; il riait dans la pièce des *Grenouilles* à l'aspect de Bacchus paré en Hercule de la peau du lion, et faisant parade, dans des lazzis dignes d'un valet, de sa jactance et de sa poltronnerie, que font encore ressortir la simplicité héroïque et les grands souvenirs attachés à ce costume. Que voyons-nous dans ce rire incompréhensible? Un esprit prompt et vif, qui saisit facilement et dans toutes leurs applications les allusions piquantes; l'absence de tout sentiment de dignité, puisque, se résignant au mépris, il annonce ainsi n'avoir pour lui-même aucune estime: c'était le rire d'un fou, qui rit de ses propres turpitudes et des piéges grossiers où on le fait tomber; l'ingratitude

pour les hommes qui lui avaient rendu de grands services et qu'il laissait bafouer, ou plutôt qu'il bafouait lui-même par ses applaudissements et ses ris aux sarcasmes de l'auteur comique; la susceptibilité ombrageuse d'une république qui aimait à voir rabaisser ceux qui s'élevaient, comme le pratiquaient de même les Romains, par les insulteurs tolérés ou peut-être même gagés, qui suivaient au Capitole le char de leurs triomphateurs; la jalousie, cette maladie incurable des inférieurs, qui semblaient au théâtre d'Athènes éprouver un soulagement en voyant des hommes éminents traînés à la barre du club théâtral pour y être assaillis des ris de la canaille; l'impiété, qui ne se bornait pas à nier les dieux, mais s'enorgueillissait même d'imiter l'audace de Salmonée, et prétendait par des turlupinades priver les croyants de leur bienfaisante conviction. Que prouve tout cela? Une profonde immoralité, un état déjà dissous par l'anarchie, et qui n'attendait pour tomber que les coups décisifs à Égos-Potamos, à Chéronée, après lesquels il ne devait plus y avoir de patrie ni de rire pour les Athéniens.

Le rire, but principal et souvent unique de la comédie, est dans une masse presque toujours immoral; il naît irrésistiblement des fausses positions où l'auteur place des personnages que leurs vertus, leurs lumières, leur rang social devraient rendre respectables, et qui paraissent ridicules par des situations grotesques ou par les traits d'un dialogue captieux et malin. Il est encore plus facile à l'auteur comique de sacrifier la pudeur, et de provoquer ainsi des ris grossiers et lubriques; il peut

porter avec le même succès l'audace encore plus loin et immoler la vieillesse, en n'offrant que des Cassandres imbéciles et dupés sur la scène ; il flatte ainsi les penchants de la jeunesse impatiente de tout frein qui, dans ses huées envers ces caricatures de vieillards, brave en secret le pouvoir des pères, des magistrats, et semble ainsi aspirer à la dissolution de la famille et de la patrie. L'auteur coupable caresse ainsi dans la populace, qui domine au théâtre comme sur la place publique, la haine de la prééminence sociale, la jalousie des vertus, des talents, le penchant à la débauche, le goût d'une indépendance effrénée. Le vice brillant et effronté sera l'idole de la tourbe sur la scène, parce qu'il est la pratique exclusive de tous les appétits sensuels, les premières impulsions de l'homme brut.

On cherchera à excuser l'auteur comique trop licencieux, en alléguant la correction qu'il produit. Quelle chimère ! Si ses portraits sont faibles, ils sont sans effet ; s'ils sont fortement prononcés, ils présentent les défauts sous des traits si hideux que personne ne veut s'y reconnaître ; les originaux mêmes se reconfortent dans leurs pratiques vicieuses, en songeant qu'ils sont bien moins blâmables que de tels personnages.

Les observations précédentes n'ont point une application directe à l'Hellade. Les Grecs ne purent avoir pour but de la comédie la morale, considérée comme règle des particuliers et des familles : les poëtes comiques ne pouvaient prescrire le maintien de ce qui n'existait pas. Nous n'avons trouvé en effet, ni dans

l'absurde mythologie, ni dans leurs législations diverses, ni surtout dans la série de leurs actions politiques, aucun système régulier et fixe de morale : comment donc les poëtes comiques se seraient-ils faits les champions d'une utopie ?

Aussi, par sa nature, la tragédie est le spectacle des jeunes gens enthousiastes et sensibles; elle répond à leurs nobles et généreux penchants. La comédie semble au contraire plaire de prédilection aux hommes qui, par leur âge, sont revenus des illusions de la vie, qui ont éprouvé dans leurs rapports de douloureux mécomptes, et qui, n'ayant presque conservé de leur sensibilité première que la faculté de l'indignation et du mépris, se plaisent à voir traduire devant leurs regards caustiques et dédaigneux, les vices de l'humanité.

Les impressions si diverses des spectateurs aux représentations scéniques nous montrent que les rangs de la hiérarchie morale sont encore plus multipliés et plus distincts que ceux de la hiérarchie sociale; sous le nom générique d'hommes on voit, dans la première, des êtres qui diffèrent plus entre eux que les espèces les plus diverses d'animaux. Par une triste condition de l'humanité, les plus intelligents et les plus sensibles peuvent descendre à la portée des plus stupides, mais malheureusement ne peuvent élever ces derniers à eux. Cette incompatibilité est une des causes les plus générales de la division parmi les hommes. Le remède à ces maux est difficile à faire pratiquer : il faudrait extirper l'orgueil du cœur des inférieurs, pour qu'ils se résignas-

sent sans jalousie à la position prescrite, et pour rendre supportable aux autres le dégoût d'une nature ignare et vicieuse. Les Grecs étaient moins habiles dans leurs plaisirs scéniques que les modernes. A Athènes il fallait que toutes les classes d'esprits essuyassent le mélange indigeste de tous les genres dans une représentation. Les capitales de l'Europe offrent aujourd'hui, par les théâtres spéciaux, consacrés à des genres divers, une pâture assortie au goût de tous les spectateurs, selon leurs degrés moraux.

Cette diversité des esprits nous montre le genre humain semblable à ces animaux d'une ancienne cosmogonie, qui, formés dans la partie antérieure de leur corps, étaient, par leur extrémité inférieure non revêtue de formes précises et d'une vie parfaite encore, engagées et arrêtées dans la surface limoneuse du globe : comment entraîner en avant, dans l'allure vive et noble d'un être intelligent, le genre humain ainsi rivé dans la matière? Cette question touche aux fins les plus importantes, au perfectionnement de l'espèce humaine : sa solution sera une utopie; mais il est du devoir consciencieux d'un écrivain de dire ses rêves de bien; sans avoir une application générale, ils peuvent offrir quelque côté praticable. La multitude agricole et artisane est forcément, par la nature de ses occupations manuelles, stationnaire sous le rapport moral; on ne peut donc lui offrir dans les lettres que des choses en rapport avec son étroite capacité. De là une populace littéraire en harmonie de ton avec la populace politique, et pour les

quelles il n'y a point de progrès. Les harengères et les ménades du coin des rues semblent les muses qui inspirent la première. C'est l'obole du pauvre, enlevée à ses premiers besoins, qui soudoie ces farceurs du Parnasse, ces caricatures d'auteurs. Pourquoi, en donnant aux classes ouvrières d'autres habitudes, ne ferait-on pas disparaître ces ignobles et dangereuses distractions, et leurs grossiers artisans? Point d'ilotes, point de parias! Que les plus éminents respectent l'humanité dans l'homme des derniers rangs; que toutes les carrières lui soient ouvertes jusqu'aux places premières; mais que la politique et les lettres, pour leur propre perfectionnement, laissent les masses ouvrières à leurs paisibles et utiles occupations, aux pures jouissances de la famille, à celles d'un abondant nécessaire et aux charmes de la piété, sans les appeler aux scènes des muses dont elles ne peuvent goûter que de grossières parodies, et aux scènes d'administration comme partie délibérante, parce qu'elles tendent sans cesse, par leur ignorance ou par les suggestions de meneurs perfides, à ramener la civilisation aux ébauches malheureuses du premier jour. Les derniers plébéiens, s'ils sont doués de talents et de vertus, sauront s'avancer et surgir. Législateurs, littérateurs, artistes, portez vos vues en haut si vous voulez goûter la lumière et tenter le perfectionnement et le bonheur de l'espèce humaine.

DE L'ODE.

Les Grecs vivaient de spectacles : la place publique, le gymnase, l'hippodrome, les théâtres, la multiplicité

des tribunaux, des assemblées politiques, les exercices de tous genres, même ceux de la pensée, tout tendait à exciter dans leur âme des impressions, non toujours salutaires, mais toujours vives. Cette forte et multiple action de la cité n'était qu'un prélude à celle des jeux publics où se rassemblaient tous les Grecs, à Olympie, à Delphes, à Némée; l'émulation devenait alors plus vive entre les combattants, par l'excitation puissante d'un plus imposant concours. Les vainqueurs n'avaient point seulement triomphé des émules de leur cité, mais de tous ceux des villes rivales, et l'ivresse du patriotisme du citoyen se joignait à celle de l'orgueil de l'homme. Il fallait donc que la poésie, qui devait célébrer ces triomphes, créât un genre qui fût en harmonie avec l'enthousiasme produit dans une grande assemblée par la succession de vives scènes, et chez les vainqueurs par la forte commotion des regards, des cris, des exclamations, des applaudissements d'une multitude admiratrice et passionnée : ainsi naquit le genre lyrique; Pindare en offre le plus éclatant modèle.

Sans doute ces jeux avaient une grande fin politique. Employer le moyen puissant de la gloire pour rendre les Grecs légers à la course, forts à la lutte, adroits au ceste, habiles à conduire des chars, c'était préparer à la nation des armées infatigables et rendues, par le sentiment de leur propre force, intrépides et invincibles. Ces jeux, à l'apogée de la Grèce, étaient encore chers, comme une antiquité nationale. Homère décrit avec son exactitude et sa chaleur accoutumées les divers exercices qu'Achille

couronna pour honorer les funérailles de Patrocle. Mais l'amour éperdu des Grecs pour le spectacle dénaturait ces jeux en faisant applaudir à des choses inutiles et presque étrangères au vainqueur. Ainsi les chars ne figurent chez les Hellènes que dans les armées de l'Iliade; les Grecs les remplacèrent depuis, plus avantageusement, par la cavalerie; cependant le triomphe des chars était un des plus brillants; mais ce triomphe était faux, le vainqueur proclamé était presque toujours absent de la lice, même de l'assemblée; ses chevaux, ses écuyers, gagnaient pour lui les palmes. Le triomphe était ainsi décerné à l'opulence, à la prodigalité, secondées de la dextérité mécanique d'un obscur serviteur. On sait que Alcibiade, qu'on trouve tour à tour dans les voies de la frivolité, de la licence, du courage et du génie, le fastueux Alcibiade fit concourir sept de ses chars à la fois à Olympie, et obtint dans une course quatre prix. Les rois recherchèrent cet honneur et envoyèrent à grands frais de beaux coursiers et d'habiles cochers. Il y a dans cet éclat une frivolité, une fausseté palpables: le succès est sans application utile, le nom proclamé est une imposture, l'ivresse de l'assemblée est puérile. Le poëte sent dans son âme que ce triomphe n'est qu'une déception; le succès personnel de quelques hommes dans ces exercices gymnastiques ne lui paraît qu'un fait isolé qui amuse des spectateurs sentant avec la vivacité et l'irréflexion des enfants; supérieur à la foule, il ne peut être ému de ces élans sans discernement, sans but national ou sans mesure. Ces réflexions sont le com-

mentaire nécessaire des odes de Pindare. Elles expliquent ces étranges écarts par lesquels il abandonne un sujet trivial, un vainqueur vulgaire, pour chanter les héros des âges antiques et les dieux, pour s'enivrer des idées de la gloire, de la vertu, en oubliant toutes les circonstances prosaïques du thème qui lui a été donné. Horace, plus heureux, ne chante que les triomphes de Rome sur l'univers, et il est à l'aise dans cet immense horizon ouvert à son génie. Pindare, plus fougueux, plus véhément que lui, se débat, garrotté de tous les liens lilliputiens qui l'attachent à une lice étroite, et n'est lui-même que lorsque, échappé à cette servitude, il prend, comme un aigle audacieux, un rapide essor dans les profondeurs du ciel.

La fougue des sentiments, la vivacité des transitions, surtout la multiplicité des ellipses qui donnent au style une rapidité impétueuse, ont rendu Pindare un modèle pour le genre lyrique ; il a donné son nom à ce style prompt, ardent et nerveux qui, dans l'ode, ne semble pas pouvoir suffire à exprimer les inspirations du poëte. L'incohérence des pensées dans Pindare semble un désordre ; mais ce désordre apparent n'est que pour les auditeurs froids, il n'existe pas pour l'auteur et ceux qui sentent comme lui, parce qu'ils conçoivent toutes les pensées intermédiaires et de liaison que le poëte omet par le besoin pressant qu'il éprouve de hâter l'éruption de ses idées principales ; c'est un coursier qui s'élance par bonds et franchit dans l'air de longs espaces. Nous devons nous rappeler que l'ode était chantée chez

les Grecs, que la musique excite vivement l'esprit, mais l'entraîne aussi dans une rêverie qui, dans son développement, n'offre point toujours l'ordre logique et accoutumé des idées. L'inspiration lyrique est une ivresse, et peut-on demander une régularité bien méthodique aux mouvements de l'ivresse? Si nos poëtes lyriques, dénués de l'excitation et du charme de la musique, et surtout d'un public aussi impressionnable, nous paraissent quelquefois animés d'un enthousiasme factice, nous devons avoir plus de foi pour celui des anciens. Pindare fut ainsi un modèle pour les Grecs comme il l'est devenu pour toutes les nations qui ont reconnu dans les lettres les Grecs pour leurs précepteurs.

DE L'IDYLLE.

La vie pastorale est le premier degré de civilisation. La poésie bucolique, peinture de cette existence demi-sauvage, semble devoir être la première expression de l'homme vivant dans une ébauche de société. Tels s'offrent à nous les Hébreux. Des hymnes, des règlements, des scènes idylliques sont la matière de leurs premiers écrits. Dieu ou le résultat intellectuel de la contemplation de l'univers, la loi ou la théorie de l'ordre, l'idylle ou la peinture des premières mœurs forment chez les Hébreux l'ensemble parfait d'une société naissante. Il n'en est point ainsi chez les Grecs. Par une exception frappante, ils n'allèrent point dans leurs ouvrages littéraires du simple au composé, mais suivirent l'ordre inverse.

Homère apparaît, et donne au début les ouvrages qui, partout ailleurs, éclosent au terme de la civilisation. La poésie bucolique, par une singularité non moins remarquable, parut la dernière en Grèce, et lorsque les Grecs même avaient cessé d'être une nation par leur assujettissement aux successeurs d'Alexandre. Théocrite, créateur du genre, vivait, sous Hiéron le jeune, à Syracuse, du temps de Ptolémée Philadelphe, et plusieurs de ses pièces ont rapport à ces princes.

Dans la peinture des sensations que produisent les champs, Théocrite est la perfection même. On voit dans ses idylles, comme dans tous les ouvrages des Hellènes, l'impression d'un beau ciel méridional, d'une nature riante; le poëte s'imprègne avec délices des inspirations aimables de ce climat favorisé. La fraîcheur, la variété des sites d'un pays montagneux comme la Sicile et la Grèce donnaient des charmes à la vie pastorale, et en faisaient une nécessité pour l'entretien des troupeaux, le seul produit que l'homme pût tirer des âpres faces des monts inaccessibles à la charrue. Les poëtes idylliques divinisèrent les eaux et les ombrages à cause de leur rareté et de leur bienfaisance dans un pays chaud.

Théocrite nous offre encore ce trait caractéristique des Grecs, l'attrait le plus vif pour l'euphonie et le rhythme. Les pasteurs de toute espèce, bouviers, bergers, chevriers, se défient aux joutes d'instruments champêtres et de chansons; ces improvisations ne sont point un chant sur un sujet donné comme dans des

idylles d'autres poëtes, mais des expressions d'amour, de gaieté, de malice, offertes souvent avec un cynisme agreste, qui sont sans liaison entre elles, et que l'interruption de l'autre interlocuteur détache encore plus l'une de l'autre. Ces improvisations musicales ou poétiques, qui n'étaient point une fiction chez le poëte, mais une imitation du mode réel d'existence des pasteurs, annoncent ainsi, chez les hommes les plus bruts de la nation, la même organisation qui produisit dans d'autres classes Homère, Pindare, Anacréon. Leurs dialogues auraient fait naître le drame si leur époque eût été antérieure à celle de Thespis.

C'est dans ces peintures du paysage pastoral et de ses agrestes personnages que Théocrite a une naïveté et un charme qui en font un génie original et le modèle des bucoliques. Dans d'autres sujets, tels que l'*Épithalame d'Hélène*, *les Dioscures*, *Hercule au berceau*, Théocrite s'élève au ton de l'épopée et de l'ode. Dans d'autres, comme *le Voleur de miel*, *les deux Amis*, il offre la conception ingénieuse et la grâce d'Anacréon; mais c'est dans ses pastorales qu'il est inventeur et que son nom est devenu classique.

Il a aussi ses défauts. Le dialogue est quelquefois un échange d'invectives, de reproches, d'injures comme dans la cinquième idylle. Dans la quinzième Théocrite met en scène des commères de Syracuse qui médisent de leur mari, de leurs servantes, parsèment leur babil de proverbes de carrefours, et montrent cette coquetterie qui, non déguisée, inspire plutôt pour les femmes le dégoût

que l'attrait. On répondra pour l'apologie de Théocrite qu'il a peint la nature. Oui, mais c'est celle des portefaix dont les formes brutes seraient encore enlaidies par des mouvements colériques, c'est l'insipide bavardage de servantes déguisées en dames. La vérité de l'imitation dans les arts ne suffit pas pour plaire; il faut encore la beauté, la grâce; il faut la moralité plus ou moins éloignée, déguisée, voilée, mais toujours existante. Cette aptitude pour l'imitation, sous la direction du goût, n'offre, pour ainsi dire, qu'une disposition mécanique. D'autres arts prouvent mieux encore que ce talent d'imitation peut s'allier à un entendement borné, à un cœur vulgaire. Les beaux-arts doivent être un miroir fidèle de la nature, mais qui, par une propriété magique, ne rend que les objets intéressants.

Quelques-unes des idylles de Théocrite sont purement érotiques; elles sont la nuance entre le fait physique des forêts et la galanterie des villes; les personnages ont dans leurs désirs une ingénuité d'expressions qui empêche la rougeur de naître sur leur front et sur celui du lecteur. Sous ce beau ciel de la Grèce, sous l'influence de cette religion voluptueuse, le désir est une émanation de l'air, des eaux, de l'ombrage, des bois, de toute la nature; il semble versé de l'Olympe comme une rosée sur cette terre chérie des dieux, et dès lors comment les heureux habitants de cet élysée du monde n'auraient-ils pas exprimé avec simplicité ce que tout leur inspirait? Il est dans tous les ouvrages des Grecs, même du genre le plus simple, une pureté de formes,

un charme dans les idées, une grâce dans les mouvements qui annoncent la nature humaine la plus belle, la plus privilégiée et dans les circonstances d'existence les plus favorables.

Moschus et Bion ont traité, sous le nom d'idylle, des sujets gracieux, intéressants, mais qui n'ont rien de pastoral. Les dieux de la Grèce inspirant l'amour et donnant par leurs actions l'exemple d'une galanterie spirituelle et délicate devaient nécessairement entrer dans tous les chants érotiques; même ils sont les héros de plusieurs petits poëmes de ce genre, comme dans *la Mort d'Adonis* de Moschus, *l'Enlèvement d'Europe* de Bion. On voit que chez les Grecs le seul caractère propre de l'idylle fut dans la petitesse du cadre.

La poésie fut le premier des arts pour les Grecs, ou plutôt fut longtemps leur art unique, puisqu'elle renfermait l'exposition des dogmes, les préceptes de la morale, l'histoire, la tactique militaire, les notions géographiques, scientifiques, politiques et tous les mouvements de l'éloquence, embellis encore par le rhythme. Par son charme et son antériorité d'origine sur la prose elle devait d'abord fixer notre attention. La prose semblait un idiome abandonné au bégaiement des enfants et à l'expression des besoins grossiers de l'homme; mais la multiplicité des rapports amenant la multiplicité des idées, l'observation et l'expérience multipliant les notions de tous genres, il fallut enfin user dans les écrits et dans les grandes scènes publiques d'un langage qui, par sa facilité, fût en rapport avec la rapidité des pensées.

Le travail devint pour la prose ce que l'inspiration avait été pour la poésie : l'histoire, l'éloge funèbre décerné par la patrie, les discussions tribunitiennes devinrent son apanage.

Les peuples modernes se tromperaient s'ils jugeaient les arts et les institutions de l'antiquité comme ceux de leur époque. L'existence de l'homme est assurée de nos jours par la masse des états qui en prévient le bouleversement par l'invasion, ou du moins le rend lent et difficile, par un droit des gens reconnu et par l'heureuse et puissante influence des principes moraux du christianisme. Chez les anciens, et surtout chez les Grecs, la défense de la vie était la principale occupation de l'homme; celle vers laquelle convergeaient toutes ses facultés, tous ses moyens d'action; la politique était la première science, était le principe vital des états et de l'homme; il ne faut donc pas nous étonner si chez les Grecs nous voyons tous les arts imprégnés de son esprit. Les arts étaient chez eux les appuis, les auxiliaires de la force publique, tandis qu'ils ne sont pour la plupart des amateurs, dans notre heureuse époque, qu'un luxe de l'existence.

Phérécide, de Scyros, fut, dit-on, le premier qui écrivit l'histoire en prose; mais ses écrits ne nous étant point parvenus, Hérodote, le plus ancien des historiens grecs dont le temps a respecté les ouvrages, est appelé *le père de l'histoire;* son rival de mérite et de célébrité est Thucydide. La manière de ces écrivains est diamétralement opposée, et leur génie est pour nous l'expres-

sion fidèle de leur époque. Hérodote naquit en 484 avant J. C., c'est-à-dire entre la bataille de Marathon et celle de Salamine; son enfance fut bercée des chants de triomphe de la Grèce victorieuse de l'Asie. La gloire unissait tous les petits états de la Grèce en une nation forte et brillante; le patriotisme des cités, contenu dans les bornes de la justice, était encore une vertu; la concorde cimentait encore les liens de la fraternité. Peindre la supériorité de ses compatriotes sur les Orientaux est la pensée immense qui remplit l'âme d'Hérodote. Dans le calme glorieux de l'Hellade, l'inspiration de l'historien est profonde, régulière; ce ne sont point les mouvements tempétueux et désordonnés de la passion, mais l'impulsion douce et puissante d'une haute raison. Placé dans le monde moral comme serait, dans le monde physique, un observateur sur le sommet d'un mont souverain, d'où son regard embrasserait un immense horizon et verrait, en grandes masses, des pays divers, tous coordonnés à sa position centrale; Hérodote saisit successivement dans leur ensemble les différents peuples de l'Asie qui, par l'effet de la conquête, doivent s'agglomérer en une seule nation pour venir trouver leur tombeau sur le sol et dans les mers de l'Hellade. Dans cette contemplation universelle, les mouvements intellectuels de l'écrivain sont larges, réguliers, en harmonie avec le grandiose du tableau; il épuise l'histoire d'une nation dans ses faits politiques, sa religion, ses sciences, ses mœurs, jusqu'au moment où, par un contact décisif, elle se fond dans une autre, qui devient dès lors l'objet de

l'attention de l'historien. Cette peinture par masses d'objets identiques est éminemment fructueuse, puisqu'elle laisse dans l'esprit des impressions fortes et distinctes. Ainsi sont exposés sur la grande scène ouverte à nos regards les Lydiens, les Mèdes, les Perses, les Égyptiens, les Scythes, les Babyloniens, les Indiens, jusqu'au moment où toutes ces nations, réunies sous le sceptre du sultan de Persépolis, nous offrent l'Orient se débordant sur la Grèce.

Nous reconnaissons, dans la régularité et la beauté de son œuvre, que l'âme de l'écrivain est dans une situation tranquille et heureuse; Hérodote croit à la piété, à la vertu, au goût des lettres et des arts, aux instincts sociaux de l'humanité, à la possibilité du bonheur pour les hommes, à la justice entre les nations, à un autre avenir vengeur et rémunérateur; ses erreurs, même en physique, en géographie, en chronologie, dont la plupart étaient des effets inévitables de son époque, prouvent sa bonne foi, une sorte de simplicité naïve, compagne ordinaire du génie.

Thucydide écrivit l'histoire de la guerre du Péloponèse, dont il fut témoin et acteur. La crainte avait auparavant groupé tous les états grecs en une nation; le glorieux traité imposé par Cimon au roi de Perse les enivra de sécurité, d'orgueil et d'espérances gigantesques; les obstacles à ces espérances furent haïs avec rage : ces obstacles étaient, pour chaque état, tous les autres états dont les prétentions étaient rivales et inflexibles; l'orgueil, qui perd les états comme les particuliers, légitima tous les

moyens qui pouvaient l'assouvir. La fraternité de nation et de cité, la religion, la morale, tous les liens qui retenaient les hommes à la justice et à l'ordre furent brisés; la langue même sembla changer aussi avec les cœurs, puisque les choses prirent des noms différents; les vertus furent des sottises ou des faiblesses, les vices des moyens habiles, les crimes des succès; ce bouleversement du langage est le signe le plus certain de la profonde perversité du cœur; il annonce le règne exclusif de l'ambition, de la cupidité, de la vengeance, passions aveugles, féroces, impitoyables. Thucydide entreprit la tâche d'offrir aux regards de la postérité cet enfer; la nature des événements l'amena sans doute à prendre une forme de narration en tout différente de celle d'Hérodote; les faits étaient, dans ce conflit général des peuples de la Grèce, tellement multipliés, entrelacés, que la possibilité de les présenter en masses distinctes pour ceux spéciaux de chaque peuple ne pouvait point s'offrir à l'esprit : ainsi Thucydide les fait marcher selon l'ordre chronologique. Mais cette liaison par la date commune n'est qu'une illusion; cet ordre apparent n'est qu'un désordre réel; les événements ne paraissent jamais ainsi avoir un développement complet, puisque l'auteur, commandé par la date actuelle d'autres faits, est obligé d'abandonner les premiers à mi-action; ils ne présentent point ainsi un tout continu qui ait son commencement, son milieu, sa fin, et surtout ses conséquences immédiates dans l'esprit du lecteur.

Thucydide diffère plus encore d'Hérodote par la dis-

position de son âme que par la forme de sa narration; on voit en lui l'homme de bien qui, accoutumé au spectacle des crimes, les raconte comme un simple fait. Il ne s'indigne point, car il reconnaît l'inutilité de ce courroux de la vertu; il n'adresse point des reproches aux cannibales, parce qu'ils ne pourraient changer leur instinct de destruction; il sent l'impuissance de la raison contre la furie des passions ambitieuses et haineuses, et ne veut point en prostituer le langage. Thucydide peint les hommes sans foi, sans pitié, sans frein de cette époque, comme le naturaliste décrit les mœurs des animaux féroces du désert : il garde en lui ses jugements sévères, puisque la foudre des dieux se tait.

Tel est l'ensemble de sa terrible narration; cependant le mépris et le courroux qui bouillonnent profondément dans son sein se font jour quelquefois et paraissent comme une lave brûlante qui éclaire les débris produits d'abord par les violentes commotions du sol et le choc tempétueux des éléments. Je ne connais rien de plus effrayant dans l'histoire que les §§ 82 et 83 du livre III; c'est la plus profonde corruption avec ses effets inévitables, le malheur extrême et le désespoir le plus glacial.

Ces deux écrivains sont des modèles, chacun dans la forme qu'il a adoptée.

La Grèce, dans l'ensemble de son histoire, est pour l'impression générale comme l'aspect du chaos des poëtes, où les noires vapeurs étaient mélangées avec de larges flammes d'une pure lumière; les plus belles insti-

tutions y sont unies à des révolutions sanglantes. Athènes, amie des lettres et des spectacles, consacrait la mémoire des guerriers morts pour la patrie, par des éloges funèbres prononcés par l'orateur le plus éloquent, le plus accrédité. Après les acclamations de l'admiration et de la reconnaissance durant la vie, la patrie, sous les traits de cet orateur, venait encore sur la pierre du tombeau prononcer l'éloge des citoyens qui se dévouèrent, et semblait désirer qu'au delà de ce seuil redoutable ses accents les suivissent au loin dans la nouvelle et mystérieuse voie que leur avait ouverte la mort. Cette institution n'a pas la grande et sévère moralité du jugement public des Égyptiens sur les morts; elle n'a point de même le double objet de récompenser par un honneur l'homme de bien et de flétrir par une réprobation le méchant; mais elle est néanmoins belle et touchante : elle faisait aimer une patrie qui se montrait tendre et reconnaissante pour ceux qui avaient sacrifié leur vie pour elle. Les éloges pour les morts trempaient pour l'héroïsme l'âme des jeunes auditeurs, ils étaient la leçon des vivants; et l'on voit dans ce fait comme dans tous ceux de même nature que les institutions animées de l'esprit de la vertu sont les plus fécondes en belles actions, ou qu'en un mot le bien est le calcul le plus habile.

Parmi les éloges funèbres prononcés au Céramique, en présence du monument qui renfermait les ossements des guerriers morts honorablement et devant un auditoire si bien disposé à l'émotion, et qui devait ainsi agir sympathiquement sur l'orateur et exalter son génie,

les plus célèbres sont celui de Périclès en l'honneur des Athéniens morts au commencement de la guerre du Péloponèse, et celui de Platon pour ceux qui avaient succombé lors de la confédération contre Lacédémone en 395 avant J. C., dans le combat près de Corinthe.

Ces deux discours sont remarquables, indépendamment du talent, par la manière des orateurs qui caractérise l'époque. Périclès, parlant à un peuple ivre de ses prospérités, ne l'entretient que du présent si glorieux et si riche en espérances brillantes ; il se garde de parler des guerres médiques pour ne point inquiéter ses compatriotes par un parallèle dangereux avec leurs ancêtres; il se tait pour son propre compte sur Cimon, ses victoires et son traité glorieux avec le roi de Perse; mais il se complaît à montrer, avec ces mouvements larges et cette aisance d'un beau génie, tous les traits de supériorité des Athéniens sur les autres Grecs, dans les armes, les lettres, les mœurs, et à offrir les plus nobles consolations aux parents des morts.

Lorsque Platon prononça son discours, Athènes avait subi le joug de Sparte, et cet enchantement de gloire et de rêves brillants était dissipé. Aussi pour échapper à un pénible présent, pour réconforter ses compatriotes, l'orateur remonte à leurs premiers aïeux, expose les grandes scènes de la guerre médique. Mais la dignité du philosophe semble ici dominée par son rôle de flatteur; il s'appesantit à dire que les Athéniens sont surtout supérieurs aux autres Grecs parce qu'ils sont autochthones

et qu'ils ne doivent rien aux étrangers, tandis que les autres tribus de la Grèce ont reçu les germes de la civilisation des colonies orientales conduites par Inachus, Cadmus, Danaüs; on relit encore, et le premier étonnement s'accroît toujours de voir l'orateur oublier l'Égyptien Cécrops, que toutes les traditions, tous les monuments historiques, représentent comme le bienfaiteur de l'Attique, par les dons de l'olivier, des céréales, et par ceux plus précieux des belles institutions sociales; le célèbre tribunal de l'aréopage avait notamment pour origine Cécrops. Nous devons nous étonner encore que les Athéniens aient écouté, muets, des éloges aussi dénués de fondement. La louange aurait-elle le pouvoir magique de jeter dans une complète illusion celui qui la départ et ceux qui recueillent cette ambroisie?

Il nous reste quelques fragments d'un éloge funèbre de Gorgias, prononcé dans une circonstance semblable; on y reconnaît à la fois la décadence de la patrie et celle de l'éloquence. La première, déchue par la guerre de son rang suprême, plongée dans la corruption de l'égoïsme et de la vénalité, n'était plus qu'un vain nom; la seconde n'était, chez un sophiste comme Gorgias, qu'une froide combinaison de mots; l'antithèse glaciale tient dans ce fragment la place de la chaude inspiration du sentiment. Ce genre froid des sophistes, composé de subtilités de la pensée, de finesses grammaticales, d'oppositions symétriques ou d'exagérations ridicules, est l'antipode de l'éloquence; les qualités qui feraient le grand orateur seraient toutes contraires au succès dans

ce genre bâtard. Il semble qu'alors la Grèce avait perdu toute force de conception, que dans le genre de l'éloquence elle ne créait plus la pensée, mais qu'elle employait toute son aptitude sénile à décomposer les idées connues. L'art du sophiste est semblable à celui du joueur d'échecs : le premier place ses mots dans des positions diverses et plus ou moins ingénieuses, comme l'autre les pièces de l'échiquier; le succès de tous les deux est dans une surprise. Le sophiste peut réduire au silence par embarras et non par conviction; son éclat est la froide lueur de la lune, tandis que la véritable éloquence éclaire et échauffe comme le soleil de la zone équatoriale.

L'éloquence de Thémistocle, d'Aristide, de Périclès, à la tribune, ne nous est connue que par ses puissants effets. Après eux, dans cette décadence politique d'Athènes, aussi prompte que son élévation, nous trouvons les rhéteurs, les sophistes et les orateurs de la place publique vendus à Philippe. Athènes va-t-elle donc tomber dans le marasme, dernier effet d'une lente consomption? Non, telle que les corps doués d'une organisation vigoureuse et qui, dans les derniers moments de leur existence, offrent quelquefois des retours d'une grande force première, Athènes produisit Démosthènes. Cet homme est un des exemples les plus frappants de la puissance du patriotisme et de l'éloquence : ses *Philippiques* sont un des plus beaux monuments de la Grèce; on y voit un simple citoyen lutter par la force de la raison et celle des plus beaux sentiments contre

une tourbe d'orateurs soudoyés par l'or de la Macédoine, contre un peuple corrompu par la mollesse, la honte de ses défaites et la peur, contre un roi habile et puissant; cependant cet homme obscur, mais inspiré, triomphe. Oui, Chéronée fut l'ouvrage du sort, mais la victoire de Démosthènes sur Philippe éclate dans cette âme nouvelle et guerrière qu'il donne aux Athéniens, dans l'assoupissement de leur rivalité et dans la crainte de Philippe qu'il inspira aux Thébains, en leur persuadant l'alliance avec Athènes, dans la marche des corps auxiliaires des autres villes grecques, qui se rendirent à l'armée animés des mêmes sentiments que leurs ancêtres à Platée. Entre les deux puissances qui se partagent le monde, la justice et la force, le jour de Chéronée fut malheureux pour la première; mais l'œuvre de Démosthènes avait été complet en amenant la lutte à son point décisif. Les harangues de Démosthènes sont au nombre des plus belles pages de l'histoire de la Grèce; et, liées ainsi à tous les grands événements de cette époque, elles ne peuvent être présentées par extraits, il faut les voir dans leur ensemble pour juger dignement le puissant orateur qui coûta tant d'efforts et d'angoisses à l'un des plus habiles monarques qu'offre l'histoire. Cette grande et sévère figure de Démosthènes termine la série des phénomènes littéraires de la Grèce antique dont nous venons d'offrir l'esquisse.

Démosthènes est un exemple saillant de la puissance de la volonté sur la nature : il est hué dans ses premières harangues, chassé de la tribune par les sifflets; dès lors

il s'ensevelit dans un cabinet souterrain pour fortifier son génie par la méditation ; il s'étudie à surmonter un défaut de prononciation et à renforcer sa voix grêle en parlant, la bouche pleine de petits cailloux, sur un ton à être entendu de loin ; il rend sa poitrine forte et susceptible d'un souffle puissant, en déclamant durant la pénible ascension sur un coteau. Par cette énergie et ces exercices moraux et physiques bien dirigés, Démosthènes devint le premier orateur de la Grèce : il est ainsi, sous deux aspects, la leçon des hommes qui aspirent à la gloire.

Sous le rapport de l'éloquence politique, la démocratie ne fut favorable par instinct qu'aux talents du second ordre ; les hommes supérieurs que nous avons cités ne la dirigèrent que contre son gré et par l'effet de l'irrésistible nécessité. Le peuple athénien était mieux en sympathie avec un Cléon, un Charès, dont les vices et les bévues le rassuraient ; par jalousie ou peur, il voyait sans cesse dans chacun de ses grands hommes un tyran futur : Miltiade, Thémistocle, Cimon, Aristide, Alcibiade, Phocion, Démosthènes, éprouvèrent les outrages de cette populace jalouse et ombrageuse.

Si nous passons d'un rapide regard des brillantes traditions des Linus, des Orphée, des Amphion, de la belle apparition d'Homère, à l'état présent des Grecs, nous serons saisis de surprise et d'admiration en voyant qu'une similitude frappante se manifeste entre les Grecs des premiers âges et leurs derniers descendants pour le goût des chants et de la poésie. Ce rapport

est la preuve évidente de l'influence de la constitution géologique et climatérique de cette région privilégiée. Tout est changé entre les aïeux et leurs fils actuels, religion, gouvernement, mœurs, destinée tout entière; il n'y a entre eux d'identique que l'habitation sur le même sol : eh bien! cette influence poétique du vieux Pinde, de l'Hélicon, du Parnasse, du Ménale aux frais vallons, de l'Olympe au front majestueux, de mers animées d'îles nombreuses, bordées de rivages variés et pittoresques, d'un soleil puissant, agit encore sur les Grecs, malgré de longs siècles d'esclavage, malgré leurs maux, qui semblent incurables comme la plaie de l'antique Philoctète! Ainsi Castellan nous peint un jeune chantre moréote [1] qui parcourt le pays comme les anciens rhapsodes, cherche des auditeurs, amuse un groupe circulaire en chantant des romances avec l'accompagnement d'une mandoline, en récitant des morceaux de poésie, en racontant des aventures réelles ou fictives, mais toujours pleines d'intérêt et brillantes du coloris de l'imagination. Ces chantres à demi sauvages comme leurs auditeurs vivent de leur art aimable, et montrent que les gracieuses divinités du Parnasse et de l'Hélicon n'ont point abandonné cette terre aimée du ciel, que les arts y sont indigènes et y éclosent spontanément comme les beaux végétaux qui la parent.

M. Fauriel a formé un intéressant recueil des chansons des montagnards du nord de la Grèce, où l'on trouve tous les germes du talent; l'âme des klephtes

[1] *Lettres sur la Morée*, Ire partie, lettre 9.

indomptés s'y montre pleine de poésie et de courage : ils rappellent à la pensée du lecteur les compagnons de Jason et d'Achille, qui les précédèrent aux mêmes lieux.

Cet éditeur, digne de son beau sujet, nous offre un tableau caractéristique du goût des Grecs pour le chant. « S'il y a, dit-il, des occasions et des lieux où l'on puisse « entendre des chansons grecques de toute espèce, c'est « dans les khans ou hôtelleries turques à Constanti- « nople, à Odessa, lorsque les Grecs s'y arrêtent pour une « nuit ou pour quelque temps : il n'y a point là d'autres « passe-temps que celui du chant; les vieillards donnent « l'exemple, les hommes moins âgés, les jeunes gens « continuent, et presque toujours une grande partie de « la nuit s'est écoulée avant que les uns soient las de « chanter, les autres d'écouter. Là chacun s'émeut aux « douces réminiscences du pays natal; là le montagnard « étolien, l'habitant de Larisse et l'homme de Scio ne « sont plus que des Grecs [1]. »

Nous voyons ici la constante puissance du rhythme et des conceptions poétiques sur les habitants de ce sol inspirateur. Le dernier du tableau nous montre que le charme de l'harmonie et de l'imagination rappelle dans le cœur des Grecs le sentiment de la nationalité, et que ce charme, plus que la raison, leur fait oublier leurs fatales discordes : ce trait honore la poésie et les hommes qui savent ainsi la sentir.

Les Grecs, en élaborant dans leur esprit les notions

[1] *Chants populaires de la Grèce moderne*, discours préliminaire.

littéraires du vieil orient, et plus encore en se livrant à leur propre génie, créèrent, comme nous venons de le voir, tous les genres d'ouvrages d'imagination et de sentiment, que nous avons adoptés comme modèles, à l'imitation des Romains. Nous pouvons dans cette filiation littéraire, non interrompue depuis les premiers âges de l'histoire jusqu'à nos jours, distinguer trois formes bien distinctes. L'auteur narre une action, ou il met en scène les personnages et les fait parler eux-mêmes, ou il s'efface comme narrateur, ne parle plus en son nom, est comme l'interprète d'une divinité ou du sentiment vif qui l'anime, et divise son récit en périodes distinctes et semblables entre elles pour la forme et le rhythme : voilà les genres épique, dramatique, lyrique. Ils ne peuvent se confondre ; ils sont absolument primitifs, indécomposables et présentent ainsi, dans la littérature, tous les caractères des substances élémentaires du monde physique. Ces trois formes s'accordent avec les trois personnes des temps des verbes ou, plus correctement, en sont l'expression. Ces formes ne peuvent être modifiées dans leur essence ; elles sont des types primitifs, mais elles peuvent varier dans leur application selon la nature des sujets. Ainsi la forme narrative où l'auteur est présent comprend tous les ouvrages depuis l'épopée, l'histoire, les voyages jusqu'aux idylles (en récit), aux contes, aux mémoires, à l'épigramme, au madrigal. Le drame présentera toutes les nuances nombreuses depuis la tragédie, la comédie de caractère et de mœurs, jusqu'aux formes et aux sujets scéniques les

plus appropriés au goût du vulgaire. Le genre lyrique embrassera tous les ouvrages par strophes, par divisions plus ou moins égales et distinctes depuis l'hymne religieux, le dithyrambe jusqu'à la chanson frivole. On ne peut classer les ouvrages littéraires que par la forme; si dans leur classification on prenait pour base le fond on créerait presque autant de genres qu'il y aurait de sujets.

La littérature est l'expression épurée des idées et des sentiments de l'homme. L'homme, dans tous les climats, offre plus encore dans le moral que dans le physique des traits identiques qui annoncent la même espèce. Ainsi la manifestation de l'âme humaine par la littérature dans une région, si elle est juste et vraie, sera (en faisant abstraction de la différence des langues, différence qu'efface une traduction) comprise dans tous les autres pays, et y produira la même impression sympathique. Ainsi de même qu'il n'y a qu'une nature pour les diverses races, il ne peut y avoir aussi pour elles qu'une littérature. Les réflexions d'un sage de la Chine sur les grands objets de la politique, de la morale, les plaintes ou le chant de triomphe d'un amant sur les bords de la Caspienne ou dans les andes du Chili, seront pour un Européen le langage humain, l'expression d'une âme de même nature que la sienne, malgré les modifications accidentelles des institutions et du climat.

Les grands écrivains de l'antiquité, guidés par le génie et l'expérience, ont reconnu quelles formes étaient les plus propres à produire l'impression qu'ils dési-

raient sur les auditeurs. Ces principes de composition, qui ne sont qu'une conséquence de nombreux essais, de tentatives multipliées, ne sont point arbitraires; ils sont fondés sur la nature humaine et ne peuvent pas plus qu'elle changer et vieillir. Ces règles ne sont donc point des entraves au génie, mais sont au contraire ses guides dans l'art de démontrer, de persuader, d'émouvoir, de plaire; elles lui laissent toute la liberté désirable, et ne l'arrêtent que lorsqu'il veut s'égarer ou, sans figure, lorsqu'il cesse d'agir avec plénitude et rectitude d'action sur l'homme.

Les écrits des Grecs ont servi de modèles aux Latins. Nous sommes, pour les institutions de tous les genres, presque une colonie romaine. Si nous avons donné à la littérature des Grecs et des Latins le nom de *classique*, ce n'est point pour la présenter comme toute particulière, et comme n'étant en rapport qu'avec nous, mais pour montrer qu'elle a été l'objet de notre éducation.

Après cet exposé, il sera facile au lecteur de pressentir que nous ne pouvons comprendre pourquoi on oppose à cette littérature une autre littérature dite *romantique*, comme si, par cette qualification nouvelle, on voulait faire entendre qu'on va employer des moyens entièrement nouveaux pour éclairer la raison ou toucher le cœur. Est-ce que l'âme humaine a changé et faut-il d'autres moyens pour agir sur elle? Le monde est vieux, et la plupart des innovations ne sont que des vieilleries rajeunies et reproduites. Ainsi ces écrivains qui croient ouvrir une ère nouvelle pourront employer comme mer-

veilleux la féerie du moyen âge de préférence à la mythologie d'Homère, au système des deux principes de l'Asie, à l'austère christianisme; peindre les formes politiques de la féodalité dans le but d'une double opposition aux constitutions législatives de l'antiquité et du temps actuel; offrir des tableaux de mœurs semblables aux débauches de la Syrie des Séleucides ou de la Rome des Caligula; mais tous ces accessoires nouveaux ne feront pas un genre différent pour le fond. Sous peine de n'être ni entendus, ni goûtés, il faudra toujours qu'ils écrivent en observant la liaison naturelle des idées, la gradation de l'intérêt, les bornes prescrites par le degré d'importance du sujet, et la capacité d'attention de l'homme; il faudra, en un mot, qu'ils suivent ces règles non inventées, mais trouvées par les anciens, qui ne sont que les moyens d'atteindre au but que désire également le lecteur ou l'auditeur et l'auteur, but qui est, pour le premier, la conviction ou l'émotion, et pour le second le succès. Il faut donc que les écrivains les plus romantiques emploient toujours ce grand moyen du sens commun des premiers maîtres, s'ils ne veulent que l'on croie qu'ils travaillent pour les fous; ils auront ainsi, en dépit d'eux, le même régulateur que les écrivains les plus fanatiques pour les anciens.

Si des écarts monstrueux, de divers genres, qui font sourire dédaigneusement le sage, rendent l'homme de goût muet d'étonnement, font rougir la pudeur, remplissent d'effroi le père de famille, indignent le bon citoyen, paraissent à ces auteurs des titres suffisants pour

se croire fondateurs d'une école nouvelle, nous ne contesterons point cette prétention ni les applaudissements dont ils pourront l'appuyer. Qu'ils pèsent les suffrages en faveur de ces saturnales et ne les comptent point, et ils seront honteux de la faiblesse du degré d'approbation. Sans doute la coquille sur laquelle Aristide écrivit l'arrêt de sa condamnation, les listes de proscription affichées sur la tribune publique, les jeux féroces du cirque, la dissolution des lupercales, la sanglante folie des assemblées démagogiques seraient aussi des nouveautés; mais pour cette raison seulement doivent-elles être reproduites?

Cherchons les causes de l'apparition de cette école qui veut renier les siècles passés et faire une nouvelle littérature, comme s'il existait une nouvelle race humaine. Une longue tempête a bouleversé le monde politique et religieux; la fureur des choses nouvelles s'est emparée de la foule des âmes. Par ce système d'analogie, qui guide si souvent l'homme, né imitateur comme le singe, il a fallu aussi opérer une révolution dans la littérature. Les mêmes antipathies, les mêmes espérances ont guidé les tribuns politiques et littéraires. S'affranchir des autorités consacrées par les institutions et par la nature; affecter le dédain pour les choses antiques; établir la scission entre les fils, impatients de tout frein, et les pères bienfaiteurs, par le nom de jeune nation, comme si tous les peuples de l'antiquité qui honoraient l'expérience avaient été des imbéciles, et que l'âge mûr actuel fût sans force et sans pensée; renverser

toutes les statues pour substituer sur leurs piédestaux des statues nouvelles; ouvrir à l'ambition la plus ardente une carrière sans bornes et sans opposants, puisqu'on a fait du système précédent une table rase où toutes les places sont à remplir : voilà les motifs semblables qui ont guidé dans ces deux révolutions. On a voulu en tout la licence sous le nom de liberté. Les supériorités politiques blessaient l'orgueil et l'ambition des aspirants dénués : la toge a servi de drap funéraire à son possesseur. Les supériorités littéraires semblaient de même occuper tous les gradins de l'antique Parnasse : on a voulu un Parnasse nouveau pour en envahir commodément les places; mais l'expérience a désabusé des nouveautés incendiaires et sanglantes dans le système politique, et les grandes vérités morales qu'avaient consacrées les siècles sont revenues encore des vérités à nos yeux et dans notre cœur. Elle désabusera de même des écarts bizarres et monstrueux dans le système littéraire. Les idées incohérentes, hors de nature, ne peuvent que déplaire à la longue comme les sons discordants; il ne dépend pas de nous de prendre le dégoût, l'horreur ou une charge sentimentale pour du plaisir. Se fonder, dans cette manie des choses bizarres, sur l'épuisement de la littérature dite classique, c'est accuser seulement la stérilité de son esprit. La nature est inépuisable dans les sujets neufs et dans les combinaisons infinies de ses éléments. Notre vie n'est pas plus longue que celle de nos pères, et comme eux nous la trouverons trop courte pour comprendre, sentir, admirer tous les

sujets offerts par les auteurs estimables. En un mot, la vraie littérature, telle que celle des grands modèles, c'est la nature avec le sentiment du beau nécessaire dans tous les arts. Or, vouloir faire mieux ou différemment que la nature, et sans ces convenances qui sont un effet de la civilisation et un besoin de moralité, c'est une prétention absurde et une rétrogradation vers la barbarie primitive. Ce système peut être partout contredit, et être ainsi partout variable, tandis que l'autre est fondé sur tout le passé de l'homme et sur les bases éternelles du goût et de la moralité.

Il est à remarquer que dans les deux révolutions indiquées, les fauteurs ont travaillé pour le même auditoire. Il était plus facile de le séduire, de l'enivrer, de l'entraîner que d'agir de même sur celui des classes où la raison s'appuie sur l'instruction; mais dans tous les genres la faveur populaire n'est pas durable.

Les belles-lettres font toujours la gloire d'un peuple, et souvent son salut. Nombre d'Athéniens, captifs à Syracuse, durent la vie et la liberté au charme des vers d'Euripide, qu'ils récitaient à leurs vainqueurs. Cette puissance de la poésie se manifesta d'une manière touchante dans une circonstance plus grave encore, puisqu'il s'agissait du sort d'Athènes. Plutarque raconte, dans la vie de Lysander, que ce général et ses officiers, après la prise d'Athènes, délibéraient dans un banquet si cette ville serait privée seulement de ses fortifications ou changée en désert. Alors un chantre phocéen fit entendre le chant du chœur de la tragédie d'*Électre*, où la

triste solitude de l'habitation présente d'Électre est rapprochée en contraste avec la magnificence et la gloire du palais qu'elle habitait dans le passé. L'allusion, sous ces deux rapports, avec Athènes, était frappante, et les beaux vers d'Euripide, pénétrant les cœurs de compassion, sauvèrent cette cité. Les Romains furent de même cléments envers les Grecs par le souvenir des ancêtres des vaincus. Que les peuples honorent donc les grands talents qui font, aux yeux des contemporains et de la postérité, le plus haut prix d'une nation!

CHAPITRE VII.

BEAUX-ARTS.

Le dédain ou l'amour pour les beaux-arts annoncent une organisation très-opposée. Le dédain indique la prédominance des goûts sensuels, ou des passions cupides, orgueilleuses, ambitieuses. Ce défaut se trouve depuis le couvert de chaume ou de ramée jusque sous les lambris dorés, les voûtes de marbre des palais ; même l'éclat de l'entourage accuse plus vivement de ces goûts bas ou frivoles le possesseur indigne, et les fait hideusement ressortir. L'amour des beaux-arts est, après la piété et les vertus de la famille, le plus beau penchant de l'âme humaine, et comme elles il élève la pensée et le regard en haut. La vie que donnent les beaux-arts est une nouvelle existence, cent fois plus animée et plus belle que l'existence de l'homme brut. Ces beaux produits d'une inspiration céleste participent de leur origine; ils ne font que du bien : ils adoucissent les mœurs, ils élèvent l'homme aux grandes conceptions morales qui produisent toujours des effets largement bienfaisants, ils établissent une rivalité heureuse et prééminente sur les crimes brillants de l'ambition. Il reste encore à les louer pour un effet qui a de moins vastes résultats, mais qui

est de même cher et précieux. L'homme de bien qui a longtemps manié les hommes et qui a enduré une longue suite d'ingratitudes, de méchancetés, de perfidies, les fuirait comme des objets de dégoût, de pitié ou d'horreur, si la douce et consolante impression des arts ne versait un baume dans son âme ulcérée, ne rassérénait son front dédaigneux, ne rappelait sur ses lèvres un sourire bienveillant depuis longtemps fugitif. Qu'ils soient donc honorés, favorisés pour les biens généraux et les biens particuliers qu'ils produisent! Que les princes en encouragent la culture, pour trouver dans leurs effets un appui et de la gloire! Les souverains que signale l'histoire comme les plus recommandables, sont ceux qui se montrent avec le brillant entourage des lettres et des arts. Comment cette leçon, répétée en tous lieux et à toutes les époques, trouve-t-elle encore dans les cours des oreilles sourdes, des yeux aveugles et des cœurs froids?

Les nations elles-mêmes n'ont un éclat pur et durable que par les beaux-arts: les chefs-d'œuvre que les Grecs nous ont laissés sont le legs le plus précieux pour la race européenne; les mille trophées élevés dans leurs guerres intestines n'ont point laissé de vestiges, et les produits des arts de la paix chez ces peuples nous charment toujours. La Grèce doit son illustration à quelques écrivains, à quelques artistes; l'impression que produisent leurs ouvrages est si vive et si forte qu'ils ont pour nous la vérité qu'ils avaient il y a deux mille ans. Par une illusion frappante ils nous transportent

au temps de leur apparition, et nous croyons, comme leurs auteurs, chanter nos rêves et manier la lyre. Leurs statuaires, leurs architectes, nous ont laissé les plus parfaits modèles; leurs chefs-d'œuvre semblent avoir été faits dans les cieux, et avoir été déposés sur cette terre pour être à jamais les types du beau, exciter l'admiration et recevoir les hommages des races successives.

Ce peuple annonça, même dans l'état sauvage, la plus grande vivacité d'imagination : les ingénieuses fictions mythologiques, qui ne furent longtemps que des traditions populaires, en sont la preuve; elles donnaient une âme à tout. Les trépieds faits par Vulcain, et qui devaient servir de siéges aux dieux, se rendaient d'eux-mêmes, disent les rédacteurs des récits populaires, à l'assemblée de l'Olympe pour y remplir leur office. Pour exprimer la perfection des statues de Dédale, les traditions attestaient qu'elles voyaient, qu'elles marchaient, qu'elles avaient enfin l'action que donnent à l'homme la vie et la pensée. Un peuple qui sent ainsi amène irrésistiblement les artistes à s'élever à cette hauteur de conception : ce peuple devait inévitablement créer les arts.

Nous voyons dans l'état politique et religieux des Grecs les circonstances les plus favorables pour perfectionner leurs sens et ce tact intime que nous nommons par figure le goût.

Les débats politiques sur la place publique, le rôle que jouait la majorité des citoyens dans les tribunaux, l'habitude d'entendre les rhapsodes dans tous les lieux publics, les philosophes dans leurs écoles, les acteurs

sur le théâtre, durent faire de l'euphonie un besoin général pour les Grecs, et par conséquent elle devint l'étude de tous les hommes qui voulurent plaire au public. Nous avons déjà dit qu'une des circonstances heureuses de la destinée des Grecs fut qu'ils eurent dès l'origine une langue naturellement riche et harmonieuse; les progrès de la civilisation et l'étude spéciale qu'en firent les musiciens, les poëtes, les orateurs, la perfectionnèrent sans cesse.

C'est à cette disposition des auditeurs à goûter l'harmonie, aux musiciens et aux poëtes à la produire, que nous devons attribuer tous les prodiges mentionnés dans les annales des temps fabuleux, prodiges dans lesquels, en déduisant le travail postérieur de l'imagination, nous trouvons encore des faits honorables pour les arts. Orphée, apprivoisant les tigres, faisant mouvoir les rochers, nous montre la puissance de la raison et du rhythme sur les sauvages de l'Hellade, qui auparavant, en réalité, étaient insensibles comme la pierre, cruels comme la bête féroce. Amphion, élevant au son de la lyre les murs de Thèbes, est un exemple frappant du pouvoir des accords et de l'ordre pour faire de cette multitude farouche, mais heureusement douée, un seul bras, une seule volonté. Les historiens, unis avec les poëtes, nous affirment les effets avantageux de la musique pour la civilisation. C'est un fait constant que les Arcadiens, les plus grossiers des Grecs par l'âpreté de leur climat et leurs misères, furent civilisés par la musique.

Mais nous comprendrons plus facilement tous ces faits merveilleux, si nous observons que d'abord par musique les Grecs entendirent l'ensemble des arts et des sciences. De là le nom de muses qu'ils donnèrent aux êtres divins qui présidaient, dans leur croyance, aux différentes branches de la connaissance humaine. Est-ce orgueil, est-ce humilité dans l'homme d'associer sans cesse les dieux à sa destinée, de faire provenir toutes ses facultés de leurs inspirations? La réponse ne peut être douteuse. L'homme est dans la nature un pygmée, un animalcule; mais dans son imagination c'est un géant qui porte sa tête dans le ciel, s'entretient avec les génies des sphères supérieures, et veut ainsi oublier son néant, son instantanéité. Ce globe est aussi à ses yeux trop étroit, trop mesquin, et il croit l'agrandir, l'embellir, en y faisant descendre des êtres divins. Il ne rêva jamais mieux que dans la fiction des muses, et par une coïncidence remarquable ce rêve brillant se retrouve tout entier, comme nous l'avons vu, sur les bords du Gange ainsi que sur les monts de la Thessalie et de la Phocide. Le choix des déesses pour inspirer le poëte et l'artiste est heureux; le culte devient un amour; l'inspiration agit alors sur l'imagination et sur le cœur, elle a un caractère à la fois solennel et tendre, et l'homme se plaît ainsi à honorer l'être charmant que dans ses vœux mystérieux il oserait chérir. On peut croire qu'une des principales causes du culte de la femme chez les nations occidentales est le culte des muses proclamé par les poëtes et les artistes. Ces mortels élus

ont eu ainsi la plus heureuse influence pour adoucir les mœurs. Les Persans, les Égyptiens, qui ignorèrent les muses, ne connurent près de la femme que la sensualité brutale et bientôt dédaigneuse, les murs gigantesques de clôture, les verrous inflexibles, et de hideux gardiens qui faisaient haïr, dans le cœur des prisonnières, toute l'espèce virile. Cet aimable sujet des muses et des femmes égare en un long détour où l'on s'abandonne, mais ce ne sera point encore les oublier que de peindre leurs heureux effets sur la pensée et le sentiment dans l'homme. Nous devons nous rappeler, pour comprendre les brillantes traditions et les faits historiques et surprenants de la musique chez les Grecs, que la poésie fut longtemps chantée dans la Grèce, et qu'ainsi le chant était la combinaison de la raison, de l'imagination et de l'harmonie : il devait donc agir puissamment chez les Grecs, puisqu'il répondait aux besoins des principales facultés de l'homme.

Nous devons croire à la délicatesse de l'ouïe des Grecs pour saisir toutes les inflexions du langage articulé, pour forcer par leur suffrage ou leur blâme tous les hommes qui avaient des rapports avec le public à rendre euphonique leur langage, à le rendre en même temps sonore et plein pour être entendus souvent à un grand éloignement par les derniers rangs d'une nombreuse assemblée, à épurer leur accent pour ne pas choquer des oreilles délicates et des hommes railleurs, qui punissaient le mauvais goût par la moquerie et la disgrâce.

Mais en accordant une grande puissance au chant et à la déclamation, nous devons reconnaître que leurs instruments étaient trop imparfaits pour que la musique instrumentale pût produire en réalité les grands effets qu'on lui attribue. Les arts industriels étaient chez les Grecs encore dans l'enfance comparativement à l'état des nôtres. Nous ne voyons point qu'ils aient formé des instruments du cuivre sonore; rien ne nous indique qu'ils aient connu la trempe du fer, et qu'ils aient fait entrer ce métal artificiel, l'acier, si éminemment élastique et par conséquent si propre à produire le son, dans leurs instruments; ils ont ignoré de même les cordes de métal, à la fois durables, retentissantes et moins sujettes que les cordes de boyau aux variations de l'atmosphère. Ils ne se servaient principalement que d'instruments à vent, comme la flûte, le chalumeau attribué à Pan. Pour la lyre, montée avec un nombre varié de cordes, ils n'employaient pas l'archet, par lequel se transmet d'une manière plus intime l'âme de l'artiste à l'instrument. Tout cela est loin de nos pianos, de nos harpes et surtout de l'orgue, où tous les moyens de produire le son et de le modifier sont employés. Ainsi nous devons attribuer au charme de la surprise, à la sensibilité naturelle de leurs organes, au brillant coloris de la narration, les effets merveilleux de la musique sur les sauvages des premiers temps de la Grèce.

De même que cette grande vie publique des citoyens rendait leur ouïe sensible et délicate, elle rendait aussi leur vue perçante et sûre. L'œil était dans une action con-

tinuelle chez l'orateur pour lire sur le visage des auditeurs l'impression de ses paroles, le degré d'espérance qu'il devait concevoir de ses efforts, les modifications qu'il devait donner au plan de son discours, à son attitude, à ses gestes pour atteindre son but. De même chacun de ses juges cherchait à deviner dans l'expression changeante de sa physionomie les pensées qu'il allait exposer, s'efforçait d'étudier sur les traits des spectateurs à portée de son regard l'impression du discours pour espérer le triomphe de son opinion, de sa passion, ou prévenir un succès odieux par le genre d'opposition qu'il pouvait employer. Cette action vive et forte de l'organe de la vue se répétait dans toutes les réunions journalières occasionnées par les exercices publics de tous genres, gymnastiques, littéraires, judiciaires. Une nouvelle cause de perfectionnement se présente. Ces cités grecques, malgré leur grand rôle dans l'histoire, étaient peu étendues, peu nombreuses en citoyens et semblables sous ces deux rapports à nos villes du quatrième et du cinquième ordre : dès lors tous les citoyens se connaissaient réciproquement, ce qui établissait à chaque rencontre des relations que caractérisait la manifestation rapide des divers sentiments; elle était semblable d'expression entre égaux de rang et de mérite, ou montrait dans l'un la protection du patronage et dans le client la déférence prompte et gracieuse. Les sages, les guerriers qui avaient rendu des services éminents à la cité étaient honorés comme les patrons de tous les citoyens. Il n'en était point dans ces

villes grecques comme dans nos capitales, où le regard, ne rencontrant que des visages inconnus, prend une habitude constante d'indifférence et de distraction. Ainsi l'œil chez les Grecs dut acquérir, dans l'exercice et dans la transmission des dispositions individuelles par la génération, une puissante vivacité et une parfaite rectitude de perception : ajoutons pour la même fin à ces causes politiques et morales, l'heureuse influence du climat. Différemment que dans les brumes du Nord, la lumière est versée abondamment dans la Grèce par un soleil puissant et splendide : l'œil, plongé dans ces flots de lumière, se met en rapport, par la perfection de sa constitution intime, avec cette vivacité d'impression ; il est trempé pour ainsi dire par elle et est ensuite plus apte à l'éprouver. La pureté de l'air dans ces pays montagneux permet de saisir par la vue les objets à de grandes distances; les accidents brusques du terrain, qui arrêteraient la marche d'un voyageur inattentif, font souvent un besoin dans les montagnes de cette perception lointaine et sûre de l'organe de la vue, qui trace ainsi d'avance une route prudente sur les pentes abruptes et dans le voisinage des précipices. Le besoin rend chez le montagnard et le marin l'œil doué de perception à une grande distance; ainsi les Grecs durent avoir l'organe de la vue très-bon : la beauté des contours et la grandeur des yeux de leurs statues en feraient encore foi

Cet exposé a pour but de faire comprendre dès l'abord leurs succès dans les arts du dessin. La perfection de l'œil est bien évidemment la première condition pour

les peintres, les sculpteurs, les architectes. Cherchons encore pour expliquer l'accablante supériorité des Grecs quelles autres circonstances leur furent favorables.

Le climat et les mœurs, qui ne rendaient les vêtements que des voiles légers, qui permettaient des nudités, laissèrent aux formes du corps un développement facile. Dès lors que dans les hommes la force et l'adresse étaient des qualités précieuses, les enfants ne furent point asservis à des vêtements étroits, qui gênent la circulation des fluides, torturent et déforment le corps. Les raisons de sympathie ou de température produisirent les mêmes effets sur le costume des femmes. Ainsi toutes les circonstances physiques et morales concouraient à préparer de beaux modèles pour le peintre et le sculpteur : les exercices du gymnase, qui faisaient une nécessité de la nudité, exposèrent ces formes dans des attitudes variées, dans toutes les modifications d'une action toujours vive et souvent passionnée. Le gymnase fut ainsi pour l'artiste une étude excellente du modèle vivant bien supérieure à celle qu'offre dans les ateliers aujourd'hui le modèle immobile et inanimé qui semble devoir communiquer sa froideur et son ennui à ceux qui l'étudient.

Cette excellente école fut partout en Grèce. Le système de l'esclavage permettant de multiplier dans une maison les belles femmes, l'œil fut apte à connaître la beauté, le cœur à la sentir, et le désir, répandant sa flamme dans tout l'être, l'imprégnait d'une nouvelle vie, lui donnait des sens plus parfaits, une imagination plus

prompte. Les peintres, les sculpteurs purent aussi, dans les cérémonies religieuses où figuraient les plus belles vierges de la cité, repaître leurs regards des formes les plus parfaites, des physionomies les plus distinguées par la noblesse ou la grâce, empreindre ces beaux types dans leur âme et les reproduire dans leurs ouvrages.

La sculpture et la peinture n'auraient pu naître dans un climat du nord, où les formes disparaissent sous d'épais vêtements, où les ligatures nuisent à leur développement régulier et harmonique, où la malpropreté dans les classes inférieures empêche que la peau n'ait la fraîcheur, le coloris, la santé qui se manifestent par des ablutions que leur agrément, leur facilité, rendent fréquentes dans un climat méridional.

Ces grands avantages furent balancés par quelques inconvénients pour les peintres. L'imperfection de la géographie, l'ignorance presque totale de la minéralogie et de la chimie, privèrent les Grecs des plus belles couleurs, que nulle combinaison d'autres matières ne peut remplacer telles que la cochenille, l'indigo, le bleu d'outremer, le jaune indien, la gomme gutte, le chrôme, et de tous les produits chimiques par lesquels de nos jours la palette du peintre se charge de couleurs aussi variées et aussi vives que celles opérées par la décomposition du rayon solaire au moyen du prisme. Les anciens manquaient aussi de ces vernis qui avivent les couleurs. L'existence de la Chine, qui produit les plus beaux, ne leur était pas même connue.

Les sculpteurs grecs furent plus heureux que les

peintres : ils travaillèrent sur le marbre de Paros, d'une beauté parfaite, et sur le marbre du Pentélique, pour les sujets moins importants ; et par la durée éternelle de la matière, nous jouissons encore de la légèreté, de la grâce, de la justesse de leur ciseau, tandis que toutes les traces des peintres grecs n'existent que dans quelques lignes de leurs écrivains, ou sur les murs de quelques villes englouties sous la lave, et dans lesquelles la mort a conservé, malgré les hommes et le temps, les traces de la vie.

Les arts industriels ont pour objet le corps ou la satisfaction des besoins matériels : les beaux-arts ont pour objet l'âme ou la satisfaction des besoins moraux. De cette différence de fin résulte la différence des moyens : ainsi les produits des premiers doivent offrir entre eux de la ressemblance ; ils répondent à des besoins fixes et renaissants, leur produit est souvent une nécessité pour l'existence.

Voilà le trait qui les différencie radicalement des beaux-arts, dont les plaisirs sont une création délicieuse mais non nécessaire. Les derniers donnent des jouissances inconnues, qu'on n'aurait pas même soupçonnées avant de les sentir ; mais l'homme, avec tout son art, ne crée point une nouvelle nature ; il ne fait, dans ses plus sublimes inventions des beaux-arts, qu'exciter le rappel ou l'éveil des pensées et des sentiments de son âme ; ainsi, sous ce point de vue, le seul vrai, on ne voit dans les beaux-arts qu'une imitation : imiter, c'est exciter par une image la faculté de sentir de l'homme ;

c'est reproduire comme par un pouvoir magique ou les impressions déjà éprouvées par des images analogues à la situation première, ou, par l'effet de l'action sympathique, produire par une image fictive des émotions semblables à la réalité. La création tout entière est dans le choix des moyens, et c'est là que le génie peut se montrer inépuisable.

Les facultés de l'âme sont finies, les moyens des beaux-arts doivent donc être en rapport avec ces facultés. Nous avons vu que les formes diverses de la poésie sont déterminées par la nature des sujets, ou, en d'autres termes, par leur rapport avec les diverses facultés de l'âme; que la confusion de ces formes ou le mépris des règles que l'expérience a consacrées n'a d'autre résultat que la nullité d'action, ou, ce qui est pire, le dégoût; or la poésie et la peinture ont une connexion intime. De là nous voyons que l'unité d'action est une des conditions les plus indispensables pour l'effet d'un tableau comme pour celui d'un drame; l'art du génie est de savoir la varier et l'étendre par des incidents qui se rattachent au sujet principal. Nous avons à regretter que les écrivains de l'antiquité ne nous aient point offert dans l'analyse de plusieurs tableaux des grands maîtres, à défaut de leur conservation, le moyen de nous assurer comment les peintres grecs pratiquaient cette règle. Mais la pureté et la simplicité de conception qui caractérisent tous leurs autres ouvrages doivent nous faire penser qu'ils déféraient de même pour la peinture à ce principe fondamental.

L'unité de lieu et de temps est imposée forcément à la peinture et à la sculpture : on ne peut point ainsi la présenter pour ces arts comme une règle volontaire ; elle est inhérente à leur nature.

Même pour les arts qui paraissent, par le vague de l'impression, n'avoir pour but que la sensation, l'unité d'action est encore nécessaire : ainsi la musique, qui semble s'arrêter aux sens, mais qui cependant ébranle l'âme, doit offrir dans chaque œuvre un sentiment principal qui domine toute la pièce, ou bien elle ne présentera que confusion ou cacophonie. La sensibilité veut discerner une impression distincte, comme l'esprit une pensée principale : l'unité de temps est encore marquée pour la musique par la capacité de sentir ; au delà elle devient ennui, peine, tourment.

Les règles des arts ne sont point des conventions arbitraires ; elles sont, comme on vient de le voir, une conséquence de la nature de l'homme ; elles annoncent qu'il est un être dont les facultés ont des bornes au delà desquelles il ne comprend plus, il ne sent plus. Les limites de la portée de ses sens sont faciles à reconnaître ; celles de ses facultés morales le sont de même avec les variations que l'organisation et l'éducation peuvent apporter entre les individus. Ainsi donc, jusqu'à ce qu'un nouveau Prométhée vienne nous apporter une âme nouvelle douée de facultés plus vastes, les artistes devront proportionner leurs ouvrages à la faculté rationnelle et sensitive du type : méconnaître cette vérité, c'est ignorer soi et les hommes. Si dans cette disposition

l'on travaille, on est conduit par la folie et non par la vérité; on n'a en vue qu'un genre humain idéal, une espèce descendue des cieux par ses facultés, ses vertus inaltérables, ou dont les passions, au delà des bornes de la méchanceté humaine, semblent ne pouvoir appartenir qu'à une espèce infernale. Si tous les hommes pouvaient devenir malades de la même manière, ils entendraient peut-être par sympathie, par identité celui dont les conceptions sont hors des proportions de la nature humaine; mais, en attendant, que ces novateurs superbes ne nous méprisent point parce que nous sentons et raisonnons comme nos pères, et parce que nous ne sommes point des anges ou des démons. Nous avouons à notre honte, mais pour être vrai, que l'espèce humaine ne nous paraît point avoir acquis des facultés plus développées que celles des anciens. Tout notre avantage est dans le perfectionnement des méthodes de classification; nous savons plus de faits et nous les coordonnons mieux que les anciens, mais nos facultés n'ont pas plus d'élasticité et de portée. La cause en a été peut-être précédemment indiquée dans ce vice général de l'éducation, par lequel l'élève fait au rebours du genre humain, c'est-à-dire commence par la théorie au lieu de la déduire de la pratique; mais quelle qu'en soit la cause nous avons exprimé consciencieusement un fait en montrant l'état stationnaire des facultés humaines.

En résumant les idées précédentes, nous trouverons que l'essence des beaux-arts est l'imitation; que l'imita-

tion est la reproduction d'une action ou d'un être par une image. La reproduction par identité est le mécanisme des arts industriels; de même celle par une ressemblance parfaite assimile l'artiste à l'artisan : il n'y a alors ni art ni artiste. C'est une machine qui dans son action prescrite refait sans cesse le même œuvre; l'ouvrier regarde là comme son premier mérite la difficulté vaincue; pour lui-même il n'y en a pas d'autre : cette manière, sans imagination et sentiment, ne demande que des sens et de l'adresse; cette espèce d'artistes ne connaît que la partie technique de l'art et ne va pas au delà.

Ces faiseurs ont aussi des spectateurs en rapport avec leur manière. Le peuple des carrefours se complaît à l'imitation par identité; le peuple des salons à l'imitation par ressemblance matérielle. Dans tout cela nous ne voyons ni beaux-arts, ni artistes, ni hommes de goût.

Le vrai modèle des beaux-arts n'est point dans la nature telle qu'elle s'offre à nos regards; il est tout entier dans l'imagination de l'homme de génie, et recelé là comme dans un sanctuaire auguste et impénétrable aux profanes. Par une puissance merveilleuse de conception, il rassemble, en un tout parfait, des éléments qui existent dans la nature, mais dont la réunion harmonique ne s'opère que dans son âme. Ces opérations d'abstraire, de généraliser, de combiner, sont pour ainsi dire le mécanisme du génie, et son œuvre est le *beau idéal*. La définition de l'objet est tout entière dans sa

dénomination; il réunit tous les caractères de la beauté, épars dans une foule d'objets de même nature, et comme il réside dans la région intellectuelle, il prend le nom d'*idéal* pour constater son origine. Le beau idéal est mieux que la nature, et cependant c'est toujours la nature, puisque tous les éléments du beau idéal sont en elle, et que la puissance de combinaison ou de création de l'homme de génie a lieu par l'inspiration de la nature. C'est le beau idéal qui est le vrai but des beaux-arts, puisqu'il répond à toutes les facultés de l'âme, tandis que les deux premières manières que nous avons exposées ne répondent qu'aux sens, et que leur effet s'arrête ainsi à l'écorce de l'homme.

La théorie du beau idéal ne peut se produire; il est couvert de ce voile mystérieux que la Divinité a mis sur tous les genres de conception, et ne se montre que par ses effets. Le plus sublime des poëtes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, ne pourrait l'enseigner que par ses exemples et non par ses discours. Le beau idéal agrandit, épure, élève l'humanité et nous la montre comme recevant au physique un nouveau labeur des mains du créateur, et au moral, comme imprégnée d'un souffle plus pur et plus puissant. L'étude du beau idéal ne peut entrer dans la partie technique des arts; il est une inspiration, et une inspiration ne s'apprend pas. C'est par des études, tout autres que celles de son art, que l'artiste pourra s'élever à comprendre ce type dont la reproduction doit être son but. On voit ainsi que pour faire les grands artistes, en admettant

pour tous la condition indispensable d'une organisation privilégiée, il faut un vaste et même plan d'enseignement avant d'aborder l'étude spéciale des procédés de l'art auquel les appelle une vocation bien déterminée; il faut beaucoup connaître, sentir, élever son intelligence, épurer son cœur; car le génie ne peut naître d'un entendement borné et de penchants immondes; il faut encore que l'artiste sente vivement tous les arts s'il ne veut être dans le sien un servile ouvrier. Une vaste instruction, une position sociale qui dérobe aux habitudes fangeuses, et mette en rapport avec les classes distinguées par leur intelligence et leur atticisme, sont les choses qui manquent au plus grand nombre des aspirants. Aussi voit-on dans la pratique des arts bien plus de manœuvres que d'artistes.

La religion des Grecs fut éminemment favorable pour les arts, en leur montrant l'Olympe peuplé d'êtres semblables à l'homme, mais d'une beauté surhumaine. Pour rendre ces personnages supérieurs, l'artiste dut embellir les plus belles formes, ennoblir les physionomies les plus nobles, trouver dans son imagination tout ce qui pouvait changer le plus parfait modèle humain en une divinité, ou, par un élan audacieux et sublime, monter dans l'Olympe et entrevoir ces types éternels de beauté, de grâce, de noblesse, de majesté, et, plein de ces ravissantes images, les reproduire à nos yeux sur la toile ou dans le marbre. Ainsi il y eut nécessité, chez les artistes, pour n'être point au-dessous de leur sujet, lorsqu'ils devaient produire des êtres divins,

d'acquérir ce sens nouveau qui voit plus beau que nature, de développer dans leur âme cette faculté sublime qui conçoit le beau idéal. Homère leur en avait donné l'exemple en habitant souvent l'Olympe, comme digne de ce séjour par son génie, en étant l'éloquent interprète des dieux, en montrant dans ses héros le beau idéal des passions.

Mais les Grecs excellèrent plus à placer le beau idéal dans l'imitation physique de l'homme qu'à le montrer animant la physionomie humaine d'une expression surnaturelle de vertu. L'Olympe des Grecs, cette brillante école des artistes, offre tous les modèles de beauté, de grâce, de majesté, mais non ceux des sublimes vertus. Le paganisme ingénieux et voluptueux ne présente, dans ses éléments, que la puissance, l'esprit et la volupté. Ce n'est que dans d'autres régions et à d'autres époques, que nous trouvons dans l'homme ces immenses sacrifices de soi à ses semblables, ou de résignation aux volontés d'un dieu sévère que nous nommons vertu, piété et qui, poussés à des termes extrêmes, les élèvent au-dessus de l'humanité, et donnent à leurs traits, à leur attitude, à leurs paroles, à leur accent, une expression qui agit puissamment sur les spectateurs : voilà le beau idéal de l'âme, et l'artiste n'a qu'à copier.

Les Grecs ne cherchèrent en général dans les arts que le plaisir, et non des leçons et des inspirations fortes et âpres. S'ils rendent la douleur comme dans la Niobé, le Laocoon, c'est l'exemple d'une fatalité ter-

rible et non d'un sacrifice volontaire. Le trait connu de Timante, qui voila Agamemnon dans la peinture du sacrifice d'Iphigénie, montre à la fois l'esprit du peintre, son impuissance à rendre une profonde douleur, et peut-être aussi sa déférence au goût de sa nation frivole et voluptueuse. Les Grecs ne paraissent avoir cherché dans la peinture qu'une imitation perfectionnée de la nature et non à en faire une école de morale, véritable fin de tous les arts, qui ne sont plus que des hochets lorsqu'ils ne nous rendent pas meilleurs. Aristote ne cite que Polygnotte, qui par ses tableaux élevait l'âme; il proscrit la contemplation de ceux qui, bornés à une ressemblance servile de la nature, n'apprennent rien, et plus encore, de ceux qui rapetissent ou pervertissent l'âme, en ne présentant que des sujets ignobles ou vicieux.

Cependant cette impulsion donnée par les poëtes et les autres artistes vers le beau idéal, par l'effet de la contemplation de l'Olympe, fut éminemment favorable aux Grecs en leur faisant chercher aussi dans toutes les autres divisions de la connaissance humaine le beau idéal. Toutes leurs facultés s'exaltèrent dans cette noble tentative; et si les résultats ne furent quelquefois que des rêves brillants et impraticables, du moins ils présentèrent le type des vertus et du bonheur, et ces tableaux laissent toujours dans les âmes des germes heureux. Ainsi Xénophon nous offrit dans sa Cyropédie le modèle d'un prince, et, par suite, de la félicité et de la gloire d'une nation; Platon créait dans sa répu-

blique le plan du meilleur gouvernement, les philosophes rivalisaient entre eux dans la conception de beaux systèmes de morale. Que l'on se garde de regarder ces utopies comme des chimères stériles, elles habituent l'homme à mettre ses pensées en harmonie avec les grandes fins de la civilisation. Les tentatives partielles et postérieures de leur exécution ne l'effarouchent plus autant, ne trouvent plus de même l'incrédulité dans son cœur, et la résistance dans une volonté aveugle et brutale. La Grèce en se créant ainsi un monde imaginaire par le beau idéal, cherché dans l'histoire, la politique, la morale, à l'imitation des arts, se montra bien supérieure à l'ancien empire persan, voué dans tout aux formes les plus matérielles, arrêté aux premières conceptions intellectuelles, et n'agissant dans ses invasions que comme les sables du désert, pour répandre partout la stérilité. Par cette puissante vie de leur âme, les Grecs se sont montrés dignes d'être les précepteurs de l'Occident et les vainqueurs de l'Orient; leur mémoire survivra à jamais à leur existence.

L'essence des beaux-arts est, comme nous l'avons dit, l'imitation. Tous les artistes saisissent sous des aspects différents l'homme et la nature, et les reproduisent dans leurs œuvres. Cette reproduction atteint le dernier degré de perfection lorsque, composé d'éléments connus l'ensemble est cependant une création plus belle que toute réalité analogue. Alors l'artiste entre dans un monde idéal, y entraîne ceux qui savent

le sentir, y donne les plus sublimes leçons, et l'homme ainsi perfectionné est fier de l'art et de lui-même, et se complaît sans cesse à revenir par cette magie dans cette région élyséenne. Les arts s'élèvent avec d'autant plus de facilité au beau idéal que leurs moyens sont moins dépendants de la matière : ainsi la poésie, ce langage immédiat de l'imagination, est celui des beaux arts le plus vaste dans ses moyens, le plus puissant dans ses effets. Tous les autres arts ne semblent même que des traductions plus ou moins partielles de l'aurore de la poésie ; la poésie est tout entière dans la région intellectuelle, et dégagée des entraves et du poids de la matière. Les idées du poëte agissent directement sur l'esprit des auditeurs, et nul ne peut comme dans les autres arts se tromper sur la version à produire.

D'après ces considérations, rangerons-nous l'architecture au nombre des beaux-arts? Quelques analystes se sont prononcés pour la négative. Où est, se disaient ils sans doute, le modèle, le type dans la nature des œuvres de l'architecture? Et, ne le trouvant pas aussi prononcé que dans les autres arts, ils ont gardé le silence. Mais nous ne pouvons partager cette indifférence. Les éléments de l'architecture sont dans la nature, et leur simplicité ne détruit pas leur existence. Le tronc majestueux est le type de la colonne, les cintres des forêts et des grottes le sont des voûtes, les ornements sont dans les formes des fleurs, des feuillages ; l'immensité, la régularité se présentent comme modèles dans les dépôts basaltiques, dans les grands profils des mon-

tagnes granitiques, dans les cirques pompeux des montagnes calcaires, tels que le grandiose Marboré dans les Pyrénées. Mais nous pouvons nous élever à de vastes considérations en nous pénétrant de cette définition de la manière de créer du poëte et de l'artiste donnée par Plaute : « Le poëte en composant cherche « ce qui n'est nulle part, et cependant il le trouve. » Ainsi l'artiste dans l'architecture voit dans un monde idéal les beaux monuments, et les élève ensuite sur cette terre pour l'embellir. Il y a encore moins loin des éléments informes de l'architecture épars sur le globe, aux créations monumentales, que des perceptions vagues et désordonnées du sauvage à une magnifique épopée, à un drame pathétique. Comment ne placerions-nous pas dans la classe des beaux-arts l'architecture, dont les œuvres se lient d'une manière si intime aux grandes fins de la morale et de la politique? Elle mériterait sous ce grand rapport de faire seule une classe dans les beaux produits de l'intelligence humaine, si nous n'avions déjà montré que, fondée sur l'imitation, que, demandant les mêmes facultés privilégiées dans l'artiste, elle doit être rangée sur la ligne des beaux-arts.

L'architecture est à la fois le premier des arts pratiqué par l'homme sorti brut des mains de la nature, et le dernier qui arrive à la perfection dans une nation parvenue à un degré brillant de civilisation. Alors l'architecture ne se montre plus, comme dans l'origine, l'expression des besoins qui dénotent la faiblesse native de l'homme, mais comme la traduction des idées les

plus nobles et les plus grandioses, et c'est sous ce dernier point de vue seulement qu'elle est un des beaux-arts. C'est cette connexion, par des degrés très-nombreux, de l'œuvre du grossier artisan à celui de l'homme de génie, du vulgaire au sublime, qui a pu faire naître des doutes sur la nature de l'architecture monumentale. Mais dès qu'elle ne s'occupe plus de la satisfaction des besoins vulgaires, elle devient un moyen dans les mains du législateur comme les autres expressions du beau idéal dans les autres arts. Alors le palais souverain s'élève sur les habitations des simples citoyens, comme l'image du dernier degré de la hiérarchie sociale. L'architecture fait plus encore, elle consacre par ses créations magnifiques les lieux où les hommes en corps établissent leurs relations solennelles avec la Divinité; et le temple, par une juste analogie, monte dans les airs dominant le palais. C'est surtout pour l'édifice religieux que l'architecture réserve toute sa magnificence, et qu'elle paraît le premier des arts, puisqu'elle emploie tous les autres comme des auxiliaires; ainsi le beau temple du Parthénon, précédé des magnifiques propylées, placé sur le rocher de la citadelle d'Athènes, et dominant ainsi la cité, les champs et la mer, annonçait à tous les citoyens la protection spéciale de Minerve, à tous les étrangers qui venaient des confins de l'Attique, à tous les navigateurs qui abordaient au Pirée, qu'ils allaient entrer dans l'asile des arts, de la vaillance et du génie; et tous les beaux souvenirs d'Athènes étaient ravivés dans leur esprit par ce magnifique spectacle.

Le système démocratique empêchait en Grèce la création des palais, et arrêtait, sous ce rapport, les progrès de l'architecture. Lorsque les fonctions législatives sont l'apanage de la multitude, les officiers qu'elle choisit sont forcés, pour ne point exciter sa jalousie et la défiance, de réduire à la plus simple expression les signes de leur supériorité sociale. On sait que Valerius Publicola fut contraint par les murmures ombrageux et ingrats du peuple de Rome de faire démolir la maison trop belle qu'il avait fait élever sur le mont Palatin. Le peuple, composé des traits les plus simples de la nature invariable, a partout dans les mêmes positions le même caractère. Les Grecs ne furent pas plus tolérants que les républicains de Rome, et dans la description des monuments de la Grèce démocratique nous ne voyons citer aucun palais, et le sol actuel n'en offre point de vestiges.

Mais le peuple prodiguait sans scrupule les fonds publics pour les monuments du plaisir général : ainsi s'élevèrent les beaux théâtres d'Athènes. Cette manière de plaire à la multitude, qu'employaient les orateurs qui voulaient pour conséquence la maîtriser, est du moins noble et belle. Les beaux-arts sont les apologistes les plus heureux des grands coupables ; si Périclès n'eût point été le patron des Phidias et de tous les grands artistes de son époque, s'il ne les eût point animés de son génie créateur, s'il se fût borné à préparer la ruine du trésor et la corruption des mœurs, en mettant un prix à la fonction du citoyen sur la place

publique, Périclès serait regardé comme l'Érostrate d'Athènes.

Les monuments d'architecture furent principalement consacrés chez les Grecs à la piété et au patriotisme; ils reçurent ainsi de ces sentiments puissants un grand caractère, et les artistes qui les conçurent furent animés d'une vive inspiration.

Les Grecs reçurent des Égyptiens la forme de leurs temples comme tant d'autres choses ; mais ils remplacèrent les deux caractères de l'architecture égyptienne, les formes colossales et la solidité, par l'élégance des proportions et la grâce des ornements. Ils mirent en harmonie le module de leurs monuments avec le module de la nature, en Grèce plus variée, plus gracieuse, mais moins grandiose et majestueuse que la nature de l'Égypte. Peut-être la différence des monuments est-elle aussi une image de la différence du moral des deux peuples. La légèreté, le babil, la volupté, et cette insouciance qui chez les Grecs faisait réduire toute l'existence à quelques moments terminés par la mort, sont en contraste avec la gravité des institutions, l'immutabilité des mœurs et ce profond sentiment de l'éternité qui remplissait l'âme entière des Égyptiens. Les monuments des deux peuples devaient nécessairement porter l'empreinte de leur caractère.

La forme constante des temples grecs fut une nef en parallélogramme entourée d'un portique à un ou deux rangs de colonnes, sur un soubassement composé de quelques marches, tandis que les chapiteaux suppor

taient un entablement surmonté d'un fronton ; sur le côté de l'entrée et souvent à la partie postérieure se présentait une construction majestueuse et utile : la foule trouvait dans le portique un abri contre les flots de la pluie ou les rayons trop ardents du soleil. Pour différencier ces constructions consacrées aux dieux de celles destinées aux besoins domestiques de l'homme, elles ne reçurent le jour que par un portail qui, comme dans les temples égyptiens et notamment celui d'Edfou ou Apollonis Magna [1], semble, par ses dimensions et la masse de ses supports, destiné seulement à donner entrée aux dieux, et l'homme n'y paraît qu'un pygmée. Quelques temples furent divisés en trois nefs par deux rangs de colonnes intérieures qui soutenaient la voûte. Celle du milieu, entièrement découverte, laissait pénétrer la lumière du vaste firmament dans les côtés. Cette manière simple et grandiose d'éclairer l'intérieur de ces édifices devait contribuer à donner aux spectateurs des impressions graves et profondes.

Les autres grands monuments publics, les théâtres, les portiques, furent construits selon les raisons de convenance appropriées au but principal de l'édifice, et embellis extérieurement comme les temples.

La colonne et ses différentes parties furent les principaux moyens de beauté pour les édifices grecs. La colonne existe dans les monuments égyptiens ; mais les Grecs, après de longs essais sans doute, la soumirent aux proportions les plus favorables, et laissèrent loin

[1] Gravures de l'expédition d'Égypte, pl. 49.

d'elle, dans l'échelle de perfectionnement, les lourds supports taillés par les Égyptiens.

Les monuments grecs présentent trois ordres. Le dorique, le plus simple et le plus sévère, fut principalement employé pour les temples. Cette expression *sévère*, dans le langage des artistes, annonce que les lignes de cet ordre sont très-prononcées, et qu'il y a beaucoup de relief et d'ombre. La mollesse de la volute de l'ionique le fit consacrer à des monuments moins augustes et où devait dominer la grâce. La colonne corinthienne, la plus élancée et ornée du chapiteau le plus élégant, fut destinée aux monuments qui devaient briller par la magnificence.

Les anciens plaçaient principalement les grands effets de l'architecture dans la suite, l'étendue des grandes lignes horizontales; ils ne s'inquiétaient pas de l'accord des ornements de ces lignes avec ceux des lignes perpendiculaires. Il paraît, par nombre de faits, qu'ils négligèrent la régularité géométrique pour ne s'attacher qu'à l'effet de la perspective; ils mettaient dans un édifice des parties qui eussent été au compas irrégulières ou hors de situation, mais qui à leur place étaient en harmonie avec l'ensemble. Ainsi dans les temples anciens les colonnes des extrémités des péristyles sont plus fortes que les intermédiaires, par la raison suivante : le spectateur placé à une distance convenable sur la ligne de l'axe du bâtiment verrait ces colonnes des extrémités plus environnées d'air et plus distantes; elles paraîtraient par suite plus petites que les intermédiaires; il

faut donc les faire plus fortes pour qu'elles paraissent égales aux autres.

Les Grecs calculaient beaucoup les effets des ombres pour faire ressortir les clairs; ils tendaient ainsi à donner du noir à tous les ornements ou aux entre-colonnements. De même ils donnaient plus de creux à la cannelure de l'ordre ionique, si la colonne devait s'élever, pour que la partie pleine jaillît plus en relief.

Les anciens jugeaient davantage par sentiment, les modernes par les instruments. Ainsi chez nous, dans les bâtiments de l'ordre dorique, le centre du triglyphe de la frise est toujours dans la direction de l'axe de la colonne; mais les Grecs n'avaient point égard à ce coordonnement du triglyphe. Ce trait, et tant d'autres de même nature, montrent que nous sommes souvent de serviles copistes, et non des artistes doués d'un génie inspirateur et fécond.

Cette réflexion nous amène immédiatement à ces questions : pourquoi suivons-nous avec respect les traces des Grecs dans l'architecture ? pourquoi les formes de leurs monuments sont-elles pour nous les types du beau? pourquoi n'imitons-nous pas dans leurs formes colossales et éternelles les monuments égyptiens, dans leur magnificence les pagodes indiennes, dans leur bizarrerie originale les palais chinois, toutes constructions plus antiques que celles de la Grèce? Les déterminations sur les choses de goût paraissent quelquefois, au premier instant, arbitraires; mais par un examen approfondi on en découvre les motifs dans la

connexion entre les beaux-arts et les systèmes politiques et littéraires qui régissent les peuples. Pleins des doctrines politiques des Grecs, nous avons dû, par suite, adopter les formes de leurs monuments pour exprimer des idées homogènes. L'identité ou la filiation de notre littérature devait encore nous amener à l'imitation de leurs arts ; comme dans la sculpture surtout ils ont atteint la perfection, et que leur mérite transcendant ne peut être contesté dans cette partie, puisqu'il repose sur l'imitation parfaite et ennoblie d'un modèle invariable, nous avons été induits, par analogie, à leur croire la même supériorité dans l'architecture, et à adopter leurs principes. Les rapports dans les mœurs et le climat ont dû encore nous faire préférer, comme modèles, leurs monuments à ceux des peuples du tropique déjà cités.

Cependant, pour être sincère, nous devons dire que l'architecture chez les modernes, cessant d'écouter ce grand principe du sentiment qui dirigeait les Grecs, s'est trop livrée à des détails géométriques. La science doit être toujours secondaire, accessoire, et voilée dans les produits des arts. L'architecture doit avoir pour premier principe la simplicité : la pureté des lignes de l'architecture des Grecs, la simplicité de leurs ornements, annoncent encore chez eux la perfection de l'organe de la vue, autant que celle de leur goût. Il semble que notre œil peut moins bien saisir et goûter un grand ensemble, et que nous multiplions les accessoires dans notre architecture pour avoir des impressions légères

de détail, et non celle et forte et durable du tout. Combien de constructions bien savamment étudiées sont loin de produire l'effet des majestueuses pyramides d'Égypte! Si l'on objecte le colossal des proportions, nous porterons le regard sur la pyramide de Caius Cestius à Rome, ou la tour de Cecilia Metella, qui plaisent plus que tant de monuments dispendieux dont les détails ne font qu'exercer la critique des rivaux, et sont fastidieux pour l'homme qui n'a pas médité Vignole et Palladio. En effet, les architectes, par cette profusion d'ornements techniques, ne semblent travailler que pour les architectes et non pour le public. Cette science de détail les glace autant eux-mêmes qu'elle ennuie les spectateurs. Par cette superfluité mesquine et frivole, l'architecture moderne est des beaux-arts celui qui donne le plus de mécomptes. En vérité, je dirai ma pensée tout entière, le décorateur de l'opéra, dans ses fantastiques et gracieuses créations architecturales, ne songeant qu'aux grands effets que seul le spectateur peut saisir dans sa position lointaine, m'a souvent paru plus habile architecte que des architectes vantés.

Les anciens furent plus favorisés que les modernes pour leur architecture, par la force prodigieuse que leur donnait le système de l'esclavage. Les rois égyptiens tout-puissants purent donner à leurs architectes une latitude entière. Les Grecs furent de même abondants en moyens. Après la bataille d'Himère, gagnée par Gélon sur les Carthaginois, Diodore de Sicile dit qu'entre les simples citoyens d'Agrigente plusieurs

eurent pour leur part cinq cents esclaves carthaginois. Nombre d'esclaves faits de même dans les prisonniers appartenaient au public : on leur fit élever des temples, on leur fit construire des égouts d'une solidité et d'une grandeur remarquables, un réservoir public de vingt coudées de profondeur et de sept stades de tour. Les Agrigentins n'auraient point eu, avant l'acquisition de ces milliers de bras obéissants, la pensée de ces constructions gigantesques. La guerre ou le commerce fournirent de même aux autres états de la Grèce des moyens auxiliaires aussi puissants. Les Grecs trouvèrent encore dans leur patriotisme, dans le pillage des vaincus et dans les contributions des alliés, les moyens des grandes créations monumentales; on sait que Périclès usa spécialement de ce dernier expédient pour faire les beaux ouvrages dont il honora Athènes.

La nature supérieure des matériaux servit encore les anciens : la haute Égypte possède les plus belles carrières de granit, de porphyre et de jaspe; la Grèce eut ses beaux marbres de Paros et du Pentélique. Mais la cause la plus heureuse pour la conservation des monuments fut dans le climat, qui les préserva de la gelée, des alternatives fréquentes de pluie et de sécheresse, de la stagnation des brumes qui exfolient la surface des pierres et favorisent ainsi l'insertion des racines des lichens destructeurs et des autres plantes pariétaires. Le climat couvrant presque toujours les monuments d'un ciel pur, les enveloppant d'un air sec, tendait, de concours avec la vénération nationale, à leur conservation.

Nous sommes privés de ces circonstances favorables, et tous nos monuments n'ont qu'une durée éphémère. A peine finis, une teinte sombre, effet de la décomposition des surfaces par une atmosphère humide, les ternit, fait disparaître les ornements, et jeunes encore ils ont l'apparence de la vétusté.

Mais la main de la guerre a suppléé, pour la destruction des monuments dans l'Orient et dans la Grèce, à la main du temps. Les lettres, produits les plus immédiats de l'âme humaine, semblent ainsi participer plus vivement de sa nature immortelle que les autres ouvrages de l'homme, et elles sont aussi les monuments les plus durables que laissent les peuples et les plus beaux titres des Grecs à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité.

Mais précisons cet éloge dans une réflexion générale et succincte : dans les compositions littéraires, dans les arts des Grecs, nous voyons la puissance de l'imagination, l'amour de la gloire, le besoin de sensations vives et voluptueuses, mais non l'expression d'un beau système de morale. L'organisation de la Grèce manquait par la base : cette nation brave et spirituelle n'avait pas de sages institutions politiques et religieuses. Les lettres et les arts ne parurent que lorsque la Grèce fut constituée par le gouvernement et le culte ; les muses ne purent changer ce qui semblait le joug de fer de la nécessité. Les belles productions des arts charmaient les Hellènes, mais par la fatalité des circonstances que nous venons d'indiquer, elles étaient sans action sur la

raison et ne les rendaient pas meilleurs. Ainsi les Grecs firent faire aux arts de rapides progrès, mais ils étaient trop immoraux et trop malheureux pour en atteindre la perfection.

Les Ioniens eurent dans les arts une supériorité marquée sur les Doriens. Ainsi l'on ne peut comprendre le mépris constant manifesté par les Doriens pour les Ioniens. Gylippe encourageant les Syracusains contre les Athéniens qui les assiégeaient, leur dit : « Quant aux « dispositions de l'âme, il vous serait impardonnable, à « vous Doriens, de vous croire incapables de vaincre « et de chasser du pays, des Ioniens, des insulaires, la « lie des nations. » Thucydide, Athénien, qui rapporte ce discours, ne peut être suspecté de l'avoir imaginé. Ce sentiment se reproduit dans nombre de circonstances historiques. Cependant la fécondité, pour les lettres, des côtes et des îles ioniennes de l'Asie mineure, l'éclat d'Athènes dans les arts et dans les armes, semblerait au contraire donner la prééminence à la race ionienne. Le mépris et la haine pour des étrangers peuvent être des moyens politiques pour inspirer l'audace et la force, mais encore faut-il qu'ils reposent sur des apparences.

On ne peut attribuer la supériorité des Athéniens dans les arts à la forme de leur gouvernement, car cette forme se retrouve chez les Béotiens et d'autres peuples grecs qui ne furent point remarquables par leur esprit. Plutarque dit formellement dans la vie de Cimon que les enfants qui naissaient au pays d'Attique étaient tous doués de vivacité d'esprit et de grâce dans le parler.

La culture des arts élève l'âme et dispose une nation à se conduire avec honneur et énergie. Par suite de cette heureuse influence, Athènes eut avec la Perse une politique plus noble que celle de Sparte : le traité imposé aux Perses par Cimon est le monument le plus glorieux de la Grèce antique, et le traité consenti par Antalcidas en est la honte. Les Athéniens surent aussi supporter leurs malheurs avec plus de dignité et de force; leur cité fut deux fois prise, saccagée, incendiée par les Perses, puis par Lysander, et ils conservèrent le courage et l'espérance par le souvenir des grandes actions de leurs annales, et par les fortes et habituelles inspirations de l'imagination et de la gloire. Il n'en fut point ainsi des Spartiates illettrés : Thucydide peint admirablement leur découragement après les revers de Pylos et de Cythère. Cependant la Laconie n'était point entamée, leurs forces étaient presque entières, aucune grande bataille n'avait décimé leur armée, aucune invasion leur population. Les Spartiates excellaient aux joutes du gymnase, aux vertus de privation comme la tempérance, la continence, la discrétion, mais leur âme, engourdie par l'ignorance, par l'absence des artistes de tous genres, manquait d'ardeur et d'élan; leur virilité était toute physique. Les peuples illettrés semblent sans passé et sans avenir, ils ne sont point excités par les grandes ombres et la voix de leurs aïeux, et par la brillante perspective d'un avenir consacré par les chantres de la gloire. Les Spartiates furent moins bien partagés que les sauvages de la Scandinavie

et de la Germanie, qui avaient leurs scaldes et leurs bardes.

Ce qui nous frappe le plus dans le tableau des lettres et des arts de la Grèce, c'est la rapidité de leur développement; elle contraste avec la longue stagnation où ont langui tant de nations civilisées. Cette rapidité éblouissante tient à des causes qui ne peuvent plus reparaître dans leur ensemble; la volonté expresse de Dieu pourrait seule reproduire cette vaste combinaison de circonstances favorables, et elle ne pourrait être l'œuvre de la volonté des hommes. Athènes fut la cité centrale des créations des lettres et des arts : voyons, pour simplifier le problème, quelles choses seraient nécessaires pour la formation seule d'une nouvelle Athènes.

Il faut une position géographique aussi heureuse que celle de l'Attique pour la pureté, la vivacité de l'air, la multiplicité des beaux aspects historiques et poétiques, une latitude aussi douce, un continent aussi heureusement entrecoupé de montagnes, de vallées, de baies, de beaux rivages, de mers peuplées d'îles charmantes, une position centrale au milieu de nations célèbres par leurs sciences, leurs monuments, leur antiquité, ou par le développement de la puissance, du luxe, ou habitant sous un ciel dévorant, sur des sables embrasés, offrant ainsi par le contraste dans leur couleur, dans les productions de leur terre, dans leurs mœurs, des objets d'étude aux philosophes, aux poëtes, aux artistes de la nouvelle cité des muses.

Cette ville doit nécessairement toucher à un port afin

que son peuple participe, comme celui de Cécrops, des qualités et des avantages des peuples navigateurs,

Il faut, pour qu'une nouvelle Athènes créatrice brille, qu'une foule d'états environnants, semblables par leurs effets aux états de la Grèce, soient créés pour elle, afin qu'elle éprouve cette émulation qui apporte sa flamme à tout aux sciences, aux beaux-arts, à la vertu.

Il faut l'éloignement ou la torpeur de grands états, qui autrement engloutiraient dans leur sein, par le contact, cette petite tribu.

Il faut encore que le sang humain soit aussi beau dans la cité académique que dans la Grèce. La contemplation de la beauté dans les traits, l'harmonie des formes, la grâce, la noblesse de la démarche, l'expression heureuse de la pose n'est-elle point la source abondante d'une foule d'idées délicieuses, vives, sublimes? L'art peut-il exister sans la beauté? Ce don précieux du ciel ne produit-il pas une nouvelle vie pour l'amour, le talent, le génie, l'héroïsme? Nous retrouvons dans les marbres précieux de la Grèce, dans les inspirations de ses écrivains, l'empreinte de cette beauté délicieuse du modèle humain.

Une des circonstances le plus impérieusement exigibles est bien évidemment un langage aussi abondant, flexible, harmonieux, poétique que celui des Hellènes.

Une condition expresse est que la nuit de l'ignorance couvre encore le globe pour rendre possible et plus brillante l'irradiation de la lumière d'un point central.

Il faut tout cela pour produire une cité où l'esprit, le

goût, la grâce soient des choses populaires; où le développement des lettres et des arts soit comme une affaire publique, comme un objet principal de sollicitude pour l'état, acquière ainsi cette rapidité qui émane d'une volonté forte et nationale, et qui, réagissant par son puissant mouvement sur les esprits, les rende encore plus propres aux belles créations. La combinaison de ces circonstances est hors du pouvoir des hommes et du temps, et ne peut être, comme ici, que le thème d'un rêveur.

Mais les circonstances qui servirent le mieux les Grecs pour le brillant développement des lettres et des arts furent la vertu et la victoire. Dans toutes les époques mémorables de l'histoire nous voyons la brillante conception du génie par la force; les peuples trempés par l'action énergique des camps ne peuvent plus se contenter d'une vie commune. Les âmes pleines d'ardeur dans ce repos glorieux qui suit la victoire consolidée par la paix aspirent à une vie nouvelle, plus vive, plus pleine, et les grands artistes apparaissent, produits de cette fièvre ardente d'une nation. Le dernier effort non encore accompli de la politique serait de fixer la destinée d'un peuple à l'époque où la force s'unit en lui au génie. Mais un peuple dans l'enchantement des arts devient comme Renaud dans les bras d'Armide : leur volupté amène la mollesse; celle-ci, la corruption qui dissout l'âme et le corps. Alors l'invasion d'une race sauvage submerge le peuple, qui n'a plus qu'un vain éclat, composé d'un reflet du passé. La

force brutale et aveugle ramène la barbarie dans son fatal triomphe, et semble exiler de ce globe les muses et les génies aimables et bienfaisants. Les nations présentent dans l'histoire les mêmes périodes alternatives de vie et de destruction, ou d'éclat et de ténèbres que nos continents dans les annales de la géologie. La végétation s'empare de plages arides après la disparition de la tourmente universelle, et elle parcourt tous ses degrés, depuis le vivace lichen et la mousse tenace jusqu'à la forêt séculaire, en faisant naître dans chaque génération de plantes une vie plus forte et plus multipliée en relations, plus en rapport avec des espèces animales toujours mieux organisées. Puis un nouveau cataclysme efface sous un vaste tombeau de coquillages et de sable toutes les traces de la vie, et ces alternatives d'existence et de mort se sont perpétuées jusqu'à la transformation du sol en un brillant jardin habité par l'homme. Telle est, en géologie et en politique, l'histoire de la terre et de l'homme; puis sur les bords de l'abîme nous rêvons l'immortalité! Atome passager d'un monde changeant, ta véritable grandeur est dans l'aveu de ton néant! Dans cette mort universelle nous ne sentons de vivant que Dieu et notre pressentiment d'éternité; quand donc le globe et la race humaine parviendront-ils à un état stable et prospère? Notre volonté est trop impuissante, nos prévisions trop bornées pour nous offrir la plus légère solution : la religion et ses fins mystérieuses peuvent seules, dans cette angoisse, être un point d'appui pour l'homme.

Toutefois dans cette immense nécrologie de l'histoire se manifeste un principe de vie plus puissant que la force, plus durable que la victoire. Vainement les Romains enchaînent les Grecs, et font disparaître même leur nom dans l'esclavage. Ils éprouvent l'enchantement des muses, et deviennent les disciples reconnaissants des vaincus. Vainement les Turcs étouffent l'empire grec de Constantinople, vainement les Hellènes sont durant trois cents ans abandonnés aux bêtes comme les captifs du cirque; ils se relèvent enfin, le souvenir de leurs ancêtres se réveille dans leur âme, ils implorent le secours de l'Europe. A cet appel répondent d'abord les érudits, les poëtes. La jeunesse s'enflamme d'intérêt et de pitié pour les descendants des Homère, des Sophocle, des Pindare, des Hérodote, des Platon. Les femmes, qui éprouvent plus immédiatement les bienfaits des lettres et des arts, s'émeuvent d'instinct pour ceux qui civilisèrent l'Europe, et préparèrent leur règne aimable. Les premiers tributs en faveur des Grecs décimés par le fer musulman sont de beaux chants, des discours pathétiques, des vœux et de l'or. Après cette croisade littéraire, le mouvement généreux se communique aux sommités sociales, et les armées, mues par le cri tout-puissant de la population, font disparaître les barbares qui voulaient recommencer en Grèce l'œuvre fatale du stupide Amrou. La Grèce renaîtra, sauvée par ses grands écrivains et ses grands artistes; son existence nouvelle sera le plus beau triomphe des lettres et des arts.

CHAPITRE VIII.

MŒURS.

Toutes les institutions précédentes sont les branches de l'arbre de la civilisation, les mœurs en sont les fleurs et le fruit; c'est donc le résultat le plus élaboré de tous les travaux de l'esprit humain; le bonheur doit être le produit de cette immense combinaison: voilà le but unique de l'homme sur la terre. La multiplicité de ses éléments, l'habileté nécessaire pour les combiner, tout nous annonce au premier coup d'œil que la simplicité du but de l'homme n'est qu'une apparence fallacieuse, et que ce but est extrêmement difficile à atteindre. Le sommet d'un haut groupe de montagnes du premier ordre couvert d'une neige éblouissante de pureté, réfléchissant les teintes rosées de la lumière du matin, s'élève et brille à une grande distance, et le voyageur hardi, suivant de l'œil le système des monts ascendants vers ce point culminant, espère que dans les pentes faciles des vallées qui divisent leurs chaînes se présentera une route praticable pour parvenir à la coupole radieuse qui surmonte tout l'ensemble et d'où son regard ravi embrassera un horizon sans limites; il gravit, et les pentes se redressent toujours; il parvient enfin au pied d'une immense pyramide de granit, de saphir et

d'albâtre, dont la cime se perd dans l'azur et reste à jamais inaccessible, par ses faces abruptes et fières, à tous ses efforts. Voilà l'image du bonheur pour l'immense majorité des hommes; ils épuisent péniblement les forces de la vie sans atteindre le but, souvent sans le soupçonner. La vie s'offre pour eux comme une énigme insoluble, ils arrivent au dernier jour lassés du mécompte et de vains efforts. Si l'Éternel ranimait de sa voix tous ces morts dont les ossements forment à une grande profondeur les premières couches de ce globe, et qu'il leur offrît de parcourir encore la même voie qu'ils ont suivie, ou de rentrer dans l'asile glacé et muet d'où ils viennent de sortir, quel petit nombre voudrait accepter le présent de Dieu, et quelle foule, accueillant la pensée de la vie d'un sourire amer et accusateur, rentrerait sans hésitation dans le sépulcre! Le malheureux prolonge jusqu'au bout sa carrière sous le magique pouvoir de l'espérance qui lui sourit et lui dérobe l'aspect des maux; mais pour ces morts il ne pourrait plus être d'illusion, et ils ne voudraient pas de la réalité nue et dégoûtante. Le bonheur est donc un art très-difficile, puisqu'il se compose de la combinaison savante d'une multitude d'éléments, et dans des rapports divers selon les circonstances climatériques, physiologiques et sociales. Essayons quelques observations sur les succès et les erreurs des Grecs dans ce travail, pour que leurs tentatives de tous genres servent à leurs successeurs passagers sur cette terre.

La famille est à la fois l'élément primitif de la société

et le corps où la civilisation doit concentrer toute son action favorable. L'habileté du législateur et de l'hiérophante doit être de rendre forte et heureuse l'union de la famille, s'ils veulent que l'état soit stable. Hors de ce point de vue tout est système plus ou moins ingénieux dans ses moyens, plus ou moins brillant dans ses effets, mais incertain, passager. Lycurgue, relâchant tous les liens de la famille, voulut concentrer l'âme entière des Spartiates dans l'amour de la patrie. Les choses morales ne peuvent être mesurées d'une manière mathématique, c'est-à-dire précise et incontestable, comme les choses physiques : ainsi nous ne pouvons avec un instrument apprécier le degré du bonheur d'un individu ou d'un peuple, comme le degré de chaleur ou de pesanteur d'un corps. Nous verrions autrement que le Spartiate, privé des sentiments de la famille, des plaisirs des lettres et des arts, offrirait un degré très-inférieur de félicité. Rome, longtemps pauvre et guerrière comme Sparte, eut une destinée plus longue et brillante, parce que toutes les lois concoururent à cimenter l'union de la famille, à faire respecter ce corps. Soit sagesse des premiers législateurs de la Chine ou dispositions instinctives des habitants de cette région, l'union de la famille fit dans tous les siècles la permanence et la concentration de l'état. La Chine a éprouvé des révolutions de palais terribles et sanglantes, mais dans ces changements de dynastie elle est restée agglomérée; elle a été subjuguée par les hordes tartares, et elle a conquis ses vainqueurs par la puissance irrésistible de ses mœurs patriarcales.

La Chine offre dans l'histoire le plus grand exemple de durée d'un empire; tant qu'elle conservera ces vertus fondamentales, elle sera comme le vaisseau fortement constitué et bien conduit qui, dans le chaos tempétueux des éléments, résiste et reparaît sur la mer calme et sous les rayons d'un soleil bienfaisant. De l'esprit de famille découle le respect des lois et de l'ordre; tous ces sentiments sont des principes de conservation. La plupart des fauteurs des révolutions sont des célibataires sans mœurs qui font de ces orages une spéculation, espérant d'échapper toujours à une chance funeste par la fuite que leur isolement rend légère, ou par la mort volontaire que le vide de leur cœur rend facile. Nous voyons donc ainsi, par l'analyse du système social et par l'expérience de l'histoire, que la famille est le fondement le plus solide de l'état, et nous dirons même l'unique. Nous aurons, par l'adoption de ce principe, un moyen sûr d'apprécier le degré de sages institutions en les examinant dans l'action tutélaire ou funeste qu'elles exercent sur la famille.

Dans l'état sauvage l'homme n'estime que la force, qui est son premier et souvent son seul moyen de salut, et il méprise la femme à cause de sa faiblesse; ainsi le rôle des femmes est presque toujours passif dans Homère: les princesses sont emmenées captives par les vainqueurs et confondues dans les rangs des servantes ou des concubines; les héros de l'Iliade n'ont aucune expression de tendresse pour elles. Les épouses ne pouvaient avoir un rôle bien auguste lorsque, sous le même toit,

elles partageaient les embrassements et la confiance de leur époux avec des odalisques, et que son cœur était de même, pour les sentiments de père, partagé entre les enfants de tant de femmes diverses.

Tout, dans les poëmes d'Homère, annonce la tutelle constante des femmes : Télémaque, présenté comme doué de nobles qualités, parle avec sévérité à sa mère au chant premier de l'Odyssée et la renvoie dans le gynécée; Pénélope n'est point instruite par Télémaque du retour d'Ulysse, et on ne lui suppose point assez de capacité ou de résolution pour l'associer à l'entreprise de la chute des spoliateurs du palais.

Ethra, mère de Thésée, dit dans la tragédie des *Suppliantes* d'Euripide : « Une femme sage et prudente ne « fait rien par elle-même, et laisse agir les hommes. » Ce sentiment d'humilité ne peut être inspiré que par l'habitude de la dépendance, et il est remarquable dans une femme qui, par son rang, devait avoir confiance dans ses déterminations. Iphigénie dit, pour excuser sa résolution de se sacrifier afin de ne point exposer les jours d'Achille qui voulait la défendre : « La vie d'un « homme seul est plus précieuse que celle d'un grand « nombre de femmes. » Si ces sentiments eussent été trop contraires à la manière de sentir du public, ils eussent été repoussés par une réprobation éclatante. Euripide, qui par son génie devait pressentir le goût de l'auditoire, ne les eût point hasardés ou les eût supprimés après le murmure de l'auditoire. La transmission de ces paroles jusqu'à nous prouve l'adhésion du public à ce trait amer.

Eschyle, comme Homère, nous montre l'assujettissement et le mépris de la femme par l'homme. Étéocle, dans la tragédie des *Sept chefs au siége de Thèbes*, s'adressant au chœur, composé de femmes et de filles thébaines, lui dit : « Sexe haï des sages, que jamais, soit « dans la prospérité, soit dans le malheur, je n'habite « avec toi ! Loin du danger ta présomption est insupportable, dans la crainte tu es le premier fléau d'une famille et d'un peuple..... O Jupiter ! quel présent que « les femmes ! » Eschyle pousse plus loin la dépréciation des femmes ; il leur refuse une part dans la création de l'homme, dans la conservation de l'espèce ; il ne fait de la femme que comme une machine à incubation. C'est même un dieu, Apollon, qui, dans la pièce des *Euménides*, dépouille ainsi les femmes de leur plus beau titre au respect et à l'amour des hommes : « La mère est, dit-« il, non la créatrice de ce qu'on appelle son enfant, « mais la nourrice du germe versé dans son sein ; c'est « le père qui crée ; la femme, comme un dépositaire « étranger, reçoit le fruit et, quand il plaît aux dieux, le « conserve. » Nous ne devons pas voir ces réflexions comme opinion particulière d'Eschyle, mais comme celle de la majorité des Grecs : un auteur dramatique est l'écho de la foule.

Homère fut, par les mœurs de son époque, privé du plus puissant moyen des modernes pour intéresser : l'amour. Les scènes de Pâris et d'Hélène ne sont que la volupté brute. Les adieux d'Andromaque et d'Hector sont touchants, mais principalement par le rôle d'As-

tyrannix. Calypso est une femme éprise et non une amante dévouée. La froideur d'Ulysse et son emprisonnement tyrannique suffiraient seuls pour glacer le lecteur. Combien donc le génie d'Homère doit-il nous étonner et exciter notre admiration lorsque nous voyons qu'il a pu si vivement nous intéresser sans le secours de l'amour, la plus touchante des passions, celle dont le langage est la route la plus sûre du cœur, suivant un poëte dont le témoignage est ici très-appréciable, sous le double rapport de son goût et de l'austérité de ses mœurs!

Aussi dans la plupart des tragédies grecques l'amour n'est qu'un sentiment secondaire, accessoire; la volupté était trop facile chez les Grecs, surtout à l'époque de la barbarie, où la force semblait un droit à tout, pour qu'un sentiment d'élection pût devenir profond et permanent. Aussi l'antique Hippolyte a dans Euripide des formes plus simples et plus austères que celui de Racine; l'Hippolyte d'Euripide est un caractère en harmonie avec son époque.

Voilà les faits : remontons aux différentes causes qui firent naître ou perpétuèrent cette infériorité d'appréciation de la femme.

Examinons d'abord celle de la religion : par son action sur le caractère et les mœurs de la femme, nous jugerons quelle devait être son influence sur l'intimité des relations de l'homme avec elle, et par suite sur le degré d'union de la famille.

Nous voyons dès l'abord que la dissolution est enseignée par les dieux; leurs galanteries font la moitié de

la mythologie : l'existence reconnue des séducteurs de l'Olympe était une excuse toute prête pour les faiblesses des humains. La dissolution devenait ainsi un acte religieux, un honneur. Le mot de dissolution, consacré à ces actes illicites, est ici remarquable comme étant un jugement tout fait ; dans le sens physique, ce mot exprime la décomposition d'un corps, sa réduction à ses premiers éléments. Il a ici métaphoriquement la même acception : il montre la désorganisation de la famille et celle de l'état, qui est une conséquence inévitable de la première. La dissolution réduit donc une nation à une multitude incohérente d'individus, dès lors sans rapports stables et sacrés : que peut être la femme dans ce chaos ? une femelle prise au besoin et dédaignée après la satisfaction d'un désir imprévu, étranger à la volonté, à la mémoire et au sentiment, et qui peut être suivi de l'injure et de l'outrage plus souvent que de la reconnaissance.

Le culte de Bacchus était encore, dans ses excès consacrés, bien évidemment contraire à la paix de la famille, à la dignité de l'époux, à l'estime de la femme pour son mari, au bon exemple donné aux enfants par la concorde des parents. Penthée, roi de Thèbes, est puni, selon les traditions mythologiques et dans Euripide, pour avoir voulu réprimer un culte nouveau qui s'annonçait par des hurlements, l'oubli des lois, des mœurs et même de la pudeur, instinct précieux de la nature pour les femmes. Penthée devait au contraire être protégé et honoré du maître des dieux pour avoir fait son

devoir de roi et de fidèle observateur du culte consacré. Et comment encore est-il puni? il est mis en pièces par les propres mains de sa mère Agavé et de ses tantes Ino et Autonoë, suivies des Thébaines qui partagent leurs courses vagabondes et leurs folies. La déraison des ménades est présentée comme religieuse, leur rage féroce comme sainte; pour rendre encore ces désordres plus hideux, ces fureurs plus dégoûtantes, elles sont attribuées à des femmes. La perte de la pudeur dans une prostituée est moins dégoûtante encore que la perte de la raison dans une bacchante. L'ivresse est le dernier degré de dégradation des femmes : c'est cet état de turpitude que la croyance de la canaille grecque voulait présenter comme respectable et divin.

Du culte de Bacchus à celui de Priape la translation est immédiate, facile, et consacrée par le fait.

Par le culte de ces dieux nous voyons que le sentiment de la pudeur n'était guère possible chez les Grecques. Le passage d'Eschyle que nous avons cité sur la conception de l'enfant tout attribuée à l'homme est remarquable comme constatant la dépréciation de la femme. Nous pouvons le considérer encore sous un autre point de vue : si la pudeur se compose surtout de l'ignorance des formes particulières et des rapports des sexes, cette ignorance pouvait-elle exister pour les filles grecques qui, dans les temples par les statues de leurs divinités, dans les gymnases par la nudité des lutteurs, au théâtre par les explications physiologiques du dieu même de la médecine, apprenaient tout?

Euripide montre bien clairement par les usages prescrits par Lycurgue l'impossibilité de la pudeur chez les Lacédémoniennes : « Et comment la chasteté se « conserverait-elle dans le cœur d'une jeune Lacédémo- « nienne accoutumée à quitter la maison paternelle pour « se mêler aux exercices de la course et de la lutte avec « les jeunes hommes sans autre vêtement qu'une robe « courte et flottante? Faut-il donc s'étonner si vos fem- « mes sont sans pudeur! » (*Andromaque,* acte III, scène II.) Aristophane dit même dans *Lisistrata* que les jeunes Spartiates s'exerçaient à la lutte entièrement nues.

Or, qu'est-ce que la pudeur? c'est l'instinct que la nature a mis dans la partie la plus délicate du cœur de la femme pour entretenir sans cesse le désir dans l'homme en ne rassasiant pas ses yeux de nudités, par l'artifice de voiles qui embellissent les formes, et pour ne point épuiser les forces de l'amant par l'excitation des regards, de l'attitude, de la voix, ce qui fait atteindre bientôt le terme qui touche au dégoût, à l'abandon. Sans la pudeur la femme ne semble voir dans l'amant, dans l'époux, que le sexe, d'où peut venir facilement à ces derniers la pensée qu'elle doit rechercher également cette faculté dans tous les hommes, avec le même degré d'intérêt. De là peut naître la jalousie, non celle de l'amour, qui craint la perte du sentiment, mais celle du mépris, qui craint la privation de la possession exclusive sous le rapport purement matériel. La pudeur est le charme le plus sûr des femmes; elle fait naître l'amour, l'entretient, et lui fait du moins survivre l'es-

time ; le manque de pudeur assimile la vierge et l'épouse à la courtisane, et dès lors le même dédain leur est justement départi.

Plutarque me semble se tromper lorsque, parlant de la nudité des filles spartiates au gymnase, il la présente comme un attrait pour le mariage. Cette nudité devait produire un effet contraire : l'œil et le désir s'accoutument à ces formes ; on le voit chez les peuples sauvages, qui sont bien moins entraînés vers les femmes que les Européens. Ces filles de Sparte, en quittant leurs vêtements, en se montrant dans les rues avec une robe ouverte sur les côtés jusqu'à la ceinture, se dépouillaient aussi de la pudeur ou du principal attrait. Cette lutte, cette nudité, eussent été bonnes, sous le rapport gymnastique, hors de la présence des hommes ; avec cette présence, ce sont les manières des sauvages dans l'état de civilisation. Le but présenté par Plutarque fut tellement manqué, que nulle part ne se manifesta plus qu'à Sparte l'amour des jeunes hommes pour les adolescents.

La religion fut plus tutélaire, pour la famille, en attachant une grande importance à la cérémonie de l'inhumation.

Les Grecs n'avaient point une idée bien distincte de la spiritualité de l'âme. L'existence semble pour eux toute matérielle. Aussi cherchèrent-ils à la répandre sans cesse au dehors par les exercices publics, le plaisir, la gloire. Les mânes étaient une manière d'être du corps. Ces mânes erraient péniblement durant un siècle sur les bords du Styx, repoussés sans pitié par Caron

lorsque le corps n'avait point reçu les honneurs de la sépulture. C'était pour éviter ce supplice, c'était pour assurer le repos aux mânes, que les Grecs sensuels mettaient le zèle le plus ardent à l'inhumation des êtres chers. Cette idée était religieuse en montrant que l'homme n'était pas toute matière; elle était morale en prolongeant, après le trépas, le respect et l'affection pour les mânes. Ainsi les honneurs du tombeau étaient le complément nécessaire de la vie; ainsi l'existence sociale d'un héros ne finissait point au coup qui le privait de la lumière du jour. La colère d'Achille n'eût point été apaisée, l'Iliade n'eût point été un tout complet aux yeux des Grecs si le fils de Pélée n'eût rendu au cadavre de son ami les honneurs exigés. La tragédie d'*Hécube* roule en partie sur le sacrifice de Polyxène que l'ombre d'Achille réclame pour son tombeau. Le refus de la sépulture était la punition la plus horrible dont on pouvait menacer les vivants, ou l'outrage le plus cruel infligé à un cadavre. Le refus de l'inhumation de Polynice est tout le nœud de la pièce d'*Antigone*, par Sophocle. Médée, après avoir montré à son époux les corps de ses fils immolés, lui inflige une douleur encore plus vive en lui annonçant qu'elle les emporte pour qu'il ne puisse leur rendre les honneurs funèbres. La condamnation des six généraux athéniens, après la victoire des Arginеuses, montre bien la haute importance que le peuple entier attachait à l'inhumation. Le souvenir commun des morts chez les parents est un lien. Les aïeux sont un bien commun, indivisible qui, loin d'amener les

divergences, ne tend qu'à établir la concorde, une communauté de pensées et de direction. De la contemplation d'un long passé résulte la contemplation d'un long avenir, et l'union nécessaire entre tous les membres de la famille pour le parcourir, ne point être inférieurs aux ancêtres et atteindre encore un plus noble but. Nous voyons ce souvenir permanent des aïeux, cette émulation, excitée par leurs actions recommandables, faire l'union, la force et le progrès dans les grandes familles. Il devait en être ainsi, par la même cause, pour les familles grecques de tous les rangs.

Le patriotisme, qui faisait de l'état une famille, rendait aussi touchante et solennelle l'inhumation des citoyens morts pour la patrie, par les éloges publics qui leur étaient décernés, et par l'adoption des orphelins par le corps social.

Les lois, faites en partie dans le souvenir des temps de barbarie, eurent de même que la religion une influence funeste sur le sort de la femme et sur l'union de la famille. Les Grecs parvinrent à un état avancé de civilisation, le cœur encore plein des sentiments du brigandage, de la vengeance des premiers temps, et ensuite les passions haineuses et ambitieuses furent sans cesse entretenues dans leur cœur par une rivalité de cité.

Examinons les mœurs primitives pour en voir les traces aux siècles brillants des lettres et des arts.

L'apothéose des héros protecteurs, tels qu'Hercule, Thésée, prouverait seule, sans les faits connus de leur vie, la multiplicité des brigands et leurs excès.

Ulysse, racontant avec des modifications fictives ses aventures à Eumée, auquel il ne s'est point encore fait connaître dit « qu'avant d'aller à Troie on l'avait déjà « vu neuf fois voler sur les mers à la tête des flottes guer- « rières, et que son opulence avait été l'effet de ses en- « treprises. » Polyphème interrogeant Ulysse et ses compagnons leur dit : « Le trafic est-il l'objet de votre course, « ou, méprisant la mort, parcourez-vous les mers d'une « proue errante pour ravager toutes les contrées ? » Ces faits, et d'autres semblables, sont racontés sans jugement dépréciateur. Il est de toute évidence par l'accord des poëtes et des historiens sur ce point, que la piraterie était un usage général dans la Grèce, et que l'opinion ne la flétrissait pas, de même que chez les Bédouins de nos jours elle ne flétrit pas le pillage des caravanes. Autolicus, aïeul maternel d'Ulysse, est un brigand; Homère, fidèle à l'esprit de ces temps, ne sévit point contre lui. Les embûches, le pillage, le meurtre, étaient donc l'état des tribus à cette époque ; c'est l'existence des bêtes féroces dans les forêts. Au milieu de cette peur générale et de ces passions cupides et féroces, les affections de famille ne pouvaient pas être bien profondes et durables. La femme était une proie, une marchandise, une servante, une nourrice, et non l'objet d'un amour composé d'estime et de tendresse. La bande armée, l'équipage avec qui était la communauté de dangers et de profits, faisait la famille plus que les êtres du toit conjugal.

Ainsi l'homme, dans les temps anciens, menacé sans

cesse de la ruine, des fers ou de la mort, méprisait la femme comme étrangère à la défense, la haïssait peut-être comme l'appât qui avait tenté l'ennemi et suscité l'attaque. Chez les peuples sauvages, où la guerre est implacable et sans pitié, la femme est par la même cause l'objet du dédain de l'homme; il la convertit en bête de somme ne pouvant en faire un guerrier. Les femmes, qui ne sont aptes qu'aux arts et aux vertus de la paix, ne peuvent avoir tout leur prix que chez les peuples qui, par leur haut degré de civilisation, leur masse et leur forte position sur le globe, peuvent jouir en sécurité d'une longue paix; alors les femmes peuvent cultiver les lettres, les arts, les vertus par lesquels elles inspirent à l'homme le culte de l'amour qui honore également la déité et l'adorateur.

Les tragiques grecs sont, comme Homère, précieux pour la peinture des mœurs des temps primitifs; ils n'ont pu faire ces mœurs d'imagination; ils ont dû consulter les traditions, et des monuments historiques, et des poëmes qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Euripide reproduit dans la scène de Pélée et de Ménélas, dans la tragédie d'*Andromaque*, la grossièreté, la violence, les injures des héros d'Homère. C'est la nature brute et farouche, livrée sans frein à tous les mouvements impétueux; la fixité de la morale et les souvenirs de la noble courtoisie des chevaliers donnent aux passions haineuses chez les modernes une attitude plus calme, une expression plus mesurée. Cette âpreté de ton ne peut nous surprendre beaucoup dans les

Canadiens de la Grèce primitive; mais nous sommes péniblement étonnés de trouver ces formes hideuses chez les femmes, qui par leur nature faible et dépendante semblent devoir être toujours plus douces et plus humaines que les hommes. Hermione exhale sa haine contre Andromaque et la menace de la mort la plus douloureuse avec l'accent d'une furie : Racine lui a conservé sa fougue, son amour brûlant, sa jalousie terrible, en lui ôtant ce ton d'une bacchante.

La douleur des Trauses, l'une des peuplades de la Thrace, à la naissance de leurs enfants, constatée par Hérodote, était un vestige de l'ancienne barbarie. Ces hommes, incertains du sort de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents, se réjouissaient de leur mort et s'affligeaient de leur naissance. Ces sentiments si contraires à ceux de la nature montrent que le malheur extrême de l'état sauvage avait perverti leurs principaux instincts ; ces sentiments prouvent que ces peuples manquaient à la fois de police et de religion : s'ils avaient eu une doctrine religieuse noblement inspirée, ils se seraient réjouis de la naissance de leurs enfants, par l'aspect de la belle destinée qui devait suivre pour eux le temps rapide de la vie.

Cet ancien état de barbarie se montrait encore dans l'expression même du plaisir au temps de la civilisation. La danse pyrrhique représentait l'antique brigandage d'homme à homme, où les distances les plus courtes à parcourir étaient un voyage périlleux, où le laboureur ensemençait son champ tout armé, dans la crainte

de trouver au bout de chaque sillon un ennemi embusqué. Le danseur, feignant l'action de labourer, quittait et reprenait tour à tour en cadence sa charrue et ses armes.

Les Grecs ne connurent longtemps, dans les premiers âges, d'autre justice que la vengeance. Chez les peuples barbares, la vengeance supplée à l'impuissance des lois, à la perversité des dogmes religieux; elle est une sorte de réaction du malheur contre le crime. La famille offensée supplée ainsi au tribunal ou au corps religieux qui n'existe point ou n'agit point; la vengeance se montre de la sorte le seul frein de l'audace et de la rapacité chez les peuples à demi sauvages. Les Grecs, livrés à un système politique et religieux très-imparfait, conservèrent au milieu des progrès des lettres et des arts ce trait de la barbarie primitive: le brigandage, au lieu d'être comme auparavant d'homme à homme, eut lieu de cité à cité et se colora du nom de patriotisme.

Aussi la vengeance est le sentiment le plus fortement peint dans les tragédies grecques. Les Pélopides, les Labdacides, Hécube, Médée, nous en offrent des exemples épouvantables. Les cris de sa mère mourante ne peuvent même un instant suspendre le courroux d'Électre ou la réduire au silence: « Frappe, redouble s'il est pos« sible, » dit-elle à Oreste. La figure humaine en proie à la vengeance, et présentée ainsi par les tragiques grecs, prend une expression terrible; mais elle est agrandie: ce qu'il y avait de mortel semble consumé par le feu de la passion et il ne se présente qu'un génie infernal qui

est affreux, mais imposant. Les Grecs, dans leur siècle le plus brillant, étaient par leur rivalité furieuse de citoyen à citoyen, d'état à état, aussi aptes à sentir la vengeance que leurs farouches ancêtres; aussi Némésis est-elle toujours la divinité qui les inspire le mieux. La patrie, cause de ce désir de vengeance ou d'ambition, la patrie, qui dans l'entourage d'ennemis implacables était la seule ressource contre l'invasion, l'oppression, l'esclavage, la patrie devenait par la peur et l'orgueil le seul ou le principal objet de l'affection du citoyen. Cette vertu patriotique, si exclusive, fut poussée chez les Spartiates et presque chez tous les Grecs à un point qui ressemble à la barbarie. Ces passions politiques, qui dans leur degré extrême absorbaient toute la force du cœur des Grecs, ne leur laissaient que de la tiédeur pour les affections de la famille. Dans le calme de ses foyers, dans le silence même de la nuit, le citoyen ambitieux poursuit en imagination de ses paroles, de ses actions, ses rivaux ou les cités ennemies, et les êtres qui l'entourent sont dérobés par cette pénible illusion à ses regards, à ses pensées. Nous voyons ainsi, sous ce point de vue, le bonheur domestique, le premier de tous, à un faible degré chez les Grecs.

Il semble que cette influence funeste des affaires politiques sur le bonheur domestique ne devait point atteindre le plébéien obscur; cependant elle agissait sur lui de même que sur le patricien. Par quelle fatalité le pouvoir est-il un si grand attrait pour l'homme, qu'il le préfère aux jouissances de la paix, aux douceurs du

foyer domestique, à la culture des arts, au bonheur, à la vie? La fureur de gouverner des démocrates de la Grèce et de la Sicile semble plus ardente et stable que celle des tyrans qui les subjuguèrent. Du moins le tyran jouit de sa puissance dans la flatterie insinuante et spirituelle, dans les voluptés sensuelles, dans les grandes entreprises guerrières et politiques qui donnent une forte vie à son âme, dans la création brillante des lettres et des arts que fait naître son regard, sa voix. Les arts, par une compensation providentielle, semblent quelquefois donnés à une nation dans le malheur d'un mauvais gouvernement, pour adoucir la férocité du tyran et alléger les fers des esclaves. Mais quel bien recueillait le plébéien obscur dans sa turbulence, sa versatilité, sa folie démocratique? Il prêtait l'oreille sur la place publique à la haine, à la calomnie, exhalant leurs paroles vénéneuses contre les grands hommes et les grands artistes, et il oubliait ses propres affaires, les plaisirs du foyer conjugal et filial, sans trouver dans l'action précitée une compensation suffisante.

La loi, à Sparte, annulait les sentiments de famille même dans le calme de la cité. Il est évident que la femme ne fut regardée là par le législateur que comme une machine à enfants, et non comme la compagne de l'homme. Un célibataire pouvait emprunter la femme de son ami pour en avoir des rejetons. Le vieillard, mari d'une jeune femme qu'il ne fécondait point, était condamné par les magistrats à choisir un jeune homme distingué par sa stature, pour lui donner des héritiers.

On voit ainsi que l'hymen était presque dans Lacédémone la communauté des femmes. Ce système reçut son extension entière dans le fait suivant. Dans le siége de Messène, qui dura dix ans, les jeunes gens de l'armée furent envoyés à Sparte pour féconder indistinctement toutes les filles nubiles, afin qu'il n'y eût point de lacune dans les âges successifs de la population. C'est le grave Plutarque qui nous rapporte ce fait étrange. On voit ainsi que la paternité devenait, à Sparte, la communauté des enfants. Qu'était le sentiment paternel dans cette diffusion indéfinie? Tout s'y faisait pour la patrie, et rien pour la famille; les enfants nés débiles passaient du sein de la mère dans un gouffre du Taygète.

Aussi, nous, qui ne pouvons sentir de même par l'effet d'une civilisation qui n'éteint pas dans notre cœur les sentiments les plus naturels, nous trouvons quelque chose de faux et de théâtral à cette résignation froide et atroce, à ces physionomies impassibles des Spartiates, et surtout dans les femmes, lors des pertes les plus douloureuses. Cette exagération fut le caractère de la décadence de la législation de Lycurgue. Alors les vertus, poussées hors de mesure, furent des vices révoltants. L'orgueil de se signaler produisait ces excès. Cela annonçait que le principe des actions n'était plus le bien de l'état, mais une égoïste ostentation; ce n'est point là l'homme de la nature doué, par le Créateur, d'instincts qui en font un membre de la famille, et le font sympathiser avec les hommes des autres nations; c'est un être qui n'éprouve que le fanatisme d'une corporation

fanatisme qui ne produit ni son bonheur ni celui de l'humanité : le bonheur des Spartiates se composait plus de l'absence des maux que de jouissances réelles. Les sauvages, sans un Lycurgue, sont heureux à la manière des Spartiates.

Dans cette législation forcée et bizarre, où n'était point appelée la nature, se trouvent cependant des institutions qui furent favorables à la beauté de la race. L'abolition de la dot, établie par les lois de Lycurgue et de Solon, dut être imitée dans les législations moins connues des autres villes grecques, et fut une des causes principales de la beauté du sang grec. Le mariage ne fut point ainsi un vil trafic. Les Athéniennes ne devaient avoir pour dot que trois robes seulement avec quelques meubles de bien petite valeur. La loi agissait de la sorte dans le sens de la nature, qui tend à réunir, par l'attrait le plus doux, les jeunes gens bien organisés des deux sexes. Le rôle de l'épouse était ainsi plus flatteur et plus intéressant, puisqu'elle ne le devait qu'à son mérite. Aussi les fruits d'une union pleine d'attraits sympathiques devaient nécessairement posséder tous les éléments d'une puissante vie, d'après toutes les circonstances de leur création.

Il faut observer que, pour l'époux, la compensation de la perte de la dot avait lieu souvent par l'absorption du bien d'une sœur que le mariage implantait dans une autre famille. La propriété était ainsi dans ces états grecs toute salique.

Tout nous prouve que les Grecs, livrés sans résis-

tance à l'action voluptueuse de leur climat, avaient pour premier instinct la sensualité. Cette vie d'expansion semblait tendre à dépouiller leur âme de tout sentiment de moralité. Les Grecs, livrés à un égoïsme sensuel et brutal, semblaient ne connaître le dévouement que pour la patrie. Les malheurs de leurs guerres leur faisaient une nécessité de cette vertu, la loi l'imposait aussi; mais hors du patriotisme ils ne manifestaient souvent dans leurs relations qu'un égoïsme cynique. Nous en voyons un exemple saillant dans Admète, offert en spectacle à toute la Grèce sur le théâtre d'Athènes. Le drame était d'ailleurs la paraphrase du fait historique dont on ne pouvait contester la vérité. Cet effronté épicurien veut vivre aux dépens de son père; il le querelle en goujat déhonté parce qu'il refuse de se dévouer à la mort pour lui. Euripide a été inspiré par la justice lorsqu'il a mis dans la bouche de Phérès ces ironiques et amères réponses qui font si bien sentir la turpitude des reproches d'Admète. Si l'état eût été dans un danger imminent, et que le bras d'Admète eût pu seul le sauver, alors sa demande à son père eût pu être excusée à cause du patriotisme; mais il n'est présenté d'autre raison que l'attrait qu'Admète trouve à la vie. Il consent sans aucune résistance au sacrifice que sa femme veut faire pour lui de la sienne. Alceste, tendre et courageuse, offre dans son agonie le spectacle le plus touchant et le plus noble. L'admiration et l'intérêt qu'elle inspire montraient même aux Grecs sensuels, disciples ou émules d'Admète, la puissance de la moralité

sur le cœur de l'homme. Le contraste de son dévouement avec l'égoïsme froid et impudent de son époux produit, pour celui-ci, la haine et le mépris. Le rôle sublime d'Alceste fait tout l'intérêt de cette tragédie. L'inévitable et délicieuse sympathie des spectateurs pour Alceste était une preuve du vice de leur système de sensualité. Par lui, l'homme dépouillé de tout sentiment de justice et de générosité descend plus bas que la brute. Ils ne mettaient nullement en balance les plaisirs et les espérances d'une autre vie. Le discours d'Achille à Ulysse, dans l'Odyssée, prouve le peu d'attrait des vivants pour l'Élysée. Cette expansion extrême semble faire évaporer tous les instincts sympathiques de l'âme.

Nous retrouvons ce système dans le droit de vie et de mort que les pères avaient sur leurs enfants à leur naissance. A Sparte la patrie exerçait ce droit barbare, et proscrivait l'enfant qui ne donnait pas l'espérance qu'il serait un grand et robuste soldat. Athènes, plus cruelle, accordait ce droit au simple citoyen. La sensualité demandait exclusivement l'entier revenu, elle ne permettait pas d'en sacrifier une partie à l'éducation d'un nouvel enfant. Si le père détournait la tête lorsque cet être innocent lui était présenté, on l'exposait. Cependant la fureur de leurs guerres faisait, pour chaque cité, un besoin d'une population nombreuse ; mais la sensualité l'emportait sur l'humanité et le patriotisme. Il est étonnant que le patriotisme n'ait point inspiré aux Grecs ce que la charité mit dans le cœur de Saint-Vin-

cent de Paule, la création de ces établissements où l'on reçoit les orphelins de naissance. La patrie aurait eu alors moins besoin d'affranchir des esclaves et de soudoyer des mercenaires souvent perfides, pour regarnir les rangs éclaircis de son armée.

Thucydide offre un exemple effrayant de la puissance des habitudes sensuelles. Durant la peste d'Athènes, lorsque les liens moraux et sociaux étaient brisés par la terreur, il resta encore dans l'âme l'attrait du plaisir, et l'on s'y abandonna sans frein et sans pudeur. La volupté au milieu des horreurs de l'agonie, la volupté née du désespoir est épouvantable. Quel contraste hideux avec toutes les circonstances de la scène!

L'amour, chez les Grecs, est dépouillé de moralité, parce qu'il manque de résistance fondée sur la crainte du remords. L'amante ne redoute que la vengeance d'un frère, d'un époux, et non la voix de la conscience. L'amant ne déploie ni l'éloquence, ni le charme du sentiment; son action ressemble à celle du guerrier, l'emploi de la force et non la séduction. De la première époque de la Grèce à la dernière nous retrouvons l'amour sous la même forme, la sensation pour attrait et la crainte extérieure pour seul contre-poids.

Homère, écrivant dans des temps voisins de la simplicité primitive, n'offre, dans les scènes tendres de ses poëmes, rien de ce qui caractérise l'amour dans les œuvres érotiques des modernes. Pâris a ravi Hélène et jouit de sa proie à l'abri des remparts d'Ilion. C'est le

triomphe d'un ravisseur à demi sauvage. A neuf siècles de distance nous retrouvons l'amour peint de la même manière dans Sapho et Théocrite. Sapho dans une pièce fameuse, traduite par Boileau et Delille, y semble exhaler tout le feu qui consume son être. Théocrite, dans sa seconde idylle, peint les ravages du désir et son ivresse. Tous les deux montrent le point extrême de vivacité de la sensation, mais rien que cela.

Une classe particulière de femmes nuisit gravement en Grèce aux affections de famille, ce fut celle des courtisanes. Toutes les circonstances leur furent favorables. Le sentiment religieux légitimait leur existence; elles étaient les prêtresses de Vénus; elles en réalisaient le culte. On ignorait alors ce mal pestilentiel qui de nos jours fane leurs attraits, les rend décrépites dans leur jeunesse, et qui, agissant vivement sur l'imagination, les fait paraître souvent, même dans la fraîcheur et l'éclat de la beauté, des objets d'effroi et de dégoût, parce que la crainte dit que ces apparences brillantes sont perfides. Ainsi leur âme au début de leur carrière n'était point flétrie par la répulsion et le mépris, et ne se remplissait pas de sentiments bas et vils par l'effet de cette réprobation. Plusieurs cultivèrent avec succès les lettres, les arts, même la philosophie; elles ajoutèrent le partage des Muses à celui des Grâces et de Vénus, et s'offrirent ainsi radieuses aux regards de la foule enivrée de leurs charmes. Recherchées ostensiblement par les hommes les plus éminents, leur âme s'éleva et plusieurs eurent le sentiment de la gloire ou du

moins de la célébrité. Phryné voulut rebâtir Thèbes détruite par Alexandre, ne demandant pour seule récompense que cette inscription sur l'une des portes : « Alexandre a détruit Thèbes, Phryné l'a rebâtie. » Aspasie, devenue, par son pouvoir magique, l'épouse de Périclès, attirait autour d'elle, par les charmes de sa conversation, les Athéniens les plus aimables et les plus sages. Les noms d'Alcibiade et de Socrate suffisent pour caractériser ce noble auditoire. Aspasie donnait à tous des leçons d'éloquence, de goût, de grâce, et leur exposait tous les secrets précieux de l'art qu'elle possédait si parfaitement, du grand art de plaire. Son influence, toute-puissante sur Périclès, doit faire regarder Aspasie comme une des causes principales de la protection qu'il accorda aux grands artistes, et de la création des monuments qui illustrèrent Athènes. Lasthénie, de Mantinée en Arcadie, prit avec succès des leçons de philosophie de Platon à l'académie. Comment la foule n'aurait-elle point encensé des femmes qui représentaient à ses yeux les plus aimables divinités de l'Olympe, et que les hommes les plus distingués de la nation recherchaient sans paraître craindre le blâme ? Mais ces hommages étaient une lésion grave aux droits de l'hymen.

Les femmes grecques, confinées dans le gynécée, vivaient là, par un contraste frappant et pénible, dans l'abandon et presque l'oubli; l'opinion leur imposait la retraite et le silence; elles pouvaient recevoir leurs amies, mais non des hommes dans l'absence de leur

mari. Ainsi elles ne pouvaient pas avoir cette conversation spirituelle et attrayante que donne le désir de plaire, désir qui chez les femmes ne peut naturellement s'appliquer qu'à des hommes : si elles avaient reçu des talents dans leur éducation, elles devaient les négliger par l'isolement et le silence. Les courtisanes au contraire cultivaient avec soin tous les moyens de plaire que les femmes négligeaient : les dernières se fiaient à leur vertu pour être aimées ; mais la vertu doit avoir le cortége des grâces, sinon elle est sévère, triste, et n'obtient que les respects, l'estime, et non l'amour.

Le peuple avait dans les esclaves la facilité la plus grande de se livrer aux voluptés. Le climat, qui entraînait les hommes, dans toutes les classes, au concubinage, était ainsi le dissolvant de l'union conjugale. Les Grecs ne pouvaient pas même connaître l'amour tel que l'offrent notre théâtre, nos romans, qui dans les bons ouvrages ne sont que l'image de la réalité. Le désir trouvait si facilement à se satisfaire ou à se distraire chez les Grecs, que, privé de cette compression qui le concentre et le fortifie chez les modernes, il ne pouvait s'emparer fortement du cœur et de l'imagination, se transformer d'une sensation légère et voluptueuse en un sentiment plein de chaleur, de durée, de dévouement, et devenir enfin passion.

Cette facilité funeste de jouissances produisit un égal abandon du gynécée et du harem : l'amour public pour les garçons annonça le dédain de toutes les classes de femmes. Thucydide nous révèle avec une entière

franchise le cynisme des mœurs grecques. Ces mœurs semblent manifester à la fois le mépris pour les femmes, qui sont laissées dans l'abandon, la violation des instincts de la nature et une dégradation dans l'amant et l'aimé. Anacréon parle sans cesse de son amour pour Bathylle et pour les jeunes gens; sa naïveté n'annonce aucun scrupule, il ne se roidit point pour lutter contre la sagesse importune des lois ou contre la pudeur publique, en offrant des tableaux effrontés: il expose avec simplicité un fait que la foule des Grecs approuvait ou partageait. Le bataillon sacré des Thébains, composé d'amants et d'aimés; la loi qui imposait à Sparte ce genre d'amour, qui en faisait même une sorte de nécessité, en interdisant gauchement le mariage aux jeunes gens avant l'âge de trente ans, sont des faits constants. On nie le mal sous ces apparences si accablantes; cette négation ne semble, à parler franchement, qu'une vaine utopie. Le grave Plutarque ne nous dit-il pas qu'une des causes de la division constante d'Aristide et de Thémistocle fut l'amour qu'ils portèrent dans leur jeunesse à un beau garçon, nommé Stésilée, de l'île de Céos? Devons-nous croire des hommes vulgaires plus maîtres de leurs penchants que ces hommes supérieurs? La nature impose au jeune homme l'amour, et s'il se méprend dans l'objet de ses vœux, cette méprise finit par être légitimée par l'habitude et l'exemple. Les Romains, par les mêmes causes que les Grecs, se livrèrent sans frein à la même dépravation; les Turcs, disent les voyageurs, suivent le même exemple de nos jours.

Si nous en croyons Aristophane, les mœurs dissolues des femmes grecques furent peut-être la cause de la dépravation des penchants des hommes : partout de l'excès naît la satiété et la déviation du goût; peut-être la dissolution des femmes ne fut-elle qu'un effet de cet outrage des hommes. Il est difficile d'assigner entre ces deux opinions la véritable : toutes les causes précitées, la mythologie licencieuse, l'absence d'une législation chaste, la contagion du concubinage facile des hommes avec les esclaves et les courtisanes, l'exemple de l'Asie dissolue, tout entraînait d'avance le penseur à croire que les femmes grecques, et spécialement les Athéniennes, moins contraintes, connaissaient peu ou pratiquaient peu la pudeur et la continence. La plus ingénieuse des fictions mythologiques est celle de la ceinture de Vénus: beaucoup de femmes l'ignorent et s'étonnent qu'agissant en odalisques impudiques et incontinentes elles soient traitées en courtisanes. Mais ce qui était impossible à deviner avant l'épreuve, c'était la nudité des formes, l'expression déhontée des attitudes, la vivacité obscène des couleurs des tableaux d'Aristophane : il révèle les détails les plus secrets des ruses des femmes pour tromper leurs maris [1], les poses les plus excitantes du libertinage; il se sert des termes les plus positifs pour exprimer toutes les circonstances des rapports de l'homme et de la femme; il fait plus, il semble qu'il va faire réaliser l'acte sous les yeux du spectateur: il va

[1] *Fêtes de Cérès*, acte II, scène I. — *Lisistrata*, acte I, scène V; acte III, scène IV.

devenir le vainqueur du poëte des contes obscènes; car l'éclat de la représentation scénique rend encore plus scandaleuses ces images que la débauche couvre ordinairement de voiles, et dont la peinture dans les poëtes narratifs n'est vue le plus souvent que dans le silence et le demi-jour. L'innocence ou la pureté de la pensée ne pouvait donc guère exister chez les Grecques que dans l'âge de la première enfance; toutes les causes que nous avons citées, et le théâtre encore, apprenaient facilement la science de la volupté, et la nature convertissait promptement ces notions en penchants et en actes. Ces faits sont très-décisifs dans la peinture des femmes, puisque leur existence tout entière se compose de ces habitudes journalières et casanières que nous nommons mœurs, tandis que les hommes, dans la guerre, dans la navigation, dans les travaux politiques, sont livrés à d'autres influences, à des pensées, à des allures d'un genre tout différent.

Nous ne trouvons point chez les Grecs, pour balancer l'influence funeste sur les mœurs de toutes les causes exposées, un beau système de morale. La philosophie et la littérature ne parurent point s'occuper spécialement de l'intérêt de la famille; les systèmes de philosophie n'étaient que des spéculations plus ou moins ingénieuses et brillantes, mais où la voix de la nature n'était que peu consultée. Quelques chefs de secte prétendaient pour leurs disciples à des perfections chimériques; ils ne s'occupaient guère de la famille; l'intérêt même de leur prédication s'y opposait : ils préféraient tenir grou-

pés leurs disciples autour d'eux que de les voir épars et distraits de la doctrine par les soins et les affections domestiques. Ainsi la sagesse variait dans la même ville d'école en école, et plus encore d'état en état. Tout annonce chez les Grecs l'absence d'un code prescrit de morale, comme celui de Moyse, de Zerdust, de Confutzée; les Grecs reconnaissaient eux-mêmes qu'ils manquaient d'une morale fixe : « Ignorez-vous l'infidélité « des Grecs? » dit Iphigénie à Thoas. Il fallait que la foi grecque fût mal accréditée chez les nations voisines et dans la Grèce même, puisque Euripide osait s'exprimer avec cette audace.

La permission du vol à Sparte était une lésion grave à la raison et à la morale; le motif politique dont on l'a justifié est une absurdité : les Spartiates auraient pu être vigilants et adroits sans pratiquer le vol comme école. Pourquoi ne pas prévoir qu'ils agiraient avec les autres peuples comme à Sparte et s'attireraient ainsi leur haine et leur mépris? Phébidas vola ainsi la citadelle de Thèbes; Iphodriadès voulut de même s'emparer par surprise d'Athènes en pleine paix : les résultats de cette pratique spartiate furent les défaites de Leuctres et de Mantinée. L'avidité des commandants spartiates était connue dans la Grèce et suscita souvent des ennemis à Lacédémone; Lysander faisait publiquement l'aveu de son système de mauvaise foi.

Pouvons-nous croire à la probité des Grecs, lorsque nous voyons les plus éminents se laisser corrompre même dans le temps du plus grand éclat de la Grèce?

avant la bataille de Salamine les chefs de la flotte se laissent tous gagner par de l'argent; Thémistocle reçoit trente talents des habitants de l'Eubée pour que la division de la flotte reste à Artémisium; avec cinq talents de don à Eurybiade et trois à Adymante, chef de l'escadre corinthienne, il leur fait adopter ce plan. Cependant tous voulaient auparavant se retirer. Les trois combats livrés à Artémisium furent favorables aux Grecs par la victoire et par l'habitude acquise de voir sans effroi la masse de la flotte des Perses. Mais tous ces succès furent l'effet de la corruption et non de la prudence, qui avait d'abord inspiré la résolution de la retraite. Hérodote n'eût point avancé des faits aussi graves sans certitude. Thémistocle même se moquait de la probité d'Aristide en disant que c'était la qualité d'un coffre-fort. Périclès suscita la guerre du Péloponèse pour ne point rendre ses comptes, selon le conseil d'Alcibiade. Nous ne trouvons point dans les actions des anciens cette délicatesse de l'honneur telle que l'éprouvent les modernes. Des traits de désintéressement, de fidélité, brillent çà et là, mais leur éclat même annonce leur isolement.

Le rôle des hommes dans l'état étant tout, il ne restait rien pour la femme que d'être la ménagère de la maison et la mère de la jeune famille. L'homme, livré à ces habitudes expansives, n'ayant en général pour les femmes que peu d'estime et de confiance, voulut assurer son repos par les entraves données au sexe; l'opinion lui imposa la retraite et le silence. On ne peut croire que cette existence solitaire et dénuée d'action fût

prescrit par l'homme dans l'idée de sa culpabilité envers la femme et pour se mettre à l'abri des vengeances féminines. L'homme devait trouver son droit dans sa force et dans l'exemple universel de tous les peuples excepté l'Égypte : l'opinion était en Grèce, pour la sécurité des chefs de maison, comme les clôtures et les gardiens étaient en Asie. On imposa ainsi aux femmes une existence mystérieuse dans le gynécée, et le voile de la pudeur ou de la jalousie au dehors. On connaît le trait de ce Grec qui répondit à l'éloge qu'un autre faisait devant lui d'une femme : « Cesse donc de « médire d'une femme de bien! »

Euripide nous trace d'une manière bien précise dans son *Andromaque* la ligne des devoirs des femmes. Les détails des mœurs des Troyens ne pouvaient être connus des Grecs au temps de ce tragique. Si Homère, par le dénûment de documents historiques positifs, a été forcé de peindre à la grecque la religion, le gouvernement, les arts et les mœurs des Troyens, nous devons croire à plus forte raison qu'Euripide, plus éloigné encore du temps de l'existence d'Ilion, nous peint les mœurs des Troyens à la manière grecque, c'est-à-dire sous la règle de l'opinion de son temps; les paroles suivantes, qu'il met dans la bouche d'Andromaque, doivent donc être pour nous le sommaire du code réglementaire des femmes : « Celle qui sort souvent du sein de « sa famille, lors même qu'elle est innocente, s'expose « à la médisance; je vécus retirée, et n'eus pas même « le désir de quitter la maison de mon époux. Jamais il

« ne me vit faire étalage de beaux discours; mes sen-« timents et ma conduite étaient ma seule éloquence, « un œil soumis, une bouche silencieuse, étaient mes « seules armes. » C'est ainsi que, par son éducation, Mme Dacier, devenue entièrement grecque, disait : « Le « silence est l'ornement des femmes. »

Les vertus des femmes étaient donc en Grèce presque toutes d'abnégation. L'opinion leur imposait, comme premiers devoirs, les plus doux sentiments; elles se livraient avec calme aux soins et aux pures affections de la famille. La nature a voulu que la destinée des femmes se composât plus de sentiments que de pensées, elle est ainsi moins variable que celle de l'homme, qui se compose dans un sens inverse. Le seul côté vraiment défectueux de la destinée des femmes grecques, c'est le peu de culture des lettres et des arts que l'on doit présumer de cet état d'isolement : les lettres et les arts ont besoin d'un concours plus ou moins étendu de collaborateurs, et de l'action excitante d'un public. Ces beaux produits de l'âme humaine sont comme ces plantes délicates et brillantes pour qui sont nécessaires les rayons du jour, qui ne fleurissent point et s'étiolent dans l'obscurité.

Les institutions funestes qui égarent les peuples agissent aussi sur leurs grands hommes; même la nécessité aux hommes supérieurs, dans ces républiques grecques, de se mettre en harmonie de formes et de ton avec la masse inconséquente pour sympathiser avec elle afin de la dominer, dut vicier en quelque sorte leur

génie primitif. Ainsi Thémistocle, Périclès, Alcibiade, dans leur désir de captiver un peuple régi par des institutions déraisonnables, furent forcés de se mettre en tête de sa folie, et de le pervertir davantage pour le dompter selon leur volonté. Thémistocle ne s'en fiait pas, pour obtenir le pouvoir, à la supériorité de son génie, à la grandeur de ses services, mais il flattait chaque citoyen en particulier, et tentait le peuple en masse par une fructueuse iniquité; Périclès le corrompit en payant le citoyen pour sa séance dans la place publique, il le jeta dans l'abîme par crainte de son inconstance, de son ingratitude, et pour se rendre nécessaire dans le péril; mais Alcibiade surtout paraît le génie de la démocratie; ses vices semblent de profonds calculs pour plaire à une populace spirituelle, licencieuse, orgueilleuse, qui devait être la proie de ses grands hommes ou en faire ses victimes; il traite le peuple comme un enfant mutin qui domine ceux qui le craignent, et qui est souple devant ceux qui le subjuguent par l'audace; il se joue des mœurs en faisant exposer un tableau où il est représenté dans les bras d'une courtisane, et par cent actions semblables qui, par l'originalité et la grâce, provoquent le sourire avant que la pensée excite l'indignation; il se joue de la majesté de l'assemblée publique en faisant diversion à l'attention de ses auditeurs par le vol d'un oiseau qui s'échappe de son sein, et changeant ainsi la place publique en une cour où folâtrent des écoliers; il se joue des lois en les dédaignant, comme dans le plaidoyer où il emporta du tri-

bunal dans ses bras sa femme Hipparète qui sollicitait le divorce et qui certes avait de bonnes raisons pour l'obtenir; il éblouit le peuple par sa magnificence, sans songer que les sages viendraient à penser que ce fastueux jeune homme ne pourrait trouver de ressources suffisantes pour ses goûts que dans la domination absolue sur Athènes, et que dans cette crainte ils seraient ses antagonistes; il entraîne le peuple par une éloquence parfaitement appropriée au goût de son auditoire, en cachant le manque de logique et de vertu par la grâce de l'accent, la beauté de la physionomie et du port, et surtout par la chaleur des sentiments et l'éclatant coloris de l'imagination. Ses débauches brillantes furent peut-être autant des combinaisons pour endormir le peuple sur de vastes projets ambitieux, que l'impulsion de la sensualité. Cet homme extraordinaire est toujours ce qu'il veut être, et prend plus qu'aucun autre la couleur dominante du lieu : il est modèle de frivolité à Athènes, d'austérité à Sparte, de vigueur gymnastique chez les Thraces, et de volupté chez Pharnabaze, le satrape le plus renommé par sa mollesse et son faste. Nous pouvons penser, d'après cette aptitude à tout, que ses vices à Athènes ne furent qu'un sacrifice à l'autel du peuple et peut-être une expression de son mépris pour l'idole.

Nous avons développé l'esquisse d'Alcibiade parce que cet homme semble, dans ses vices et ses qualités, être le type du peuple athénien.

Alcibiade fut tour à tour, dans la faveur et la disgrâce

populaire, le génie du bien ou le génie du mal pour Athènes. Après l'éclat triomphal de son retour, il oublia que le peuple ne change point, mais que lui avait changé et qu'il n'avait plus les mêmes prestiges, dans le nombre desquels il faut mettre l'attrait de la nouveauté, pour le séduire et le captiver; il fut enfin disgracié sans cause par ce peuple naguère ivre de sa gloire.

Aristide, Phocion, ne furent point une production spontanée du sol d'Athènes; leur austérité contrastait avec le peuple de cette cité, gai, railleur, frivole, enthousiaste; ils étaient une imitation de Sparte. Ils n'auraient peut-être point existé si la Grèce n'eût point eu la cité de Lycurgue : aussi tous les deux et notamment Aristide, selon Plutarque, furent pour le système aristocratique; Phocion ne déguisait nullement son dédain pour la faveur et la folie populaire.

Sparte, plus grave et plus forte, imprima son caractère à ses grands citoyens; nous les voyons agir avec moins de variations et d'éclat, et atteindre plus sûrement le but que ceux d'Athènes; ils ne craignaient point l'odieux ostracisme, et servaient sans déviation une patrie où les triomphes étaient froids, mais dont le lendemain était sûr et n'offrait point comme à Athènes l'exil ou la mort.

Mais ces hommes âpres et durs ne pouvaient au loin captiver les étrangers, ni plaire à des alliés par leur urbanité. Il manquait à Sparte un temple brillant où les muses et les grâces fussent honorées. Il manquait à

Athènes de fortes institutions aristocratiques qui domptassent la fougue du peuple, et fussent un abri salutaire pour ses hommes de génie. Chacune produisit suffisamment des hommes éminents qui semblent appelés à améliorer le sort de leur nation. Mais le vice radical de chaque cité, d'une part l'ignorance, de l'autre la frivolité, agirent aussi sur eux, et furent pour le corps politique un obstacle insurmontable.

Néanmoins l'existence de Sparte était utile aux autres villes grecques comme étant un objet de comparaison, un modèle pour beaucoup de vertus civiques. Les philosophes voyaient là toute la force sur l'homme d'institutions bien combinées, et en prenaient une haute idée de la puissance du génie; ils voyaient à Sparte un contraste frappant avec le luxe et la mollesse des Asiatiques, et la contemplation de ces deux chaînons extrêmes étendait leurs idées. Les orateurs qui ailleurs voulaient fronder et réprimer l'égoïsme et la sensualité trouvaient dans l'exemple des Lacédémoniens un sujet pour faire rougir leurs auditeurs. La corruption des Grecs eût été peut-être plus hâtive et plus profonde sans la leçon constante de Sparte.

Nous devons beaucoup de reconnaissance à Plutarque, qui a peint avec ce charme de vérité, avec cette fidélité de détails qui attachent irrésistiblement, l'existence domestique et politique des hommes éminents de sa patrie. C'est le plus précieux tableau des mœurs de la Grèce antique. Le roman du genre le plus lugubre ne peut donner à l'âme une impression aussi profondé-

ment douloureuse que la lecture des vies des hommes illustres. Mais le malheur est dans toute sa nudité hideuse dans Plutarque, et revêtu de tous les caractères de la certitude. Ces bienfaiteurs des nations, qui semblaient présentés par le ciel comme des modèles à la terre, n'ont été que les victimes de l'envie, de la jalousie, de la haine. Il semble que leur infortune ou leur mort hâtive devait être l'expiation de leur supériorité sur la nature brute et méchante de la foule. L'ensemble de l'ouvrage de Plutarque offre la lutte victorieuse du génie du mal sur le génie du bien. N'induirait-il pas à combattre ces nobles instincts de générosité qui portent à faire du bien aux hommes? Les anciens devaient éprouver plus vivement que les modernes l'amertume de ce mécompte, puisqu'ils ne trouvaient pas autant que ces derniers, des moteurs et des consolations dans la religion.

Si les Grecs éclairés ne devinrent pas plus moraux que leurs farouches ancêtres, on ne peut attribuer cet état stationnaire qu'à la fatalité des circonstances politiques, qui ne permit pas aux impressions bienfaisantes des lettres et des arts de porter tous leurs fruits. Après le siècle de la gloire nationale, et des brillantes créations littéraires, ils furent presque tout à coup enlacés dans les liens des conquérants, et perdirent dans la torpeur de la servitude et l'abjection des basses passions de l'esclave, le noble caractère et l'aptitude au progrès de l'homme libre et pensant.

Les Grecs, pleins d'un enthousiasme pour toutes les

choses grecques, fondé sur l'esprit de tribu toujours orgueilleux et partial, sur le mépris pour les nations étrangères, ont été leurs fervents panégyristes. Les Romains, qui durent aux Grecs de sortir de l'ignorance honteuse dans laquelle ils avaient vécu six cents ans, et de se mettre, avec leur secours, au niveau de leur éclatante fortune, se gardèrent de déprécier leurs précepteurs, et, fiers d'avoir dompté le peuple qui avait conquis l'Asie, exaltèrent la gloire militaire et littéraire des Grecs, qui devenait un élément de la leur. Nous, longtemps frappés de la terreur des armes romaines qui nous avaient subjugués, nous avons accordé une foi entière aux éloges des Romains, et, charmés comme eux de la supériorité des écrits des Grecs, nous avons cru, par analogie, à la supériorité de leur sagesse, de leur politique et de leur bonheur. Une cause puissante, mais non avouée par plusieurs écrivains, déterminait encore en eux, et par suite dans la foule, cette adoration européenne des choses grecques. Le système féodal et religieux du moyen âge, lorsqu'il fut dominé par le principe monarchique, maintenait le repos des états, mais comprimait aussi l'ambition des plébéiens. Quelques-uns d'entre eux, se sentant par leur esprit supérieurs à leur position sociale, s'indignaient des entraves qui les gênaient dans leurs prétentions. Le spectacle des Grecs aventureux les séduisait. Ils rêvaient à tous les biens que l'éloquence, le courage procuraient dans les petits états de la Grèce, et se sentaient grandir en luttant, de concert avec leurs modèles, contre les potentats de l'Asie et de

la Macédoine. L'admiration pour les Grecs républicains était une conspiration permanente de race en race dans les écoles, contre tous les gouvernements monarchiques de l'Europe. Par une inadvertance, qu'inspiraient la longue durée d'existence et l'ignorance pratique des révolutions, les gouvernements les plus absolus étaient eux-mêmes de moitié dans la conspiration républicaine, par le système d'enseignement qu'ils avaient établi et qu'ils soudoyaient. Enfin les terribles épreuves des révolutions successives, depuis quarante ans, nous ont appris quelles souffrances, pour l'immense majorité, sont les conséquences de ces bouleversements, tandis que, auparavant, nous ne savions voir dans l'histoire que les biens et l'éclat qui en résultaient pour quelques tribuns ou quelques généraux audacieux. L'immense distance des siècles nous empêchait d'entendre les gémissements des victimes, d'apprécier le silence du vaste sépulcre des morts, et de juger la désorganisation morale des hommes qui survivaient douloureusement à ces catastrophes.

Dès lors nous avons pu apprécier les Grecs; nous avons pu les voir, pour les lettres et les arts, les favoris des muses, et pour la politique et la morale, sous l'influence des furies et des divinités licencieuses de Lampsaque et des antres des forêts.

L'état de barbarie isolant les nations, les tribus les unes des autres par la guerre, la haine, la peur, par des déserts, donne à chaque peuplade une physionomie particulière. Nous le voyons d'une manière saillante

dans Homère, qui peint avec des différences si tranchantes les corps divers de l'armée troyenne et ceux des confédérés grecs. Les contrastes sont encore plus frappants dans l'Odyssée, dont le cadre géographique est plus vaste; armes, vêtements, usages, couleur, taille, langage, tout est différent dans chaque tribu isolée de toutes, dans ses limites politiques ou géographiques. Les hommes sont alors, comme les végétaux, enfants exclusifs du sol, et façonnés d'une manière particulière par lui. Tous les historiens des temps antiques nous présentent, comme Homère, de chaque peuple un portrait qui offre des contrastes remarquables avec celui d'un peuple limitrophe.

La civilisation mélangeant les hommes par le commerce, les voyages, l'extension des limites des états, les amenant à fraterniser par la culture des lettres, des arts, par la tolérance qu'inspire nécessairement l'aspect de religions diverses, éteignant ainsi les haines nationales, unissant les peuples par les mariages, et tous les genres d'association; la civilisation, dis-je, tend à ne faire du genre humain qu'une famille qui n'aura qu'un code, qu'une morale, qu'un trésor scientifique et littéraire. La fréquence croissante de mutations concourra toujours à affaiblir les différences qui se montrent dans les tribus ou nations.

FIN.

SOMMAIRES.

IDÉES GÉNÉRALES.

L'immutabilité est le caractère de l'instinct ou des races d'animaux; le perfectionnement est le caractère de la raison ou de l'espèce humaine..... Page I
L'homme n'a point encore épuisé dans l'organisation des sociétés toutes les combinaisons possibles; leur terme ne peut être que la perfection..... *ibid.*
L'aptitude au progrès est une preuve de l'immortalité de l'âme..... II
L'esprit humain, resté stationnaire en Asie, après les premiers pas dans la civilisation, marcha rapidement en Grèce... III
Cinq circonstances firent la prospérité de la Grèce : un sol montagneux; — une latitude méridionale; — un rivage continental très-découpé en golfes, en isthmes, en presqu'îles, et bordé çà et là d'une multitude d'îles; — une langue riche et harmonieuse; — une position chronologique très-favorable au développement de la civilisation, des lettres, des arts et de la gloire..... IV

CHAPITRE I.

TEMPS FABULEUX ET HÉROÏQUES.

On ne peut fixer d'une manière positive les premiers événements de l'histoire grecque..... 1

La population de l'Hellade paraît avoir eu trois sources différentes : la race autochthone ; — les migrations des Pélasges ; — les colonies phéniciennes et égyptiennes.. Page 2

L'état sauvage des premières peuplades grecques facilita la mutation de quelques-unes sur le sol national. D'autres colonisèrent par exubérance..... *ibid.*

La scélératesse extrême produisit l'extrême héroïsme par réaction. Les vengeurs de la société usèrent de la loi du talion contre les brigands..... 7

La reconnaissance et l'orgueil national firent l'apothéose des protecteurs des peuples..... 8

Ces premiers exploits jetèrent dans le cœur des Grecs les germes des grandes entreprises. L'expédition des Argonautes montre en eux dès cette époque l'esprit d'association contre les étrangers..... 9

Cette expédition semble avoir eu le triple but du commerce, des découvertes et de la gloire..... 10

Elle fut le principe des colonies grecques dans le Pont-Euxin et du développement des fictions mythologiques..... *ibid.*

Le merveilleux abondamment semé dans les traditions sur cette entreprise prouve l'enthousiasme populaire..... 11

Apollonius et Diodore, pour exalter les Argonautes, leur font entreprendre un retour immense et imaginaire..... 12

L'expédition pour Troye eut encore de plus vastes résultats. *ibid.*

Homère fixa les généalogies des familles régnantes..... 13

Il encouragea pour toujours les Grecs dans leurs entreprises militaires et navales, en leur montrant que les dieux leur étaient favorables..... *ibid.*

Il concourut à l'établissement des gymnases..... *ibid*

La naïveté dans la peinture des mœurs est un des traits historiques les plus précieux de ce poëte..... *ibid*

La grossièreté de ses héros nous montre avec la plus exacte fidélité la nature brute et passionnée..... Page 14
Homère expose la femme telle qu'elle est chez tous les peuples sauvages, privée d'amour et de pouvoir..... 15
Homère fixe seul l'état des Grecs à cette époque, et dans ses ouvrages on voit les germes de tout l'avenir de la Grèce 16

CHAPITRE II.

RELIGION.

La religion et la connaissance de la mort prouvent que l'homme a une nature supérieure à celle des autres êtres de ce globe..... 18
L'idée de Dieu est dans l'homme le résultat inévitable de l'observation de l'univers, et de l'étude de lui-même..... 19
Ces idées fondamentales sont modifiées dans la théogonie de chaque peuple par des causes locales..... ..... *ibid*

§ I.

Dogmes.

La mythologie grecque a trois sources principales..... *ibid*
1° Le brahmisme et le polythéisme égyptien ou la divinisation des puissances physiques de la nature. Dans cette première classe est le système des deux principes du bien et du mal..... 20
La plupart des notions homériques sont de même espèce, mais elles annoncent une connaissance moins vaste de la physique. Le système de Dupuis rentre dans la même classe d'idées..... 28
2° L'apothéose de princes éthiopiens, de princes crétois et en

général des bienfaiteurs les plus remarquables de l'humanité..... Page 28
L'apothéose des tyrans n'eut lieu que par imitation de celle des bons rois..... 29
La doctrine des mystères d'Éleusis prouve que les premiers législateurs ou dieux des Grecs étaient d'une race étrangère..... 31
3° La déification des passions et des facultés de l'intelligence de l'homme..... 32
Le polythéisme fut ainsi une physique et une morale à la portée de la compréhension du peuple..... *ibid.*
Les poëtes, les artistes en furent les propagateurs..... *ibid.*
Leurs moyens furent : la grâce des fictions; — la sympathie de l'homme pour des dieux animés des mêmes passions; — l'excitation à la sensualité par l'exemple des habitants de l'Olympe; — la jouissance pour les Grecs de voir leurs souverains issus des dieux; — et l'amour de la patrie chez les peuples qui avaient pour fondateurs quelques-uns de ces dieux..... *ibid.*
La divinité ne fut point seulement subdivisée; quelques villes offrirent à des dieux un culte spécial et en proscrivirent d'autres. Les poëtes, les artistes aimèrent ce système par la facilité qu'ils eurent d'expliquer les actions des hommes par l'intervention d'une divinité..... 39
La seule partie entièrement morale de la mythologie est le dogme des Euménides..... 41
La mythologie, comme tous les cultes, prolonge la vie de l'homme au delà du tombeau..... 42
Elle est moins habile dans la peinture de l'Élysée que dans celle du Tartare..... 43
Pour remédier au vice général de la transformation de dieux en hommes l'on imagina le dogme du destin..... 44
Le destin fut revêtu des traits les plus inhérents à la divinité,

le mystère, l'immutabilité, la suprême puissance... Page 45
Le dogme du destin n'inspirerait à la plupart des hommes que la terreur et le désespoir, s'ils ne voyaient des compensations dans les espérances de la vie future. Ce dogme vient de l'Orient..... *ibid.*
Il n'y a point unité dans cette doctrine..... 46
L'homme absurde croit au destin et prie..... 48
Dans l'impossibilité de comprendre dignement la divinité dans les créations mythologiques, Athènes éleva un autel *au dieu inconnu*..... 49

§ II.

Rites.

Les sacrifices offerts aux dieux furent l'élan de la reconnaissance pour les belles âmes, et pour la foule le calcul de l'intérêt..... 51
Les animaux furent sacrifiés comme les produits les plus précieux du sol..... *ibid.*
Le délire des passions fit immoler des victimes humaines.. *ibid.*
Il y a contradiction entre les rites féroces et les bienfaits constants de la divinité..... 52
En donnant aux hommes une origine commune, la religion tend à les unir comme frères..... *ibid.*
La cruauté est plus odieuse dans le prêtre que dans les autres hommes..... 53
La dégradation de l'homme par l'esclavage fut une des causes qui rendirent possibles les sacrifices humains... *ibid.*
La révélation de l'avenir parut à l'homme le premier prix dû à son offrande..... 54
Les moyens de la divination chez les anciens peuvent se diviser en trois classes..... *ibid.*
La première se compose de l'apparition de divers phénomènes physiques et de l'explication que se font les croyants

de leurs circonstances spéciales..... Page 54
Le second mode était dans l'action immédiate du prêtre sur les assistants : cette classe comprend tous les oracles.... 56
L'interprétation des signes divers sur les entrailles des victimes était pour les prêtres le moyen le plus fréquent de faire connaître la volonté des dieux..... 57
La divinité les remplissait quelquefois d'une manière soudaine de sa prescience..... 60
Le temple de Delphes offre l'exemple le plus saillant de ce genre de divination..... *ibid.*
La Grèce semble par son obéissance à l'oracle de Delphes une théocratie dont la Pythie était le chef..... 61
L'adresse et le hasard expliquent le succès de quelques oracles. — Il y a de l'absurdité de l'attribuer au démon, selon l'explication de quelques pères de l'église. — Les personnages prophétiques étaient d'accord avec la vive imagination de Grecs. — Le troisième mode de prévoir l'avenir était dans l'explication que l'homme se faisait à lui-même de divers symptômes qu'il éprouvait dans des circonstances inopinées ou prescrites..... 63
Quelquefois les Grecs jugeaient sévèrement leurs dieux... 65
Le désir du bonheur fut le principe de toutes les superstitions..... 66
La magnificence dans les cérémonies est un des principaux attraits des religions..... 67

§ III.

Effets moraux et politiques.

Les subdivisions de la divinité et les vices dont elle fut chargée la rendirent peu respectable, et par suite des naturalistes l'oublièrent dans la théorie de la création..... 69
Des historiens méprisèrent tant les fables mythologiques qu'ils n'en firent pas mention..... 70

La religion des Grecs, présentant dans ses divinités des modèles de tous les vices, est moins morale que l'œuvre de leurs législateurs.—L'Élysée des Grecs, dépouillé de jouissances spirituelles, fut peu attrayant..... Page 71
Par toutes ces causes le polythéisme n'eut aucune influence pour rendre l'homme un être moral..... 72
L'homme fut sans dignité dans ce système, parce que ses créateurs étaient autant ravalés que lui..... 73
Les sacrifices d'animaux, dans le polythéisme, furent une des superstitions les plus funestes..... 74
Leur plus désastreux effet fut l'habitude de cruauté qu'ils donnèrent à l'homme. — Les maux produits par le fanatisme sont encore plus étendus et plus permanents que ceux du despotisme..... 75
La croyance aux augures fut souvent contraire à l'intérêt des peuples..... 76
Les dons en métaux précieux, faits aux temples, furent un des vices capitaux du polythéisme..... 78
La guerre dite sacrée fait douter que les Grecs fussent profondément religieux..... 79
Le pouvoir non tempéré par l'influence d'une religion douce ne fut que la force organisée agissant dans son instinct brutal..... 80
L'art du législateur doit avoir pour but de concilier les intérêts des deux vies..... 81

CHAPITRE III.

SYSTÈMES D'ADMINISTRATION.

§ I.

Monarchie.

Un égoïsme aveugle rendrait l'homme ennemi de toute son espèce. La raison le fait se soumettre à la volonté générale

ou la loi..... ..... Page 83
Les questions sur la bonté ou la méchanceté de l'homme ne peuvent jamais avoir une solution générale.
L'homme est ce que le font les institutions..... 84
Le gouvernement est la forme d'exécution de la loi..... 86
Les colonies orientales apportèrent en Grèce leur système monarchique..... *ibid.*
Le brigandage et la piraterie rendirent nécessaire dans les états grecs la monarchie..... 87
L'élection de la royauté fondée sur des qualités corporelles ne peut avoir lieu que dans de petites tribus, comme celles de la Grèce..... *ibid*
L'ordre de succession assure la paix de l'état..... *ibid.*
La perfection serait de rendre le prince héréditaire le plus digne du trône par l'éducation..... 88
Les malheurs des familles royales firent cesser la monarchie en Grèce après la guerre de Troye..... *ibid.*
Les tyrans qui s'élevèrent en divers lieux dégoûtèrent aussi du système monarchique..... 89
La sanction religieuse donnée aux rois est une garantie pour leur raison et tend à assurer le respect des peuples pour la couronne..... 91

§ II.

De la démocratie.

La démocratie est le gouvernement de l'état par le peuple.. 92
La démocratie n'est point une forme primitive de gouvernement..... 93
Eschyle, qui veut montrer la démocratie à l'origine de l'histoire de la Grèce, se trompe évidemment..... *ibid.*
Thucydide prouve que le complot d'Harmodius et d'Aristogiton n'eut point pour moteur le désir de la liberté, mais celui de la vengeance..... 94

Athènes n'institua la démocratie qu'en se montrant coupable d'ingratitude envers une royauté dévouée et bienfaisante..... Page 95
Le morcellement de la Grèce en petits états rendit la démocratie possible..... 96
L'importance du rôle de citoyen dans la démocratie fut la seconde cause de l'adoption de cette forme..... *ibid.*
La troisième cause est dans l'impression d'un principe chimérique d'égalité..... 97
L'inégalité positive se montre partout chez les peuples les plus sauvages et dans la famille..... 98
L'inégalité est reconnue par les plébéiens même, dans un grand danger public..... 99
L'égalité, établie dans l'origine d'une société, sera bientôt détruite par l'effet de la différence des esprits..... *ibid.*
La hiérarchie est un fait universel..... *ibid.*
Les Grecs eux-mêmes n'admettaient point l'égalité des hommes, puisqu'ils avaient de nombreux esclaves et des citoyens exclus légalement des emplois..... *ibid.*
La religion seule peut donner aux hommes l'idée d'une fraternité générale, et non la loi..... 100
L'égalité n'est qu'une abstraction..... *ibid.*
Le peuple n'est appelé à l'égalité absolue et impraticable que par l'impulsion de tribuns ambitieux..... 101
Voilà les causes de la démocratie. Avant de passer à l'examen de ses effets, il faut apprécier le caractère du peuple. Les éléments en sont: l'ignorance, l'imprévoyance, la jalousie, la violence, l'ingratitude..... 103
De là la captation par les jongleurs de la place publique, la spoliation de la fortune de l'état, l'ineptie dans la direc des affaires publiques..... 105
L'expédition de Sicile est un des faits historiques qui prouvent le mieux les défauts du gouvernement populaire... 109
L'orgueil peut être aussi un des vices de la démocratie..... 111

La démocratie multiplie les chefs par crainte, affaiblit ainsi le commandement, et empêche le succès des longues entreprises..... Page 111
Après le grand désastre de Syracuse, la démocratie se jugea elle-même à Athènes, et se reconnut incapable, en adoptant pour la cité une forme aristocratique de gouvernement 112
L'ostracisme fut l'expression des basses passions de la démocratie.
Le pétalisme produisit à Syracuse, chez les hommes supérieurs, une indifférence totale pour la patrie..... 113
La superstition du peuple fut encore un moyen que la haine mit en œuvre pour perdre le mérite..... 114
Un des vices de la démocratie, c'est qu'elle force de beaux caractères à se dégrader..... 115
Son action générale dans l'intérieur de l'état, c'est la proscription de la fortune, des talents, et de tout mérite.... 116
Les chefs démocratiques sont condamnés à devancer dans la route de la folie et de la cruauté la populace victorieuse ou à périr en victimes..... 118
La démocratie est la forme de gouvernement la plus féconde en révolutions et c'est la dernière face à considérer pour son examen 119
Par cet esprit de subversion de la démocratie, les états seraient condamnés à rouler dans un cercle éternel de révolutions 120
Les écrivains les plus célèbres de l'antiquité ont porté sur la démocratie des jugements sévères..... 121
Rousseau la regarda comme impossible..... 123
Dans la peinture des maux de la démocratie on n'a déprécié que de fausses idées politiques données comme principes, et non la nature des hommes des dernières classes. 124
Notre système social concilie l'ordre et la justice, en éta-

blissant une hiérarchie et ménageant aux prolétaires la faculté d'une ascension graduée..... Page 125

§ III.

Aristocratie.

A la lecture de l'histoire des premiers siècles, l'on serait tenté de croire que les formes sociales ont été comme un leurre offert aux hommes pour leur faire perdre, sans compensations suffisantes, les avantages primitifs du sauvage et du nomade..... 125

Les ébauches du gouvernement de l'aristocratie se montrent dès les premiers âges, et se perpétuent de nos jours chez les tribus les plus brutes..... 126

Cette forme se concilie parfaitement avec la grande loi morale qui prescrit d'honorer la vieillesse..... 127

Le but principal de la constitution de Lycurgue fut la conservation..... 129

Il crut pour y parvenir n'avoir besoin que de perfectionner la discipline de la caserne de Lacédémone et non d'agrandir l'état..... 130

Le principe de Lycurgue fut de forcer les Spartiates à la vertu, en les privant des occasions du vice..... 131

Ses moyens furent de créer un sénat de vieillards dont l'instinct principal est le maintien des choses antiques; — de partager entre deux hommes l'autorité royale; — d'interdire la discussion au peuple dans les assemblées publiques; — d'obtenir la sanction de la Pythie; — et d'entraîner le peuple par le partage des terres..... 132

Lycurgue voulut faire de la patrie le seul objet de l'affection du Spartiate, et de cette pensée découlent tous les sacrifices qu'il lui imposa : la privation de l'amour, — la pri-

vation des douceurs de l'hymen; — l'extinction du doux sentiment de la pitié; — l'interdiction de la gloire, des talents, du repos..... Page 136
Lycurgue craignit tant l'inconstance désastreuse de la jeunesse qu'il n'accorda le droit du vote public ou la qualité de citoyen à l'homme qu'à l'âge de trente ans..... *ibid.*
La pensée dominante de Lycurgue dans toutes ces austérités imposées dut être que l'homme s'attache plus par les sacrifices que par les plaisirs..... 139
Les Spartiates ont fait les plus grandes choses sans récompenses apparentes..... 140
L'austérité des ordres religieux est moins étonnante que celle de Sparte, puisqu'elle se fonde sur la piété, principe plus puissant que le patriotisme..... *ibid.*
Lycurgue, pour assurer la durée de son œuvre, interdit aux Spartiates l'examen des lois des autres peuples.... 141
Le résultat de la lutte entre Sparte et Athènes prouve en faveur du gouvernement de la première..... *ibid.*
Athènes, polie, protégea la fureur démagogique dans ses alliances; Sparte, ignorante, protégea les classes lettrées, et ces deux cités furent entraînées à ces anomalies par le premier moteur, l'intérêt politique..... 142
Cette constitution de Sparte, composée de traits simples et forts, donna à son peuple un grand caractère..... 143
L'élément démocratique, introduit après Lycurgue dans l'aristocratie lacédémonienne, la domina et devait inévitablement le faire..... 144
Solon voulut établir à Athènes l'aristocratie de la naissance, de la fortune et du talent; mais une fausse mesure dans sa législation fit surgir la souveraineté populaire..... 145
Une de ses lois tendait énergiquement à faire prédominer la cause de l'ordre dans les moments de crise civile, ou à établir la souveraineté de la sagesse..... 146

La comparaison du rôle politique de Sparte et d'Athènes, dans la durée de leur existence, montre la prééminence du peuple de Lycurgue..... Page 146

§ IV.

Fédération.

Tous les hommes de bien doivent concourir à l'amélioration du genre humain..... 147
La ligue amphictyonique est le premier exemple en Grèce d'un gouvernement fédératif..... 148
Il recélait dès l'origine un germe funeste de proscription religieuse..... 149
Le vice radical de cette association fut de n'être qu'une fraction du corps hellénique..... 150
Aristagoras sentit vivement la nécessité de l'union pour la force, et il affranchit toutes les villes de l'Ionie de leurs tyrans, pour n'en faire qu'un tout contre la Perse, par le patriotisme..... 151
La ligue achéenne fut fondée sur des principes plus sages, et fut plus forte que la ligue amphictyonique..... 153
Sa constitution offre une combinaison des éléments de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie..... 154
Chaque forme simple de gouvernement tend à des excès désastreux..... *ibid.*
Dans le système de gouvernement représentatif des peuples européens, le penchant vicieux de chaque corps est neutralisé par l'action des autres..... 156
Des traits du gouvernement représentatif se montrent dès les premiers âges de la Grèce..... 158
Le gouvernement de Sparte en offre encore une forme plus élaborée que celle présentée dans Homère..... 159

CHAPITRE IV.

RELATIONS POLITIQUES.

§ I.

Colonies.

Les causes de colonisation pour les Grecs furent la vivacité de leur organisation; — leurs discordes civiles; — la permanence du morcellement de la Grèce..... Page 163
L'ensemble des colonies grecques présente une surface de sol plus considérable que celle de la mère patrie..... 165
Les colonies grecques prouvent la supériorité de la civilisation des immigrants sur les naturels du pays..... 166
Les Grecs ne surent point lier leurs colonies à la métropole. *ibid.*
Les colonies, livrées au même système politique vicieux, furent en proie aux mêmes malheurs..... 167
L'inconstance démocratique empêcha les métropoles grecques d'entretenir des relations continues et intimes avec leurs colonies..... 168
Le morcellement des colonies grecques en Asie et en Sicile est surtout étonnant, puisque, menacées sans cesse par des peuples puissants, elles n'avaient d'espoir de salut que dans leur concentration..... 170
La sagesse doit être enseignée et impérieusement prescrite par le législateur, et il ne faut pas l'attendre de l'inspiration dans l'homme..... 171

§ II.

Commerce.

Par l'impression générale de leur histoire, nous ne nous représentons les Grecs que comme guerriers, poëtes, artistes, et nullement comme commerçants. . . . . *ibid*

Homère nous offre les premières traces positives d'un genre de commerce en Grèce. . . . . Page 172
Leurs guerres civiles les empêchèrent de parvenir, pour tous les arts de la navigation, au même degré que les Phéniciens. . . . . *ibid.*
La piraterie exista toujours dans la Grèce, même durant son plus beau temps de prospérité, et fut un obstacle au commerce. . . . . *ibid.*
Les historiens anciens ne nous donnent que peu de notions sur le commerce des Grecs. 173
Corinthe, Athènes et Rhodes furent, par les avantages de leur position, les villes les plus commerçantes de la Grèce. . . . 175

§ III.

Guerre.

La guerre montre que l'homme est encore loin du terme de la civilisation. 176
L'homme sensible passe dans ce tableau des fureurs humaines de la pitié au mépris. 177
L'immensité des pays à coloniser semblerait une carrière suffisante à l'activité de l'homme. . . . . *ibid.*
La guerre défensive est l'acte le plus noble de l'énergie humaine. . . . . *ibid.*
Le sentiment de la justice est alors un ressort invincible pour le guerrier. 178
La guerre comme mesure préventive naît d'un sophisme odieux. . . . . *ibid.*
Les sociétés humaines s'élèveront un jour au-dessus de l'instinct féroce des animaux carnivores, puisque la mort de ses semblables n'est point pour l'homme comme pour eux une nécessité. 179
Les Grecs montrent dès les premiers temps leur aptitude à la guerre. . . . . *ibid*

Cependant leurs succès ne furent éclatants que dans leurs combats avec les Asiatiques..... Page 181
L'extermination de la cité ennemie était chez eux le résultat le plus fréquent de la victoire..... 182
La vengeance était le lot que se laissaient successivement les générations..... 183
Leur férocité était produite par la peur..... *ibid.*
La peur extrême dépouille l'homme de toute moralité..... *ibid.*
Les grands états sont plus favorables que les petits aux vertus et au bonheur..... *ibid.*
Les cruautés des Grecs étaient souvent réfléchies, et par conséquent plus odieuses que celles que nous présentent les annales des hordes sauvages..... 184
La démocratie était une cause constante de guerre par la prédominance des passions sur la raison..... 186
La cruauté devenait aussi, par imitation, la nature des femmes..... *ibid.*
La guerre était si terrible dans ces temps anciens qu'une nation vaincue était entièrement victime..... *ibid.*
Les guerres des Grecs furent implacables et cruelles parce qu'ils n'eurent pour principale vertu qu'un patriotisme aveugle, partial et furieux..... 187
L'histoire militaire de la Grèce peut se diviser en quatre périodes..... 188

§ IV.

Recrutement de la population.

Dans l'épuisement de la population de la cité par la guerre, les Grecs employèrent comme moyens réparateurs : 1° l'émancipation des esclaves ; — 2° l'adoption des étrangers ; 3° la transplantation des vaincus dans la cité victorieuse..... 190

Ils remplirent de même leurs colonies d'étrangers et ce fut une des causes du peu d'affection et d'adhérence de ces établissements à la métropole..... Page 193

Par l'effet de cette incorporation d'étrangers, le sentiment de nationalité ne fut point profond dans la Grèce, et les traîtres y abondèrent..... *ibid.*

Ces affiliations qui semblaient avoir pour but de réparer les maux de la guerre furent les moyens d'en perpétuer les fureurs..... 194

Ces funestes expédients pour pourvoir au manque de la population sont les preuves les plus évidentes des vices de la constitution politique des états grecs..... 195

§ V.

Du droit des gens.

La guerre détruirait le genre humain si la raison ne modérait sa fureur par le code du droit des gens..... 196

Ce code naît de la considération du droit d'existence et d'indépendance de chaque état..... 197

Les Asiatiques ouvrirent aux Grecs les voies de la perfidie et de la cruauté..... 198

Les Grecs ne purent être retenus par le frein d'une opinion publique qu'ils ne connurent pas, ni par les jugements des étrangers qu'ils dédaignèrent..... *ibid*

Les exemples de perfidie sont donnés par les peuples les plus célèbres de la Grèce..... 199

Par leur mépris semblable du droit des gens, les cités grecques offrent un nouveau trait d'identité avec les cités barbaresques..... 220

La propriété, la liberté et la vie étaient sans cesse menacées chez les Grecs, même en pleine paix..... *ibid.*

Les Grecs, par leur mépris du droit des gens, sont aux yeux du sage dans un degré de civilisation inférieur à celui de nations moins célèbres..... Page 201
Le morcellement du sol et le manque d'une unité fédérale empêchèrent que le droit des gens devînt stable en Grèce. 202
L'isolement des Grecs fut encore une cause de l'état stationnaire de la civilisation en Grèce..... *ibid.*
La politique des Grecs fut cynique et non machiavélique.. 203
Les Grecs foulèrent surtout aux pieds le droit des gens dans l'exercice de l'esclavage..... *ibid.*
Les raisonnements des jurisconsultes pour justifier l'esclavage sont absurdes ou atroces..... 204
Un des résultats les plus funestes de l'esclavage en Grèce fut la possibilité et la permanence de la démocratie..... 208
L'abolition de l'esclavage dans l'Europe moderne y rend impossible le gouvernement démocratique... 209
Les signes les plus certains des progrès de la raison seront dans l'extension du code du droit des gens..... 210
L'apogée de la civilisation sera lorsque le code du droit des gens ne fera qu'un avec le code civil du genre humain, ou lorsque tous les peuples ne feront qu'une famille.... *ibid.*

§ VI.

Alliances.

L'alliance des Grecs dans la guerre médique ne fut que partielle et ce fait rend facile à comprendre le peu d'union et de foi que nous voyons dans la suite en eux..... 211
La politique des états grecs dans leurs alliances ne fut inspirée que par l'intérêt et la passion du moment..... 212
Ils s'allièrent même avec des factions criminelles..... 213
Leur but dans cette alliance était la perfidie, ce qui les avilit plus encore que le crime audacieux..... *ibid.*
Il nous manque une histoire où les Grecs soient, sous le rap-

port politique, justement appréciés..... Page 214
Les alliances chez les Grecs semblent le moyen le plus sûr de nuire..... 215
Quelques cités, dont la faiblesse rendait le sort précaire, se soumirent au patronage d'une cité plus puissante..... 216
La condition même des auxiliaires fut très-précaire en Grèce. 217
La politique des Grecs était si odieuse que les bienfaiteurs étaient quelquefois traités comme ennemis..... *ibid.*
Les alliés de Sparte par la nature identique de leur gouvernement lui furent plus fidèles que ceux d'Athènes..... 218
Les Athéniens perdirent par les vices de leur gouvernement les avantages du glorieux traité qu'ils avaient conclu avec Artaxercès Longue-Main..... 220
Les alliances des Grecs avec des Perses produisirent l'effet inévitable d'avilir le caractère national..... *ibid.*
Le traité honteux d'Antalcidas eut pour cause la jalousie des villes rivales de Sparte..... 221
Les Perses vainquirent les Grecs par leurs négociateurs et par leur or..... 222
Les mercenaires furent en Grèce la partie la plus méprisable de la nation..... 223
L'état militaire de la Grèce offre une similitude frappante avec celui de la France et de l'Italie au moyen âge.... 224
Si la Sicile et la Grèce eussent formé chacune un grand état elles eussent été à l'abri de la discorde et de la conquête. *ibid.*
Les Grecs ne purent être unis que par la force..... 225
Les hommes, dans les grands états de l'Asie, furent moins malheureux que les Grecs..... 227

CHAPITRE V.

DE L'ESPRIT PUBLIC DES GRECS.

L'esprit public d'une nation se forme des traits moraux et identiques chez tous les individus..... 229

Les traits caractéristiques des Grecs sont: un vif amour de la gloire et des aventures guerrières; — l'ardeur pour les jeux publics;—Le besoin de l'indépendance;—l'aptitude la plus heureuse pour les lettres et pour les arts.. Page 231

Ils firent de grandes choses, unis en nation; ils furent très-malheureux en morcelant l'Hellade en cités séparées... 232

L'égoïsme de cité sembla devenir dans chaque citoyen le seul sentiment..... 233

La constitution démocratique contribua par sa fougue à la persévérance de la haine..... 234

Le civisme produisit quelques beaux effets chez les femmes grecques, mais souvent il dénatura leur caractère..... *ibid.*

Le patriotisme de cité fut d'autant plus cruel que la cité fut plus ignorante..... 235

Ce patriotisme était l'instinct de conservation dans toute sa nudité et dans toute son atrocité..... *ibid.*

Le patriotisme ne peut s'unir à la philanthropie que dans une grande nation..... 236

L'amour de la cité ne fut point une vertu indélébile chez les Grecs..... *ibid.*

L'ingratitude prévue du peuple fit souvent l'inertie ou la perfidie des chefs..... 238

L'ingratitude du peuple tendait à détruire chez les hommes éminents l'esprit de cité..... 239

La rivalité des cités tendait à effacer les derniers restes du sentiment du patriotisme national..... 241

La petitesse des états facilitait les révolutions..... 242

L'instinct des prolétaires est de détruire, celui des propriétaires doit être de conserver..... 244

La Sicile devint un désert par le système du morcellement du sol. Le désordre dans les idées et dans l'acception des mots annonce le degré de perturbation morale..... 246

Les Grecs, par les vices de la démocratie, perdirent tout esprit national et subirent le joug étranger..... Page 248
Ils n'intéressent que par les lettres et les arts,..... 249

CHAPITRE VI.

BELLES-LETTRES.

La vie de l'homme est pleine de mécomptes. Les belles-lettres seules le consolent et le charment toujours..... 250
La création des lettres et des arts est la face la plus brillante de l'histoire de la Grèce..... 252
Il tiendrait du sauvage ou du cretin l'homme qui ne prendrait point intérêt au tableau du développement de l'esprit humain..... 253
Les circonstances géologiques et climatériques les plus favorables concoururent au développement de l'esprit humain en Grèce..... *ibid.*
Suivre dans l'exposition des genres de littérature l'ordre chronologique de création paraît la forme la plus logique et la plus féconde..... 254
Le développement intellectuel des Grecs peut se diviser en quatre périodes..... 255
La première est formée de l'importation en Grèce de la civilisation de l'Orient par Inachus, Cécrops, Cadmus, Danaüs, et des connaissances acquises par les Grecs dans les expéditions en Colchide et à Troie..... *ibid.*
La beauté originelle de la langue grecque est un problème aussi attachant qu'inexplicable..... 257
Les progrès dans la seconde période eurent pour causes les idées acquises dans l'établissement colonial des Grecs dans les trois parties du monde, l'apparition d'Hésiode, d'Homère, de Lycurgue, et l'union que produisit le réta-

blissement des jeux olympiques et la fixation d'une ère nationale par olympiade. . . . . Page 257
La poésie fut honorée dès les premiers âges en Grèce. 259
La guerre de Troie était le sujet le plus beau et le plus moral que put choisir Homère. 260
L'éloquence d'Homère est la nature exprimée par le génie. . *ibid.*
Les temps sauvages sont les plus propres au pathétique. . . 261
Toutes les règles des arts sont des inspirations du génie; elles sont rendues apparentes par l'analyse des ouvrages modèles 262
La fin de l'Iliade semble incomplète; mais Homere a voulu, pour l'unité d'action, concentrer l'intérêt sur Achille victorieux 264
Homere n'a pu avoir en vue une moralité unique. . . . . *ibid*
Nul homme n'eut sur l'esprit des Grecs une plus grande influence. 265
Les plus grandes conceptions des poëtes sont des inspirations de ses ouvrages. 266
Le sujet de l'Odyssée est plus rapproché de la condition commune des hommes. 267
L'Iliade et l'Odyssée offrent les contrastes les plus frappants 268
Le but de l'Odyssée est éminemment moral. . . . . *ibid*
La troisième période est l'apogée politique, militaire, scientifique et littéraire des Grecs : elle comprend environ trois siècles depuis la fondation de Byzance, la derniere colonie importante, jusqu'à la bataille de Chéronée. 270
Thalès de Milet ouvrit le premier la carrière des systèmes, et fut le fondateur de la secte ionique ou des physiciens. 271
Pythagore fonda ensuite la secte italique, plus spécialement livrée à l'étude de la morale et de la politique. 272

Les institutions de Pythagore doivent faire regarder son école comme le type des ordres monastiques..... Page 273

La science fut en Grèce, par l'imitation de l'Orient, une sorte d'initiation..... *ibid.*

Cette forme mystérieuse, et qui fut funeste à ses progrès, eut pour cause la crainte des jugements absurdes et despotiques de la démocratie..... *ibid.*

L'initiation chez les pythagoriciens ôtait du cœur de l'adepte tout sentiment de personnalité, et ses ouvrages honorables ne portaient que le nom du maître..... 274

L'extinction presque entière des doctrines secrètes est une perte irréparable dans l'histoire de l'esprit humain..... 276

La difficulté des communications rendait la science difficile à acquérir..... *ibid*

Les sciences tendent à faire le tour du globe..... 278

Les littérateurs, dans la peinture des sentiments, portèrent les divers genres de littérature au plus haut point de perfection..... *ibid.*

Homère, par le don de ses chefs-d'œuvre, tendit à forcer les littérateurs grecs dans tous les genres à éviter les voies de la médiocrité..... 279

Alcée fit entendre de beaux chants lyriques..... *ibid.*

Sapho des chants érotiques..... 280

Ésope introduisit ensuite les formes ingénieuses de l'apologue..... *ibid.*

Anacréon se présente comme un phénomène moral dans l'histoire de l'homme..... 281

La poésie d'Anacréon est l'expression vivante des mœurs de la Grèce antique..... 283

Le drame devait naître chez les Grecs, par suite de la vivacité de leur organisation et de leurs relations continuelles.. *ibid*

Tous les arts ont un faible germe..... Page 284
Le drame n'est point une invention particulière aux Grecs. *ibid.*
Toutes les autres formes littéraires sont froides près de cette évocation magique des personnages, des temps et des lieux..... 285
Le drame ouvre encore à l'homme le champ de l'avenir... 286
Pour suppléer au manque de la vérité il a fallu pour produire l'illusion dans les arts d'imitation donner plus de grandiose et de vivacité à quelques moyens de l'imitation... 287
Tous les arts sont nécessairement fondés sur quelques conventions tacites entre l'artiste et le spectateur..... *ibid.*
Les trois unités d'action, de temps et de lieu, furent reconnues des règles par l'intérêt inspiré par le premier drame où elles furent complétement employées..... 288
Les tragédies grecques offrent, plus que celles des modernes, de la simplicité dans l'intrigue et de la force dans les sentiments..... 293
Le chœur, dans les tragédies grecques, est une combinaison extraordinaire mais heureuse du poëte..... 294
Il est nécessaire pour que les personnages principaux puissent faire connaître leur âme..... *ibid.*
Le chœur est souvent l'organe de l'opinion publique..... 295
Il est quelquefois le personnage moral de la pièce..... 296
La présence du chœur anime toujours la scène. ..... *ibid*
Les monologues et les confidents des tragiques modernes ne valent pas le chœur des anciens..... 297
Le chœur était une forme républicaine et devait sous ce rapport plaire aux Grecs..... *ibid.*
Les masques des acteurs sont, plus que le chœur des tragédies, une convention peu avantageuse..... 298
Les plaisirs que donne l'imitation sont dépouillés de l'âcreté qui est quelquefois inhérente à la réalité..... 299

L'imitation agit souvent sur le cœur plus que la réalité. Page 300
L'imitation ne peut intéresser que lorsque le modèle est noble..... 302
Les catastrophes des antiques familles royales de la Grèce fournirent aux Grecs des sujets intéressants pour la tragédie..... 303
Les sujets où régne la fatalité devaient produire vivement chez les Grecs la terreur et la pitié..... 304
La tragédie était une juridiction exercée fictivement sur les grands coupables qui, par l'hypocrisie ou la puissance, avaient bravé les lois..... *ibid.*
La tragédie est éminemment morale, en brisant l'orgueil de l'homme et amollissant son cœur par la pitié..... 305
La péripétie qui amène du bonheur au malheur est plus morale et religieuse que celle contraire..... ... 306
La tragédie chez les Grecs tendait à suppléer au manque de la prédication dans le sacerdoce et de l'enseignement gratuit dans les écoles de philosophie..... 307
Le principe de morale qui domine dans les tragédies grecques, c'est l'instabilité du sort de l'homme, et par conséquent la nécessité de la modération dans la prospérité.. 308
La tragédie avait chez les Grecs une fin plus politique que chez les modernes..... 310
La tragédie amortissait la jalousie du peuple contre les grands. 312
Elle fut quelquefois le moyen le plus ingénieux pour flatter l'orgueil national..... 313
Les leçons de la tragédie tendaient à neutraliser dans l'esprit des Athéniens les impressions des démagogues..... 314
La vie toute publique des Athéniens les disposait à fournir des sujets à la comédie, et par leur caractère railleur ils étaient portés à la goûter..... 315
La forte action des guerres médiques leur fit d'abord préfé-

rer la tragédie, et les grands poëtes tragiques précédèrent ainsi les comiques..... Page 315
La comédie s'offrit sous trois aspects à Athènes..... 316
La comédie dans Aristophane est toute politique..... 317
Aristophane tendait à corriger de leurs habitudes vicieuses des masses entières et non des individus isolés..... 318
Sa pensée dominante est le besoin de la paix pour le salut de la frivole et corrompue Athènes..... 319
Les chœurs allégoriques d'Aristophane sont une des conceptions les plus bizarres du théâtre des Grecs..... 320
Ces chœurs prouvent la disposition des Athéniens aux conceptions fantastiques..... *ibid.*
Aristophane, sacrifiant à la risée publique des hommes respectables, fait le plus grand tort aux lettres et montre son auditoire sous le jour le plus odieux..... 322
L'influence démocratique forçait les auteurs comiques à ces turlupinades..... 323
Le dédain général pour les femmes facilita la critique amère sur la scène de ce sexe et l'oubli de la décence dans le style..... 324
Les satires scéniques d'Aristophane prouvent que le peuple d'Athènes était profondément corrompu par l'anarchie ou la toute-puissance démocratique..... 325
La rire de la foule au théâtre est presque toujours immoral. 328
La comédie flatte la malignité et ne corrige point les vices... 329
La comédie ne peut avoir pour objet la morale, car nul système régulier et fixe de morale n'existait chez les Grecs.. *ibid.*
La tragédie est plus spécialement pour les jeunes gens enthousiastes, et la comédie pour l'homme mûr qui a été blessé des injustices des hommes..... 330
Les rangs de la hiérarchie morale sont encore plus multipliés et plus distincts que ceux de la hiérarchie sociale.. *ibid*

La littérature et la politique ne pourront atteindre leur apogée qu'en n'ayant pour objets de leurs vues que les classes qui, par leur position, peuvent être éclairées et indépendantes..... Page 331
La vive commotion des fortes scènes de la vie politique et gymnastique des Grecs devait créer le genre lyrique.... 332
Le poésie bucolique en général doit être regardée comme la première expression de l'âme de l'homme..... 336
Théocrite créa le genre idyllique, sous l'inspiration d'une belle nature et d'un heureux génie..... 337
Il montre dans les yeux de ses agrestes personnages le goût prononcé des Grecs pour l'euphonie..... *ibid.*
La poésie fut longtemps l'art unique des Grecs; la prose ne parut que très-postérieurement dans les ouvrages..... 340
Les arts eurent tous chez les Grecs pour but principal la politique..... 341
Hérodote n'écrivit que pour montrer la supériorité de sa nation sur les Asiatiques..... *ibid.*
Le ton élevé et calme de sa narration prouve qu'il écrivait dans une époque de gloire et de vertu..... 343
Thucydide, au lieu des grands tableaux d'Hérodote, morcelle les événements en les asservissant à l'ordre chronologique..... *ibid.*
Sa narration, âpre et impitoyable, porte l'empreinte des crimes et des malheurs de l'époque..... 344
L'institution des éloges funèbres pour les guerriers morts pour la patrie était une belle et féconde conception des Athéniens..... 345
Les Philippiques de Démosthenes sont un des plus beaux monuments de la Grece antique..... 349
Les klephtes nous rappellent, dans leurs habitudes pastorales et guerrieres et dans leur talent de composition, les personnages de Théocrite et d'Homère..... 351

Il n'y a que trois formes distinctes pour les ouvrages de littérature : la forme épique, dramatique, lyrique... Page 353
La littérature grecque est l'expression épurée de la nature, ou, en d'autres termes, la voix de la raison et des passions de l'homme..... 355
Ses règles ne sont point des entraves au génie, mais ses guides dans l'art de démontrer, de persuader, d'émouvoir..... *ibid.*
Cette définition, fondée sur la vérité, constate l'inutilité d'un genre prétendu nouveau..... 356
Les romantiques ne peuvent s'écarter de la littérature des anciens que par l'adoption de systèmes différents de mythologie et de politique; mais, sous peine d'absurdité, il faut qu'ils suivent les mêmes principes de logique et de style..... 357
La révolution politique a entraîné par analogie à vouloir tenter une révolution littéraire, et l'une et l'autre auront le même résultat : le retour aux choses dont la bonté a été prouvée par le malheur ou le ridicule dans un système contraire..... 358
Les belles-lettres font toujours la gloire d'une nation, et quelquefois la sauvent de la ruine.. 360

CHAPITRE VII.

BEAUX-ARTS.

L'amour ou le dédain pour les beaux-arts divise l'espèce humaine en deux classes très-distinctes..... 362
La Grèce doit son illustration à quelques écrivains, à quelques artistes..... 363
Ils donnaient une âme à tout. Ils devaient créer les arts qui sont une seconde nature plus animée, plus belle que la nature ordinaire..... 364

Les circonstances climatériques, politiques et religieuses étaient éminemment favorables pour perfectionner les sens des Grecs et les disposer aux arts..... Page 364

L'idée de présenter l'inspiration dans les arts comme l'impression de femmes charmantes faisait du culte des muses un amour..... 366

L'euphonie du langage fut un effet de la délicatesse de l'ouïe..... 367

Les mêmes circonstances précitées rendaient la vue des Grecs plus perçante, plus sûre, et préparaient leurs succès dans les arts du dessin..... 370

Le climat et les mœurs qui favorisaient la nudité permirent aux formes du corps un développement facile, et préparèrent aux artistes de beaux modèles..... 371

L'imperfection des arts industriels nuisit à la bonté et à la variété des instruments..... 372

La sculpture et la peinture n'auraient pu naître dans un climat du Nord..... *ibid.*

La nature de la matière sur laquelle travaillèrent les sculpteurs a donné à leurs œuvres une éternelle durée..... *ibid.*

Tous les arts sont nécessairement fondés sur quelques conventions entre l'artiste et le spectateur..... 373

La peinture qui a la connexion la plus intime avec la poésie est aussi comme elle soumise à l'unité d'action..... 374

L'unité d'action est une nécessité de même pour la musique, qui semble le plus vague et le plus indépendant des arts..... 375

L'essence des beaux-arts est l'imitation, les moyens sont la perfection des sens, l'habileté des conventions tacites entre l'artiste et le spectateur, enfin le renforcement au delà de la nature de quelques effets..... *ibid.*

Le vrai modèle des beaux-arts est dans l'imagination de l'homme de génie. Il prend le nom de *beau idéal* pour constater son origine. . . . . Page 377

Un vaste plan d'études est nécessaire à tout artiste ainsi que l'épuration de son cœur. 378

Les conceptions mythologiques des poëtes donnèrent aux artistes les notions du beau idéal. 379

Le beau idéal chez les Grecs se montre plus dans la perfection des formes physiques que dans l'expression morale de la physionomie. 380

Les Grecs ne paraissent avoir cherché dans la peinture et la sculpture qu'une imitation heureuse de la nature et non à en faire une école de morale, véritable but de tous les arts. . . . . *ibid.*

L'impulsion donnée par les poëtes et les artistes vers le beau idéal devint aussi le moteur des historiens et des philosophes. . . . . *ibid.*

Les arts s'élèvent avec d'autant plus de facilité au beau idéal, que leurs moyens sont plus intellectuels ou plus dégagés du mécanisme matériel. La poésie est ainsi le premier. . . 382

L'architecture par ses grandes fins semble être le premier des beaux-arts. 383

Ce titre peut encore lui être donné en observant que tous les autres arts sont ses auxiliaires. 384

Le système démocratique empêchait la création des palais, et arrêtait, sous ce rapport, les progrès de l'architecture. 386

Les monuments de l'architecture furent consacrés principalement, chez les Grecs, à la piété et au patriotisme. 387

Les Grecs modifièrent les conceptions architecturales des Égyptiens. . . . . *ibid.*

Les temples grecs eurent partout une forme constante. . . . . *ibid.*

La pureté des lignes, la simplicité des ornements, annoncent

la perfection de l'organe de la vue chez les Grecs... Page 389
Ils calculaient savamment l'effet des ombres, pour faire ressortir les clairs..... *ibid.*
L'éloge de leur goût est dans l'adoption que nous avons fait des formes de leur architecture..... 390
L'architecture est, chez les modernes, l'art qui offre le plus de mécomptes..... 391
La beauté des matériaux et la pureté du climat furent les causes de la conservation des monuments..... *ibid.*
Dans les chefs-d'œuvre des Grecs nous voyons l'imagination et la grâce, mais non l'expression d'un beau système de morale..... 394
Les Ioniens eurent dans les arts une supériorité marquée sur les Doriens..... 395
Les Athéniens, par l'effet de leur disposition native et de leurs institutions, eurent par la culture heureuse des arts l'âme plus élevée que les Spartiates, et par suite une conduite plus honorable avec la Perse..... 396
La rapidité du développement des arts dans la Grèce tient à des causes qui ne peuvent plus reparaître dans leur ensemble..... 397
L'existence nouvelle de la Grèce est le plus beau triomphe des lettres et des arts..... 401

CHAPITRE VIII.

MŒURS.

Les mœurs sont le resultat de toutes les institutions et circonstances climatériques d'un peuple; leur tableau est l'expression du degré de son bonheur..... 402
L'union de la famille doit être le but principal de la civilisation..... 403
Les temps de barbarie de la Grèce primitive nous offrent le

trait saillant du mépris pour les femmes..... Page 405
L'amour n'est qu'un sentiment secondaire dans les tragédies grecques..... 406
La dissolution était enseignée par les dieux..... 408
Le culte de Bacchus était contraire aux bonnes mœurs, de même que celui de Priape..... 409
Le sentiment de la pudeur n'était guère possible chez les Grecs..... 410
La religion fut plus tutélaire pour la famille en attachant une grande importance à l'inhumation..... 412
Les lois comme la religion furent en Grèce funestes à la femme et à l'union de la famille..... 414
La barbarie des mœurs primitives se perpétua en partie dans l'état de civilisation..... *ibid.*
La beauté de la race et la brièveté énergique de la parole sont des traits de la Sparte primitive..... *ibid.*
La piraterie était un trait saillant des mœurs des premiers Grecs..... 415
Les femmes ne peuvent s'élever et être appréciées que dans un état de sécurité et de paix..... *ibid.*
La douleur des Trauses à la naissance de leurs enfants accuse leur état de barbarie..... 417
Les traces de la barbarie se montraient même dans une expression du plaisir, dans la danse pyrrhique..... *ibid.*
Le sentiment de la patrie, fondé sur la peur et l'orgueil, altérait les autres sentiments naturels à l'homme..... 418
La rivalité des hommes puissants donna, plus que la conviction, des appuis à la démocratie..... 419
La femme ne fut regardée à Sparte que comme une machine à enfants..... 420
L'abolition de la dot pour la fille fut une des causes de la beauté de la race grecque..... 422

La sensualité, instinct des Grecs, les rendait quelquefois pleins d'un égoïsme cynique..... Page 442
Le droit de vie et de mort du père sur les enfants était à la fois un vice de l'égoïsme sensuel et de la législation.... 424
L'éclat des courtisanes montre qu'elles exercèrent une séduction générale sur les Grecs..... 426
Le concubinage avec les esclaves faisait ignorer l'amour... 428
L'amour pour les garçons annonce chez les Grecs le mépris des femmes, et semble en tous lieux un résultat de la volupté trop facile..... ..... *ibid.*
Aristophane décrie vivement les mœurs des Athéniens.... 430
Les Grecs n'avaient point un système de morale régulier et fixe..... 431
La permission du vol à Sparte était une lésion à la raison et à la morale..... 432
Les institutions funestes et le caractère de la foule agissent aussi sur les grands hommes..... *ibid.*
Sparte fut moins ingrate qu'Athènes envers ses grands citoyens..... 438
L'existence de Sparte était utile aux autres cités comme modèle de plusieurs vertus..... 439
Le prompt asservissement des Grecs, à l'époque de leur apogée littéraire, les empêcha de devenir, par l'effet de l'instruction, plus moraux..... .. 440
Le jugement sur les Grecs a été erroné pendant beaucoup de siècles, par le défaut d'expérience sur leur système politique..... *ibid.*
La barbarie donne une physionomie particulière à chaque tribu. La civilisation tend à les jeter dans un moule plus beau et uniforme..... 443

FIN DES SOMMAIRES.

TABLE

DU TOME SECOND.

IDÉES GÉNÉRALES..... Page 1

CHAPITRE I. Temps fabuleux et héroïques..... 1

II. Religion..... 18

III. Systèmes d'administration..... 83

IV. Relations politiques..... 162

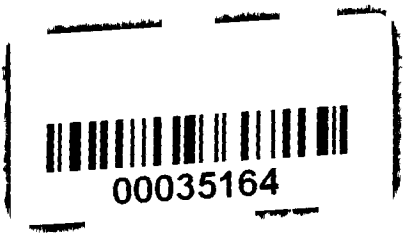
V. De l'esprit public des Grecs..... 229

VI. Belles-lettres..... 250

VII. Beaux-arts..... 362

VIII. Mœurs..... 402

SOMMAIRES..... 445


00035164

Digitized with financial assistance from

H T Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018